



AUSERIES

AVEC

SPRITS

séances spirito-magnétiques
atignolles

AR

DUNEAU

IS

SPIRITE
LILLE

5

MES CAUSERIES

AVEC

LES ESPRITS

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

MES CAUSERIES

AVEC

LES ESPRITS

Compte rendu de mes séances spirito-magnétiques
des Batignolles

PAR

ALBÉRIC DUNEAU

—

Mourir,
C'est renaître !
La mort,
C'est la vie !

—



PARIS
LIBRAIRIE SPIRITE
7, RUE DE LILLE
—
1875

AVANT-PROPOS

Pour être d'accord avec moi-même, et en harmonie avec notre philosophie spirite, qui a pour devise : *Charité, Amour, Fraternité*, je croirais, en ma qualité de spirite, faire acte d'égoïsme, en gardant pour moi et pour un très-petit nombre d'initiés, les phénomènes spirites *d'outre-tombe*, obtenus dans mes séances spirito-magnétiques, avec l'aide de mes sujets, dont le dévouement est tout spirite, et je le dis à leur éloge ; c'est également par un désir bien charitable de *sortir du trouble leurs frères* de l'erraticité, et en même temps éclairer les incarnés — ces aveugles volontaires, qui sont encore parmi nous, que mes sujets font le sacrifice d'offrir leurs organes aux esprits que j'appelle.

Le Spiritisme étant l'épurateur et le vulgarisateur de la morale universelle, détruira les erreurs grossières de notre humanité ; il vient à temps pour résoudre ces problèmes encore en discussion sur les destinées de notre âme, et éclairer les mystères de la mort ; détruire pour toujours ce vieil axiome populaire si souvent répété, que : « Les morts ne sont jamais revenus nous raconter comment on se trouvait par là. »

Je répondrai à tous ceux qui tiennent ce langage qu'ils se trompent, et pour prouver leurs erreurs, je les engage à lire mes causeries avec les esprits ; à chaque page, ils se heurteront contre la vérité palpable, éclatante. Oui,

les morts reviennent nous dire comment ils se trouvent par-là, ils viennent même nous prouver leur identité, — car nous ne mourons jamais ! !...

Le corps seul périt, car il est matière. Quand je dis que le corps seul périt, parce qu'il est matière, je dois, au point de vue physique, donner quelques explications pour éviter qu'on ne donne pas le change à ma pensée, car rien ne périt dans la nature, en vertu des lois des affinités; lorsque les forces vitales abandonnent nos organes, ils sont bientôt soumis à l'influence des forces chimiques[1].

« Pendant le cours de notre existence, nous avons em-« prunté au règne animal, végétal et minéral les ali-« ments nécessaires à notre croissance et à notre nutri-« tion; morts, ces éléments vont être rendus à ces trois « règnes. La matière de notre corps ne sera pas détruite ; « car la matière elle-même est indestructible ; elle ne « fera que subir des changements de forme et chacune « de ses molécules ira servir, après de nouvelles com-« binaisons, à la formation d'un être nouveau, végetal ou « animal. Les parties molles de nos organes, transfor-« mées en eau, en gaz, en acide carbonique, en acide « sulfhydrique, seront, les unes répandues dans l'air, les « autres entraînées dans la terre ; sous l'influence de la « pluie, elles seront dissoutes, les plantes les absorberont « par leurs racines et se les assimileront, et telle molé-« cule qui faisait partie de la masse du cerveau d'un « homme de génie se trouvera transformée par les forces « chimiques et physiques en partie constituante d'une « fleur, d'une feuille ou d'un fruit. Les os de notre sque-« lette éprouveront les mêmes changements, les mêmes « métamorphoses ; décomposés à la longue, ils seront « repris par les plantes, qui, à leur tour, les rendront au « règne animal ; ainsi, la matière se trouve dans un état « continuel de mouvement, de composition et de décompo-

1. Voir *le Corps humain et ses fonctions*, par le Dr Pierre Quentin.

« sition, et les organes de ce mouvement sont les plantes « et les animaux, » etc.

Mais ce qui l'animait, ce corps, le moi, le vous, le soi qui pense et qui raisonne, qui le fait agir et mouvoir, celui-là, c'est l'esprit, le moteur de ce corps, qui, après l'avoir quitté, conserve pour toujours sa personnalité.

Et ce qui fait l'erreur de beaucoup de monde, c'est que ongtemps on a cru, et que même beaucoup croient encore, que l'esprit d'une personne, c'est son savoir, sa science, son érudition, et l'on dit d'elle, cette personne a beaucoup d'esprit.

Ainsi l'esprit, qui est synonyme d'âme, c'est nous, le, moi, c'est encore nous ; notre science, notre bonté, nos mérites, nos facultés, nos talents, notre érudition, notre amour, notre tendresse, notre sensibilité pour tout ce qui souffre, ne sont que les attributs de notre esprit ou de nous-mêmes.

Ainsi, l'esprit, l'âme ou le moi, c'est la même chose.

Spiritisme et magnétisme. Voilà les deux grands vulgarisateurs de la rénovation morale! collaborateurs inséparables, qui bientôt à eux deux relieront toutes les vérités, toutes les sciences. C'est en répandant et en développant ces deux principes nouveaux que les hommes parviendront à soulager et à guérir leurs frères incarnés et désincarnés, et créeront les assises d'une société homogène, sympathique, fraternelle et solidairement morale ; ils détruiront le paupérisme, en pratiquant ce qui n'a été jusqu'ici qu'un vain mot, la Fraternité!

Moi qui vous parle, mes amis, c'est en propageant le spiritisme et le magnétisme que j'ai trouvé cette heureuse consolation de causer avec ceux que vous appelez : *les morts!...* et aujourd'hui, j'ai la satisfaction d'obtenir de ces morts, qui, débarrassés de leur corps, sont à l'état d'esprits, j'ai la satisfaction, dis-je, d'obtenir d'eux-mêmes des révélations orales directes.

L'athée qui ne croit à rien nous dit que tout est matière,

que Dieu n'existe pas ; que l'âme est une chimère, et que quand nous sommes morts, tout est bien mort!... que pour toujours nous sommes plongés dans le néant. Erreur grossière!

D'un autre côté, nous avons les dogmes de chaque secte religieuse, notamment ceux du catholicisme romain qui viennent nous dire que notre sort est définitivement fixé après la mort! Erreur un peu moins grossière que celle de l'athée.

Enfin, de toutes les religions, il n'y a que les croyances primitives indoues (je parle de l'époque patriarcale), qui soient le plus en analogie avec les croyances spirites.

Avec l'aide de nos médiums, et celui de mes sujets en sommeil magnétique, lorsque, par ma volonté, je les émancipe de leur corps et qu'il ne reste plus d'eux que la matière vivante, avec tout son système organique, prêt à fonctionner, ce corps se trouve dans l'impossibilité d'agir, car son moteur, son soi, c'est-à-dire l'esprit qui animait ce corps vient d'en être évincé par ma volonté. Alors, dans cette situation, le corps du sujet étant privé de son *moi* reste libre et tout disposé à recevoir un esprit étranger à ses organes, qui est appelé, soit par moi ou par nos guides, soit par le propre esprit du sujet. Si l'esprit évoqué est d'un ordre peu élevé, il est ordinairement accompagné d'un esprit guide ; cet esprit trouvant des organes tout prêts et un corps libre, s'en empare et l'habite, il l'anime comme étant le sien, et s'en sert pour me prouver son identité, pour m'assurer qu'il n'est pas mort! En effet, il est là, il me voit, me parle, m'entend, me répond, se palpe même, et si je ne le provoque, il ne s'apercevra même pas de ce travestissement.

Vous en jugerez vous-mêmes, amis lecteurs, en vous donnant la peine de lire mes causeries avec les esprits.

Tous les récits variés que vous y trouverez sont véridiques ; aucun embellissement de la part de l'auteur, n'en a altéré ni avantagé le texte.

Je vous le répète, chers lecteurs, je renvoie à mes sujets tout l'honneur de mes causeries avec les esprits, et j'offre toute ma reconnaissance à Dieu et aux bons guides qui viennent m'assister.

Vous trouverez aussi dans cet ouvrage, le récit de quelques tableaux fluidiques obtenus par la médiumnité au verre d'eau.

Salut et fraternité.

Nota. — J'ai sous la main les documents de chaque séance de l'année 1874 depuis la reprise de nos travaux, et j'espère pouvoir les mettre en publicité vers la fin de 1875.

MES CAUSERIES

AVEC

LES ESPRITS

SÉANCE SPIRITO-MAGNÉTIQUE

Du 23 août 1873,

Rue Gauthey, 24, aux Batignolles.

COMMUNICATIONS ORALES ET ENTRETIENS AVEC LES ESPRITS, PAR LES ORGANES DE MON SUJET Mme G....., EN SOMMEIL MAGNÉTIQUE.

SOMMAIRE.

L'esprit père Jérôme. — Celui de Mme Thierret. — Arrivée de l'esprit Mme Dumont, de Bar-le-Duc. — Un esprit prussien la poursuit. — L'esprit Mlle Adèle de Rueil.

Premier tableau.

Cet esprit s'est déjà communiqué à notre dernière séance. Voici les premières paroles qu'il me dit ce soir en arrivant :

— J'ai bu un fameux coup. Je vous avais bien dit l'autre jour de ne pas venir avec moi.

— Pourquoi? qu'est-ce que cela aurait fait si j'étais venu avec vous?

— Qu'est-ce que cela aurait fait?... eh bien, moi, je voudrais bien ne plus être dans l'eau; vous ne vous rappelez pas que vous vouliez me reconduire. J'ai joliment bien fait de ne pas accepter votre conduite, car ils vous auraient fait comme à moi.

— Mais que vous ont-ils fait?

— En traversant le pont, ils m'ont volé, puis après, m'ont jeté à l'eau; (l'esprit se tâte) ils m'ont volé ma montre, ma pauvre montre à laquelle je tenais tant!

— Combien étaient-ils?

— Ils étaient trois; mais j'avais aussi des titres de rente (il frappe sur sa poche et y cherche son portefeuille) dans mon portefeuille. Ah! il est vide, ils m'ont tout volé! Vous pouviez bien me laisser dans l'eau. Que vais-je faire maintenant? La perte de mes titres me fait encore plus de peine que ma montre, moi qui avais été chercher cela pour marier ma petite fille!

— Quel jour vous a-t-on volé?

— Mais, c'est tout à l'heure.

— Vous êtes le père Jérôme, je crois?

— Vous ne me reconnaissez déjà plus?

— Si, je vous reconnais bien; dites-moi donc, père Jérôme, en quelle année nous sommes?

— Mais, oui, nous sommes en 1855.

— Il y a déjà longtemps, mon père Jérôme, que cela vous est arrivé, voilà bientôt dix-huit ans.

— Ah! vous vous trompez, monsieur, c'est hier soir que cela m'est arrivé.

Mon sujet animé par l'esprit du vieillard a un branlement de tête continuel, il est toujours occupé à chercher ses valeurs.

— Sur quel pont passiez-vous?

— C'était sur le pont en face du Châtelet.

— Quel âge avez-vous, père Jérôme?

— J'ai soixante-dix-huit ans.

— Eh bien! père Jérôme, il faut que je vous apprenne

la vérité, il y a déjà longtemps que cela vous est arrivé, car aujourd'hui nous sommes en 1873, le 25 août, jour de la saint Louis, ainsi voici dix-huit ans que l'accident qui vous a causé la mort a eu lieu.

L'esprit réfléchit, et paraît très-étonné de ce que je viens de lui apprendre ; il me dit n'être plus dans l'eau que jusqu'aux genoux, et tout à l'heure, me disait-il, j'en avais par dessus la tête ; il commence à comprendre et me dit me voir sans ses lunettes ; puis il me dit encore :

— C'est singulier, il me semble que je rajeunis...

— Que pensez-vous de ce changement ?

— Ma foi, je ne sais quoi penser, cependant, je reconnais qu'il y a quelque chose qui n'est pas naturel.

— Est-ce que vous croyez bien en Dieu?

— Si je crois en Dieu?... dame... Oui.

— Alors cela ne vous contrarie pas de prier avec moi?

— Non, mais c'est à la condition que vous m'apprendrez, car moi je ne sais pas.

— Volontiers ; eh bien ! nous allons commencer. Vous n'aurez qu'à répéter mes paroles ; allons, recueillez-vous.

Après la prière, le père Jérôme voit apparaître l'esprit de sa petite-fille ; elle lui parle, voici ce qu'elle lui dit :

« Va, mon bon papa, écoute bien ce monsieur, suis ses « conseils, et bientôt je pourrai t'en donner moi-même. »

Après ces paroles, l'esprit de sa petite fille s'en va en lui envoyant des baisers ; en s'éloignant, elle lui criait encore :

« Va, et aie confiance dans le *Spiritisme.* »

— Père Jérôme, vous êtes mort, il faut croire en Dieu et prier souvent ; actuellement vous êtes à l'état d'esprit. Priez et espérez, des esprits protecteurs vous viendront en aide, et bientôt vous sortirez du trouble ; mais, pour cela, il ne faut plus penser à vos titres volés, ni à votre montre, dans le monde des esprits où vous êtes maintenant, toutes ces choses vous sont inutiles.

— Tenez, tenez, monsieur, ma petite, je la vois encore,

elle est dans un beau jardin entourée de jolis rosiers, expliquez-moi donc qu'est-ce que c'est que ce beau jardin?

— Ce jardin est une de vos premières étapes dans l'infini, c'est là que va vous attendre votre petite-fille, pour vous ramener plus loin et vous instruire.

— Oh! faites-moi prier encore!

Après la prière, l'esprit eut un moment d'extase, nous remercia et partit.

Deuxième tableau.

Cet esprit aussitôt arrivé parle tout seul. Voici ce que j'entendis :

« Cette solitude durera-t-elle longtemps?...
« Sont-ils bêtes?...
« Ils m'enterrent vivante, je les appelle à grands cris,
« et ils ne m'entendent pas. »

— Pardon, madame, moi je vous ai entendue. Voyons, expliquez-vous.

— Voilà, monsieur, j'étais malade; ils ont fait venir un prêtre, je me suis confessée, puis il m'a pris une faiblesse et j'ai perdu connaissance. Quand je me suis éveillée, ils étaient en train de me mettre un drap sur la tête, puis ils m'ont placée dans un cercueil, m'ont fait un convoi et je me suis vue dans la fosse!... Vous qui me paraissez être un homme charitable, voulez-vous m'expliquer qu'est-ce que tout cela veut dire?

— Oui, madame, je suis même très-heureux de pouvoir vous donner ces renseignements. Voilà : votre maladie, vous vous en rappelez bien, je ne vous en parlerai pas, mais cette faiblesse que vous avez eue, c'était la fin finale, ou la mort de votre corps, suivie d'un peu de trouble, ensuite votre esprit, c'est-à-dire, vous, vous fûtes réveillée par les gens qui vous ont mise dans la bière, puis, Dieu et quelques bons esprits que vous avez sans

doute pour amis, se sont occupés de vous, et après vous avoir fait voir les derniers devoirs rendus à votre corps, vous ont amenée ici au milieu de nous. Voulez-vous maintenant me dire qui vous êtes?

— Si vous me regardiez bien, vous verriez qui je suis, car qu'est-ce qui ne me connaît pas dans Paris?

Mme M....., présente ce soir là à notre séance, eut l'inspiration que c'était l'esprit Mme Thierret. Elle me communiqua sa pensée, et je le demandai à l'esprit.

— Une dame, lui dis-je, me prie de vous demander si ce n'est pas vous Mme Thierret?

L'esprit répète avec emphase et fierté :

— Du Palais-Royal!

— Je n'ai rien su de votre maladie.

— Oui, j'avais attrapé froid.

— Voulez-vous me dire votre âge, madame?

— Vous seriez le premier à qui je le dirais.

— Eh bien! madame, vous êtes morte, maintenant vous êtes à l'état d'esprit.

— Morte! moi! ah la belle plaisanterie!

A ce moment, des esprits lui apportèrent des épis de blé; alors elle se récria en disant :

— Ah! çà, qu'est-ce que cela signifie?

— Quoi, madame?

— On vient de m'apporter un bouquet comme jamais de ma vie j'en ai reçu.

— Ah, ah!...

— Ah, ah!... est-ce que c'est vous qui me donnez ces singuliers bouquets?

— Non! ce n'est pas moi. Mais voulez-vous me dire, madame, si vous vous rappelez le jour où vous vous êtes vue dans la fosse?

— Mais, c'était hier.

Serrée par une autre question, elle me répondit :

— Ou vous êtes le diable, ou je ne sais pas ce que je suis.

Après cette réponse, je lui dis : Puisque vous me parlez du diable, c'est que vous croyez qu'il existe, alors vous devez également croire en Dieu? Voulez-vous, nous allons faire une prière ensemble?

— Prier! allons donc, Dieu, je n'y crois pas!

— Eh bien! croyez-vous bien que vous êtes morte?

— Oui, puisque j'ai vu mon convoi.

— A quelle époque êtes-vous morte?

— Je suis morte en juin.

— Voulez-vous prier?

— Je le veux bien, prions.

Après la prière, l'esprit voit et entend les esprits, alors elle me dit :

— Monsieur, je vous crois, car je viens d'apercevoir une figure qui a fini de me convaincre.

— Est-ce la figure d'une personne qui est morte?...

— Oui, et depuis assez longtemps.

— N'est-ce point Alexandre Dumas?

— On me dit : « Garde le secret de mon nom, il a été deviné par une personne de la société. »

Elle remercie et s'en va.

Troisième tableau.

L'esprit qui se présente me laisse supposer que je vais avoir à faire à un fou ou à une folle. Cet esprit s'agite, remue la tête, et fait avec ses bras et ses mains des mouvements comme s'il voulait découvrir quelque chose; puis il parla à quelqu'un, à un autre esprit probablement. Voici ce que j'entendis :

« Otez-vous de là!...

« Il ne peut pas rester dans cette terre!...

« Non! vous n'y toucherez pas, il est à moi cet enfant-là! »

— Qui donc vous fait de la peine, madame?

— Ils veulent que je sois folle, ils m'ont brisé les membres avec cette camisole. Et puis pourquoi m'ont-il pris mon enfant, c'était à moi !

Après avoir acquis la preuve que cet esprit était encore sous l'influence de la matière et de la folie, je m'occupai de lui rendre toute sa raison; pour cela, voici ce que je fis : Je commençai d'abord à lui dégager fortement la tête et le cœur, et après avoir épuré tous les mauvais fluides, je magnétisai le cerveau et je provoquai le retour de la mémoire. L'esprit se calma après quatre minutes de traitement magnétique; un instant après, elle était guérie, mais souffrait toujours de la perte de son enfant; toute sa lucidité et sa raison étant revenues, je l'engageai à vouloir bien prier avec moi.

— Je le veux bien, me dit-elle, si cela peut me rendre mon enfant.

Alors, après lui avoir expliqué son état présent, sa situation, après lui avoir expliqué encore sa folie, elle pleura beaucoup, de grosses larmes coulaient de ses yeux, alors elle me raconta en soupirant ses malheurs. Voici ce qu'elle me dit :

— J'avais un fils qui avait quinze ans, il était grand et fort; à l'approche des Prussiens, mon mari s'est enfui, et caché, ils l'ont cherché, et n'ayant pas trouvé le père, ils ont emmené l'enfant!...

Ses sanglots étouffent sa voix, son émotion est si grande qu'elle est obligée de se recueillir un peu ; elle continue :

— J'ai bien cherché à m'emparer de mon enfant, mais ces soldats allemands m'ont repoussée à coups de crosse de fusil, et je suis tombée évanouie...

Ses sanglots l'arrêtent encore.

Depuis, je ne sais ce qui s'est passé !... Mais je n'ai plus revu mon fils.

— Vos malheurs sont bien grands, madame ; cependant je vous engage à espérer; Dieu et les bons esprits auront pitié de votre douleur, et, j'en suis sûr, vous viendront

en aide. Il faut savoir souffrir patiemment les épreuves qui nous arrivent. Espérez, vous reverrez votre fils. Tenez, madame, prions ensemble pour que Dieu vous accorde ce bonheur.

Sans me répondre, l'esprit tombe à genoux et prie avec beaucoup d'intention; après cette courte prière de circonstance, l'esprit est mis en extase,... il écoute... puis il me dit :

— Je ne le verrai pas aujourd'hui.

— Qui vous dit cela ?

— Je vois une main qui tient une espèce de tableau où est écrit :

« Courage, pauvre mère; prie, et bientôt tu reverras ceux que tu as aimés. Au revoir et à bientôt.

« *Un Guide.* »

— Dieu a eu pitié de vous et il vient de vous en donner une preuve. Écoutez les conseils que vous donne votre ange gardien; priez, et vous les reverrez. Maintenant que vous allez nous quitter pour aller les rejoindre, j'espère, madame, que vous ne partirez pas sans nous dire qui vous êtes.

— Je m'appelle Mme Dumont, rue Verly, nº 19, à Bar-le-Duc (Meuse). Monsieur, je vous remercie, et adieu. (Elle part.)

Quatrième tableau.

A peine Mme Dumont eut-elle quitté mon sujet, qu'un esprit se présenta, les poings sur les hanches; il me regarde, me toise, frise ses moustaches avec un air satisfait, puis il me dit :

— Elle perdra son temps à le chercher, c'est moi qui

l'ai son fils, ah! il ne voulait pas marcher contre les Français, lui, eh bien! nous allons voir.

— Pourquoi faites-vous tant de peine à cette pauvre mère, croyez-moi, rendez-lui son fils. Ce n'est point charitable ce que vous faites-là, elle, comme vous, n'est point cause de cette guerre, et puis! ne sommes-nous pas tous les enfants de Dieu, les nationalités ne font rien, tous, nous devons nous tendre une main fraternelle. Christ n'a-t-il pas dit : aimez-vous les uns les autres; si vous vous obstinez davantage, vous en souffrirez vous-même, et au lieu d'avancer, vous serez puni, car vous n'êtes pas le maître de son fils, bientôt il vous échappera et vous le chercherez longtemps sans le retrouver, car vous ne pouvez rien contre la volonté de Dieu!

L'esprit, au lieu de me répondre, se mit à hausser les épaules, enfin je lui demandai qui il était. Voici sa réponse.

— J'avais deux ans quand je vins à Paris, je suis fils d'Allemand, les Français m'ont chassé de Paris à cause de la guerre, eh bien! je me vengerai sur tous les Français.

— Mais, malheureux, vous ne savez donc pas que vous êtes mort.

Au lieu de m'écouter, il partit.

Cinquième tableau.

Aussitôt arrivé, cet esprit se met à cueillir une marguerite, l'examine, puis une à une en arrache les pétales il recommença plusieurs fois, enfin sans le prévenir aucunement, je lui demandai pourquoi il était sans pitié pour cette fleur; alors, l'esprit qui se croyait probablement seul, fut surpris et fort embarrassé pour me répondre, sa modestie émoussée par ma présence et par la question que je venais de lui faire à propos de cette

marguerite ; il se troubla, devint rouge, timide, puis sans oser lever les yeux, il me répondit :

— C'était seulement pour passer le temps que j'effeuillais ces fleurs.

Cet esprit tousse sans cesse et paraît beaucoup souffrir, alors je lui dis :

— Vous toussez beaucoup, vous êtes donc malade?

— Oui, monsieur, je souffre depuis l'âge de quinze ans, et j'en ai dix-neuf.

— Eh bien! vous avez souffert de votre maladie pendant quatre ans, c'est à l'âge de dix-neuf ans que vous êtes morte, j'ignore combien il y a de temps, tout a l'heure il me sera peut-être facile de le savoir.

L'esprit, au lieu de me répondre, allait de plus en plus mal, puis il s'affaiblit toujours davantage et finit par mourir. Mon sujet s'affaisse et tombe, mon sujet représente une personne morte, et l'esprit a réellement éprouvé les angoisses et les phases de la mort. Sous mon action magnétique, l'esprit revint bientôt à lui-même, il s'est relevé en me disant :

— Oh! quel affreux rêve j'ai fait! figurez-vous que dans ce rêve, je me suis vue mourir, et réellement je croyais être morte.

— Ah! vous avez fait ce rêve.

— Oh! ne m'en parlez plus, j'en suis encore tout émue.

— Voulez-vous me dire qui vous êtes?

— Je m'appelle Adèle.

— Et votre nom de famille?

— Je demeure à Rueil, rue de Paris, 38, ça fait le coin de la rue.

— C'est très-bien, je vous remercie, mais cela ne me donne pas votre nom de famille.

— Oh, non! je ne vous dirai pas mon nom de famille.

— Dites-moi alors l'année où nous sommes et la date?

— Nous sommes le 18 juillet 1862.

— Le 18 juillet 1862! c'est le jour où vous êtes morte,

mademoiselle; il y a déjà longtemps de cela, car ce que vous ignorez, c'est que nous sommes en 1873, le 25 août.

— Ah! cela n'est pas possible, je ne vous crois pas.

— C'est cependant la vérité, vous venez de passer onze années sans savoir que vous étiez morte, sans vous rendre aucun compte, vous croyant toujours malade. Aujourd'hui seulement votre réveil a lieu, et si vous voulez croire et prier, vous serez bientôt éclairée.

Au lieu de me répondre, l'esprit s'empare d'un papier où était écrit la date du jour, le regarde, le froisse et le jette à terre; elle s'empare d'une autre feuille de papier et elle veut écrire elle-même, mais elle ne donne pas suite à l'affaire; elle prend un autre papier, le regarde et le place précieusement dans son corsage; sur ma demande, elle me dit que c'était une lettre de son fiancé qu'elle avait reçue et qu'elle avait oublié de prendre, je proposai à l'esprit d'écrire moi-même cette lettre sous sa dictée.

— Oui, je le veux bien, monsieur.

— Alors, commencez, je suis prêt.

— « Mon cher Albert,... »

J'écoutai, mais l'esprit ne put continuer étant trop faible sans doute, ensuite il ne put rassembler aucune idée; cependant elle me dit qu'elle avait toujours cru qu'elle en guérirait, et que cette lettre était pour lui apprendre que tout espoir était fini... qu'elle allait bientôt mourir!... et qu'il n'espère plus en elle!...

L'esprit éprouva une crise et fut un instant suffoqué, et dans cette crise il quitta mon sujet.

SÉANCE DU 1er SEPTEMBRE 1873.

SOMMAIRE.

MÉDIUM AU VERRE D'EAU. — Mlle J..... — L'esprit Amélie. — L'esprit Victor Bernier. — Visite de l'esprit Adèle de Rueil. — Retour de l'esprit Mme Thierret. — Arrivée de l'esprit Anatole.

Notre médium au verre d'eau voit apparaître son grand'père, il désire lui parler. Une main se forme, elle se prépare à écrire pour traduire la pensée du vieillard. Voici le texte :

« Ma chère petite fille, je suis très-heureux de pouvoir « me communiquer à toi, ce soir, car il y a déjà long-« temps que je le désire. Dieu ne me l'avait pas encore « permis. Je suis très-heureux; quant à ton père, il ne « l'est pas; tu le feras évoquer par Mme O.....

« Je reviendrai bientôt, adieu! ma chère petite fille. « Adieu! »

Premier tableau.

L'esprit dans les organes de mon sujet.

L'esprit qui se présente a les mains attachées derrière le dos; aux premières questions que je lui fis, il me fait signe de la tête qu'il ne peut parler. Alors, je lui détache les mains, puis je lui délie la langue, après je le priai de me répondre. Alors il me dit :

— Je ne vous connais pas.

— Vous ne me connaissez pas, cela est possible, mais si vous le voulez bien, nous allons faire connaissance. Voulez-vous me dire votre nom?

— Je m'appelle Amélie, j'ai dix-sept ans.

— Que faites-vous là?

— On m'a attachée.

— Qui donc vous a attachée?

— Mais, eux, ils vont revenir.

— Sont-ils nombreux?

— Ils sont dix.

— Mais, où sommes-nous ici?

— Dans notre jardin.

— Où?

— Mais à Nancy.

— Qu'est-ce qui vous a attachée là!

— Qui, mais les Prussiens, ils ont voulu m'étrangler, ils m'ont attachée à un arbre, oh! je souffre,... j'étouffe,... cette corde qui me serre la ceinture, oh! coupez-la, je vous en prie, car je ne puis respirer.

Je la détachai, une fois ses liens coupés, je la dégageai fortement après avoir rendu aux poumons toute leur souplesse, je la fis respirer et je la remis dans son état normal; se sentant mieux, elle me dit :

— Maintenant, emmenez-moi de là, sauvons-nous! oh! si vous saviez comme j'ai peur!...

— Êtes-vous bien sûre du nombre?

— Oui, ils étaient une dizaine, avec un chef; ils sont venus nous voler, ils ont tué mon père et ma mère (elle pleure); alors folle de douleur, je me suis vengée,... j'en ai tué un. Voyant cela, ils se sont rués sur moi comme des fauves, oui, comme des loups enragés, ils m'ont fait sortir de la maison, à coups de pieds, à coups de poings, m'ont entraînée dans le jardin, m'ont attachée à cet arbre, puis ils y ont placé des fagots, tout autour, pour me brûler (elle s'arrête un peu).

— Mais vous ont-ils brûlée?

— Non, ils craignirent que cela ne donnât l'éveil; alors, ils ont préféré me donner un coup de poignard, ici. (L'esprit me montre le côté gauche de la poitrine.) Oh! cela m'était bien égal de mourir, puisque j'étais orpheline; mais ils ne m'ont pas tuée, seulement, après avoir été frappée, je suis restée sans connaissance. A partir de ce moment là, je ne me rappelle plus de rien.

— Vous vous rappelez bien l'époque toujours?

— Ah! oui, c'était au mois de novembre 1870.

— Eh bien! mademoiselle Amélie, ce coup de poignard qu'ils vous ont donné vous a causé la mort; maintenant vous êtes morte, morte depuis le mois de novembre 1870; ainsi il y a bientôt trois ans que vous êtes dans cette situation, sans la comprendre; les Prussiens n'ont tué que votre corps, ils n'ont pu atteindre l'âme. Ainsi actuellement vous êtes parmi les esprits, car vous êtes esprit vous-même, puisque vous avez quitté votre corps. Je sais que vous ne me comprenez pas, mais, tout à l'heure, vous comprendrez. Tenez, pour vous prouver que vous n'êtes plus chez vous dans votre jardin, je prie Dïeu et mes guides de m'autoriser à vous faire voir l'endroit où vous êtes maintenant, regardez!

— En effet, je ne connais pas cette pièce, je suis toute surprise de me trouver ici, moi qui me croyais dans notre jardin, où suis-je donc?

— A Paris...

— A Paris!!!...

— Oui, mademoiselle Amélie, vous êtes à Paris, dans une réunion d'amis, je vais même vous proposer de faire avec moi une petite prière, voulez-vous?

— Oui, monsieur, je le veux bien.

Sans que je le lui dise, l'esprit se met à genoux pour prier; elle joint les mains et répète ma prière. Après la prière, l'esprit étant toujours à genoux, il est étonné, surpris, quelque chose le ravit; ce qu'il voit lui fait

éprouver de la peine et de la joie, car elle pleure et elle paraît heureuse, puis elle me saisit la main et elle me dit :

— Je vous crois, monsieur, car je les vois. Voici mon père et voilà ma mère. Oh ! mon Dieu, ils s'en vont sans m'avoir dit un mot.

— Dieu, mademoiselle, a permis à de bons esprits de vous faire voir vos parents, pour vous prouver que vous, vous êtes à l'état d'esprit comme eux, et que si vous le voulez, bientôt vous pourrez les retrouver. Pour cela il faut croire en Dieu, et prier votre guide de vous instruire et de vous aider.

Pendant que je lui parlais, l'esprit regardait attentivement et écoutait.

— Que voyez-vous, lui demandai-je, et qu'est-ce que vous entendez?

— Ce que je vois en ce moment-ci, c'est bien beau, je vois un sentier bordé de fleurs, belles, belles comme j'en ai jamais vu; ce sentier est long, à perte de vue, deux personnes sont de chaque côté.

— Les connaissez-vous?

— Non, car elles sont voilées; on dirait des anges... Ils me disent : « Viens, mon enfant, n'aie plus de crainte, « marche dans ce sentier, tu es déjà dans la bonne voie; « suis-la, et au bout tu seras au but où tu dois arriver. » Oh! merci! je pars, car j'ai hâte d'arriver. Merci, monsieur.

Deuxième tableau.

Cet esprit manifeste sa présence par ces cris : « Au secours! au secours!... »

— Voilà! voilà! qu'est-ce que vous avez?

— Ah! le cou me brûle, sauvez-vous, les flammes montent, nous sommes perdus!!!

L'esprit me montre son visage et sa poitrine en me disant :

— Tenez, monsieur, j'ai tout cela brûlé; vous êtes en train de déblayer pour nous retirer. Vous, oh! tenez, monsieur, moi, j'ai tous les membres disloqués.

— Restez-là, ne bougez pas, je vais vous enlever toutes vos douleurs.

Alors je me mis à le soigner magnétiquement, et tout en m'occupant de lui, il me disait :

— Je crois que cela ne sera rien du tout, seulement je pourrai bien en perdre la vue, çà me fait mal, j'ai la prunelle des yeux tout à fait brûlée.

Après quelques minutes de soins magnétiques, je lui demandai s'il ne se sentait pas soulagé.

— Ah! ma foi, pour vivre et être aveugle, autant mourir. Cependant vous me faites du bien, mais la vue ne reviendra pas; c'est comme si je n'avais plus de cervelle, car j'ai reçu un coup sur la tête. Ah! ah! je me sens bien mieux maintenant. Vous pouvez soigner les autres, car ils appellent, je les entends crier.

— Voulez-vous me dire quel est cet incendie?

— Comment, vous ne connaissez pas; mais ce sont les magasins de la rue Monge.

— Quel est votre nom, à vous?

— Moi, Victor Bernier, vingt-huit ans, garçon dans le magasin.

— Comment appeliez-vous votre camarade?

— C'est Alexandre qui était avec moi.

— N'étiez-vous que deux d'enfermés?

— Je ne sais pas si les autres sont sortis, je ne crois pas, car j'entends crier, mais je crois que c'est la foule qui crie : car eux, ils doivent être morts, enfin moi je suis sauvé tout de même. Ah! si vous saviez, moi, j'étais comme un lion enragé, si j'avais eu la force, j'aurais tout brisé.

— Lorsque vous étiez au milieu du danger, est-ce que

vous n'avez pas pensé à prier Dieu?... Vous n'y croyez pas peut-être?

— Oh! quand j'étais gamin, oui, mais depuis que je suis grand, je n'ai pas repensé à tout ça. Du reste, s'il y avait un bon Dieu, il ne m'aurait pas laissé griller comme ça.

— Eh bien! où êtes-vous maintenant, le savez-vous?

— Oh! je suis hors de danger. Vous voyez bien que vous m'avez placé sur le trottoir en face. Vous m'avez sauvé la vie. Je vous en serai toujours reconnaissant.

— Il nous faut remercier Dieu, voulez-vous prier avec moi?

— Oh! vous devez être un prêtre, vous, je vous déclare que je ne les aime pas.

— Non, je ne suis pas un prêtre.

— Oh! si, car il n'y a qu'un prêtre pour tenir un pareil langage.

— Je vous assure que non, car je suis spirite.

— Ah! vous êtes spirite, c'est encore bien pire. Voyez-vous, pour moi, tout ça c'est de la même bande.

— Oh! oh! eh bien, je dois vous dire, monsieur, que dans cet incendie vous y avez péri, vous y êtes mort!

— Je crois que vous voulez me tourner la tête. Allons, allons, enlevez-moi de là, je ne suis pas mort et je veux m'en aller de sur ce trottoir. (Seul.) Décidément, je crois que je deviens fou, ou c'est mon imagination qui travaille : j'aurais préféré périr que de sortir ; sauvé par cette espèce de sorcier!

— Je vous en prie, monsieur, prions ensemble!

— Non, laissez-moi, je ne veux pas.

— Écoutez, ami, souvenez-vous que vous êtes mort! et que bientôt vous souffrirez de votre obstination, et de votre ingratitude.

Des mauvais esprits lui parlent et lui disent de ne pas m'écouter; alors il leur répondit :

— Vous avez raison, vous, tenez, je m'en vais avec vous. Et en effet il partit avec ces mauvais esprits.

Troisième tableau.

— Monsieur, je viens vous remercier et vous demander pardon d'avoir l'autre jour été un peu incrédule ; je ne saurais vous dire quelle a été, depuis huit jours, mon occupation.

Je regrettais de quitter la vie si jeune! hélas! si l'on savait ce que c'est après la mort. Oh! j'ai été bien heureuse depuis, moi! Je me suis trouvée avec une de mes sœurs qui est très-avancée, car elle a pour mission d'aller dans les familles pauvres consoler ceux qui souffrent; oh! c'est une bien belle mission!

— Quelles ont été vos occupations depuis que vous êtes venue nous visiter!

— J'ai une occupation que je ne puis vous dire, je reviendrai vous voir. Je ne vous oublierai pas, je vous amènerai des esprits souffrants, il y en a tant de timides autour de vous. Je vous remercie, mes amis, et je vous engage à être de même pour tous.

Mlle Adèle, de Rueil.

Quatrième tableau.

— Moi aussi, monsieur, je viens pour vous remercier, car vous m'avez rendu un bien grand service.

— Ah! Ah! mais je crois vous reconnaître, cher esprit; vous êtes madame Thierret, n'est-ce pas?

— A la bonne heure, vous me reconnaissez bien aujourd'hui, ce n'est pas comme il y a huit jours.

— J'espère, madame, que vous ne nous refuserez pas

votre pardon, pour ce manque de sagacité que vous comprendrez plus tard.

— Oh! bien certainement. Ce soir, je viens pour vous dire, mes amis, que je suis bien heureuse, j'ai toujours des anges autour de moi. Ils me tracent mes occupations, et je leur obéis, comme un enfant obéit à son maître. J'ai suivi vos conseils, monsieur, j'ai pensé à Dieu, j'ai prié, et c'est pour cela qu'on s'occupe de moi. Je reviendrai tous les huit jours, ces groupes me plaisent. Travaillez, mes amis, moi, je travaillerai aussi.

Votre tout dévouée,

Mme THIERRET.

Cinquième tableau

L'esprit qui se présente est celui d'un enfant ; comme moi, vous allez le reconnaître de suite à son langage.

— Ce n'est pas commode de faire de la toupie sur un lit, tenez, monsieur, elle marche sur ma main!... Ah ! ça chatouille... ah! c'est égal, je ne suis pas bien dans mon lit.

— Vous vous ennuyez donc, mon ami ?

— Ah! oui, monsieur. je m'ennuie bien, ma bonne ne veut pas me laisser sortir.

— Voulez-vous me dire votre nom, mon ami ?

— Je m'appelle, Anatole.

— Quel âge avez-vous, mon ami?

— Huit ans bientôt, monsieur.

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Oh ! oui, monsieur, j'ai toujours mal dans la tête, et puis dans la gorge.

— Laissez-moi faire, mon jeune ami, je vais vous guérir.

Alors je le magnétisai, puis cet enfant me dit : — Vous

n'êtes pas homéopathe, vous, monsieur, je vais le dire à maman, — puis il recommença à jouer au jeu solitaire, il m'expliqua même ce jeu que je ne connaissais pas, et sur les observations que je lui fis, parce qu'il jouait sur son lit, il me répondit qu'il n'était encore qu'un gamin, — et puis, continua-t-il, je suis rebuté de boire de la tisane, des loochs, tout ça c'est pâteux. Ah ! que j'en suis donc rebuté.

— Si vous vouliez faire avec moi une petite prière, eh! bien, vous ne boiriez plus de tisane.

— Quel monsieur êtes-vous donc, pour vouloir me faire prier? vous n'êtes cependant pas le curé de Saint-Laurent?

— Ou demeurez-vous, mon ami?

— Nous demeurons Boulevard de Strasbourg, n° 19, au cinquième étage la porte à gauche. J'ai une sœur, elle est à la pension, papa, lui, s'en va tous les matins, et revient le soir.

— Savez-vous quel jour nous sommes?

— Ah! oui, monsieur, c'est aujourd'hui samedi, et demain... c'est dimanche.

— Dites-moi aussi le mois?

— Eh bien! le mois de juin.

— Et l'année, pourriez-vous me dire l'année?

— Ah! je suis trop petit, moi. Je ne sais pas ça, attendez... attendez, je me rappelle que c'est bientôt les étrennes, j'ai entendu dire à mes camarades que c'était 1869.

— Écoutez, mon chéri, je vais vous dire quelque chose, seulement il ne faudra pas avoir peur.

— De quoi? Monsieur.

— Eh bien! mon ami, vous avez été bien malade, oh! oui, bien malade et puis cela vous a fait mourir.

— Ah! je vais le dire à maman que vous me faites peur.

— Voyons, mon ami, vous n'êtes pas méchant, vous êtes

un gentil petit garçon n'est-ce pas? eh! bien, nous allons faire notre prière ensemble, n'est-ce pas?

— Je veux bien, mais il ne faudra plus me faire peur.

Après la prière, il me dit :

— Monsieur, j'ai peine a... tiens, je viens de voir bonne maman, ah! c'est que je rêvais, puisqu'elle est morte, j'ai peur, monsieur. Ah! la voilà encore. (Il se cachait la figure avec ses mains.) Ah! elle s'en va... Eh bien! j'aime mieux ça.

— Savez-vous pourquoi, Anatole, vous avez vu votre grand'mère. Eh bien! c'est parce qu'elle est comme vous, et vous comme elle ; c'est-à-dire que tous les deux vous êtes morts, vous savez bien que les vivants ne voient jamais les morts, votre grand'mère est à l'état d'esprit, et vous aussi; et alors vous pouvez vous voir.

— Vous voulez me faire croire que je suis mort.

— Tout à l'heure, vous étiez dans votre chambre sur votre lit, et maintenant où êtes-vous?

— Je suis dans une cour.

— Vous êtes dans une cour, très-bien, et cependant vous étiez sur votre lit, comment êtes-vous venu dans cette cour, vous n'en savez rien, eh bien! maintenant je désire que vous voyiez réellement où vous êtes, regardez!

— Ah!... comment cela s'est-il fait? me voilà dans une chambre avec beaucoup de monde, est-ce que toutes les personnes qui sont ici sont mortes?

— Moi, je ne suis pas mort, puis ces dames et ces messieurs que vous voyez assis tout autour de moi ne le sont pas non plus.

— Il n'y a donc que moi de mort. Vous me donnez le frisson!

— N'ayez aucune crainte, mon chéri, car ce que nous appelons la mort, c'est la vie; après la mort nous retrouvons nos parents, nos amis qui sont morts avant nous.

— Tiens, me voici dans un beau jardin maintenant, oh! les belles roses, oh!... Monsieur!...

— Eh bien! quoi?

— Voilà mon grand-père!... attendez, il me parle... vous avez entendu, monsieur?

— Non, voulez-vous me dire ce qu'il vous a dit?

— Voilà ce qu'il m'a dit : « Viens, mon petit ami, « crois ce que te dit ce monsieur ; il faut travailler à ton « avancement, remercie cet ami, ainsi que la société, et « viens avec moi, je me charge de ton éducation. » Je vous remercie, monsieur, je pars, avec grand papa.

SÉANCE DU 8 SEPTEMBRE.

SOMMAIRE.

Arrivée de l'esprit Édouard Belanger. — Lucie Desmollien. — L'esprit Henry. — L'esprit Mme Trajin.

Premier tableau.

Le premier esprit qui se présente est en état de catalepsie, ses bras sont roides camme une barre de fer. Il ne peut parler, ni agir. Pour le réveiller, je le magnétise, et j'actionne et dirige mes fluides absolument comme si j'avais eu à faire à un incarné. Après quelques minutes de magnétisation, le corps reprit sa souplesse et son élasticité, le pouls et la chaleur revinrent, je dégageai les mâchoires et la langue, après l'esprit était en état de me répondre. — Souffrez-vous lui dis-je?

— Je souffre moins, vous m'avez fait du bien, mais, je ne peux pas vous dire ce que j'ai, car c'est trop effrayant.

— Cela ne fait rien, dites-le moi toujours.

— *Eh bien!* je tombe du haut mal, j'ai froid, et je suis bien fatigué. J'ai les membres brisés. Ah! ma foi, je croyais bien cette fois-ci que c'était fini, et que je n'en reviendrais pas. Où est donc ma canne? Vous ne l'avez pas prise? Allons, dépêchez-vous de me la rendre, que je m'en aille, car, avec toute cette neige, il ne fait pas chaud.

— Quel âge avez-vous? monsieur.

— J'ai trente-huit ans, je suis atteint de ce mal depuis mon enfance, voyez.

— Voulez-vous me dire votre nom?

— Je m'appelle Édouard Bélanger, je demeure à Pantin, grand'rue, n° 54.

— Merci, voulez-vous me donner la main ?

— Oh ! non, excusez-moi, mais voyez-vous, monsieur, je craindrais de vous donner mon mal. Seulement, je vous prie de me remettre ma canne et mon paquet.

— A quel endroit sommes-nous ici?

— Nous sommes aux quatre chemins, je suis tombé là, dans la neige.

— Comment dans la neige ! mais vous vous trompez, il n'y a pas de neige ici.

L'esprit se baisse et en ramasse une poignée à terre, puis il me dit, en me la montrant.

— Tenez, qu'est-ce que c'est que cela alors?

— Croyez-vous en Dieu ?

— Qu'est-ce que cela a de rapport avec la saison ? Dieu! eh bien! je n'y crois pas.

— Monsieur Bélanger, vous dites ne pas croire en Dieu, et cependant vous êtes dans une situation à croire, et à prier; frappé du mal épileptique en pleine nuit, seul, au milieu de cette route, par ce temps froid, vous y avez péri, ici à cette place, sur cette neige, vous y êtes mort; Dieu que vous niez a eu pitié de vous, et sans que vous vous en aperceviez, votre corps a été ramassé et conduit chez vous, pour faire de lui comme on fait de nous tous quand nous sommes morts. Votre famille a rendu à votre corps ses derniers devoirs, toutes ces choses se sont passées sans que vous les voyez, car vous étiez dans un état d'engourdissement d'esprit tel que vous n'avez rien vu, ni rien ressenti; depuis longtemps, il est probable, votre corps est en terre, et vous en esprit, tel que vous êtes maintenant, vous êtes resté à cette même plac

où le mal vous a frappé, et vous croyez y être encore. Oui, monsieur, vous êtes mort, et maintenant vous êtes esprit !

— Tout ça, tout ça, ce n'est pas possible.

— Eh bien ! dites-moi, le mois et l'année que nous sommes?

— Nous sommes aujourd'hui mercredi 15 décembre de l'année 1872, et la preuve, c'est que je viens de faire des emplètes pour faire des cadeaux au jour de l'an; à propos où est-il mon paquet d'étrennes, est-ce que je l'ai perdu, vous ne l'avez pas vu, monsieur ?

— Non, mais ne nous occupons pas de ces futilités, maintenant occupons-nous de prier Dieu, voulez-vous?

— Mais non, mais non ! je veux m'en aller chez nous, laissez-moi partir. Tiens, comment cela se fait-il? je ne vois plus clair du tout.

Je lui dégageai les yeux, et je priai pour que les bons esprits me permettent de lui faire voir l'endroit où il était; il vit en effet, et il fut très-surpris de se trouver dans une chambre; cependant, il doutait encore, alors je lui fis voir ses vêtements de femme pour lui prouver qu'il était réellement à l'état d'esprit et qu'il se servait des organes d'une dame pour me parler, alors il s'examine, se regarde, puis il me dit :

— Qu'est-ce qui m'a attifé comme ça? on a voulu se moquer de moi.

Je lui explique encore qu'il est mort, et que son esprit dégagé de son propre corps, lui a facilité les moyens de venir parmi nous, en se servant des organes d'une dame. Alors sans me répondre, il manifesta son incrédulité par des mouvements de colère, puis il se tâta, et impatienté, il se leva pour partir. — Tenez, lui dis-je, en lui faisant voir la date d'un journal du jour; mais il se mit à rire en le voyant, refusa encore de croire, et s'en alla.

Deuxième tableau.

Le deuxième esprit qui se présente, me dit :

— Oh! que j'ai mal à la tête! Faut-il que j'aie la vie dure! Il m'a semblé que je m'en allais, et voilà que je me retrouve encore sur ce réchaud!... oh! ma pauvre tête.

— Allons, amie, du courage, tout-à-l'heure, ça ira mieux.

— Du mieux! je ne veux pas, non, non, j'aime mieux mourir.

Lui prenant la main, l'esprit étonné me dit :

— Quelqu'un près de moi, mais qui est là? J'étais pourtant bien morte, puisque je me suis vue dans la bière, puisque je me suis vue enterrée et cependant comment se fait-il que je me trouve toujours sur ce maudit réchaud?

— Donnez-moi votre nom et votre adresse, s'il vous plaît.

— Lucie Desmollien, j'ai dix-huit ans, je demeure à Lyon, rue Grolée, n° 8.

— Eh! mademoiselle Lucie, tout ce que vous avez vu est l'exacte vérité, oui, vous êtes morte, oui l'on vous a enterrée, mais l'on a seulement enterré votre corps, car il n'y a que votre corps que vous avez fait mourir; enfermée dans votre chambre vous vous êtes asphyxiée par le gaz acide carbonique. Vous avez cru trouver la mort, et vous vous êtes trompée, car vous n'avez réussi qu'à tuer le corps et par là vous rendre la liberté, car l'âme ne meurt jamais. Qu'est-ce que c'est que la mort, c'est la séparation de l'âme et du corps, le corps retourne à la matière, mais le moi, qui pense et qui agit, mais le moi, qui est l'intelligence, qui pense et qui raisonne, c'est nous, l'âme! c'est nous, le corps n'est que l'instrument animé par nous, c'est-à-dire par l'âme, tant que nous sommes renfermés dans notre corps, nous nous appelons, âme! mais une fois le

corps mort, l'âme recouvre sa liberté, et elle devient esprit, qu'est-ce que c'est que l'esprit? c'est toujours nous mais libres, alors, c'est-à-dire, que nous avons brisé nos chaînes charnelles, pour vivre de la véritable vie, en conservant notre personnalité, notre individualité! Voilà le cas où vous êtes actuellement, mademoiselle Lucie. Ne vous abusez pas plus longtemps, croyez-moi, votre corps est en terre, et vous, vous voici à l'état d'esprit! quel jour vous êtes-vous donné la mort?

— Un dimanche du mois de mai 1858.

— Eh! voyez le temps qui s'est écoulé depuis, car aujourd'hui nous sommes le 8 septembre 1873.

— Vous ne me trompez pas, monsieur.

— Non, mademoiselle, je ne trompe personne, tenez, si vous désirez des preuves, vous pouvez les avoir; pour cela vous n'avez qu'à vous joindre à moi pour prier Dieu.

— Prier Dieu! ah! je le veux bien, prions pour que je sorte de dessus ce réchaud. (Après la prière, des esprits lui parlent ,elle les voit.) Oh! mon Dieu, je vois quelqu'un, écoutez! l'on me parle, on me dit :

« Tu avais encore quinze ans à vivre, ton châtiment a été de souffrir de l'agonie de ton suicide jusqu'à ce jour. »

Après l'avoir engagée à s'amender, elle prie Dieu de l'avoir sortie du trouble, cette prière achevée, elle regarde avec beaucoup d'attention et paraît bien surprise, je lui en demande la cause, voici ce qu'elle me répondit :

— Me voici sur une grande route toute remplie d'épines; en voici trois autres et toutes les trois aussi difficiles l'une que l'autre, cependant, c'est celle-là que je dois suivre... et je ne m'en sens pas le courage, j'hésite et n'ose l'entreprendre, oh! je vois une main qui m'indique mon chemin, j'entends une voix qui me dit : « Sois « courageuse, je t'accompagnerai et au bout c'est la fin de « tes épreuves. »

Alors, pourquoi hésitez-vous encore, puisque cet ami

vous promet de vous accompagner. Allons, soyez courageuse et après, c'est le bonheur.

— Oui, mais cette route est si longue, oh! elle s'étend, elle s'étend à perte de vue! enfin c'est mon salut, enfin! je vais faire mon possible, priez pour moi.

Elle partit, en faisant cette recommandation.

Troisième tableau.

Cette fois j'eus affaire à un noyé; cet esprit arrive en nageant, mais il paraît épuisé, je lui tendis la main, il me la saisit avec vigueur en me serrant de toutes ses forces. Ses premières paroles furent pour me dire :

— J'ai avalé un rude coup, on ne m'y reprendra plus à me jeter à l'eau : heureusement que vous êtes venu à mon secours, ah! ah! j'aime mieux mourir dans mon lit que de rester au fond de l'eau.

— Attendez, je vais vous soulager.

Alors j'agis envers lui comme si j'avais eu sous la main un noyé sortant de l'eau, je parvins à l'aide des principes magnétiques usités en pareil cas à lui rendre libre le fonctionnement de ses organes respiratoires, puis je lui demandai son nom.

— Je m'appelle Henry.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai vingt-cinq ans.

— Pour quelle raison vous êtes-vous jeté à l'eau?

— Je me suis jeté à l'eau par suite de chagrin d'amour.

— Quel jour était-ce?

— C'était jeudi.

— C'était jeudi, mais, quel mois, quelle année?

— En mai, 1865.

Il croit que je lui tends un piège, il réfléchit en frisant

ses moustaches, alors je lui montre sur un journal la date du jour, mais après avoir lu, il me dit :

— C'est de la blague, ça ; si j'étais resté huit ans dans l'eau, on ne m'aurait pas retrouvé.

— C'est la vérité cependant ; le corps a péri seulement, mais nous qui sommes l'esprit, le moteur de notre corps, nous sommes impérissables, et partant immortels, toujours nous vivons, tantôt unis à un corps, et sans ce corps, après ce qu'on appelle la mort !

— Puisque je vous parle, seulement je ne vois pas clair, je vous entends, mais je ne vous vois pas, mais c'est parce qu'il fait nuit, il doit être environ quatre heures du matin ; enfin, écoutez, vous dites que je suis mort, et puis que je vis tout de même, convenez que c'est difficile à résoudre cela.

— Cela est cependant ; voulez-vous me dire, monsieur, de quel pays vous êtes ?

— Je suis de Puteaux.

— Avez-vous de l'argent ? (Il retourne ses poches, il ne trouve rien.) Comment allez-vous faire, si vous n'avez plus d'argent ? allez-vous retourner chez vos parents ?

— Oh ! non, jamais, j'aimerais mieux me rejeter à l'eau.

— Voulez-vous que je vous prête de l'argent ?

— Non, je vous remercie, je ne sais pas ce que je vais faire, je verrai.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Ah ! comment voulez-vous que je croie en Dieu ?

— Écoutez, monsieur, je vais faire tout haut une prière, vous allez m'accompagner, n'est-ce pas ?

— Ah ! si cela vous plaît, je le veux bien.

Après la prière, l'esprit a un mouvement de surprise, des esprits guides lui font voir la personne pour laquelle il s'est fait mourir.

— C'est surprenant, la voilà, elle vient me parler, voilà ce qu'elle me dit :

« Courage, ami, je me suis fait mourir aussi, mais j'ai « reconnu mon erreur. » Oh! si vous saviez qu'elle est belle! sa vue me fait mal... Amélie!...

« Ami, sois moins incrédule dans les paroles qu'on te « dit, prie avec sincérité, je viens au devant de toi pour « t'aider à ton bonheur. » Oh! merci, Amélie, prions, monsieur.

Après cette prière, il partit.

Quatrième tableau.

Parmi les esprits qui sont venus se communiquer à notre séance de ce jour par mon sujet moniteur, il en est un dont j'ai pu constater l'identité; son récit était vrai. Sous l'influence de cet esprit, mon sujet toussait fréquemment; voici les questions que je lui fis :

— Qui est là?

— Je souffre beaucoup, je ne comprends rien à ma situation; j'ai quitté ma maison dans une bière, puis on m'a conduite au cimetière de Neuilly?

— Quand cela?

— Il y a un mois, je suis morte de la poitrine; j'y étais préparée depuis longtemps, ma famille aussi; voyant le progrès de la maladie, elle avait fait appeler un prêtre. J'étais bien faible, cependant je me souviens avoir entendu dire que j'allais paraître devant Dieu pour y être jugée. Peu à peu je me sentis faiblir, et je perdis tout à fait connaissance; je suis revenue à moi quand j'ai senti le froid de la bière; mais toutes ces choses se passaient sans que je cherchasse à m'en rendre compte. Je restais indifférente, attendant que l'on vint me chercher pour me mener devant Dieu, pour être jugée. On ne l'a pas encore fait, et j'attends toujours; je ne sais pourquoi l'on ne s'occupe pas de moi.

Voulez-vous me dire qui vous êtes?

— Je suis Mme T.....

— Quel âge avez-vous ?

— J'ai vingt-huit ans, et je suis morte le mois d'août dernier.

— Où demeurez-vous?

— Avenue de Neuilly, n° ***.

Cet esprit ne paraissant pas assez dégagé pour les phénomènes de la vie des esprits, je lui expliquai ce que c'était que la mort, le trouble où nous nous trouvons, et surtout sa situation toute particulière, puis je l'engageai à prier avec moi. Elle accepta avec beaucoup d'empressement; après avoir prié, elle eut un moment de recueillement, puis elle me dit :

— Ah! que cette prière m'a fait du bien! c'est comme un voile qui s'est déchiré de devant mes yeux. Maintenant me voici dans un jardin magnifique!

— Faites bien attention : vous n'êtes pas seule dans ce jardin?

— Je n'y vois que des fleurs, toutes plus belles les unes que les autres.

— Écoutez et regardez!

— Oh! oui, il y a là une touffe de fleurs qui m'inquiète.

— Pourquoi? Allez, je vous prie, me chercher une fleur de cette touffe.

— Oh! non, j'ai trop peur, au contraire, je l'évite le plus que je puis. Je vois ces fleurs se mouvoir.

— Allons, soyez courageuse et allez voir ce qu'il y a dans cette touffe de fleurs?

L'esprit avec crainte se dirigea de ce côté, puis il me dit :

— Tiens, c'est un petit enfant qui est là, au milieu de ces fleurs. Ce sont des lys.

— Faites donc bien attention à cet enfant, car vous avez dû le connaître?

— Oui, c'est ma petite nièce. Je suis bien sûr dans le

paradis. Oh! oui, je me reconnais, je vois une foule d'anges [1] qui passent, on dirait des nuages.

— Comment vous trouvez vous maintenant?

— Je suis bien heureuse, je ne souffre plus.

— Cher esprit, ce n'est point le paradis que vous voyez-là, car le paradis est un mythe! Ce jardin magnifique est votre première étape vers l'infini. Vous ne pouvez rester là. Nous allons continuer de prier ensemble; nos bons guides vont venir vous chercher; eux seuls, maintenant doivent continuer votre éducation comme esprit.

Nous priâmes, l'esprit me dit ensuite :

— Je vois une main, et j'entends qu'on me dit : « Je suis ton guide, suis-moi. » Je pars, monsieur, au revoir.

Le 21 septembre, je me rendis à Neuilly, d'après quelques renseignements recueillis, je m'adressai à M. T..... qui était justement le mari de cette dame. Ce monsieur m'a affirmé la véracité des paroles de l'esprit : « C'était ma femme, m'a-t-il répondu; elle est morte le huit août, tout ce qu'elle vous a dit est vrai. »

— N'avez-vous pas, dis-je encore à M. T..... perdu une petite nièce?

— Si, la fille de mon frère, charmante enfant, elle est morte il y a deux ans.

Après quelques explications urgentes, je pris congé de M. T..... charcutier, avenue de Neuilly, et je le laissai sous l'empire d'une visible émotion [2].

1. C'étaient des esprits.

2. Voir *la Revue spirite* du mois de novembre 1873, nº 11, seizième année.

SÉANCE DU 15 SEPTEMBRE.

SOMMAIRE.

Arrivée de l'esprit Édouard. — L'esprit Adèle Duchemin. — L'esprit Marguerite Delfosse.

Premier tableau.

L'esprit qui se présente refuse de me donner la main, puis je lui demandai ce qu'il faisait là; alors il me dit :

— Que me voulez-vous? Mais je ne suis pas seul ici.

— Mais où êtes-vous?

— Oh! cela me déplaît assez d'être dans cette église.

— Pourquoi y restez-vous?

— Oh! mais ils m'ont amené ici pour me dire des messes; c'est inutile, puisque je ne suis pas mort; ils veulent me faire aller dans le Paradis, et pour me faire faire ce voyage il m'ont mis dans une boîte; ah! c'est trop fort.

— Dans quelle église êtes-vous?

— Dans l'église Saint-Nicolas, rue Saint-Martin, mais toute la famille est là; ils me font bien du chagrin inutilement; ils sont ridicules. Ah!.. ils me croient mort.

— Ah! ils vous croient mort.

— Mais oui, puisque les voilà tous à l'église.

— Voulez-vons me dire votre nom?

— Je m'appelle Édouard.

— Et votre nom de famille?

— Mon nom de famille? vous n'en avez pas besoin, je suis marié, j'ai cinquante-cinq ans, je n'ai pas d'enfant.

— Vous avez été malade, n'est-ce pas?

— Mais non! je n'ai pas été malade du tout.

— Rappelez-vous bien.

— Ah! oui, j'ai eu une petite indisposition, quand ils m'ont mis dans cette bière.

— Racontez-moi donc cela.

— J'étais sorti, il m'a pris comme un étourdissement et je suis tombé.

— Mais où demeurez-vous?

— Je demeure rue Grenetat.

— En quelle année cela vous est-il arrivé?

— Cela m'est arrivé en 1869 dans le mois de mai.

— Nous sommes aujourd'hui le quinze septembre 1874, le jour où l'on vous a mis dans la bière est bien le jour où vous êtes mort.

— Tout cela est faux, vous me trompez.

— Quelle est donc votre profession?

— Je suis fabricant de parapluies; avec tout ça je voudrais bien sortir de cette église.

Je fis une prière et je demandai à Dieu et à nos amis la permission de le sortir de cette église; les bons esprits écoutèrent ma prière, voici ce que l'esprit me dit :

— Ah! c'est mal ce que vous faites là, c'est un piége que vous m'avez tendu, vous m'avez mis en prison. Pourquoi ces chaînes à mes bras et à mes jambes?

— Voulez-vous prier maintenant?

— Non, vous ne m'inspirez pas de confiance.

— Vous avez tort, mon ami, de ne pas mettre votre confiance en moi, car je ne veux pas vous tromper, et je suis très-étonné que vous refusiez de prier, car Dieu existe, mon cher ami, et puis vous vous méfiez de moi parce que je vous parle de prier; que faudrait-il donc que je vous propose pour mériter votre confiance? une partie

de plaisir, une affaire spéculative, une entreprise, un achat, toutes ces choses vous sont inutiles maintenant, car vous êtes mort, vous vivez de la vie des esprits ; vous savez bien que l'on vous a mis dans la bière. Eh bien! croyez-vous que si vous n'étiez pas mort l'on vous y aurait renfermé ? mais, non !...

— Laissez-moi tranquille, je ne vous crois pas.

Il est parti après m'avoir dit cela.

Deuxième tableau.

L'Esprit. Je suis joliment surprise de me trouver au milieu de vous. Quel est tout ce monde ? J'étais seule dans ma chambre, je m'y ennuyais, je me révoltais, je demandais à en sortir. Quand j'eus comme une inspiration, j'ai prié de toute mon âme. C'est en ouvrant les yeux que je me trouve parmi vous.

— Savez-vous où vous êtes ?

— Non, je ne sais pas, je vois une dame qui écrit, ce n'est pas un lieu saint, et cependant je vois parmi vous beaucoup de recueillement.

— L'on vous avait donc défendu de sortir ?

— J'étais malade, et depuis longtemps clouée sur mon lit, je cherchais bien à dormir, mais ce sommeil ne me paraissait pas naturel, il me semblait toujours que j'allais mourir.

— A quelle époque ces choses-là se passaient-elles ?

— Le 18 octobre 1867.

— Et vous vous appelez ?

— Adèle Duchemin, rue Saint-Sauveur, n° 25.

— Eh bien ! ce 18 octobre est le jour où vous êtes morte; ne croyant pas l'être, vous ne comprenez rien à votre situation, vous êtes restée à l'état d'esprit sur votre lit, croyant toujours être malade, et cela a duré jusqu'à ce jour ; ainsi, depuis le 18 octobre vous êtes morte. Voici sept

ans, en effet, mademoiselle Adèle, vous avez dû vous ennuyer; si vous voulez prier avec moi vous allez être bientôt éclairée sur votre situation.

— Vous me proposez de prier?... vous, monsieur?

— Oui, moi, mais nous prierons ensemble.

— Prions!

Après la prière, l'esprit Adèle est très-surprise de ce qu'elle vient de voir; voici ce qu'elle me raconta avoir vu.

— Je crois bien que c'est Dieu que j'ai vu là! J'ai été surprise, sans avoir de crainte. Nous n'avions pas fini notre prière que tout à coup je me suis trouvée dans un parc; devant moi, au ciel, il s'est produit comme une gerbe de lumière; puis au milieu une tête, mais tout ce qu'il y a de plus beau, et ce merveilleux personnage m'a bénie. J'étais si émue que je n'ai pas pensé de vous dire de regarder; maintenant je ne vois plus rien, et cependant je suis toujours dans ce parc; oh! mais, c'est beau, il y a des touffes de fleurs et de verdure, partout.

L'esprit a une vision, on lui parle, il répète ce qu'on lui dit :

— Que je suive cette haie... Oui... Oh! c'est elle... Oui... C'est Blanche... C'est mon amie intime, elle est morte deux ans avant que je sois malade. Elle me dit :
— « Viens, ma chère Adèle, je suis heureuse, et je veux « te montrer le chemin qui mène à ce bonheur. Tu as « manqué de courage pendant six ans; aujourd'hui, Dieu « a permis que tu sois éclairée; allons, viens, suis ce « sentier, je t'accompagnerai. » Monsieur, je pars, je prierai pour vous et pour mes amis. Adieu.

Troisième tableau.

Sans que j'eusse besoin de lui faire des questions, cet esprit, seul, parlait ainsi :

— J'ai la tête en feu!... je deviendrai fou, c'est sûr!... Oh! je suis un homme perdu... il faut que j'en finisse.

L'esprit veut se jeter par la fenêtre.

— Est-ce que vous êtes malade?

— Non, le poison, c'est plutôt fait, je suis un misérable, je ne puis racheter le passé... il faut en finir!... Allons, c'est dit... je suis poursuivi par la police... J'ai commis un crime... j'ai fait des faux, des détournements, je n'ai plus d'espoir!... Allons! du courage!

— Où êtes-vous donc?

— Je suis dans cet hôtel, prêt à m'embarquer, et il me semble qu'à chaque instant on va venir m'arrêter, car je me suis sauvé avec cet argent.

— Est-ce beaucoup?

— Oh! des sommes immenses... J'ai abandonné ma femme et mes enfants pour me sauver avec une autre... et... j'ai été dupé!!...

— Dans quel pays êtes-vous?

— Mais je suis à Marseille, prêt à m'embarquer.

Cet esprit est très-violent; il a une si grande peur d'être arrêté, qu'il veut fuir quand même, son excitation est à son paroxysme; alors une crise se prépare, et il meurt! je le réveillai sous l'action de mes fluides; quand il fut complétement à lui-même, ce fut lui qui me fit ces questions.

— Où suis-je?

— Avec moi.

— Avec vous, mais qui êtes-vous?

— Vous ne voyez donc pas qui je suis?

— Non, j'ai un bandeau sur les yeux, et l'estomac me brûle, j'ai bu le contenu d'une petite bouteille pour m'empoisonner, et après je me suis jeté par la fenêtre!... Où suis-je? Je cherche à me reconnaître, mais je ne vois pas clair.

— Vous êtes un malheureux, car vous êtes bien coupable, mais je suis convaincu que vous en avez un pro

fond regret, et que vous ne demandez pas mieux que de réparer ces fautes?

— Non, non, j'en ai pas regret, d'autres le font bien!

Cependant sa situation est bien différente; au début, lorsqu'il est arrivé, sans le savoir, il m'avait tout dit, car il se croyait seul, et ce qu'il pensait, il le répétait tout haut à ce moment-là il ne savait pas être mort, mais depuis qu'il vient d'éprouver les effets de la fin finale, et que je l'ai ramené à la vie, il ne veut plus rien dire, il ne veut plus rien m'avouer, et il est très-étonné que je lui répète les vérités sur son histoire; voici ses réponses à ce sujet.

— Quoi! Vous savez?... balbutia-t-il en se troublant.

— Oui, je sais, voyons, racontez-moi, qu'avez-vous fait de ces valeurs?

— Je suis dans un cachot, maintenant; eh bien! vous ne saurez rien.

— Eh! vous, vous saurez que vous vous êtes empoisonné, et dans la crainte que ce poison ne vous fasse pas mourir assez tôt, vous vous êtes jeté par la fenêtre, vous avez fui avec une autre personne, après avoir volé des sommes énormes en abandonnant votre famille; mais la complice de vos crimes vous a abandonné après vous avoir dupé, et pour vous soustraire à la police et aux remords, vous vous êtes donné la mort, croyant par là trouver la fin et l'oubli de vos fautes; mais au lieu de trouver le néant vous avez trouvé la vie, car vous n'avez tué que la matière; nous qui sommes l'âme, nous qui sommes l'esprit, nous ne mourons jamais, après la mort du corps nous nous trouvons plus vivants qu'auparavant, et en présence de notre passé, cependant, si vous vouliez vous amender, si vous éprouviez le regret, le repentir, Dieu vous pardonnerait, mais pour cela il faut prier, et pour prier il faut croire en Dieu. Et si nous prions Dieu pour qu'il nous pardonne, il faut d'abord avoir regret de

ses fautes, et encore cela ne suffit pas, il faut désirer réparer toutes ses fautes ! tous ses crimes !...

— Si j'étais sûr que Dieu me pardonnât, je prierais bien.

— Ayez foi et confiance en lui, et vous serez pardonné, mais vous aurez votre châtiment, car Dieu est juste, il récompense aussi bien qu'il punit.

— Je sais que je suis coupable, et je mérite être puni ; si pour cela il faut prier, prions !

Après avoir prié, l'esprit entendit une voix lui dire :

« Tu resteras aveugle pendant trois semaines, prie et es-
« père... Demande pardon à Dieu avec sincérité. Et après
« ces trois semaines écoulées, tu recevras des instruc-
« tions sur ce que tu auras à faire pour recouvrer la lu-
« mière !... Va ! esprit repentant, nous prierons pour toi...
« Dis ton nom à la société, un seul suffit. »

— Je m'appelle Olivier, je vous dirai mon adresse plus tard; adieu.

Quatrième tableau.

Cet esprit se lève avec vivacité, va fermer la porte, et dit :

— J'ai peur des Prussiens. Ils pillent partout, ils incendient tout !... et ma mère qui est là, malade, je ne veux pas qu'ils entrent ici.

— Où cela?

— Mais ici, à Longwy.

A peine l'esprit avait-il prononcé le mot qu'il tomba foudroyé, il venait de recevoir une balle dans la tête; après l'avoir ramené à lui, je lui demandai où il était blessé. — Là, me dit-il, et il porta la main à sa tête, il la retira toute remplie de sang. Alors je lui enlevai la balle qu'il avait dans la tête, je lui pansai sa blessure; allant

mieux, il se reconnut et je le priai de me raconter ce qui lui était arrivé; voici ce qu'il me raconta.

— Ma maison s'est trouvée envahie par les Prussiens. J'étais seul avec ma pauvre mère qui était malade. J'ai défendu la porte, mais ils sont entrés malgré moi, en vociférant contre nous, et en criant. « A bas la France!...» Lâches, leur ai-je dit, puis je criai : « Eh bien! Vive la « France et à bas la Prusse!... » puis ils ont monté l'escalier, sont arrivés près de ma mère, et l'ont tuée.

— Vous n'avez donc rien pu faire pour les calmer?

— J'y ai bien essayé, je me suis cramponnée à un, qui me paraissait être le chef, mais j'ai manqué de calme. J'étais comme une lionne, alors il me dit : « Crie : A bas la France! et tu auras la vie sauve. » Jamais, lui dis-je, exaspérée, vous n'êtes que des lâches!... Tirez sur moi, si vous le voulez. Mais, vive la France!!...

— Je vous félicite sur votre patriotisme, mais si vous aviez voulu, vous auriez pu vous sauver, voulez-vous me dire votre nom?

— Je m'appelle Marguerite Delfosse.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai vingt et un ans.

— Mademoiselle Marguerite, je vous engage à pardonner aux ennemis, qui vous ont frappée, car maintenant que vous êtes morte, vous ne devez avoir de vengeance contre personne.

— Je pardonnerai à tout autre, mais à eux, jamais!

— Eh bien, prions pour ceux qui vous ont fait du mal.

— Je vais prier, mais pas pour eux.

Après cette prière elle consent à pardonner, mes guides lui en tiennent compte, en lui faisant voir sa mère. Marguerite croit qu'elle est endormie et sous l'empire d'un rêve, car sachant que sa mère est morte elle ne comprend pas qu'elle ait pu la voir, c'est pour cela qu'elle croit rêver, mais par ma volonté toute magnétique je lui ren-

dis toute sa lucidité. Après, elle vit, et elle comprit ; je la fis prier de nouveau ; alors elle entendit qu'on lui disait : « Courage, enfant, nous veillons sur toi. » Un trouble visible s'était emparé d'elle, elle me dit adieu en pleurant, et partit.

SÉANCE DU 22 SEPTEMBRE.

SOMMAIRE.

Sommeil de mon sujet. — Son départ. — Arrivée de l'esprit Eugénie. — Son histoire. — L'esprit M. Gautier. — Ses pressentiments. — L'esprit Alexandre Penault.

Premier tableau.

Après avoir endormi mon sujet, je priai mes guides de m'envoyer quelques malheureux esprits souffrants. Le premier qui se présenta se tordait les mains en disant :

— Oh ! qu'ils me font mal !

— Vous souffrez donc ?

— Laissez-moi, je vous en prie.

— Enfin, dites-moi ce que vous avez ?

— Je suis attachée, oh ! non, je ne veux rien dire, je ne peux pas remuer, et je ne peux pas parler, tenez, me voici un peu mieux, laissez-moi.

— Voyons, où souffrez-vous ?

— Je souffre partout, ce sont les nerfs qui me font mal, je suis énervée, agacée, et puis j'ai peur qu'elle ne revienne, cette femme-là, depuis si longtemps qu'elle me fait souffrir ; elle ne m'aimait pas. C'était ma belle-mère.

— Elle vous a beaucoup fait souffrir, mais je vous prie de lui pardonner, car elle-même aura beaucoup à souffrir pour tout le mal qu'elle vous a fait endurer.

— Oh ! je n'ai pas de rancune contre elle, elle voulait se venger, elle l'a fait.

— Vous ne vous êtes donc pas plainte ?

— Je n'ai jamais osé.

— Mais enfin, que vous a-t-elle fait, votre belle-mère?

— Mon histoire n'est pas gaie : J'ai perdu ma mère, j'avais deux ans. Un an après mon père se remaria avec cette personne qui avait une fille aussi; celle-ci avait un an de plus que moi, j'avais aussi un frère âgé de dix ans. Il paraît que j'avais un caractère assez doux, ma sœur était méchante, moi, chacun, me flattait, c'est ce qui m'a fait prendre en haine par ma belle-mère, elle m'a beaucoup fait souffrir, elle m'a privée de nourriture, je ne m'en plaignais pas. Mais les voisins indignés ont été se plaindre des mauvais traitements qu'elle me faisait endurer; trois messieurs sont venus, ils ne m'ont pas vue d'abord, j'étais dans une niche, puis j'ai été emmenée dans un hospice, et tous les jours, quand je m'endors, elle est là qui me poursuit!... Qu'elle me tue donc tout de suite. On m'a saignée dans un hospice, et j'entendais toujours que l'on disait : « Elle n'en reviendra pas. » Moi, je ne voulais pas mourir.

— Quel âge avez-vous ?

— J'ai huit ans.

— Comment vous appelez-vous?

— Je m'appelle Eugénie, je demeure rue Saint-Jacques, 208, au sixième étage.

— Eugénie, comment?

— Il ne faut pas que je vous dise mon nom de famille.

— Alors, dites-moi en quelle année nous sommes ?

— Nous devons être en 1862, car je me rappelle qu'elle me disait toujours : 64 ne te trouvera pas là. Je me rappelle aussi que j'entendais ma sœur se réjouir du jour de l'an ; je me suis hasardée aussi à demander des étrennes. « Ton jour de l'an, m'a-t-elle dit, tu l'auras dans l'autre monde, toi. » Je suis très-inquiète, j'éprouve un malaise, il me semble que je vais mourir, car je sens que je deviens

très-faible; appelez donc sœur Louise, c'est elle que j'aime le mieux.

L'esprit éprouve une grande faiblesse, je le ranime, après, lui-même il appela sœur Louise, je le dégageai et le mis en état de se reconnaître, puis il me dit :

— Je voudrais bien savoir où je suis, je me trouve dans un paradis où il y a de bien belles fleurs; tiens, comme je suis habillée ! J'ai une belle robe blanche, jamais je n'ai été habillée avec une si jolie robe !

— Mademoiselle Eugénie?

— Je ne suis pas une mademoiselle, moi, je suis trop petite.

— Écoutez, je désire vous raconter bien des choses.

— Ah ! ah!... un conte ?

— Non, ce n'est pas un conte; un conte, c'est une histoire créée tout exprès pour les petits enfants; non, ce n'est pas cela, ce que je vais vous dire c'est une histoire vraie, car c'est la vôtre; vous, vous l'avez commencée, moi, je vais la continuer, je vais donc reprendre votre récit où vous en êtes restée, eh bien! dans cet hospice, lorsque vous y avez éprouvé ce malaise, c'était la mort qui commençait son œuvre, petit à petit, vous avez perdu connaissance, et vous ignorez ce qui s'est passé depuis, car vous êtes morte depuis neuf ans.

— Je suis morte !... Moi !... monsieur, vous vous trompez, non, oh ! non, je ne suis pas morte, et je ne veux pas mourir. (Il pleure.)

— La mort vous effraye parce que vous ne savez pas ce que c'est, mais ne craignez rien, car la mort c'est la vie ! Enfant, il n'y a que notre corps qui meurt ! Mais le corps, ce n'est pas nous, ce n'est que notre vêtement ; c'est dans ce corps où nous sommes emprisonné, c'est à l'aide de ce corps que votre belle-mère vous a torturée, et c'est par suite des mauvais traitements qu'il a subis qu'il est mort, car le corps est matière et périssable, et quand ce corps meurt, c'est notre chaîne qui se brise, et

nous devenons libres, c'est-à-dire à l'état d'esprit sans rien perdre de notre intelligence, car nous sommes toujours nous-mêmes, seulement nous avons en moins le corps terrestre, que nous remplaçons par un corps fluide, tel que celui que vous avez actuellement. Voici ce que c'est que de mourir, mademoiselle Eugénie, vous voyez que ce n'est pas si épouvantable qu'on le croit.

— Ah ! alors, je veux aller tout de suite dans le paradis.

— Il n'y a pas de paradis, mademoiselle ; paradis est un mot dont on se sert pour amener les enfants à l'obéissance et à la sagesse. Ne croyez pas cela, il existe quelque chose de plus grand pour Dieu ! C'est l'immensité. Voilà le paradis.

— J'ai de la peine à vous croire. Que serait-ce ce beau jardin, alors ?

— Mademoiselle, nous allons faire ensemble une prière et après, eh bien, vous verrez.

Après la prière, l'esprit est en extase, il admire quelque chose.

— Voulez-vous, lui demandai-je, me dire ce que vous voyez ?

— Ah ! je ne puis le raconter. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai une belle couronne sur ma tête, avec cette jolie robe blanche que vous savez, je n'ai jamais été si belle. Voici une dame qui vient, je ne la connais pas. Voilà qu'elle me serre la main. Oh ! elle m'en fait mal.

— Vous ne la connaissez pas, cette dame ? (L'esprit regarde et écoute.)

— Ah ! c'est maman ! !... Ah !... elle est déjà partie. Oh ! monsieur, si vous vouliez prier pour que je m'en aille avec maman.

J'allais lui répondre, quand elle m'arrêta d'un geste :

— Écoutez ! me dit-elle ; vous n'entendez pas ? Voici ce que l'on me dit :

« Apprends, mon enfant, que les esprits n'ont pas « d'âge ; tu as autant à faire qu'à trente ans ; les souf- « frances que tu as éprouvées étaient une expiation, tu « as eu du courage. Eh bien ! tu vois cette route, ta mère « t'attend au bout ! »

L'esprit part, en disant : Bonsoir, monsieur.

Deuxième tableau.

Cet esprit parle seul, il est très-tourmenté de ne pouvoir se faire entendre. Voici ce que j'entendis :

— Oh ! est-il possible que je ne puisse me faire entendre, mon Dieu, que le monde est encore en retard ! Ainsi, il suffit qu'un homme paraisse mort pour l'enlever.

— Je ne vous comprends pas très-bien, monsieur, voulez-vous vous expliquer ?

— Ce n'est pas difficile. Je suis tombé, et ils m'ont cru mort. Alors, ils viennent de me mettre dans ce cercueil !... Et vous croyez que je ne souffre pas ? Ils vont faire mourir ma femme de chagrin ! Oh ! que cela est pénible. Mais vous qui m'entendez, monsieur, dites-leur donc qu'ils se trompent. J'entends ces chants funèbres ! Ils continuent, tout ce monde, mes élèves, mes parents, tous les miens.

— Qui êtes-vous, je vous prie, monsieur ?

— Je suis M. Gauthier. Où est ma femme? Je ne vois que ma belle-mère.

— D'où venez-vous, monsieur Gauthier ?

— Je me suis sauvé de l'incendie.

— Croyez-vous bien en Dieu, monsieur Gauthier?

— Si je crois en Dieu, mais certainement j'y crois, mais, je veux savoir où est ma femme, rendez-moi ma femme et mon enfant.

— Monsieur Gauthier, il vous est difficile de compren-

dre votre situation, je vous proposerai de prier avec moi, monsieur, pour que Dieu vous éclaire.

— Prier, dites-vous, je ne suis guère préparé pour cela, car je suis tourmenté ; enfin, prions tout de même.

Après la prière, l'esprit eut cette réflexion :

— Eh bien ! non. C'est une chose incompréhensible ! Expliquez-moi cela. Tout à l'heure dans un cercueil, et puis tout à coup, à Neuilly, dans un jardin, chez ma belle-mère !

Je l'engage à prier encore, et dans cette prière, le mot *Esprit* frappa son imagination, et il répéta avec un accent interrogatif : Esprits ?

— Quoi, lui dis-je, ce mot a l'air de vous étonner ?

— En effet, monsieur, ce mot ne m'est pas inconnu. Mon Dieu, que je suis impatienté, je parle à ma femme, et elle ne m'entend pas ; voilà aussi mon enfant.

— Voulez-vous me raconter les détails de vos malheurs ?

— Oui, j'étais parti à Neuilly conduire ma femme pour que sa mère lui donne les soins que nécessite sa position, ma belle-mère voulait m'empêcher de revenir à Paris, et je ne l'ai pas écoutée.

— Où étiez-vous quand l'incendie s'est déclaré ?

— J'étais chez moi, j'entends des cris, je cours à l'escalier, je vois les flammes, je rentre, j'ouvre mon secrétaire pour y prendre quelques valeurs et me sauver, impossible ! L'escalier est embrasé. Alors je prends des draps et je me sauve, mais je manque mon coup et je tombe évanoui. Ils m'ont ramassé et enseveli ! Y comprenez-vous quelque chose ?

— Oui, je comprends ; désirez-vous des explications ?

— Je n'en serais pas fâché.

— Eh bien ! dans cette chute, vous vous êtes tué ; cet évanouissement, c'était la mort ; en tombant, vous vous

êtes probablement brisé quelques organes, et ces ruptures ont déterminé une mort instantanée ! Étourdi par la violence de la séparation, vous avez cru à un évanouissement, mais c'était la mort. Maintenant vous avez quitté votre corps, et vous êtes esprit ! C'est ce qui vient de vous faciliter les moyens de vous transporter immédiatement de votre cercueil à Neuilly.

— Ce que vous venez de me dire, monsieur, on a cherché à me l'expliquer dans la bière, mais je m'efforçais de dire que je n'étais pas mort, et on me répondait toujours : Si, tu es mort.

— Avez-vous jamais entendu parler du spiritisme ?

— Oh ! j'avais donc deviné, mais je n'avais jamais voulu croire au spiritisme ! J'ai chassé ces idées. Mais comment se fait-il que je vous parle ?

Je priai Dieu et mes guides d'ouvrir les yeux à cet esprit pour qu'il puisse voir où il est.

— Regardez, lui dis-je.

— J'ai les yeux bandés, je ne vois rien, je ne sais pas où je suis, mais il se passe quelque chose d'extraordinaire, on dirait que je suis entouré d'une foule. Les uns me disent : Dépêchez-vous, ne soyez donc pas incrédule. D'autres disent : Ne les croyez pas, ce sont des sorciers.

— N'écoutez pas ces derniers. Tenez, monsieur, priez avec moi, car vous avez besoin de vous instruire pour sortir de votre trouble. (Après la prière.)

— Tiens, où suis-je ? Cela me fait l'effet d'une prison ; je vois une pièce, c'est fait comme une rotonde, les murs sont humides, les dalles sont sales. Oh ! je suis dans une prison ; voilà une cruche.

Nous priâmes encore, et après cette prière, il me dit :

— Ah ! je vois maintenant. Je suis au milieu d'une société, et je crois que ce ne sont pas des esprits. Je *vois ici* beaucoup *d'incrédulité*, beaucoup doutent ; beaucoup voudraient des choses plus matérielles. Tout à coup là

mémoire me revient. J'étais également ennemi du spiritisme, je ne voulais pas m'en occuper, on voulait me faire aller dans les groupes, rue de Lille, par exemple, il n'y a pas longtemps rue Fontaine-Molière, mais je n'ai pas voulu m'en occuper ; j'ai eu tort, je le vois bien. Je sais ce qui me reste à faire, oui, je le sais maintenant. Vous nous sauvez, nous qui sommes des ignorants ; c'est la plus belle mission que vous puissiez remplir. Adieu !

Troisième tableau.

Cet esprit vient se mettre à table comme pour faire son repas.

— Eh bien, dit-il, quand est-ce ? sacré bon Dieu, oh ! les rosses, les voilà ! Ils s'approchent. Ah ! non de D...

Je lui pris la main et je lui fis cette question :

— Ami, pourriez-vous me dire l'endroit où nous sommes ?

— Un bourgeois ici ? Voulez-vous vous en aller, as-tu vu ? ça vient se promener sur un champ de bataille. Allons, dépêchez-vous de partir... Un bourgeois, allons dépêchez-vous, et laissez moi tranquille... Hé, là-bas, vous autres ? Eh ! bien, voyons ? Et la soupe ? la soupe, la soupe, dépêchez-vous.

— Je vous en prie, ami, écoutez.

— Mais, f.....-moi la paix, décidément, allez au large, est-ce que j'ai besoin que vous veniez m'embêter comme ça en mangeant la soupe. C'est vrai ça, est-ce parce qu'on est en guerre qu'il ne faut pas manger ? allons, mon bonhomme, ta cervelle se dérange, va-t'en.

— De quel régiment êtes-vous ?

— Je suis du 74e, et vous, qui êtes-vous ? Eh bien, je vais vous le dire, moi. Vous me faites l'effet d'un espion, et je suis sûr que vous venez des lignes prussiennes, et

vous passez chez nous pour voir ce qui s'y passe. Si le sergent était là, vous ne resteriez pas si longtemps.

— Voulez-vous me dire votre nom ?

— Sacré nom de D..., que vous m'agacez.

— De quel pays êtes-vous ?

— Je suis Breton. Tenez, laissez-moi, je souffre et j'ai froid ; je ne suis pas comme vous, moi, si je suis ici, c'est que j'y suis forcé ; mais vous, qu'est-ce que vous venez faire ici ? Généralement les bourgeois sont poltrons, et au premier coup de fusil ils filent.

— Mais moi, je suis docteur, je viens pour vous panser.

— Merci, nous avons notre chirurgien, nous n'avons pas besoin de vous.

Malgré son refus, je lui pansai sa blessure. Il dit aux autres :

— Tiens, mais, il ne s'y prend pas trop mal tout de même ; il n'est pas si bête que notre médecin ; c'est au moins un rebouteur de la campagne.

— Levez-vous ; vous pouvez marcher ?

Il essaye de marcher.

— On ne me la coupera pas, n'est-ce pas ? car je ne veux pas de jambe de bois. Sacré nom de D..., j'en ai t'y reçu un coup là ?

— De quel bataillon êtes-vous ?

— 2e bataillon, 5e compagnie.

— Et vous vous appelez comment ?

— Alexandre Perrault.

— N'avez-vous pas d'autre blessure ?

— J'en avais une à la tête, elle était cicatrisée, vous avez pour tâche de rouvrir les blessures, voilà... ça saigne maintenant. Ah ! ils peuvent bien me mener aux Invalides ; me voilà bien monté s'il faut que j'aie une jambe de bois. Oh ! vous n'entendez pas c'canon ?

— Non, je n'entends rien.

— Ah ! je l'entends bien, moi !

— Monsieur Alexandre, ne vous illusionnez pas, car vous êtes mort. De ce moment-ci vous êtes au milieu de nous, et non sur un champ de bataille ; vous êtes ici en esprit, vous venez de vous emparer des organes d'un de mes sujets, et pour vous prouver que ce corps n'est pas le vôtre, je vous demanderai si dans votre régiment l'on porte des boucles d'oreilles ?

— Pourquoi me dites-vous ça ?

— Parce que vous en avez.

L'esprit se fâche, il croit que j'ai voulu me moquer de lui ; puis je lui fis voir les bagues que mon sujet portait aux doigts, aussitôt il enlève boucles d'oreilles et bagues et les jette au loin.

Je calmai cet esprit en le magnétisant ; puis il me dit :

— Tiens, je vais faire un somme, cela vaudra mieux, a neige tombe pas mal, cela me servira de couverture. Ah ! il ne fait pas chaud tout de même ; comme il gèle. Ah ! je vais crever dans la neige. A moi, mes amis, à m...

L'esprit tombe par terre, il était mort.

Je le ranime magnétiquement, il se relève et me dit :

— Où donc que je suis ?

Ensuite je lui demandai comment il allait. Voici ce qu'il me raconta :

— Oh ! que j'ai fait un vilain rêve. J'ai rêvé que j'étais dans la neige, que j'étais blessé, que j'avais reçu un coup de feu à la tête, que j'étais tombé et que j'étais mort !

— Et cela vous étonne, vous intrigue, n'est-ce pas ?

— Pas précisément, car les rêves sont si bizarres.

— Le vôtre ne l'est pas.

— Vous trouvez ; expliquez-moi cela.

— C'est très-facile, puisque c'est vrai que vous êtes mort.

— Je suis mort, moi ; Alexandre est mort !... Oh ! les canailles ! Enfin, que je le sois ou que je ne le sois pas, je

ne sais toujours pas où je suis, car je ne vois ni ciel ni terre.

— Croyez-vous bien en Dieu ?

— Écoutez, monsieur, tenez, j'ai beau jurer comme ça, mais je crois au bon Dieu tout de même.

— Alors, vous prierez bien avec moi ?

— Ah ! ça ne peut pas faire de mal. (Après la prière.) Oui, oui, je crois que ce que vous me dites est vrai, car voici Louis et puis Victor, et je me rappelle qu'ils ont été tués devant moi ; ils n'ont pas l'air heureux. Oh ! les voyez-vous, les Prussiens, avec leurs casques ? C'est comme si je voyais des vipères. Oh ! je ne leur pardonnerai jamais.

— C'est précisément ce que j'allais vous demander.

— Ah ! j'en serais bien fâché de pardonner à un Prussien. C'est que je ne serais pas Français !

— Si vous voulez progresser dans votre nouvelle situation, si vous voulez que Dieu vous pardonne, il faut savoir pardonner aux autres. Il faut être charitable, il faut prier. Tenez, prions encore. (Il prie. — Après la prière.)

— Est-ce que c'est vrai, monsieur ?

— Quoi ?

— L'on me dit que demain vous devez aller dans un autre endroit, où l'on s'occupe aussi d'instruire ceux que l'on dit morts, eh bien ! l'on m'y conduira, et nous reparlerons de cette affaire-là[1].

1. Le lendemain, rue Molière, l'esprit d'Alexandre m'a été amené et m'a donné une communication par l'écriture ; m'a remercié, et m'a dit qu'il comprenait tout.

SÉANCE DU 29 SEPTEMBRE.

SOMMAIRE.

L'esprit Alphonsine Berthier. — Arrivée de l'esprit Eugénie Desmolien. — Arrivée du petit Louis. — L'esprit Mme Haux. — Arrivée spontanée de l'esprit Alexandre.

Premier tableau.

Le premier esprit qui se présente est profondément endormi, il ne veut pas que je le réveille ; enfin, il me dit :

— Ah ! que c'est ennuyeux ! on ne peut pas dormir vingt-quatre heures tranquille ici.

— Allons, réveillez-vous !

— Mais ce n'est pas encore le moment, et cependant, tenez, vous avez bien fait, car j'étais sous l'influence d'un songe épouvantable, je me voyais morte !... Moi qui en ai si peu envie, et cependant je suis malade, c'est peut-être signe que je vais mourir bientôt, car je souffre beaucoup de la gorge, le médecin dit que c'est une angine.

— Nous allons voir cela ; voulez-vous me dire votre nom ?

— Cela ne souffre aucune difficulté, je m'appelle Augustine Berthier, j'ai vingt-deux ans, je suis lingère, et je demeure rue de Flandre, 78.

— Merci. Dites-moi maintenant en quelle année nous ommes?

— Mais nous sommes en l'année 1866.

Après que l'esprit m'eut donné ces renseignements, il éprouva une crise, et cette crise était la fin finale ; il était mort. Je le réveillai magnétiquement, lorsqu'il reprit connaissance, il me dit :

— Où suis-je ?

— Comment ça va maintenant ?

— Mais, je n'ai pas de mal.

— Il faut me dire la vérité, mademoiselle Augustine ?

— Tiens, vous me connaissez, moi je ne vous connais pas, je ne sais pas non plus où je suis, on dirait une impasse.

— Si je vous disais que nous sommes en 1873, me croiriez-vous ?

— Oh ! non certainement.

— Et si je vous apprenais que vous êtes morte ?

— Eh bien ! je ne vous croirais pas. Ah ! je comprends, vous voulez m'effrayer, mais vous ne réussirez pas.

L'esprit cache un médaillon, je lui propose de prier, mais il refuse.

— Vous ne voulez pas prier, lui dis-je, vous ne croyez donc pas en Dieu ?

— Oui et non, ce qui me fait croire que Dieu n'existe pas, c'est qu'on dit qu'il y a un enfer. Eh bien, moi, je dis que cela n'est pas juste, et on ne devrait pas nous faire croire cela.

— Je vous déclare que je suis heureux de vous entendre raisonner de la sorte, c'est vrai, mademoiselle, il n'y a ni paradis ni enfer. L'enfer, il est sur la terre et dans le monde des esprits, tant que nous nous obstinons à rester dans l'erreur et à douter de la vérité.

— Je vois que vous êtes comme moi, que vous n'êtes pas dévot.

— Non, je ne suis pas dévot, mais je crois et j'ai confiance en Dieu, je crois que le corps meurt et que l'âme ou l'esprit ne meurt jamais, je crois à la réincarnation et

non à l'enfer, je crois que celui qui a vécu sous la crainte et l'espoir en Dieu, n'a pu qu'être honnête, et qu'une fois mort la vertu est récompensée et le vice est puni ! Puni ! et comment ? Ah ! ce n'est pas par cet enfer où depuis des milliers de siècles les Titans rôtissent. Non, ce n'est point là, Dieu nous punit par les mêmes moyens que nous avons fait souffrir les autres, c'est-à-dire par la peine du talion ! Mais il est un moyen bien simple d'atténuer nos épreuves et nos châtiments. C'est la prière... Voulez-vous prier ?

— Je prierais bien, mais je suis entourée de gens qui crient, qui font du bruit. Ah ! bah, non, tenez, je préfère m'en aller. (Il partit.)

Deuxième tableau.

Aussitôt que je me fus mis en rapport avec cet esprit, il me pria de lui donner du contre-poison, je le laisse parler lui-même.

— Oh ! monsieur, si vous avez du contre-poison, donnez-le-moi tout de suite, car je me suis empoisonnée.

On venait de me dire par intuition que c'était une dame.

— Où est votre mari ? (L'esprit a un mouvement d'effroi.)

— Tout ce que je demande, c'est d'être morte avant qu'il rentre.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander son nom ?

— Oh ! ne me faites pas nommer le nom d'un lâche pareil !

— Avec quel narcotique vous êtes-vous empoisonnée ?

— Avec du vitriol. Oh ! je souffre, mes souffrances sont inexplicables.

L'esprit se tord dans les douleurs de l'agonie, tombe,

se roule, et meurt. Je réveille l'esprit, Mme D..., par mes fluides et avec l'aide de mes guides; ses premières paroles furent pour se plaindre de son mari, disant qu'il ne l'aimait pas, mais qu'elle lui pardonnait, et pour qu'il soit plus libre dans ses volontés, je me suis fait mourir, me dit-elle; car la vie commune n'était plus supportable, j'étais toujours seule. Si Dieu m'avait conservé mon enfant!... toute mon affection se serait reportée sur lui. Mais je l'ai perdu!... J'ai subi pendant deux ans ses insultes, je ne sais si je suis morte ou si je suis en léthargie. Mais, à coup sûr, je ne suis pas la même, je sens bien que je ne tiens plus à la terre.

— Voulez-vous me dire votre nom, madame?

— Je m'appelle Eugénie Desmoliens.

— Avez-vous beaucoup souffert pour mourir?

— Oui, oh! j'ai beaucoup souffert pour mourir, je suis tombée inanimée et j'ai perdu connaissance.

— A quelle époque ces choses se passaient-elles?

— Huit ans après mon mariage, je me suis mariée en 1852, je me suis tuée en mai, à la même époque.

— Quels sont les symptômes éprouvés par vous jusqu'à ce jour?

— J'étais comme dans un sommeil très-lourd, je ne pouvais me réveiller.

— Et ce sommeil a duré treize ans.

— Il n'y a que treize ans! il me semble qu'il y a bien un siècle.

— Vous ne croyez donc pas en Dieu?

— Si, j'y crois, j'ai prié avant de mourir, je pensais bien que je serais punie, mais les souffrances que j'endurais étaient trop fortes, j'ai succombé.

— Savez-vous bien où vous êtes maintenant?

— Oui, je suis sur un escabeau, je sens beaucoup d'humidité dans cette pièce, mais je ne vois rien.

— Voulez-vous faire une prière avec moi?

— Oh! de grand cœur. (Après la prière.) Oh! mon

Dieu, je suis saisie ! Est-ce que mes pressentiments se réaliseraient ? C'est surprenant, je n'y suis jamais allée.

— Où, madame ?

— Je me trouve sur le rivage de la mer, non, mais non, je ne veux pas me jeter dedans, il me semble qu'on veut m'y jeter. Quoi ? mais ce navire est en..... Oh ! mais, mon Dieu, je ne me trompe pas, comment se fait-il que je me trouve à cet endroit? Oui, ce navire est en détresse, je vois les hommes qui se jettent à la mer, mais mon mari est là..... Il est en danger. Oh ! quoiqu'il m'ait bien fait souffrir, je veux le sauver ! (Elle se met à genoux et prie.) Quoi ! c'est vrai !

— Qu'est-ce que nos bons guides viennent de vous dire ?

— Vous n'avez pas entendu ?

— Je n'entends pas toujours parler les esprits.

— Eh bien ! il a péri. J'entends qu'on me dit : « Tu as « souffert, mon enfant, tes épreuves sont terminées, mais « avant d'être plus heureuse, il fallait que tu visses celui « qui t'a fait souffrir, il partait en Amérique avec une « jeune fille de bonne famille, il était riche, mais près, « d'atteindre le but, il a péri, maintenant il est malheu- « reux. Tu vas être heureuse, toi, prie pour lui. » Oh ! prions, monsieur. (Sa prière terminée, on lui amène son fils.) Oh ! oui, c'est bien lui. Maintenant prions pour Lucien.

— Quel est celui que vous appelez Lucien ? C'est votre fils, n'est-ce pas?

— Non. C'est mon mari ; mon fils, lui, est heureux. Je vous quitte, monsieur, vous m'avez rendue bien heureuse. Mais avant de partir une prière me serait utile.

— Prions, madame.

Après cette prière, l'esprit parut satisfait, me remercia, et partit.

Troisième tableau.

Cet esprit arrive en riant, joue avec une toupie, et me laisse deviner l'esprit d'un enfant.

L'ESPRIT. — Ze l'ai manqué, cette fois-ci.

Il recommence, et cette fois je fais le simulacre de lui prendre sa toupie, mais il se récrie avec volubilité.

— Non, là... c'est maman qui me l'a donnée ; elle est bien zolie, vous voudriez bien me la prendre... mais ze ne veuxpas. V'la t'y qu' z'ai mal à la tête ; c'est maman qui m' la donnée c' te toupie-là, elle est bien zolie. Non, là, vous voulez me la prendre, ze ne veux pas.

— Comment t'appelles-tu, mon ami ?

— Moi, mais ze m'appelle Louis, ze suis grand, z'ai huit ans.

— Où demeures-tu ?

— Rue de Rivoli, puisque ze zoue aux Tuileries.

— Comment se fait-il que votre mère vous laisse venir ici, puisque vous avez mal à la tête ?

— Mon mal de tête va se passer, car l'on m'a donné des tisanes à boire, mais ze n'aime pas ça, z'en bois quand ze vois pleurer maman.

— Comment s'appelle votre médecin ?

— Mon médecin ? c'est le docteur Rivière [1], il demeure rue Neuve-des-Petits-Champs.

— Et votre mère, comment s'appelle-t-elle ?

— Maman? elle s'appelle Louise, et papa, François Jourdan.

— Est-ce que vous n'avez pas faim, mon chéri ?

— Oh ! non, z'ai déjeuné avant de sortir, z'ai mangé des choux-fleurs, de la crème et puis un peu de café.

Je veux lui expliquer qu'il est mort, mais il se met à

1. Ce docteur est connu de Mme C....., membre de notre groupe.

pleurer, il a peur, il appelle sa bonne. Alors, je lui demande s'il voulait bien prier avec moi pour appeler son guide, au lieu de prier il me fit une réponse très-naïve, une réponse d'enfant. « Z'en ai, me dit-il, des guides, z'en ai beaucoup. » Pour arriver à un résultat, je provoquai la maladie, et l'esprit commença à se plaindre beaucoup. Je voulus le faire prier, mais il s'y refusa, en me disant : Qu'il ne voulait pas prier comme ça dans les Tuileries, et qu'il fera sa prière chez lui avec sa mère, avant de se coucher. A force de sollicitation, je le décidai néanmoins à prier. Mais il ne voulut jamais prononcer cette phrase qui se trouvait dans la prière : « Depuis ma mort. » Après avoir prié, nos bons esprits lui permirent de voir chez lui, et là, il vit sa mère et son père qui lisait le *Constitutionnel*. « Maman pleure, me dit-il en regardant mon portrait. Oh ! ze ne veux pas qu'elle pleure. » Je le fais prier pour sa mère, et après cette prière il s'écrie : « Oh ! ze ne la vois plus, maman, mais voilà un beau jardin, c'est bien plus zoli que les Tuileries ! Oh ! voilà une belle dame. »

— Est-ce que c'est votre dame, monsieur ?

— Non, mon ami, elle n'est pas ici.

— Ze ne la connais pas, elle est bien zolie, elle a une couronne de roses blanches sur la tête, ze la vois cueillir des fleurs et puis des cerises. Oh ! mais non, ze ne la connais pas du tout !

— Faites bien attention, mon chéri, je crois que vous la connaissez tout de même.

— Oui, ze crois bien que je la connais... Oh !... c'est ma tante Virginie. Ze vais m'en aller avec elle. Bonjour, ma tante.

La tante. Viens avec moi, mon enfant chéri, tu vas voir des choses bien plus belles. Dis au revoir à ton sauveur, et nous allons nous en aller par ce sentier.

L'enfant. Au revoir, monsieur Duneau, vous vous appelez M. Duneau ?

— Oui, mon ami, c'est mon nom. Mais veux-tu me dire le nom de ta tante ?

— Ma tante s'appelait Amélie-Virginie Lubain, comme maman. C'était la sœur à maman. Au revoir, monsieur Duneau. (Et il part.)

Quatrième tableau.

Aussitôt arrivé, cet esprit se lève brusquement, et veut s'en aller, se parlant à lui-même ou aux esprits qui l'accompagnaient.

— Il faut que je m'en aille, ils doivent être inquiets à la maison.

En prononçant ces paroles, l'esprit s'était levé pour partir, je lui opposai ma volonté, et je le contraignis à rester.

— Je vous ordonne, monsieur, de me laisser sortir.

— Oui, tout à l'heure ; auparavant, ayez l'obligeance de me dire qui vous êtes.

— Mais je ne suis pas folle, je ne veux pas de ces sœurs, elles vous prêchent la morale, mais elles en ont besoin elles-mêmes.

— Où êtes-vous?

— Je suis dans une maison de fous ; ils m'ont transportée là pendant mon sommeil.

Cet esprit est encore sous l'influence de la folie, il cherche à capter les religieuses en leur offrant de l'argent pour qu'elles le laissent partir, l'esprit veut aller chercher ses enfants.

— Cette camisole de force me brise les membres, Dieu ! qu'elles sont mauvaises, voilà qu'elles m'attachent les mains.

Et on lui attacha les mains, en effet.

— Où êtes-vous ?

— Je suis à Charenton.

L'esprit est très-méchant, je le calme et je prie.

— Est-ce que je rêve? Mais je ne suis plus à Charenton. Quelle est donc cette société? Non, je ne me trompe pas.

— N'ayez pas peur, vous êtes au milieu de personnes qui vont prier pour vous, voulez-vous nous accompagner?

Après la prière.

— Voulez-vous me dire votre nom, madame?

— Je suis Mme Haux. Je demeure rue Laffitte, n° 9.

— Eh bien! madame Haux, vous êtes morte, et vous êtes à l'état d'esprit; voulez-vous vous joindre à moi dans une prière que je vais dire pour vous sortir du trouble?

— Je veux toujours bien prier.

Après cette prière elle est mise en extase; dans cette situation, elle entend des esprits lui dire :

« Prie et aie confiance en Dieu, notre divin Maître. »

— C'est mon ange gardien qui vient de me dire cela, je vous remercie, monsieur, au revoir mes amis[1].

Cinquième tableau.

Il est onze heures. J'allai réveiller mon sujet, quand un esprit arrive spontanément et nous dit :

— Allons, mes enfants, je suis content de vous, courage! vous obtiendrez de bons résultats.

J'avais des doutes sur cet esprit, à peine avais-je eu le temps de formuler cette pensée que l'esprit y avait déjà lu. Alors il me dit :

— Ne craignez rien, c'est un ami qui vous parle, je suis Alexandre Dumas, je suis des vôtres, moi, mes amis.

— Est-ce que vous voyez Mme Thierret? qu'est-ce que vous en faites maintenant?

1. L'identité de cet esprit a été constatée par deux dames faisant partie de notre groupe.

— Mais oui, mais oui, j'ai eu assez de peine pour l'amener ici, mais maintenant elle est heureuse, elle travaille à son avancement. Quant à vous, mes amis, soyez tous frères, que la fraternité soit votre lien. Quant aux événements qui se préparent, ne redoutez rien, continuez de travailler au soulagement de ceux qui souffrent, il ne vous arrivera rien, vos amis veillent sur vous.

— Merci, ami Dumas, est-ce que vous voyez Pierre Dupont? Pourriez-vous nous l'amener?

— D'abord, il n'a pas été très-heureux; mais attendez, plus tard, plus tard, tout viendra en son temps. Continuez. Allons, je m'en vais vous quitter, et surtout qu'un même sentiment vous anime. Allons, allons, ne craignez rien.

— Alors, c'est l'esprit M. Alexandre Dumas qui vient de nous rassurer?

— Mais oui, et si vous pouviez me voir avec ma grosse tête frisée, vous me reconnaîtriez bien.

— Eh bien! me permettez-vous de vous serrer la main, avant que vous nous quittiez?

— Oh! oh! oh!... certainement, mais alors que cela soit pour toute la société.

— Nous nous tendîmes mutuellement la main et c'est pendant cette étreinte que l'esprit Alexandre Dumas nous quitta.

SÉANCE DU 8 OCTOBRE 1873.

SOMMAIRE.

L'esprit Armand. — L'esprit Mathilde Bernard. — L'esprit Julien Girard.

Premier tableau.

Le premier esprit qui se présente s'empresse de se dégager de mes fluides; pour l'en empêcher je lui fis une ligature à chaque poignet, et je lui attachai les mains (fluidiquement), après je lui demandai son nom. Voici ses réponses.

— Je m'appelle Armand.

— Quel âge avez-vous?

— Trente-neuf ans.

— Où demeurez-vous?

— D'abord je vous dirai que je n'en sais rien, car je ne vois pas clair et je ne sais pas où je suis.

— Vous savez toujours bien où vous demeurez ?

— Oui, je demeure boulevard Malesherbes, n° 28.

— Vous avez l'air de beaucoup souffrir?

— Oh! je crois bien que je souffre, j'ai mal dans la poitrine, je suis atteint d'une phthisie pulmonaire.

— Croyez-vous en Dieu?

— Oh! ma foi, non!

— Comment ne pouvez-vous pas croire en Dieu? tout

cependant dans la nature nous prouve et nous affirme son existence. Dieu est le créateur de tout.

— Eh bien non ! je n'y crois pas.

— Avez-vous de la famille?

— Mais, oui.

— Eh bien ! écoutez, monsieur Armand, Dieu existe, il faut y croire, et pour votre tranquillité je vous proposerai de prier avec moi, pour votre dégagement, car l'esprit, voyez-vous? c'est nous, et nous, nous sommes immortels; vous, actuellement, vous êtes à l'état d'esprit, c'est-à-dire que votre corps est mort, mais que vous, vous vivez, et vous vivrez toujours.

— Pour vous croire, il faudrait que je vous comprisse, et je vous assure que je ne comprends rien à tout ce que vous me dites.

Voyant que j'avais affaire à un esprit rétif et incrédule, je provoquai la maladie, la souffrance et la mort. L'esprit, se sentant agoniser, voulut un médecin. Alors je lui proposai de prier, mais il refusa avec obstination, il mourut. Après, je provoquai le réveil, et je le ranimai ; alors il se lève, et cherche à se reconnaître, il s'oriente et me dit :

— Où suis-je ? je veux sortir d'ici, ôtez-moi de là, vous voyez bien que cela va s'abîmer ?

— Mais qu'est-ce qui va s'abîmer?

— Ce feu que vous voyez là, je ne vois que des flammes, et je ne connais pas cet endroit.

— Il y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— Il y a à peine une demi-heure.

— Et vous ne savez pas où?

— Pas précisément, je suis dans une cour, il y a une grande porte ouverte ! oh, mais je ne veux pas qu'on me jette dedans; si je ne craignais pas que vous vous moquiez de moi, je vous dirais bien que c'est l'enfer, car cela me paraît surnaturel.

— Répétez-moi votre nom, s'il vous plaît?

— Armand Villaret, 28, boulevard Malesherbes.

— Voulez-vous prier maintenant?

— Prier, cela me paraît bien simple pour des hommes. Cet esprit revoit le feu, il a peur, je lui parle de sa maladie, et il me dit que l'époque où il s'est trouvé le plus mal c'était au mois de septembre 1869.

Alors je lui fis voir le calendrier de l'année, mais il ne me crut pas.

Ne vous moquez pas de moi, me dit-il, tenez, j'aime mieux vous dire au revoir, car je vois bien que votre raison s'égare.

Deuxième tableau.

L'esprit me prie de le laisser s'en aller, il se lève pour partir.

— Je ne suis pas bien dans ce jardin, je préfère rentrer à la maison; je ne veux plus voir personne, car je fais de la peine à tout le monde, à ma mère, à mes sœurs, à mes amis; toujours malade. Oh! je comprends bien ce qu'ils disent!

— Mademoiselle, cela ne vous contrarierait pas de me dire votre nom?

— Je suis Mathilde Bernard.

— Et votre âge?

— J'ai dix-neuf ans, et je demeure cour de Vincennes, 29, près de Saint-Mandé; je ne voudrais pourtant pas mourir, je suis si jeune, car la mort vous enlève à tout ce qu'on aime!

— Savez-vous en quelle année nous sommes?

— Mais, oui, monsieur, nous sommes en septembre 1872. Oh! je sais bien qu'au jour de l'an je ne leur souhaiterai pas la bonne année.

— Croyez-vous bien en Dieu, mademoiselle?

— Mais oui.

— Et à notre existence après la mort ?

— Mais certainement, je suis catholique ; hier encore j'ai vu un prêtre, il est étonnant, ce prêtre, toujours il me dit : « Courage, mon enfant ! Il faut vous préparer à « paraître devant Dieu ! » et quand je pense qu'il va me falloir quitter ma mère.

Elle pleure, je lui explique qu'elle est morte, et je l'invite à prier avec moi.

— Je le veux bien, prions. (Après la prière.) Oh ! c'est étonnant ! tout a disparu autour de moi, le mal et tout ce qui m'entourait ; et, chose plus surprenante encore, jusqu'aux fleurs qui ne sont plus les mêmes ; tout est disposé autrement ; vraiment je crois que j'ai le délire, je ne pourrai jamais vous expliquer cela. Oh ! je suis bien heureuse, tenez. Voici un bel arc-en-ciel, il est superbe, c'est comme un long ruban, oh ! mais c'est incroyable ! assurément, je rêve, je vois mon frère qui tient ce ruban, et de l'autre côté une de mes cousines.

— Faites bien attention, je vous prie, et lisez ce qu'il y a d'écrit dessus.

— C'est vrai ; je vois écris sur ce ruban mon nom ; oh ! il y a encore autre chose : « *Mathilde, aie confiance dans « la personne qui te parle, c'est un frère spirite, et les « spirites sont les ministres de Dieu, pour éclairer les « âmes souffrantes et les conduire à la porte du salut ; « crois, et tu n'auras plus que la route à suivre que nous « allons te tracer ; prie avec ferveur, nous veillons « sur toi.* »

L'esprit Mathilde récite avec moi une prière de remercîment et de reconnaissance, remercie Dieu et les bons esprits, puis me dit : au revoir.

— Ils m'attendent, dit-il, j'ai hâte de partir, je reviendrai.

Il part.

Troisième tableau.

Cet esprit arrive en riant ; il se parle à lui-même, mais pour moi, c'est aux esprits qui l'accompagnent, il leur disait :

— Oh ! non, je ne crois pas cela.... Oui, je veux bien y aller, mais je n'y crois pas. Eh bien ! restez près de moi.... Non, je n'ai pas peur, vous diriez que je ne suis pas brave.... C'est drôle tout de même, si seulement je pouvais deviner où je suis. Voyons, j'étais malade;... oui,... et je crois bien que je le suis encore.. Là, tout à coup, il vient de me prendre une crise, une douleur si aiguë qu'il me semble que j'ai perdu connaissance, puis me voici dans une chambre que je ne connais pas, je ne puis rester ainsi, cependant je ne me sauverai pas.

— Où êtes-vous donc?

— Oh ! mais je crois que je vais avoir peur.

— Qui êtes-vous donc ?

— Je suis Julien Girard, j'ai trente-quatre ans.

— Quelle a été la cause de votre maladie ?

— J'ai attrapé un chaud et froid.

— Il y a-t-il longtemps de cela?

— Mais il y a quelques jours, il me semble.

— Mais enfin, quand ?

— Eh bien, c'est en septembre 1873.

— Où demeurez-vous ?

— Je demeure rue Saint-Honoré, n° 120 à 130; mais comment se fait-il donc que je ne me rappelle pas mon numéro? Enfin, je suis coiffeur, en face du temple protestant.

— Savez-vous ce que vous avez eu?

— J'étais malade, je voyais ma femme très-agitée et très-affectée.

— Actuellement, souffrez-vous ?

— Oui, je souffre dans la tête, elle est en feu.

— Savez-vous que vous êtes mort? et qu'aujourd'hui nous sommes le 6 octobre.

— Comment? déjà. Mais j'étais encore chez moi le 20 ou le 24.

— Avez-vous de la famille?

— J'ai un fils.

— Eh bien! allez voir chez vous ce qui s'y passe, et surtout remarquez bien les vêtements de votre dame, ainsi que sa manière d'être, pourquoi est-elle aussi triste?

L'esprit se lève pour partir et il emmène le sujet. Là je fus obligé d'imposer à la matière et d'envoyer l'esprit chez lui, mais seul alors, chose assez difficile pour un esprit encore sous l'empire de la matière.

— Eh bien! j'y suis, je ne vois rien d'extraordinaire. Ma femme a une robe noire; mais elle en portait toujours; seulement elle a l'air bien triste. Ils ont tous l'air triste, comme s'ils avaient éprouvé un accident dans cette maison.

— C'est votre absence qui leur cause cette peine. Dame, ils savent que vous êtes mort, et naturellement ils ne peuvent pas être gais.

— Vous dites que je suis mort, et je viens de la maison, il est vrai que personne ne m'a regardé, j'étais si étonné de cette tristesse que je n'ai parlé à personne.

— Personne ne vous a regardé, dites-vous, mais c'est très-naturel, puisque vous êtes mort. Vous y êtes allé en esprit, et personne ne vous a vu, personne ne vous a remarqué; votre corps est mort, mais le corps ce n'est rien; l'âme ou le moi, c'est nous, l'esprit c'est nous après la mort de notre corps. Nous, nous vivons encore mieux qu'avant de mourir, notre état d'esprit nous permet de nous transporter comme notre pensée le désire. Oui, monsieur Julien, nous sommes immortels et Dieu existe. Tenez, ici, nous, nous nous occupons de spiritisme, en avez-vous jamais entendu parler?

— Si, j'ai entendu parler de ça rue Vauvilliers, cependant je ne crois rien de toutes ces choses.

Je lui explique encore son état d'esprit, et aidé par mes guides et par les siens, il finit par comprendre et par croire, et enfin il consent à prier avec moi pour son dégagement, et après la prière, il me dit :

— Oh ! je vois clair maintenant, je vous vois bien, il y a beaucoup de monde ici.

— Eh bien, monsieur Julien, nous allons faire une prière pour que Dieu vous éclaire sur les vérités enseignées par le spiritisme. (Après la prière.)

— Ah ! c'est curieux, voici des changements à vue impossibles ! Me voilà sur une espèce de route. Il y a un poteau et une grande pancarte ! Tiens, en voici une autre. Celle-ci est barrée, celle-là ne l'est point ; mais jamais je n'oserais m'aventurer dans un chemin pareil. Il est plein de serpents.

Je lis sur cette inscription (oh ! ceci devient grave) : « Voici la route des insensés, marche, incrédule, lorsque « tu auras assez souffert, tu croiras peut-être. Allons, « marche ; quand on veut vous tracer un chemin, vous ne « voulez pas le suivre. Allons, il en est temps encore, « regardez l'autre poteau, sans doute cette route est plus « belle, mais elle est barrée. »

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur ce poteau-là ?

— Voici : « Ceci est le sentier du vrai chrétien, de « celui qui croit en Dieu ; ses portes lui sont ouvertes ; « voilà nos conseils ; Julien, à toi de choisir. »

L'esprit est très-émotionné de cette lecture, il me saisit la main, et me dit : « Tenez, monsieur, prions. » Après la prière :

— Oh ! oui, je vous crois, je suis heureux ! Pourvu que ce bonheur ne s'évanouisse pas... Tiens ! ce barrage est enlevé. Mais il y a une personne, là, à l'entrée de la route.

— Faites bien attention, vous connaissez cette personne ?

— Oui, c'est mon père, il me parle : « Viens, mon fils,
« tu as donc été sage, enfin : tu as donc fini par croire
« en Dieu, notre divin maître. Viens avec moi, je vais
« te conduire. »

— Oh ! merci, mon père, merci, mon Dieu, et vous, monsieur, merci aussi.

— Voyez-vous bien où vous êtes maintenant ?

— Je vois des dames, mais je ne vois pas ces messieurs, je ne vois que vous tout seul. J'ai hâte de partir. Au revoir.

L'identité de cet esprit a été constatée par M. Gourdon, médium du groupe Sthievenard de la rue de Vauvilliers, présent ce soir-là à notre séance.

SÉANCE DU 13 OCTOBRE.

SOMMAIRE.

L'esprit Mme Marchand. — Arrivée de l'esprit Mlle Blanche. — M. Saglier.

Premier tableau.

L'esprit qui vient de s'emparer des organes de mon sujet, dort d'un profond sommeil, j'eus beaucoup de peine à le réveiller. Enfin, il finit par me répondre après au moins cinq minutes d'attente. Mais il est maussade, de mauvaise humeur, cependant il me demanda, en bâillant et en se détirant :

— Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Réveillez-vous.

— Vous viendrez demain ; mais qu'est-ce que vous me voulez ?

— Comment, qu'est-ce que je veux, n'est-ce donc point vous qui avez fait demander un docteur ?

— Mais non, je n'ai fait demander personne.

— Cependant, vous me paraissez souffrante ?

— Oh ! oui, j'ai mal là. (Il me montre le creux de son estomac.) On m'a donné un narcotique, une espèce de poudre blanche qu'on met dans ma boisson.

— Quel est le docteur qui vous traite ?

— Je ne connais pas son nom, c'est un docteur homœopathe qui demeure rue de Bondy.

— Savez-vous où vous êtes maintenant ?

— Je suis dans ma chambre.

Je priai mes guides de me laisser lui ouvrir les yeux.

— Oh ! mon Dieu ! où sommes-nous ? Ce n'est point une chambre ici.

L'esprit veut s'en aller. Il déclare ne pas me connaître, me dit que je l'ennuie et se remet à dormir.

Alors, voyant que cet esprit ne voulait pas m'écouter, je crus urgent, pour arriver à de plus prompts résultats, de provoquer une crise finale. Alors l'esprit agonise, tombe par terre et meurt. Je le ranime magnétiquement. L'esprit se réveille et s'écrie :

— Oh ! là ! Il me semble qu'on m'appelle par ici.

— Souffrez-vous encore ?

— Je ne sens plus de mal : mais je suis anéantie, et je ne sais pas où je suis.

— Vous ne savez pas où vous êtes, mais j'y pense, avez-vous faim ?

— Je veux d'abord savoir où je me trouve, je n'y vois rien, je vous entends, mais je ne vous vois pas.

Je dirige un jet fluidique sur ses yeux, en priant mes guides de m'assister.

— Oh ! je vous vois maintenant. Mais vous me faites peur, vous avez un si drôle d'air.

— Voulez-vous me dire qui vous êtes ?

— Oui, je suis Mme Marchand ; j'ai vingt-huit ans ; je suis veuve. Je demeure rue des Moineaux, n° 9.

— Connaissez-vous votre maladie ?

— Oui, monsieur, je suis atteinte d'une maladie de foie. Je souffre depuis longtemps. J'ai commencé à être malade à dix-huit ans. Ainsi voilà dix ans.

— Savez-vous en quelle année nous sommes ?

— Mais oui, nous sommes le 15 février 1868.

— Vous êtes dans l'erreur, madame, nous sommes le 13 octobre 1874.

— Ah ! a a a a a, s'il est permis de plaisanter de la sorte.

— Cela vous fait rire, madame, cependant je vous dis la vérité, mais je vous excuse, car, ne connaissant de la mort aucune notion vraie, vous êtes comme tant d'autres, vous croyez que la mort est l'anéantissement complet de notre être, et qu'après la mort nous ne pouvons ni penser ni agir. Mais il n'en est pas ainsi de la mort. Le principe intelligent appelé âme, c'est nous, nous qui animions notre corps ; mais comme nous sommes sortis de ce corps, nous avons cessé de l'animer, et en nous retirant la vie a cessé chez lui, mais point chez nous ; car nous, nous ne mourons jamais.

— Ah ! je voudrais bien connaître ce mystère.

— Cela dépend de vous, madame. Si vous croyez en Dieu, nous allons prier, et j'espère qu'après la prière, il vous sera permis de comprendre.

— Je veux bien prier. (Après la prière.) Je crois que mon cerveau se dérange. Les changements que je vois ne s'opèrent pas ainsi ; je suis dans une inquiétude terrible.

— Eh bien ! où êtes-vous maintenant?

— Je suis dans une cour, toujours seule avec vous ; tenez, vous m'effrayez, je verrais le diable que je n'en aurais pas plus peur.

L'esprit prie seule, elle a une grande peur de moi, elle entend une voix.

— Mon Dieu ! quelle est cette voix ? Oh ! non, non, je ne suis pas morte. Mon Dieu ! que se passe-t-il en moi ?

— Nous allons faire une autre prière, madame, pour appeler les bons esprits à votre aide. (Après la prière, l'esprit jette un cri.)

— Oh ! pour le coup, je suis satisfaite, cela a été comme un éclair, j'ai vu mon mari, je l'ai vu passer rapidement.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous maintenant? Croyez-vous que je vous ai trompée ?

— Je ne me rendais aucun compte de notre situation après la mort.

— Ainsi, madame, voici ce qui arrive après la mort, notre esprit, c'est nous, alors notre esprit est enveloppé d'un corps périsprital semi-matériel, tout pareil à celui que nous venons de quitter, qui était matière, et voilà ce qui fait l'erreur de beaucoup d'esprits.

— J'ai besoin de réfléchir, j'étais si loin de m'attendre à cela.

— Prions encore. (Après la prière.)

— Oh! oui! je vous comprends maintenant, dites-moi ce qu'il faut que je fasse avant de vous quitter ?

— Vous recommander à Dieu et prier vos guides.

— Merci, monsieur, je ferai ce que vous me dites. Ceci dit, elle part en me promettant de revenir.

Deuxième tableau.

Cet esprit arrive en souriant, puis il répond aux esprits qui l'accompagnent :

— Ah! ma foi, non. (*L'esprit se cache le visage avec ses mains.*) Non, tu le vois, je suis malade... Eh bien! si je meurs, ce sera pour toi... Pas mourir! Ah! si, je sens que ça ne va pas, et quelque chose me dit que dans quinze jours je serai morte... Non, je te le donnerai dans quinze jours; mais avant je ne veux pas que tu y touches.

— A qui parlez-vous donc?

— C'est à mon petit frère, c'est pour moi qu'il va cueillir un bouquet.

— Vous êtes donc dangereusement malade, mais il se peut que vous en guérissiez.

— Oh! je sens bien que j'en mourrai, moi. Et puis, on ne me soigne pas pour le mal que j'ai.

— Ah! quel âge avez-vous ?

— J'ai vingt et un ans.

— Voulez-vous me dire votre nom ?

— Je m'appelle Blanche.

— Où demeurez-vous ?

— A Saint-Germain.

— Voulez-vous me dire le jour et l'année que nous sommes ?

— Le 15 décembre 18...

L'esprit est interrompu par une violente crise qui l'empêche de continuer, il ne put même achever son mot, et cette crise est si forte qu'il bouchonne son tablier et le mord avec rage.

— Où êtes-vous ?

— Je suis sur un fauteuil, dans ma chambre.

Voyant les souffrances de cet esprit, je priai mes guides de vouloir bien le changer d'endroit. Aussitôt après ma prière, l'esprit s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que cela ? Qui m'a emmenée là ? Qu'est-ce que c'est que ces baraques en planches ? Pour qui me prend-on ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mais je suis dans la forêt, et dans une baraque ; ce n'est pas cependant le moment de la fête des Loges !

— Je vois, mademoiselle Blanche, que vous ignorez que votre maladie vous a fait mourir, et ce n'est que parce que vous êtes morte et à l'état d'esprit que ce déplacement s'est opéré, spontanément, et même sans que vous en ayez conscience.

— Vous me saisissez !

L'esprit a l'air de chercher quelque chose, ensuite il se met à genoux dans l'attitude de la prière ; il est sur une tombe, y cueille une fleur, la met dans son corsage, fait le signe de la croix et se relève en larmes.

— Voulez-vous, mademoiselle Blanche, me dire la cause de ces larmes ?

— Ah ! Je viens d'éprouver une grande peine sur la tombe d'un ami.

— Reconnaissez-vous votre situation, maintenant, mademoiselle Blanche?

— Oh! oui, je reconnais bien que je suis morte, car j'aperçois ma sœur plus belle que jamais. La voyez-vous comme moi, là? Elle avait dix-huit ans quand elle est morte ; il y avait deux ans de différence entre nous deux. Pourquoi me regarde-t-elle ainsi sans me parler?... Oh! mon Dieu ! est-ce possible?... Elle me dit que je n'ai pas été raisonnable, que j'ai abrégé mes jours par le chagrin que je me suis fait, et qu'il me reste un grand travail à faire. Pourquoi serais-je punie pour cette chose-là? On n'est pas maître de ses impressions.

— Si, mademoiselle, nous sommes responsables de tous nos actes. Si Dieu nous envoie des épreuves, c'est pour nous fortifier, c'est pour nous faire grandir moralement ; et quand de ces choses nous arrivent, nous devons prier et demander à Dieu dans nos prières la force de les supporter. Mais nous ne devons pas nous plaindre, ni être trop faibles, car vous, mademoiselle, voyez où votre faiblesse vous a conduite. J'espère qu'à l'avenir vous serez plus forte, et si vous savez prier, Dieu et les bons esprits auront pitié de vous.

— Je vous remercie, monsieur, de vos bonnes paroles, je vais suivre ma sœur, elle me désignera la route que je dois suivre. Priez pour moi, car il me semble que je vais être bien malheureuse.

Troisième tableau.

Cet esprit est très-pressé. il a hâte d'arriver chez lui, car, aussitôt arrivé, il voulait partir avec les organes de mon sujet. C'est en le contraignant de rester qu'il me dit :

— Laissez-moi donc passer, monsieur, je n'arriverai jamais jusqu'à la maison ; ma femme, mes enfants vont s'inquiéter de mon absence.

— Où demeurez-vous donc ?

— Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 28. Dépêchez-vous, je vous en prie.

— Voyons, où souffrez-vous?

— Là. (Il indique le cœur.)

Une crise se prépare, l'esprit lutte, mais il succombe après quelques convulsions, et tombe à terre lourdement : magnétiquement je le ranime, et l'esprit revient à lui.

— Eh bien ! lui dis-je, comment cela va-t-il ?

— Ça commence à aller mieux.

— Où étiez-vous donc, quand cette crise vous a pris ?

— J'étais à la Banque, en face du corps de garde. Ah! j'ai bien cru que c'était fini, on m'aura relevé et transporté chez moi. Non, on ne m'a pas transporté chez moi, il me semble qu'on m'a entré dans le poste.

— Regardez, voici votre femme qui arrive.

— Pourquoi pleure-t-elle comme ça ? On a donc été la prévenir, ma femme ; oh! rassurez-la, je vous prie, car elle me croit mort.

L'esprit entend sa femme lui dire : « Pauvre ami, je m'attendais à ce triste dénoûment. »

— Quel est votre nom, monsieur ?

— Je suis monsieur Saglier.

— Dites-moi l'année et la date du jour, s'il vous plaît.

— Nous sommes en juillet 1860; du reste, à la maison sur les livres, vous verrez la date.

— Êtes-vous dans le commerce, ou dans les finances?

— Je suis fabricant d'équipements militaires. Au fond de la cour, il y avait aussi un chemisier, mais il est mort.

— Mais, vous aussi, monsieur Saglier, vous êtes mort; vous êtes mort depuis le jour où cette crise vous a pris. Tenez, voici la date où nous sommes, et voici l'année. Ainsi voici treize ans que vous êtes mort. Croyez-vous à l'immortalité de l'âme ?

— Oh ! non ; quand on est mort, on est bien mort.

— C'est une erreur, monsieur Saglier, il n'y a que notre corps qui meurt, parce qu'il est matière, mais l'âme est immortelle, et l'âme c'est nous. Et lorsque cette âme a quitté son enveloppe qui est notre corps, nous nous appelons : Esprit ! Ainsi, vous, actuellement, vous êtes esprit, parce que vous avez quitté votre corps de chair. Tenez, puisque vous croyez que, quand on est mort, tout est bien mort, dites-moi quel costume vous aviez ce jour-là.

— J'avais un pantalon gris, un gilet pareil, un paletot d'été et un chapeau de paille.

— Voyez donc si vous êtes toujours dans le même costume.

L'esprit se regarde assez longtemps, puis il me dit :

— Je suis réellement indigné contre vous ; vous vous moquez de moi ; laissez-moi tranquille, je vois bien que j'ai affaire à un fou.

Je veux donner à l'esprit des explications à propos de son travestissement, mais il se fâche, il ne veut plus m'écouter, et s'en va.

SÉANCE DU 20 OCTOBRE.

SOMMAIRE.

Sommeil de mes sujets. — Arrivée de l'esprit Eugène Lesueur. — Deux mauvais esprits. — L'esprit Antoinette Lebel.

Premier tableau.

Lorsque mon sujet moniteur fut endormi, un esprit s'en empara immédiatement, Cet esprit s'obstine à ne pas vouloir me répondre. J'avais un deuxième sujet à la table des médiums, elle s'endormit sous l'influence des fluides, puis elle se retourne lentement et me tend la main ; se lève et s'approche de mon sujet moniteur et dit à l'esprit qui était dans ses organes :

— Il y a longtemps, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui !

Ils s'embrassent l'un et l'autre en pleurant, et ils se parlent, mais si bas, si bas, que je n'ai pu entendre rien.

Enfin, m'adressant à l'esprit qui occupe les organes de mon sujet moniteur, il me répondit qu'il était beaucoup souffrant.

— Il faut prier, lui dis-je.

Cet esprit allait se décider, lorsque son ami qui occupait les organes de mon autre sujet me dit :

— Écoutez-moi, monsieur, je vous en prie, laissez-le, ne le chassez pas, ce sont des nouvelles qu'il m'apporte.

J'adressai cette question au premier esprit :

— Souffrez-vous ?

— Oui, je suis un pauvre malheureux malade.

— Voulez-vous me dire votre nom ?

— Eugène Lesueur, je suis âgé de vingt-trois ans. Et je suis atteint d'une maladie de cœur depuis trois mois.

— Dans quel mois, s'il vous plaît, et dans quelle année ?

— En mai 1869.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Ah ! je ne sais pas.

— Pourquoi as-tu quitté ton père ? lui dit l'autre esprit ; et sans lui répondre, il alla se jeter à ses pieds, et pleura abondamment.

« Allons, relève-toi, je te pardonne, donne-moi ta main « et partons. »

Ces deux esprits partent ensemble, c'est tout ce que j'ai pu obtenir d'eux.

Deuxième tableau.

L'esprit *qui se présente cherche quelque chose.*

— Qui êtes-vous ? lui dis-je. Mais il ne me répondit pas.

— M'avez-vous entendu ?

— Oui, je vous ai entendu et je vous vois, mais vous dire mon nom, je ne le veux pas. Oh ! comme j'ai froid; j'ai peur, ces chaînes, ce cachot.

— Pourquoi ne voulez-vous pas me dire votre nom ?

— Parce que j'ai peur.

— Vous êtes donc coupable ?

— Après la guerre, je ne pensais qu'à fuir..... Oh ! qu'est-ce que j'entends?..... Une voix me dit que je suis condamné à mort. J'entends les armes, ils ne m'auront pas vivant !

Un esprit dans les organes de mon deuxième sujet lui dit :

« La seule liberté que l'on puisse invoquer, c'est la « confiance en Dieu. »

Cet esprit cherche à s'enfuir, mais comme il ne voit pas clair, il se heurte contre la muraille ; à ce contact il se recule de quelques pas et dit : « Bon, voici le mur ! » Et avant que j'eusse deviné ce qu'il voulait faire, pour l'en empêcher, il s'était déjà lancé tête première contre le mur ; maintenu dans sa captivité, il se frappe le front comme un désespéré ; il est effrayé de cette puissance qui le maintient là. Il dit encore aux esprits chargés de lui faire endurer ces épreuves : « Non, vous ne me bande- « rez pas les yeux ; lâchez-moi. »

Voyant que cet esprit était en très-mauvaise disposition et qu'il se croyait toujours vivant, je provoquai la fin finale. Après, je le ranimai par mes fluides ; puis, étant revenu à lui, il se relève et s'écrie : « Oh ! les lâches ! » Enfin, pressé par mes questions, il me répondit :

— Que me voulez-vous ?

— Je désire savoir votre nom ; voulez-vous me le dire, maintenant ?

— Non, je ne vous dirai pas mon nom.

— Qui vous a donc mis dans ce cachot ?

— J'y étais au secret.

— Alors, vous vous obstinez à ne pas me dire votre nom ?

— Les communeux ne se nomment pas.

— Probablement, vous ne croyez pas en Dieu ?

— Ah ! Dieu !... je ne m'en suis jamais occupé.

— Voulez-vous faire une prière avec moi ?

— Je n' sais pas prier, moi.

— Eh bien ! je vais prier pour vous, moi ; écoutez et recueillez-vous, vous répéterez mentalement. (Après la prière.)

L'ESPRIT. — « Oh !! je crois sortir d'un rêve ; est-ce bien

« vrai que j'ai été blessé? Vraiment, je n'y comprends plus « rien. »

— Vous n'y comprenez plus rien, cela est facile à croire, car vous ignorez votre situation, vous croyez toujours être vivant, tandis que vous êtes mort, vous ne croyez pas en Dieu, et Dieu existe, vous ne voulez pas prier, et il n'y a que par la prière et la confiance en Dieu, que vous pouvez sortir de votre trouble et apprendre la vérité.

— Comment voulez-vous que je croie en Dieu, et que je le prie, j'ai été tellement trompé que je n'ai plus confiance en rien.

— Me voyez-vous?

— Oui, je vous vois, mais c'est votre langage qui ne me plaît pas.

Après une courte harangue que je lui fis encore, il finit par me croire. J'allais triompher de ses doutes, quand un mauvais esprit s'empara à mon insu de mon deuxième sujet, et vint détruire tout ce que j'avais eu tant de peine à créer chez cet esprit incrédule, en lui disant :

« Ne crois pas cet homme, il te trompe, tu vas prier, « toi? Mais, prier quoi? Mais prier qui?... Dieu, dit-on, « mais Dieu est un mot, allons, n'écoute pas tous ces ba- « vardages, s'il y avait réellement un Dieu, tu ne souf- « frirais pas comme ça. »

Voyant que ces paroles faisaient effet, il chercha à établir avec lui une ligne de fluides directs en coupant les miens. Devinant ses desseins je l'éloignai par des jets fluidiques, alors il devint furieux, une lutte s'engagea entre cet esprit et moi, lutte magnétique, où j'eus l'avantage, car je clouai cet esprit sur le parquet dans une position ridicule, battu, confondu, lié, garrotté par mes fluides, les pieds et les mains attachés au sol, je le laissai dans cette position le temps qu'il me plut. Mais pendant cette lutte avec l'esprit méchant, les doutes de l'autre

grandirent, et il retomba dans ses visions, car il me dit :

— Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-ce que c'est que cette salle d'armes? toujours des armes !

— Ayez confiance en moi, donnez-moi la main, je suis votre ami.

— Ici, je ne connais ni amis, ni ennemis, ayez soin de ne pas avoir d'armes toujours.

— Je vous jure que je n'ai pas d'armes.

— Voyons.

Et avec une dextérité incroyable il me fouilla ; convaincu que je n'en avais pas, il me dit :

— Allons, c'est très-bien, je vous crois.

L'esprit que j'avais terrassé, me supplia de le détacher, me promettant d'être plus convenable, et sur sa promesse je lui rendis sa liberté, mais il ne tint pas sa parole, car par ses mauvais conseils il chercha encore à détourner l'esprit repentant de ses bonnes résolutions ; malgré ses mauvais conseils et ses plaisanteries, l'esprit repentant commença à prier avec moi, mais il ne put continuer ; cette prière fut interrompue plusieurs fois par ce méchant esprit. Encore une fois j'imposai silence à l'interrupteur, qui, vaincu, feignit la docilité.

L'ESPRIT SOUFFRANT. — Tenez, c'est mal, vous profitez que je suis malheureux pour me tourmenter. Vous me parlez comme un prêtre, et cependant vous n'êtes pas tonsuré.

Il me tâte la tête et les épaules pour s'assurer si je n'avais pas d'épaulettes.

Pendant ce temps, l'esprit méchant le plaisanta, mais pas assez haut pour que je puisse entendre ce qu'il lui disait.

L'ESPRIT SOUFFRANT. — « Tenez, je crois plutôt l'autre « que vous. Si je vais en enfer, je le verrai bien. »

Et, s'adressant à l'autre, il lui dit :

« N'est-ce pas qu'il ne faut pas que je prie ? »

L'ESPRIT MÉCHANT, — avec un air moqueur et ricanant,

lui dit : — « Si, prie donc, imbécile, prie donc! Viens « donc, va. »

Il prit l'autre sous le bras, et ils partirent ensemble.

Troisième tableau.

Ce troisième esprit parle tout seul, et rit, voici ce que nous entendîmes.

L'ESPRIT. — « Ce n'est pas vous qui me faites rire.... « Non, je ne veux pas y aller... Que veux-tu que j'aille « voir là?... Dans tous les cas, je ferai en sorte qu'on ne « me voie pas. Que voulez-vous?... Non, je n'irai pas « toute seule. »

— A qui parlez-vous donc?

— Ce n'est pas à vous, monsieur, car je ne vous avais pas encore vu.

— Nous allons faire connaissance. Voulez-vous commencer par me dire qui vous êtes?

— Je m'appelle Antoinette Lebel, j'ai dix-huit ans.

— Est-ce que vous n'êtes pas malade?

— Il vous faut donc tous ces renseignements?

— Oui, mademoiselle.

— Si, monsieur, j'ai été malade, mais je serai bientôt guérie, car je demande à Dieu qu'il ne me fasse pas mourir.

— Vous croyez donc bien en Dieu?

— Si je crois en Dieu! mais Dieu existe, monsieur!

Mon deuxième sujet venait encore de laisser prendre ses organes par un mauvais esprit, à qui je voulus aussi donner des renseignements pour le ramener à la lumière, mais il ne voulut pas me croire; ce qu'Antoinette voyait et entendait; alors elle me dit :

— Elle est bien entêtée, cette demoiselle, elle ressemble à une de mes amies.

— Vous qui croyez en Dieu, mademoiselle Antoinette,

voulez-vous faire une prière avec moi, pour votre avancement?

— Oh! je le veux bien, monsieur. (Après la prière.)

— Tiens, me voici près d'un jardin, puis-je y entrer?

— Allez, je vous le permets.

— Ah! les jolies roses, voici une porte que je voudrais bien ouvrir, mais je ne peux pas. Ah! le beau papillon, et ce joli berceau de verdure.

— Allez voir ce qu'il y a dans ce berceau.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai peur d'y entrer. S'il y avait quelqu'un. Tiens, qu'est-ce que c'est q'ça?... une feuille de parchemin!

— Lisez ce qu'il y a d'écrit dessus.

— Je l'ai lu.

— Dites-moi ce que vous avez lu.

— Voilà. « Courage, ma fille, mets ta confiance en « Dieu! ce message est envoyé par moi, ta mère, ton amie « est dans l'erreur. Quant à toi, sois persuadée que tu « as quitté la terre, et maintenant tu as deux routes à « suivre, à toi de choisir la bonne. »

— Je ne sais quoi comprendre à cela, cependant je suis satisfaite, si l'on doit être dans ce beau jardin.

— Prions, mademoiselle. (Après la prière.)

— Ah! ne me quittez pas, car je n'ose pas me hasarder sur cette route toute seule.

— Ayez une pleine confiance en Dieu, et vous serez forte.

— Oh! oui, oui, j'ai confiance, priez encore avec moi, monsieur.

Ah! la voilà! j'ai vu ma mère, je vous remercie, mon Dieu. Permettez que cette route ne soit pas longue, je reviendrai, je vous remercie, j'engage mon amie qui est là à faire comme moi.

Je m'occupai de l'esprit ami de Mlle Antoinette, mais en vain, il s'obstina à ne pas se croire mort, et il refusa de prier avec moi.

ANTOINETTE. — Elle est bien entêtée, Mlle Louise ; dire que parmi le monde des esprits, l'on soit encore si incrédule !

Malgré nos efforts et nos supplications, l'esprit Louise a bien de la peine à prier, et encore ne veut pas prier à haute voix, son orgueil l'en empêche, ces deux esprits se parlent l'un suppliant l'autre, promettant beaucoup, mais malgré tous les efforts d'Antoinette, Louise resta ce qu'elle était, entêtée, ce que voyant Antoinette, elle l'abandonna, et elles partirent toutes les deux séparément.

Quatrième tableau.

Mon sujet moniteur étant resté libre, après le départ de l'esprit Mlle Antoinette, donna accès à un esprit ami. C'est lui qui me le dit, quand je lui demandai qui il était.

— Qui êtes-vous, s'il vous plaît?

— Je suis un de vos amis, lorsque je vivais parmi vous, j'ai assisté à plusieurs de vos séances spirites.

— Et vous vous êtes souvenu de nous, je vous remercie de votre aimable visite.

— J'étais occupé à écrire, lorsqu'un ami vint me chercher pour venir assister à votre séance, je suis arrivé assez à temps pour vous entendre, et pour vous voir avec ce malheureux esprit ; il n'est pas possible de croire que l'on reste si longtemps entêté après être mort. Quant à à vous, ami, je ne puis que vous encourager à continuer, nous sommes contents de vous.

Un autre esprit venait de s'emparer de mon deuxième sujet; cet esprit était rempli de bonnes dispositions; il voulut bien prier, et il ajouta :

— Ami, le monde!... le monde est bien pervers, on vous créera bien des embûches, mais soyez patient, je vous assisterai, avec beaucoup d'autres amis.

— Je vous remercie, cher esprit, mais qui donc êtes-vous?

— Mon nòm vous est inutile, puisque je suis votre ami.

— N'éprouvez-vous aucun regret d'avoir quitté la terre?

— Je n'ai plus aucun attachement à la terre, je ne suis pas cependant épuré parfaitement. Je n'ai qu'un désir : c'est de pouvoir éclairer ceux qui sont sur terre plus malheureux que moi. Adieu.

SÉANCE DU 27 OCTOBRE.

SOMMAIRE.

Tableau fluidique au verre d'eau. — Sommeil de mon sujet moniteur. — Arrivée de l'esprit Pierre Moreau. — L'esprit Georges Dereau. — Retour de l'esprit Saglier. — L'esprit Mme Saint-Ouen. — Un esprit soldat, il ne veut pas être mort. — Une communication de Mme Saint-Ouen, obtenue le lendemain de notre séance, par mon sujet moniteur à l'état usuel.

Tableau fluidique au verre d'eau.

Le médium voit se former un incendie épouvantable, immense; il remplit tout le verre, des flammes aux couleurs variées s'élèvent par-dessus le verre. Cet incendie dure longtemps. Aucune explication écrite ni orale ne nous est donnée.

Lorsque nous recevions cette communication, il était neuf heures du soir. Dans cette même nuit, l'Opéra brûlait.

Premier tableau.

— Le premier esprit qui se présente est assez difficile à éveiller, ses premières paroles sont celles-ci :

— Mon Dieu ! qu'est-ce que j'entends ! où suis-je ?

— Qui êtes-vous, ami ?

— Je ne veux pas dire qui je suis.

— Mais où êtes-vous donc, là?

— Je ne sais pas, mais il me semble être dans une cave, l'humidité me glace, si je pouvais donc voir.

— Voyons, dites-moi votre nom.

— Je m'appelle Pierre.

— Est-ce que vous croyez en Dieu?

— Il n'est pas dans la cave avec moi, toujours.

— Quel âge avez-vous?

— Trente-neuf ans.

— Voulez-vous prier avec moi?

— Je préférerais voir clair; tenez, je crois que ce n'est pas une cave, c'est plutôt une prison, c'est sale ici, et puis ces murs, on dirait un fort. Mais, bon Dieu! comment se fait-il que je sois ici? Il me semble que ma tête se perd; vous êtes un curé, vous, n'est-ce pas? tous les curés sont comme ça, ils n'ont que de Dieu à vous parler, Dieu par-ci, Dieu par-là, toujours Dieu dans la bouche.

— Vous vous trompez, car je ne suis pas prêtre.

— Ah! vous avez beau me dire que non, je le vois bien, vous êtes un curé de campagne.

— Où demeurez-vous?

— Ah! par là, du côté de Pontoise.

— Et vous n'avez pas d'autre nom que celui de Pierre?

— Si, Pierre Moreau, sabotier de mon état.

— Est-ce qu'il ne vous est pas arrivé un accident dernièrement? N'avez-vous pas été malade?

— Jamais je n'ai été malade.

— Où est votre femme?

— Ah! vous m'ennuyez, ma femme, elle est morte l'année dernière.

— Et vous aussi vous êtes mort, monsieur Moreau.

— Si vous n'étiez pas un prêtre, je vous dirais bien quelque chose.

— Maintenant nous allons prier.

— Ah! oui n'est-ce pas! et puis après à confesse, je vois ça; non, non, je n'irai pas avec vous, parce que vous

êtes trop bavard, non, je ne suis pas incrédule, alors dans votre paroisse, mais pas ici. Mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai donc?

Je priai les bons esprits de vouloir bien l'éclairer, immédiatement il se reconnut, voici ce qu'il me dit.

— Tiens ! me voilà chez moi, quelle veine ! Je vais vous faire les honneurs de ma maison, laissez-moi m'installer, ah ! je vais travailler. Quoi ! qui donc a ouvert la porte de cette cave ?

A peine avait-il dit cave, qu'il tomba dans la trappe et se tua ; je le ranimai comme j'ai l'habitude de le faire en pareille circonstance ; voici ses premières paroles après son réveil.

— Au secours ! au secours ! au feu ! sauvez-moi ! cette cave s'est effondrée sur moi, je suis brûlé, écrasé, j'étouffe.

Je voulus le faire prier, il me dit être trop souffrant, alors je priai pour lui ; m'entendant prier, il avait répété quelques mots, alors je lui dis :

— Vous avez prononcé le mot, mon Dieu, n'est-ce pas? Eh bien ! voyons, prions tous les deux alors :

— Est-ce que je sortirai d'ici, si je prie?

— Oui.

— Alors prions !... (Après la prière.) Ah ! ça va mieux, seulement j'ai quelque chose de cassé.

— Pouvez-vous, monsieur Moreau, me donner quelques renseignements sur vos malheurs? Vous avez donc été brûlé?

— Vous me connaissez?... brûlé, vous dites?... ah ! oui, je me rappelle, dans ma cave aux bois... je suis brûlé entièrement ; comme je vais être malheureux ! Plus de bois pour travailler ! Ah ! tenez, je ne suis pas à ce que vous dites, j'ai bien peur d'avoir les jambes cassées, je vais tâcher de réparer tout ça. Qu'est-ce que va dire le propriétaire?

— Quel jour a-t-il eu lieu, cet incendie?

— C'était hier soir.

— Dites-moi le mois et l'année.

— Au mois d'octobre 1852. Ah! quelle perte! tout est perdu. Ah! la fatalité! tous les malheurs, ma femme est morte il y a juste un an.

— Dans cet incendie vous y avez péri, monsieur Moreau, vous êtes mort depuis vingt et un ans, car nous sommes en 1873 !

— Laissez ma pauvre tête tranquille, je suis trop mal à mon aise, il me semble que tout se déchire dans ma pauvre caboche!... quoi?... Entendez-vous?...

— Non, je n'entends rien, moi.

— Vous n'entendez pas, c'est la voix de ma femme!

— Eh bien! qu'est-ce qu'elle vous dit?

— Elle me dit de vous croire; pourquoi me dit-elle de vous croire?

— C'est parce qu'elle n'est pas comme vous, elle. Elle croit en Dieu!

— C'est parce que c'était une bigote. Voyez-vous, tout ce que vous me dites, ça ne me paraît pas raisonnable. Tout ça, ça me fait du mal. Laissez-moi tranquille, j'aime mieux m'en aller. (Il part.)

Deuxième tableau.

Aussitôt arrivé, cet esprit se lève vivement et se met à patiner dans notre salle; cet exercice dura un instant, puis notre patineur s'affaissa sur lui-même, comme une personne sous laquelle la glace se rompt; l'esprit s'agite et se débat. Il parle à quelqu'un... « Viens encore un peu, « approche. » Il cherche à ressaisir quelqu'un, c'est son frère; il lui parle encore, puis se crispe, se raidit, pour devenir inerte, glacé, raide comme une personne gelée. Il parle, voici ce que nous entendîmes :

— On croirait que je suis mort. Oh! que les membres me font mal! bien sûr je vais mourir. Oh! je souffre. En

me touchant faites bien attention, car vous me casseriez les bras, touchez-moi, mais avec beaucoup de prudence. Oh! doucement, vous me faites du mal, non, j'aime mieux que vous me laissiez, je vois bien ce que vous voulez faire, vous voulez me réchauffer, mais le feu fait plus de mal que le froid, oh! prenez garde, je vous en prie.

— Oui je fais attention, mais dites-moi, monsieur, croyez-vous bien en Dieu?

— Oui, je crois bien en Dieu.

— Voulez-vous prier avec moi?

— Mais oui, monsieur. (Après la prière...) Le froid me reprend, j'ai peur, toute cette glace m'effraie.

— Prions encore. (Après la prière.)

— J'ai froid, j'ai peur, toute cette glace m'effraie. (L'esprit prie encore.) Non, je n'irai pas sur ce lac. Qu'est-ce que tout cela veut dire? Ah! ce n'est pas le bois de Boulogne ici... Pourtant ce lac est pareil.

— Voulez-vous me dire qui vous êtes?

— Je m'appelle Georges Dereau, je demeure rue Louis-le-Grand, 29. Mes parents sont dans l'inquiétude de ne pas nous voir rentrer.

— Qui est donc là, avec vous?

— C'est mon frère, il est plus âgé que moi, lui, il a vingt-deux ans, et moi je n'en ai que dix-huit; aidez-lui donc aussi, il tend les bras, il faut le retirer, il a froid; comme il est pâle!

— Voulez-vous prier pour lui avec moi?

— Je le veux bien, prions.

Cet esprit étant assez dégagé pour me comprendre, je lui expliquai l'existence après la mort.

— Je ne puis croire cela, et cependant je suis dans l'espace. Oh! ma sœur! je viens de voir ma sœur. Oh! je veux bien prier, monsieur (il lui donne la main), elle était morte à l'âge de neuf ans, elle me dit de vous croire. Oh! monsieur, je vous demande pardon de ne pas vous avoir cru d'abord. Tenez : ma sœur me parle : « Viens,

« me dit-elle, viens avec moi. Mais avant de partir, il « faut que tu demandes pardon à Dieu sérieusement. Oui, « c'est vrai, c'est toi qui es la cause de la mort de mon « frère, c'est toi qui dois le retirer de là. Oh ! pardonnez, « mon Dieu, donnez-moi la force de le sauver. »

Il part pour s'occuper de son frère.

Troisième tableau.

L'ESPRIT. — Ah ! je vous reconnais, je suis bien heureux de vous revoir ! Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, cher esprit.

— Je suis M. Saglier ; je me suis bien repenti de vous avoir si mal accueilli l'autre jour, vous avez été à même de voir comme j'étais lorsque je vivais sur la terre ! Oh ! mais, quand quelqu'un ne disait pas comme moi, je m'emportais avec violence. Depuis mon entrevue avec vous, je me suis bien repenti, j'ai bien cherché à prier seul, mais je n'ai pas pu, j'étais trop tourmenté, je fus contraint de revenir pour prier avec vous.

— C'est avec bonheur, monsieur Saglier, que je salue votre retour parmi nous. Je respecte la décision des esprits, et je suis tout prêt à prier avec vous.

Et nos mains l'une dans l'autre, nous priâmes. Après cette prière, l'esprit Saglier me dit :

— Si, parmi votre société, il en est qui ne croient pas, qui doutent encore, je les engage à vous écouter, car les orgueilleux souffriront comme moi j'ai souffert, et si l'on meurt sans croire en Dieu, l'on est bien malheureux. Si, parmi vous, mes amis, il y en a encore qui doutent, eh bien ! qu'ils croient.

Après cette courte harangue, il nous dit au revoir, et partit.

Quatrième tableau.

L'ESPRIT.— C'est étrange ! Elle ne me répond pas. « Victorine, Victorine ! » elle ne me répond pas. Pourtant elle était là, je l'ai vue tout à l'heure, j'avais cependant beaucoup de choses à lui demander, car samedi elle est venue me voir. Elle arrive dans ma chambre, je lui parle, elle ne me répond pas. Voyons, vous qui m'aimiez bien, vous me répondrez, n'est-ce pas ?

Mon sujet était connu et aimé de cette dame. Alors, le samedi, ayant appris sa mort, elle fut la voir, et en présence du décès, mon sujet, qui s'appelle Victorine, pleura. C'est de cette visite que parle l'esprit.

Alors, le lundi soir, jour de notre séance, Victorine, mon sujet, étant endormie, l'esprit de Mme Saint-Ouen étant dans ses organes, ne pouvait plus la voir. Voici la cause pour laquelle l'esprit la cherchait, et ne la trouvait plus. Alors Mme T..... lui dit :

— Mais je suis sa mère, dites-moi ce que vous voulez lui dire, je le lui dirai.

— Non, c'est elle que je veux voir, j'attendrai qu'elle soit là, car je voudrais qu'elle me rendît compte de sa visite de samedi soir.

— Voulez-vous me dire qui vous êtes, et me donner quelques détails sur votre état actuel?

— Je suis Mme Saint-Ouen, je demeure rue Sainte-Anne, nº 40. Victorine me connaît bien.

— Vous désireriez lui demander quelque chose ?

— Je voudrais bien qu'elle m'expliquât ce que je ne comprends pas. D'abord je suis malade, et j'ai toujours le désir qu'elle vienne me voir ; voilà, on croit avoir des employés fidèles, qui vous sont attachés, et puis ils ne reviennent plus, ou, s'ils reviennent, ils ne vous répondent pas. Cependant elle connaît bien toute ma famille.

— C'est chez vous que vous avez vu Victorine?

— Je l'ai vue là, près de mon lit, et puis je veux descendre à mon comptoir, je veux qu'elle me parle, il faut qu'elle me réponde. Ils se sont figurés que j'étais morte. Oh ! mais, non ; je suis malade c'est vrai, mais je guérirai. D'abord, je suis de noce samedi ; ce qui me surprend et me fait de la peine, c'est que personne ne m'a regardée hier à Montmartre. Victorine, je ne l'ai pas vue, elle. Oh ! je n'ai pas de chance, car enfin, je veux savoir pourquoi elle ne m'a pas répondu, et qu'est-ce qui la fait pleurer? cela m'a fait de la peine. Oh ! mon Dieu, voilà encore le cimetière. Il me semble avoir entendu une voix que je connais.

— Cherchez donc, madame, l'endroit où hier on a mis la personne que vous avez accompagnée au cimetière de Montmartre.

— Voilà : Caveau provisoire, couronne en perles, à notre sœur ! Sur le corbillard, il y a un S. Quoi ! ma sœur, Mme Charpentier. Mais c'est donc vrai que je suis morte? Voilà aussi mon père... il souffre. Ma sœur est morte, puisque Mélanie le disait hier. Oui, ma pauvre sœur est morte. Oh ! mon Dieu ! si je suis morte, que vont devenir mes enfants ? Vous croyez aussi que je suis morte, vous. Je n'avais confiance qu'en Victorine. Il me semble que c'est une vision.

— Vous êtes morte réellement, madame. Eh bien ! si vous vouliez prier avec moi, ce trouble se dissiperait et vous comprendriez bien votre situation.

— Je veux bien vous croire et prier, mais c'est à la condition que je verrai Victorine.

Nous priâmes ensemble, et l'esprit interrompit sa prière pour me demander si Victorine était morte aussi.

— Pourquoi ? lui dis-je.

— C'est parce que je la vois près d'un malade. C'est quelque chose de singulier, elle est près d'un vieillard. Elle a l'air de le consoler. Ce vieillard a les cheveux

blancs comme la neige. « Victorine!... Victorine!... » Toujours sourde à mon appel. Oh ! cela me fait quelque chose. Est-ce qu'elle est morte? Voyons, ne me cachez rien. Mais puisque je l'ai accompagnée ici, et je ne la vois plus. Où est-elle? Q'est-elle devenue?

Ici je crus devoir expliquer à cet esprit sa présence parmi nous et les moyens qui lui procuraient l'avantage de pouvoir s'expliquer comme si elle fût encore vivante. Je lui fis comprendre que la personne qu'elle cherchait était précisément celle-là même qui lui prêtait ses organes, pour me parler, pour s'entretenir avec nous. Car c'est vous, madame, qui actuellement occupez ses organes, ce corps, dans lequel vous êtes, est le corps de Victorine.

— Je ne vous comprends pas, monsieur. *(Elle se regarde, examine sa toilette, ses bijoux, puis elle me dit :)* Mon Dieu ! c'est vrai, je lui reconnais cette bague, c'est moi-même qui la lui ai donnée, elle est marquée de son initiale V.

— Comprenez-vous maintenant?

— Je ne comprends pas facilement. Alors, que vais-je devenir? Il faut que je réfléchisse.

— Il *faudra prier, madame, et appeler* votre guide pour vous indiquer le travail qui vous reste à faire pour vous dégager complétement de la terre.

— Je vais d'abord prier pour ne plus voir pleurer les miens. Comme ça, je ferai tout mon possible pour ne pas leur faire de la peine et en même temps m'en éviter. Allons, je vais m'en aller, et je réfléchirai, car j'ai la tête perdue. Ah ! je prierai encore. Mais, quelle est cette route? Est-ce une illusion. Quoi ! un berceau... Il y a comme un enfant dedans.

— Voulez-vous vous expliquer sur ce que vous venez de dire et de voir?

— Oh ! non, je vous en prie, ne me demandez rien à ce sujet. Mon Dieu, que ce tableau me fait mal ! N'en

dites rien à Victorine, n'est-ce pas ? ce sont de trop tristes souvenirs. Oui, je vais m'en aller, je vous remercie, monsieur.

— Avant de nous quitter, rappelez-vous bien ce que je vais vous dire : Demain soir Victorine vous appellera pour vous parler, il faudra venir.

— Victorine me parlera demain soir? Oh! merci, je viendrai... On veut m'effrayer sur ma position... Non, je ne les écouterai pas, je suis en retard, j'ai beaucoup à faire, je m'en vais, au revoir, je reviendrai quand je serai plus avancée pour vous donner plus de détails.

Cinquième tableau.

Immédiatement après l'arrivée de l'esprit, il s'accroupit et guette, se relève, court, se cache, enfin, il se livre à une gymnastique de tirailleur. Il rampe sur les genoux, marche à quatre pattes. Enfin, il me dit :

— Ce sont les Prussiens que je cherche. Attendez donc, ôtez-vous donc de là, vous allez me faire voir, taisez-vous donc.

Il met en joue, tire, se cache, tire encore et cela pendant près de cinq minutes. Tout à coup, au moment où il se relevait pour voir s'il avait touché juste, il tomba foudroyé en s'écriant : « Ah ! cochon ! !... » Il était mort, il venait de recevoir deux balles, l'une au front, l'autre dans le côté gauche du ventre. Je le ranime, et au fur et à mesure qu'il reprenait connaissance, il me disait :

— Encore un peu, monsieur, v'là q' çà va mieux. N'aie pas peur, la Prusse... Oui, oui, ça ira bien, on tirera encore un peu.

S'adressant à d'autres qui étaient morts comme lui, il leur disait :

— Camarades, vous êtes donc morts? Vous ne bougez pas ! dis donc toi? tu ne bouges pas non plus, en v'la-t-y

de couchés là-bas; ah! les cochons, à moi aussi ils m'ont f... une balle, mais ils en ont reçu (il essuie le sang). Ah! ça ne sera rien, je ne sens pas de mal, et puis je ne suis pas si sensible que ça.

Je finissais de lui panser ses blessures, il me dit :

— Attendez donc que j'ôte ma capote.

— Non, ce n'est pas la peine.

— En v'la un chirurgien qui s'y connaît, enfin, à la guerre comme à la guerre.

— Où avez-vous attrapé ça?

— A Orléans... A part tout ça dépêchez-vous, hein! je reconnais un mouvement, on va marcher... après ça... ça ne coule pas sur la figure.

— Voulez-vous me dire votre nom?

— Je n'ai pas besoin de vous dire mon nom.

— Alors, montrez-moi votre livret, ça sera plus tôt fait.

— Ah! je le veux bien.

Il cherche son livret, mais il ne le trouve pas, il cherche encore, il bouscule, il remue tout.

— « Où est mon sac, voyons, qu'est-ce qui a vu mon « sac? »

— Mon pauvre ami, mais vous êtes mort, et à l'état d'esprit.

— Quand on en a de trop d'esprit, on a du sentiment, et devant les Prussiens, il n'en faut pas, mais non; mon paysan, c'est comme ça, allons n'ayez pas peur et laissez-moi partir.

— Avant de partir, nous allons ensemble faire une prière, n'est-ce pas?

— Une prière!... Ah! çà nom de d... qu'est-ce que vous me chantez là? Le De Profundis à l'ambulance. Allons, allons, où est mon sac? que je f... le camp, ils m'ont rompu, ces animaux-là.

— Souffrez-vous beaucoup?

— Vous croyez que j'en claquerai?

— Il y a longtemps que vous l'êtes claqué, je vous l'ai déjà dit.

— Ah ! c'te blague, et puis en enfer, n'est-ce pas?

— Me voyez-vous?

— Oui, je vous vois en bourgeois.

— Eh bien! donnez-moi la main, et prions.

— Quoi! encore prier? Ah! çà, mais, c'est pire que l'curé d'cheu nous. Tenez, regardez-moi, ces poltrons de paysans, ils ont plus peur d'un Français que de vingt Prussiens. Je suis content de vous, vous m'avez bien soulagé, mais vous dites que je suis mort; ça ne ma va pas.

— Écoutez, mon ami, il se fait tard, je vous engage à me croire et à prier au plus tôt, car nous allons nous en aller.

— Ah! vous êtes pressé, eh bien! bonjour, je m'en vais, ça sera plutôt fait comme ça.

Il partit.

ÉVOCATION DE Mme SAINT-OUEN.

Médium Mlle V.....

Le mardi soir, lendemain de notre séance, le guide du médium répondit à son appel et lui dit : « L'esprit est « ici, écris. »

— J'ai été bien surprise, lorsque hier au soir je me suis trouvée avec un inconnu et Mme votre mère, car c'était votre voix que j'avais entendue m'appeler. Je suis encore sous l'émotion qu'ont produite sur moi les paroles que l'on m'a adressées. Cependant, j'ai compris depuis qu'il était vrai que j'avais quitté la terre. J'entrevois déjà bien que la vie d'outre-tombe est toute autre que l'on nous l'a prédite sur la terre. Quel saisissement s'empare de vous, lorsqu'on entrevoit la réalité. Je vous dirai que j'ai la satisfaction d'être guidée par ma sœur, Mme Charpentier.

Elle m'a dit hier, lorsque je vous ai quitté, que c'était dans votre milieu qu'elle avait trouvé la paix et l'espérance; que c'était grâce à votre dévouement à tous, qu'elle avait suivi la route qui conduit au salut. Je viens ce soir vous remercier de tout mon cœur, je suivrai les conseils de ma sœur, et les vôtres, mes bons amis; seulement, ma tâche sera plus longue, car mon existence terrestre a été plus épineuse que celle de ma sœur, je prierai Dieu, je vous le promets, et je vous demande à vouloir bien m'aider également.

Je suis heureuse de vous tracer ainsi toute ma pensée. Je suis là, près de vous, et je suis heureuse; je demanderai à Dieu qu'il répande sa miséricorde sur vous tous qui soulagez celui qui souffre.

Au revoir, mon cœur est soulagé. Priez pour une pauvre repentante.

JOSÉPHINE BEAUMONT, femme SAINT-OUEN.

SÉANCE DU 3 NOVEMBRE.

SOMMAIRE.

Sommeil de mon sujet. — L'esprit Victorine Giroux. — L'esprit Mlle Marie de Vincennes. — L'esprit de sa mère Mme Armand. — L'esprit Eugène. — Celui d'Henry Gérard. — Retour de mon sujet.

Premier tableau.

L'ESPRIT. — Oh! qu'il fait froid ici! Il n'y a donc pas de feu?

— Vous arrivez donc d'un endroit où il fait bien froid?

— Je ne sais pas, toujours est-il que de l'endroit d'où je viens, il n'y fait pas clair.

Je lui dégageai les yeux et la tête, puis je lui commandai de voir.

— Oui, je vois clair, je suis plus content, mais je n'ai pas chaud. (Il tremble.)

— Voyez-vous où vous êtes maintenant?

— Oui, je suis dans une chambre.

— Dites-moi ce que vous voyez ici.

— Je ne suis pas seul, puisque vous êtes là, il y a des bancs; probablement qu'il va venir d'autres personnes.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur la porte?

— Ce n'est pas français, je ne puis le lire. Ce monument me fait l'effet d'un temple; ça doit être un pays de fabrique, ça pue, il y a du brouillard partout.

— Voulez-vous être assez aimable pour me dire qui vous êtes?

— Si cela peut vous intéresser, je le veux bien, voici mon nom : Victorine Giroux, je ne sais ce que j'éprouve, monsieur; j'ai le pressentiment qu'il va m'arriver quelque chose, je voudrais bien m'en aller d'ici.

— Si vous vouliez faire une petite prière avec moi, madame, peut-être ce trouble se dissiperait-il.

— Tiens, vous êtes donc le pasteur de ce temple : oui, monsieur, je veux bien prier avec vous.

— Eh bien, madame, vous allez répéter tout haut la prière que je vais dire pour vous.

Après la prière, cet esprit eut un moment de recueillement, puis il me dit :

— Cette transformation est *étrange*; tout a disparu autour de moi. Cependant je suis toujours au même endroit, et puis je ne suis pas libre; je ne puis faire aucun mouvement, je suis attachée par les jambes.

— Eh bien, madame, je vais rendre aussi, à vos jambes, la liberté.

Je les lui dégage, et je l'engageai à faire encore une prière à Dieu et aux bons esprits pour être délivrée tout à fait des mauvais qui la tiennent captive. Elle y consent. Alors, après cette prière, l'esprit se lève vivement et me dit :

— Ah ! ça va, maintenant je puis m'en aller.

Je n'eus pas le temps de lui dire autre chose, tant son départ fut précipité.

Mon sujet étant devenu libre par le départ de cet esprit, un autre s'en empara immédiatement.

Deuxième tableau.

L'esprit qui vient de s'emparer de mon sujet fait des efforts désespérés. Il nage, se débat, son corps éprouve

des contorsions, je vins à l'aide de ce malheureux qui se noie, en lui tendant la main ; il la saisit avec frénésie, en poussant un profond soupir, et me dit :

— Ah ! merci, vous m'avez sauvée ! seulement je suis toute mouillée et j'ai froid, ah ! réchauffez-moi.

Je ranime cet esprit, je le réchauffe, et après l'avoir remis dans son état normal, si je puis m'exprimer ainsi, je lui demandai ce qui lui était arrivé ?

— Je me suis noyée dans la Marne, mon suicide a été causé par un profond chagrin, mais heureusement pour moi, vous m'avez sauvée.

— Depuis votre suicide, madame, qui a eu lieu réellement, vous êtes restée à l'état d'esprit, à vous débattre dans l'eau contre l'asphyxie, car ne vous croyant pas morte, vous luttiez toujours contre elle en cherchant à vous sauver, mais vous êtes morte, madame, vous avez tué votre corps seulement, vous qui êtes l'âme de ce corps que vous avez noyé, vous vivez et vous vivrez toujours, car l'âme ne se tue pas puisque Dieu l'a créée immortelle.

— Vous cherchez à me faire peur, monsieur, vous voyez bien que je ne suis pas morte puisque je vous parle et que vous venez de me sauver.

J'avais un deuxième sujet sous mes fluides, alors je remarquai que, quand j'expliquais à cet esprit qu'il était mort, un esprit dans les organes de ce sujet lui faisait signe que oui, il le remarqua et me dit :

— Qui est donc cette dame ?

— Je ne la connais pas, voulez-vous que nous fassions connaissance avec elle ?

— Je le veux bien.

A peine était-elle en rapport avec elle, qu'elle s'écrie :

— Oh ! ma mère, ma mère !...

Et ils tombèrent dans les bras l'une de l'autre, elle se dégagea tout doucement de l'étreinte de sa mère et lui dit :

« Mère, mère, console-toi, je ne suis pas morte, me « voilà ! ça va mieux ; mère, m'entends-tu? »

La mère : « Oui. »

Alors, profitant de la scène pénible qui se passait entre ces deux esprits, je m'adressai à la jeune fille et je lui dis :

— Voyez, mademoiselle, non-seulement vous avez porté sur vous une main criminelle en vous donnant la mort, mais vous avez été cause de la mort de votre mère, je vous dis la vérité, votre mère est morte de douleur.

La jeune fille tombe à genoux aux pieds de sa mère, elle se cache la figure avec ses mains, de grosses larmes coulent le long de ses joues, elle sanglote.

Je continue ma narration.

— Et vous, lui dis-je, vous qui avez failli à votre épreuve en vous donnant la mort, vous serez obligée de revenir sur cette terre de misère et d'épreuve, recommencer une nouvelle existence, où vous vous trouverez en présence des mêmes causes qui vous ont fait faillir. Mais, mademoiselle, vous n'avez donc pas pensé à Dieu avant de vous jeter à l'eau?

Oh! malheureuse qu'avez-vous fait ? Écoutez, Dieu est bon, il aura pitié de votre douleur, si vous voulez demander pardon à votre mère et à Dieu.

— Oh ! je le veux bien.

— Alors nous allons prier.

« Dieu tout puissant, ayez pitié de nous, effacez ma « faute, car j'en ai un profond regret, accordez-moi votre « pardon, et donnez-moi la force, le courage de recom- « mencer une nouvelle existence avec l'aide et la protec- « tion des bons esprits. »

Après cette prière, elle saisit les mains de sa mère, et elle lui dit :

— Oh! pardon! pardon! ma mère, je t'ai fait beaucoup de mal, et moi je me suis rendue bien malheureuse.

La mère. — Oui, je te pardonne.

— Merci! merci, ô ma mère!...

— Voulez-vous me dire votre nom, mademoiselle?

— Je m'appelle Marie.

— Où êtes-vous?

— Sur les bords de la Marne à Nogent.

— Êtes-vous de Nogent?

— Non, je suis de Vincennes, mais je suis allée me jeter à l'eau à Nogent.

— Eh bien! mademoiselle, vous et votre mère, vous êtes mortes toutes les deux.

— Non, je ne vous crois pas, la vérité, c'est que je suis sauvée, et que je ne me rejetterai plus à l'eau.

— Allons, il faut que nous fassions encore une petite prière.

(Après la prière.)

— Un médecin, monsieur, vite, pourvu qu'on en trouve un ; mère, c'est moi qui suis là.

La mère. — Non, il n'est pas possible, puisque tu t'es tuée.

— Non, mère, je suis sauvée, puisque me voilà.

— Tu me dis cela pour que je n'aie pas de chagrin.

— Madame, voulez-vous me dire votre nom, et me donner votre adresse?

— Je suis Mme Armand, je demeure à Vincennes, rue des Rosiers, n° 12.

— Allons, mesdames, prions tous les trois. (Après la prière.)

La fille.—Oh! pourquoi m'effrayer? me mener dans un cimetière!

— Cherchez, vous allez trouver sur l'une de ces tombes un nom connu (elle a un mouvement d'effroi).

— Oh! qu'est-ce que cela veut dire? oh! mon Dieu, le cadavre de ma mère! (Elle a peur.)

— Voyez ce qu'il y a d'écrit sur cette tombe.

— Je vois : « Ici repose madame Armand, née Louise Richard. » Oh! prions encore, monsieur. (Nous priâmes.)

(Après la prière.) Pourquoi cet homme me repousse-t-il de cette tombe? Ah! c'est mon père! Tiens, il n'y est plus... il me menace... il me poursuit, il me maudit.

Elle se jette aussi aux pieds de son père, et lui demande aussi son pardon, puis elle entendit une voix qui lui dit : « Prie, espère, réparation avant tout, prie pour en avoir « la force. » (Après la prière.) Il a péri aussi!... oui... c'est lui, c'est mon fiancé! monsieur, sauvez-le.

Elle l'appelle Eugène, elle le prend avec beaucoup de douceur et l'assoit sur sa chaise, elle se met à genoux devant lui, et lui dit :

« Eugène, mon ami, vous êtes mort!... et moi aussi. J'ai « reconnu ma faute, faites comme moi; si vous écoutez « mes paroles, je reviendrai vous chercher et nous par- « tirons ensemble. »

— Mademoiselle Marie, cédez-lui votre place, il me croira peut-être, moi.

Immédiatement elle quitta mon sujet et l'esprit d'Eugène la remplaça, voici ses premières paroles.

Eugène. — Qu'est-ce que cela veut dire? oh, quel horrible rêve!

— C'est vous, M. Eugène?

— Vous me connaissez?

— Qu'est-ce que vous avez, M. Eugène? vous paraissez ému, troublé.

— Oui, je viens de faire un horrible rêve, je ne sais pas, c'est embrouillé, je n'ai pas assez mes idées nettes pour vous le raconter. Oh! fatalité! dans ce rêve, je vis une demoiselle...

— Du nom de Marie, n'est-ce pas?

— Oui, savez-vous ce qu'elle est devenue? Oh! mais non, c'est un rêve que j'ai fait, oh! voilà, j'y suis, j'ai rêvé que je la voyais, qu'elle me parlait que j'étais mort aussi, qu'elle était morte elle-même, peut-on faire des rêves pareils? Elle m'a dit aussi : « Tu vois, ce monsieur « t'en parlera à ton réveil. » et voilà ce monsieur dont elle

m'a parlé, cela est bien étrange. Si Dieu nous aimait, pourquoi empêchait-il notre union? il n'y avait pas de faute là.

— Certainement que là il n'y avait point de faute, si vous vous en étiez tenus à vous aimer; mais la faute, mais le crime, c'est le suicide, il ne fallait pas attenter à vos jours, ceci faisait partie de vos épreuves; il fallait savoir attendre, et ne pas vous faire mourir, vous ne saviez pas, vous, que les obstacles à votre mariage avaient leur origine dans une existence antérieure.

— La raison de notre suicide est celle-ci : nous nous aimions bien tous les deux, mais la difficulté, la voilà : j'étais pauvre, Marie était riche, on n'a pas voulu me la donner.

— Vous ignorez sans doute que vous êtes mort?

L'esprit Eugène, apercevant Mme Armand dans les organes de mon deuxième sujet, me dit en me la montrant :

— Je ne veux pas voir cette femme-là, c'est elle qui est cause de mon malheur.

— Monsieur Eugène, vous voyez cette dame, eh bien! il faut lui pardonner.

— Lui pardonner! A elle! qui m'a tant fait de mal, oh! non : je ne lui pardonnerai pas.

— Écoutez, monsieur Eugène, il faut avoir la force de pardonner à cette femme, autrement, je doute que vous revoyiez Mlle Marie, et si vous l'aimez encore, il faut pardonner à sa mère.

— Non! je ne veux pas revoir cette femme, toujours elle a eu un dédain pour repousser mes supplications, hélas! j'avais un grand cœur, mais pas de fortune.

— Je vous répète, monsieur, que, si vous aimez encore Mlle Marie, il faut pardonner à sa mère; c'est à cette condition que vous la retrouverez.

— Eh bien! soit : pour revoir Marie, je souffrirai toutes les humiliations.

Il s'avance vers Mme Armand et lui dit, en se mettant à ses genoux : « Pardon, madame. »

Mme Armand. — C'est bien difficile, puisqu'il savait que je ne voulais pas, fallait qu'il se retire.

J'intervins pour réconcilier ces deux esprits. — Vous, madame Armand, lui dis-je, sachez que de votre décision dépend le bonheur ou le malheur de votre fille et le vôtre. Et puis si vous voulez que Dieu vous pardonne, il faut avoir la force de pardonner aux autres, vous voyez à vos pieds ce jeune homme, eh bien !... il faut lui pardonner, allons, donnez-lui la main, et dites tout haut tous les deux : je vous pardonne.

Eugène. — Si ce n'est pas pour moi, madame, que ce soit pour Marie !

— Je vous pardonne, monsieur.

Aussitôt Eugène se relève et tombe dans les bras de Mlle Marie qui l'attendait. Ils partent ensemble en me disant :

— Au revoir, monsieur.

SÉANCE DU 10 NOVEMBRE.

SOMMAIRE.

Sommeil de mes sujets. — Départ du moniteur. — Arrivée de l'esprit Mme Desmolliens. — L'esprit Lucien son mari. — L'esprit Mathilde Duprez. — Retour du père Molasse. — Arrivée de l'esprit Mlle France.

Premier tableau.

L'ESPRIT. — Oh! je vous en prie, monsieur, aidez-moi à le sauver, il souffre tant.

— Voulez-vous me dire votre nom, cher esprit?

— Je suis Mme Desmolliens.

— Mais de quelle personne parlez-vous, madame ?

— De lui, Lucien, mon mari; je vous en prie, monsieur, parlez-lui, sauvez-le, il étouffe, tenez, ici, là, c'est là qu'il souffre le plus.

Mme Desmolliens avait amené son mari dans les organes de mon deuxième sujet; alors il était là, présent; aidé par sa femme je commençai à le dégager, puis je lui parlai, mais à toutes les questions que je lui fis, il ne me répondit que par des monosyllabes. Enfin, après lui avoir expliqué les causes qui l'ont amené là, je lui rappelai toutes les peines qu'il avait fait subir à sa femme. Il parut réfléchir, mais il ne disait rien. Enfin je lui rappelai sa fuite en Amérique avec sa jeune captive. Mais Mme Desmolliens me dit avec un ton suppliant et de sa voix la

plus gracieuse : — Oh ! je vous en prie, monsieur, assez, ne l'humiliez pas davantage, il souffre déjà trop ; maintenant, faites le prier, je vais vous accompagner.

— Monsieur Desmolliens, vous êtes bien souffrant, et beaucoup troublé, n'est-ce pas? Eh bien ! votre femme et moi nous allons prier pour vous; j'espère, monsieur Lucien, que vous allez nous accompagner? Vous croyez bien en Dieu, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, j'y crois.

— Vous voulez bien nous accompagner, n'est-ce pas? et vous répéterez à haute voix la prière que je vais dire; Mme Desmolliens priera avec nous.

Nous fîmes cette prière ; M. Desmolliens nous accompagna, mais très-bas, il était embarrassé, le doute était écrit en lui, et résonnait dans sa voix. La prière terminée, j'attendais quelques signes de surprise qui habituellement se manifestent chez les esprits qui prient sincèrement; Mme Desmolliens était comme moi, elle attendait aussi pour voir les effets de la prière ; quand faisant un tour sur elle-même en joignant les mains vers l'espace, elle me dit :

— Oh ! mon Dieu ! il ne croit pas.

Il y avait tant de désespoir, tant de peine et de tristesse dans sa voix que mon cœur en fut ému. Alors, je me décidai à faire à l'esprit une nouvelle harangue où je lui démontrai son manque de confiance en Dieu et son peu de foi en la prière.

En ce moment Mme Desmolliens, sous l'inspiration de bons esprits, lui dit (elle avait en cet instant quelque chose de divin en elle, une pose majestueuse et modeste, sur son visage rayonnait l'espoir; elle avait le bras gauche tendu vers l'horizon, l'index indiquant un point dans l'espace, elle lui dit en le regardant) :

— Tiens, Lucien, regarde !

— Que voyez-vous, dis-je à M. Lucien?

— Je ne vois rien, je ne sais ce qu'elle veut me faire voir.

Je fais un nouvel appel à mes guides et je les prie d'avoir pitié de cet esprit. Mme Desmolliens se joint encore à moi et lui répète en lui montrant toujours le lointain, lui disant très-doucement : — Je t'en prie, mon ami, regarde et aie confiance.

Lucien. — Tout ceci est un rêve.

Mme Desmolliens est dans un grand désespoir, elle se laisse tomber à ses genoux en lui disant :

— Je prie Dieu pour toi, mon ami, et je te supplie d'avoir confiance en sa clémence.

Deux minutes s'écoulèrent sans obtenir de réponse; enfin il lui répondit : — Oui, je te crois, oui, je crois, prions.

Ils prient tous les deux, elle lui montre encore le lointain et lui dit :

— Vois-tu, maintenant?

— Non, je ne vois rien.

— Tu ne vois pas cette montagne? écoute, Lucien, tu t'obstines à ne pas croire; tu as tort, tu t'en repentiras, car je vais être obligée de te quitter. Suis ce sentier, élance-toi sur cette montagne, tu me retrouveras à ton arrivée, courage! ce n'est pas difficile; le tout c'est d'arriver. La prière et la confiance en Dieu te donneront le courage qui te manque. Surtout, prie. (Il prie seul.) Va, mon ami, je t'attendrai de l'autre côté, prie, espère et remercie ton sauveur.

— Merci, madame, ces dernières paroles font reconnaître en vous une personne de bonne éducation, douée de nobles sentiments; mais, madame, ce n'est point moi qu'il faut remercier. J'éprouve assez de bonheur d'avoir pu vous être utile. Remercions Dieu et les bons esprits d'avoir exaucé nos prières.

L'esprit part, et nous promet de revenir.

(*La suite au premier tableau de la séance suivante.*)

Deuxième tableau.

Cet esprit aussitôt en possession de mon sujet se lève, et marche à la rencontre de quelqu'un, s'arrête et dit : « Non, pas un n'entrera ici, je suis là, du reste, enfer-« mons-nous (il écoute), je les entends, je crois qu'ils « viennent... les voici ! »

— Qui, que voici?

— Les Prussiens, ils franchissent le jardin, les voilà, ils approchent !

Ce fut tout, l'esprit poussa un cri, et tomba, il était mort. Je le ranimai magnétiquement et bientôt, sous mes fluides, il commença à respirer, puis il prononça quelques paroles incohérentes, inintelligibles. Enfin l'esprit allant mieux se releva et nous dit : Oh! les lâches! ma mère?... ma mère, quoi?... du sang par terre! quel est ce sang?

— Vous qui paraissez si étonné de voir tout ce sang, voulez-vous me dire qui vous êtes?

— Mathilde Duprez.

— Vous êtes donc toujours au milieu des Prussiens?

— Oui, ils ont envahi notre maison, et ma mère, où s'est-elle réfugiée?

— De quel pays êtes-vous?

— De Longwy.

— Mais vous ne savez donc pas que ces Prussiens vous ont tuée?

— Ils ne m'ont pas tuée, mais ils m'ont fait beaucoup de mal.

— Savez-vous à quelle époque ces choses se sont passées?

— Au mois de novembre 1870.

— Mademoiselle, nous sommes en novembre 1873, voici par conséquent trois ans que vous êtes morte.

— Oh! je ne vous crois pas.

— Tenez, mademoiselle, voici une feuille de papier sur laquelle nous sommes en train d'écrire. Elle est datée du jour, voyez vous-même, et lisez!

— Oh! il n'est pas impossible! seulement, c'est une erreur, on s'est trompé, c'est 1870 qu'on a voulu mettre.

L'esprit Lucien Desmolliens, en partant, avait laissé mon deuxième sujet libre, mes guides y amenèrent l'esprit Mme Duprez, sa mère, puis on lui dit : « Votre mère « est là près de vous, parlez-lui. » Elle s'approche, la regarde, mais ne la reconnaît pas.

— Et pourtant, me dit-elle, on me dit que c'est elle (elle la regarde attentivement) ; c'est singulier, je ne la reconnais pas, non, ce n'est pas ma mère, je ne lui connais pas cette robe... Oh! oui, oui, c'est elle! je la reconnais maintenant. Oh! mon Dieu! elle est blessée, oh! tout ce sang qui lui coule sur la figure! elle ne voit plus clair.

M'adressant à l'esprit Mme Duprez, je lui demandai si elle m'entendait, et sur son affirmation je lui dis :

— Eh bien! reconnaissez-vous bien votre fille?

— Oui, Mathilde.

Mlle Mathilde s'approche d'elle, la regarde, puis tire son mouchoir de sa poche et lui essuie le sang qui coule sur sa figure; se retourne et tord son mouchoir, le secoue et me dit :

— Tenez, monsieur, vous voyez, tout ça est fendu, l'œil est presque sorti.

Elle palpe sa mère partout, en disant :

— Elle n'a pas les jambes cassées, mais elle a un coup de sabre sur la tête qui se voit bien.

— Vous rappelez-vous, mademoiselle, comment ces choses sont arrivées?

— D'abord, ils ont tout demandé, je leur ai donné ce qu'ils voulaient pour qu'ils ne maltraitassent pas ma mère.

La mère. — Merci, ma fille.

— Qui vous a envoyé ici, monsieur?

— Je suis docteur, je viens pour vous soigner.

— Ah! très-bien, monsieur, alors dépêchez-vous s'il vous plaît.

Je pansai d'abord les blessures de la mère, puis je lui demandai :

— Cela va-t-il mieux maintenant, madame Duprez?

— Oui, monsieur, ça va beaucoup mieux.

— Eh bien! maintenant que cela va mieux, si vous le voulez bien, nous allons faire ensemble une prière pour remercier Dieu du secours qu'il vous a envoyé.

— Oui, maman, et puis tout sera fini, papa reviendra, il fera rebâtir la maison et il n'y reparaîtra plus.

— Où est-il votre père?

— Il est parti à la guerre avec mon frère, et Albert reviendra aussi.

— Qui est celui que votre fille appelle Albert, n'est-ce point son futur?

— Il ne faut pas le dire, maman.

— Oui, monsieur, me dit sa mère, ils étaient sur le point de se marier.

Alors, je repris sur le même ton[1] que Mlle Mathilde venait de s'exprimer, et je lui dis à mon tour :

— Oui, Albert reviendra, et il ne retrouvera plus Mathilde, car Mlle Mathilde est morte.

Elle refuse de croire, malgré toutes les explications et les preuves que je lui donne ; enfin, je crus, pour arriver à un plus prompt résultat, devoir provoquer la fin finale, je réussis, et l'esprit Mathilde éprouva tout ce qu'elle avait éprouvé la première fois. Elle revit les Prussiens, elle entendit les mêmes sommations qu'ils lui firent la première fois. Alors elle se dépouille de tout ce qu'elle peut leur donner, elle ôte jusqu'à ses bijoux et les leur donne, puis une frayeur s'empare d'elle, elle tremble, elle a peur. Plusieurs fois je l'entendis leur dire presque

1. Un ton câlin, avec une voix traînante.

tout bas : « Non, non..., non!... » Ce furent ses dernières paroles, elle tomba dans mes bras.

L'esprit venait encore une fois d'éprouver les effets de la mort. Comme elle refusait de se croire morte, j'avais dû la provoquer, alors je la ranimai, je la rappelai à la vie, je l'appelai tout doucement par son nom :

— Mathilde, Mathilde, entendez-moi, réveillez-vous.

Elle m'entendit, se releva vivement et me dit :

— Qui m'appelle? qui est là? Ah! mais je me souviens, j'ai été frappée par les Prussiens. Oh! j'ai peur, il me semble que je vais mourir.

Je donnai encore une fois à cet esprit toutes les explications pour lui prouver qu'il était mort. Il s'obstina, et refusa de prier. Alors, voyant que je ne pouvais le convaincre, je priai mes esprits protecteurs de tenter eux-mêmes, dans l'espoir qu'ils seront plus heureux que moi. Après cette invocation, l'esprit se lève, s'avance et s'écrie, en tendant les bras comme pour recevoir quelqu'un, et dit :

— Voilà mon père, il arrive! il est fou de désespoir, il voit ses ruines, mais il ne me voit pas, comment se fait-il?... Dites-lui donc que je suis là. Oh! il veut se tuer. Dites-lui que sa fille est là... Il va se tuer..., parlez-lui donc!...

Pour satisfaire l'esprit Mathilde, je parlai à son père.

— Monsieur Duprez, lui dis-je, nous sommes là..., Mathilde est avec moi, votre femme est là aussi, vous les reverrez, il ne faut pas vous tuer..., espérez, et bientôt vous serez tous réunis. M'a-t-il entendu, Mathilde?

— Oui, monsieur. Il réfléchit... Il s'assied sur une pierre..., il pense toujours à se tuer.

Je profite encore de cette occasion pour prouver à Mlle Mathilde qu'elle était morte, et je l'engage à prier pour ses parents. Après cette prière, elle se lève et va ôter le voile qui lui cache la figure de sa mère, elle la regarde et lui dit :

— Mère, que fais-tu là?

— Je t'attendais, ma fille.

— Crois-tu en ce que dit ce monsieur, toi, mère?

— Oui, ma fille.

— Comment! tu crois que tu es morte! Tiens, regarde mon père, il est là.

— Ton père est mort aussi.

— Ah! ah! puisque vous me le dites, je vous crois, alors dépêchons-nous de prier. (Après la prière.)

— Ah! le beau parc! le joli pays! connaissez-vous ce pays, monsieur? le paradis ne peut pas être plus beau.

Je saisis encore cette occasion pour prouver à Mlle Mathilde qu'actuellement elle faisait partie du monde des esprits, et que ce qu'elle venait de voir était une preuve à l'appui des explications que je lui avais données sur la mort et sur sa situation, que son père, sa mère étaient morts aussi, que le parc où elle se trouvait était le commencement des mille merveilles qu'elle allait rencontrer, si elle voulait croire à mes paroles.

Mais au lieu de me croire, Mathilde m'interrompt pour me dire avec une grande volubilité :

— Non, non, non! je ne vous crois pas, c'est ici le paradis.

— N'est-ce pas, mère, que c'est ici le paradis?

— Écoute ce que veut t'expliquer ce monsieur.

— Non, je ne veux pas, moi, je vous dis que c'est le paradis, et j'y reste.

— Eh bien! mademoiselle, puisque vous êtes si entêtée, par votre refus à me croire, vous allez retourner dans vos ruines, et quand vous désirerez être instruite, vous reviendrez, et pour vous prouver que vous n'êtes pas dans le paradis, tenez, faites attention, regardez!

En lui disant le dernier mot, je lui envoie une poignée de fluides, et je détruis son paradis immédiatement.

— Eh bien! lui dis-je, où est-il votre paradis?

— Oh! que vous êtes méchant! le diable ne ferait pas

pis. Eh bien! vous n'êtes pas bon. N'est-ce pas, ma mère, qu'il est méchant? Mère, tu ne me réponds pas, tu es fâchée?

— Non, je ne suis pas fâchée, mais je ne veux pas que tu sois si entêtée.

— Mais il n'est pas possible que je le croie, puisque nous sommes là, que nous nous parlons, que je te vois et toi aussi, alors il n'est pas possible que je croie à ce qu'il me dit.

Après cette réflexion, les bons esprits l'emmènent au cimetière et lui font voir son corps. Après elle me dit :

— Eh bien ! oui, je veux me convaincre.

Alors, elle cherche et voit quelque chose qui luit, puis elle me dit en me montrant un objet par terre :

— Ça ! moi ! oh non !

Elle se frappe sur l'estomac, en disant : « Me voilà ! « c'est ça qui est moi. » Pour la convaincre, les bons esprits lui disent qu'elle cherche, qu'elle y trouvera son médaillon. A cette observation, Mathilde cherche dans son corsage, et n'y trouvant rien, elle s'approche avec dégoût et dit : « Cette charogne !... c'est impossible ! » Cependant elle se baisse, regarde et y prend quelque chose (c'était son médaillon), l'ouvre et reconnaît son contenu (c'était des cheveux d'Albert), le fait voir à sa mère et le replace sur son sein, elle rit en lui disant : « Pardonnez-moi, mais je ne sais ce que j'ai vu, j'ai vu « mon cadavre, j'ai cherché ce médaillon, mon corps l'a- « vait gardé. »

— Eh bien! mademoiselle, êtes-vous bien convaincue en présence de ce cadavre que vous êtes morte?

— Non, je vous dis que vous me trompez, non, ce cadavre ne peut être moi. Pourquoi vous obstinez-vous à me faire croire cela?

Ces phrases avaient été dites avec véhémence et volubilité, avec colère. L'esprit partit en ce moment-là.

Troisième tableau.

Aussitôt arrivé, cet esprit tousse beaucoup ; sa quinte passée, il me dit :

— Monsieur Duneau, je ne suis pas content de vous.

— Ah! ah! et pourquoi?

— Pour le jour de la Toussaint vous avez fait une liste, et vous n'avez pas mis mon nom dessus, c'est donc parce que je suis malheureux que vous m'avez oublié [1]?

— Qui donc êtes-vous?

— Je suis le père Molasse, vous ne me reconnaissez donc pas?

— Je vous assure que j'ai pensé à vous, père Molasse, il n'y a que votre nom que je n'ai pas pu me rappeler.

— J'étais cependant là quand vous l'avez faite, cette liste, et j'avais beau vous dire : Le père Molasse! Et le père Molasse!... mais vous n'avez pas voulu mettre mon nom sur la liste, je ne suis pas content, monsieur Duneau, je ne m'attendais pas à ça de vous.

— Eh bien! mon père Molasse, je vous demande bien pardon, et pour ne pas l'oublier, notre liste est encore là, je vais vous faire inscrire de suite.

— Là, à la bonne heure, je vous remercie.

— Eh bien! comment ça va maintenant, père Molasse?

— Mais je vous remercie, je suis bien mieux, j'avais la tête aussi d'un dur, dans le temps. Dites donc, ces deux jeunes gens qui étaient là tout à l'heure, sont partis

1. A la séance du 27 octobre, je reçus une communication par l'écriture, dans laquelle un esprit me recommanda de faire, pour la séance de la Toussaint, une liste où le nom de tous les esprits qui sont venus se communiquer à notre groupe y soit écrit. J'avais bien pensé à cet esprit, mais ne me rappelant pas son nom, je n'avais pu l'inscrire, vu que nos premiers documents se sont trouvés égarés, mais lui ne l'oublia pas.

avec la peur; il y en a un des deux qui vous donnera plus de mal que l'autre.

— Merci de l'avis, père Molasse, mais dites-moi, que faites-vous maintenant par là ?

— Je cherche à m'instruire, je me prépare à ma réincarnation et à devenir un grand spirite.

— C'est très-bien cela, père Molasse, mais il faut travailler pour cela, il faut vous instruire, vous corriger, lorsque vous étiez sur la terre, vous aviez contracté des habitudes d'intempérance dont vous aurez de la peine à vous défaire. Assistez-vous aux séances que donnent les bons esprits, par où vous êtes?

— Oui, par là, et puis ici, oh! je travaille.

— Mais vous me parliez de revenir parmi nous, pour devenir un grand spirite. Est-ce que vous allez bientôt vous réincarner?

— Ah! il se passera encore bien des choses d'ici à ce temps-là.

— Mais parlez-moi un peu de votre position, comment êtes-vous maintenant?

— Je suis bien heureux, j'ai tant souffert pendant cette guerre. Je n'ai pas oublié ce que vous avez fait pour moi; je me rappelle toujours quand vous m'avez trouvé par cette nuit noire, dans le cimetière de Montmartre.

— Ah! vous vous en souvenez?

— Oh! mais oui, aussi je prie pour vous et pour tous ceux qui sont ici.

— Allons, cela est très-bien, père Molasse, maintenant, moi, à mon tour, je vais prier pour vous, pour que Dieu et les bons esprits vous éclairent, vous instruisent et vous donnent la force de revenir recommencer une nouvelle existence, où cette fois, je l'espère, vous serez corrigé de cette vilaine habitude de l'intempérance.

— Merci, monsieur Duneau, au revoir.

Quatrième tableau.

Cet esprit à peine arrivé, entre de suite en conversation avec moi.

— Monsieur, me dit-il, rappelez une autre fois Mathilde; car elle va bien souffrir de ne pas vous avoir écouté, et moi, je n'ai pas eu la force ni le talent de la persuader.

— Vous me dites, cher esprit, être l'amie de Mlle Mathilde; voulez-vous me dire qui vous êtes?

— Je suis Mlle France, vous ne vous rappelez pas de moi? Son sort a été aussi malheureux que le mien.

— Ah! oui, je me rappelle de vous. Eh bien! êtes-vous heureuse?

— Je suis bien; ma mère adoptive est toujours bonne pour moi, quoi qu'un peu raide cependant. Quant à ma véritable mère, je ne l'ai pas retrouvée.

Je fais avec l'esprit une prière, pour que Dieu lui fasse retrouver sa mère.

— On me dit que les temps ne sont pas arrivés où je dois avoir le parfait bonheur ; quand j'eus le bonheur de reconnaître ma situation, ce n'était pas ici, c'était dans uue autre pièce, à côté, je crois, tenez, monsieur, quelqu'un vous demande; cette personne a beaucoup besoin de vous.

Mlle France me montre un esprit qui venait de s'emparer de mon deuxième sujet.

— Mon Dieu, me dit Mlle France, quelle est donc cette étrangère? C'est singulier, je ressens son mal, elle vous entend et ne peut pas vous parler.

M'adressant à cet esprit, je lui dis :

— Allons, ami, réveillez-vous, ce sont des amis qui sont là.

L'esprit s'agite, remue, tousse.

— Allons, du courage, avec un peu de bonne volonté ça ira.

— Non, ça ne va pas.

— Mademoiselle France, donnez-lui la main, car je crois que pour vous, cette personne n'est pas une étrangère.

— Elle voudrait bien vous parler, mais c'est plus fort que sa volonté ; elle me fait de la peine.

— Ah! ah! et pourquoi?

— Elle ne veut pas me regarder.

Je moralise cet esprit, et malgré mes exhortations il s'obstine à ne pas vouloir me répondre. J'allais provoquer chez lui la fin finale, quand Mlle France m'arrêta en s'écriant :

— Oh! je vous en prie, monsieur, ne continuez pas, cet esprit, c'est ma mère! je ne la reconnais pas, mais on me le dit; regardez la ressemblance, tenez, monsieur, regardez!

Et M[lle] France me fit voir un médaillon; ce médaillon, c'était le portrait de sa mère, que sa mère adoptive avait eu soin de tenir suspendu à son cou; elle le fit également voir à sa mère qui, à cette vue, détourna la tête. M[lle] France en fut très-affectée, et sous le poids de sa peine, elle me dit :

— Monsieur, elle ne veut pas reconnaître sa fille!... Cependant, je ne suis pas cause de mon existence.

Cet esprit tousse beaucoup, il souffre, je le fais prier avec moi et je lui dis :

— Voyez-vous cette jeune personne qui est là près de vous? elle est porteur d'un objet que vous avez dû donner à quelqu'un, avec prière de le placer au cou d'une enfant, avec recommandation de ne s'en séparer jamais.

Mes paroles, à ce que je crus, ranimèrent ses souffrances. M[lle] France les ressentit.

— Tâchez, me dit-elle, monsieur, de la faire prier. Mais cet esprit était trop abattu ; sa grande faiblesse l'obligea à quitter les organes de mon sujet sans qu'elle m'eût parlé, Mlle France partit aussi en me remerciant et en me promettant de revenir.

SÉANCE DU 17 NOVEMBRE.

SOMMAIRE.

Dans le récit que je vais vous faire, ami lecteur, nous allons nous trouver en présence de trois esprits qui se trouvent liés l'un à l'autre par des sentiments bien différents ; nous allons les rencontrer dans notre premier tableau. Ces esprits sont : Mlle Clémentine, Mme Desmolliens et M. Lucien, mari de Mme Desmolliens, et ami de Mlle Clémentine. Arrivée des esprits Marguerite et de son amie Louise.

Premier tableau.

L'ESPRIT. — J'ai froid.

— Vous avez froid, eh bien! laissez-moi faire, je vais vous réchauffer.

Mon deuxième sujet venait de recevoir un esprit, c'était Mme Desmolliens ; sa présence effraya beaucoup le premier esprit qui voulut se cacher pour éviter sa présence, car il me dit en la voyant :

— Oh! je vous en prie, cachez-moi, je ne veux pas me trouver en présence de cette femme ; non, c'est impossible, je n'oserai jamais me présenter devant elle, faites en sorte qu'elle ne me voie pas.

— Qui donc êtes-vous?

— Une jeune fille ; par pitié renvoyez cette femme.

— La connaissez-vous?

— Oui, j'étais son amie.

— Ah!... voulez-vous me dire votre nom?

— Mlle Clémentine.

— Vous êtes la personne qui fuyait avec M. Lucien, le mari de madame?

— Ah! ne me parlez pas de ces choses-là.

— Si vous voulez, mademoiselle Clémentine, nous allons prier ensemble pour que vous obteniez de Dieu et des personnes que vous avez trompées, le pardon de vos fautes.

— Je veux bien prier, mais je ne veux pas revoir cette femme, je préfère me rejeter à la mer.

— Et moi je veux vous sauver.

— Je ne veux pas être sauvée.

— Mademoiselle, lorsque vous fuyez votre pays en compagnie d'un séducteur, emportée par un transport rapide, ne vous souvient-il pas que vous fîtes naufrage en route? ou que volontairement, vous vous jetâtes à la mer avec M. Lucien? Eh bien! que ce soit par l'une ou par l'autre de ces causes, toujours, vous y avez péri tous les deux; vous vous êtes noyés, et par conséquent vous êtes morte! Mademoiselle Clémentine, vous êtes morte, vous dis-je, et maintenant vous faites partie des esprits; c'est en vertu de ce dégagement que vous devez d'être venue ici aujourd'hui vous présenter parmi nous.

— Ah! je ne comprends pas ce que vous me dites, je ne suis pas au milieu de vous, je suis sur la plage, oh! cette femme!... elle est donc toujours là?

— Mais, que fait-elle ici?

— Elle attend son mari.

Je priai mes guides de me permettre d'ouvrir les yeux de Mlle Clémentine, puis je lui dis :

— Eh bien! êtes-vous toujours sur la plage?

— Non, je suis dans un appartement, oh! mais cette femme me suivra donc partout! elle est encore là.

— Mademoiselle Clémentine, vous allez vous joindre à moi et prier pour que Dieu et les bons esprits nous don-

nent le courage de vous présenter devant Mme Desmolliens; et puis, je connais cette dame, j'ai déjà eu occasion de la voir, elle est très-bonne, un excellent cœur, et je suis persuadé que si vous alliez lui demander pardon, elle ne vous le refuserait pas.

— Oh ! monsieur, vous ne vous figurez pas ce que j'endure, pensez donc que j'étais son amie, jamais elle ne me pardonnera. Que devenir? que devenir?... je redoute sa colère.

— Non, ne craignez rien, tenez, prions. (Après la prière.)

Elle se lève, honteuse et timide, à demi courbée, et va se jeter aux pieds de Mme Desmolliens dans une attitude de désespoir.

Celle-ci hésite, je l'encourageai et je lui montrai cette jeune fille attendant son pardon, agenouillée à ses pieds.

Mme Desmolliens. — Ah ! que c'est cruel ce que vous me demandez là, vous ne savez pas, vous, monsieur, ce que j'ai souffert ; dire qu'elle était mon amie !... Enfin, je lui pardonne ! qu'elle soit heureuse !...

Clémentine se relève en s'appuyant sur mon bras, et elle me dit tout bas :

— Je n'en veux pas de son pardon, il est trop froid ; si elle a souffert, moi aussi j'ai souffert, et puis, elle ne me pardonne pas de bon cœur.

— Mademoiselle Clémentine, écoutez ! ne trouvez donc pas étrange si Mme Desmolliens a été un peu froide dans son pardon ; d'abord, c'est votre première entrevue ; ensuite vous devez bien comprendre que cette dame, qui avait le cœur si ulcéré, malgré son bon vouloir de vous pardonner, ne pouvait pas si précipitamment cautériser une semblable douleur. C'est une question de temps cela. Il ne faut pas vous éloigner d'elle ; c'est-à-dire, que vous devez lui prouver vos regrets sincères, en la dédommageant par votre nouvel amour, par votre présence, par vos soins assidus envers beaucoup de choses comprises entre dames ; que

vous renouerez cette cordiale amitié qui existait jadis entre vous.

— Je reconnais que je ne serai jamais heureuse maintenant, je suis maudite, tout semble être fait pour mon malheur.

— Mademoiselle, Dieu ne maudit personne, amendez-vous sérieusement, vous serez assistée. Qu'est-ce que cela vous fera après l'anathème des méchants? Croyez et priez, des temps plus heureux reviendront vous apporter la paix du cœur. Vous pourrez encore être heureuse.

En ce moment, Mme Desmolliens se mit à crier : « Au « secours! au secours! ôtez-moi ce que j'ai là qui m'é-« trangle. » Elle fait des efforts inouïs pour se débarrasser de l'étreinte.

En effet, c'était l'esprit de son mari, qui, jaloux, furieux de la réconciliation de ces dames, se vengeait en la torturant, il ne voulait pas, lui, qu'elles se revoient.

Voulant mettre à profit cette première occasion qui se présentait, je dis à Mlle Clémentine :

— Allez, allez vite, il n'y a que vous qui pouvez la soulager, la guérir, voyez comme elle souffre, il le faut, allez !

Alors, elle s'approche, lui dégage la gorge et la poitrine et la remet dans son état normal. Mme Desmolliens remise lui dit : « Merci, Clémentine, merci. » Clémentine se met à genoux, lui baise les mains, et, dans cette attitude, est surprise par l'arrivée de quelqu'un, elle se retourne et dit sans crainte :

— Lui, ici !... Qu'est-ce que vous faites là?

S'adressant à moi, elle me dit : — Chassez-le.

Alors, pour plaire à l'esprit Clémentine, je fis à M. Lucien (car c'était lui), une petite harangue, dans laquelle je lui disais d'être assez raisonnable pour ne plus venir troubler cette jeune fille par ses obsessions, que, du reste, il ne devait plus compter sur elle, que mademoiselle et sa femme venaient de s'entre-pardonner,

c'est-à-dire que Mlle C....., ayant reconnu sa faute, s'était jetée aux pieds de madame, qui lui a tout pardonné.

LUCIEN. — Cela m'étonne bien, ça serait donc la première fois qu'une femme pardonne à sa rivale; enfin, je consens à me retirer d'ici, monsieur, mais je vous déclare que je ne vais pas loin, car il faut que je l'attende.

L'ESPRIT CLÉMENTINE. — Merci, monsieur.

Étant débarrassé de l'esprit Lucien, j'en profitai pour réconcilier définitivement ces deux dames en les engageant à faire en commun une prière pour remercier Dieu et les bons esprits de cette heureuse réconciliation.

Elles se mettent à genoux et prient ensemble. Clémentine pleure, en disant à madame... : « Adieu! madame « Desmolliens! »

Clémentine, restée seule avec moi, me dit :

— J'aurais été heureuse de rester avec elle, mais elle est partie.

— Vous devez être bien heureuse cependant de vous être réconciliée avec votre amie, car je crois que les causes proviennent sûrement de M. Lucien, je crois, moi, que c'est lui qui a le plus grand tort, et puis, votre fuite en Amérique, tout cela ne peut être de vous, il n'est pas possible.

— Il était coupable... moi aussi... mais je ne veux plus l'entendre. Pourquoi vient-il encore me tourmenter?

— Vous pouvez le renvoyer.

— Est-ce que je puis, moi? — Oh! vous, monsieur, de grâce, renvoyez-le.

— Le renvoyer! mademoiselle, mais je ne puis le faire de mon autorité, je vais le demander à mes bons guides, s'ils le permettent, moi je veux bien, mais il y a peut-être une autre cause que nous ignorons, si sa présence ici n'est utile ici ni à l'une ni à l'autre de vous, eh bien! il s'en ira probablement, dans le cas contraire, je vous prie, mademoiselle, de vouloir bien lui céder votre place, et

vous iriez vous placer chez mon deuxième sujet, qui est libre depuis le départ de Mme Desmolliens.

Le changement eut lieu immédiatement : de suite l'esprit se lève, croise ses bras derrière son dos, et va se planter tout debout, en face de Mlle Clémentine, qui, cette fois, animait mon deuxième sujet. Après l'avoir insolemment toisée avec un air de mépris, pendant un instant, il l'interpelle en lui disant :

— Eh bien! mademoiselle, qu'est-ce que l'on fait donc ici ?

— Je n'ai pas affaire à vous, monsieur, laissez-moi.

— Ah ! vous n'avez pas affaire à moi, et à qui donc vous avez affaire?

En prononçant ces paroles, l'esprit me regardait avec des yeux où reflétait la jalousie, cependant j'osai lui adresser cette question :

— Qui est donc cette personne, monsieur, que vous voulez contraindre à vous suivre?

— Je n'en sais rien, monsieur.

S'adressant à Mlle Clémentine, il lui dit :

— Répondez donc à ce monsieur, mademoiselle, puisque, moi, je ne vous plais plus.

Mais au lieu de lui répondre, Mlle Clémentine lui tourna le dos. Voyant alors le parti pris de Mlle Clémentine, je m'adressai à l'esprit Lucien directement, et je lui dis :

— Il serait temps cependant, monsieur, que vous laissiez mademoiselle tranquille, ce n'est donc pas assez d'avoir détruit son bonheur, en la séduisant lorsqu'elle était sur la terre, il faut encore que vous la poursuiviez jusqu'après sa mort, car enfin, après l'avoir déshonorée, vous l'avez fait mourir. Mais oui, c'est vous qui êtes cause de sa mort.

— Je ne suis pas cause de sa mort, puisque la voilà là.

— Rappelez-vous donc bien, monsieur, la visite que

vous nous avez faite, il y a huit jours, et ce que je vous ai dit.

— Oui, vous m'avez fait un tas de contes, que sais-je enfin? vous m'avez dit que j'étais mort, que l'on vivait après être mort, des bêtises, quoi! Oh! mais non, je ne suis pas mort, et si elle ne me suit pas à l'instant, d'un mot je brise son existence.

L'esprit veut s'en emparer, il s'approche pour la saisir; mais je m'éloigne, en le frappant de mes fluides; furieux, mais vaincu, il me dit :

— A vous aujourd'hui, à moi demain, ces deux femmes se sont reconnues, dites-vous; eh bien! ma femme me pardonnera à moi. Mais à elle, elle ne lui pardonnera jamais!

— Je vous ordonne de vous retirer, monsieur, puisque mademoiselle ne veut pas vous recevoir, laissez-la.

— Elle ne veut pas me recevoir, parce que vous y êtes, je vais m'en aller, mais je me rappellerai de vous... nous vous reverrons, monsieur.

Pendant que je m'entretenais avec M. Lucien, Mlle Clémentine en profita pour s'en aller. M. Lucien la chercha, mais, ne la voyant plus, il partit aussi. Je dégageai mes deux sujets, je les mis en état de recevoir d'autres esprits.

(*La suite à la séance suivante.*)

Deuxième tableau.

Le premier esprit s'empare de mon sujet moniteur, il a nom Mlle Marguerite, comme nous le verrons plus loin.

L'autre esprit s'empare de mon deuxième sujet, il s'appelle Louise, ce sont deux amies mortes à peu près en même temps, et elles l'ignorent toutes les deux.

Marguerite aussitôt arrivée se baisse pour cueillir des

fleurs, elle les montre à son amie en faisant cette question : « N'est-ce pas qu'elles sont belles? »

Comme son amie ne lui répondait pas, elle la tire par sa robe, et elle lui dit :

— Mais, réponds-moi donc, Louise?

— Oui, très-jolies, ma chère.

Marguerite s'occupait d'effeuiller ces fleurs, je les lui enlevai en soufflant dessus; alors elle dit à son amie :

— Ah! comme il fait du vent!

— Qu'est-ce que vous faites donc là, mesdemoiselles?

— Qui donc nous parle là?

— C'est moi qui nous parle, mesdemoiselles.

(Tout bas entre elles.) — Le connais-tu ce monsieur? — Mais non, et toi?... — Moi non plus.

— Nous ne vous connaissons pas, monsieur; vous causez une grande peur à Louise, allez, elle tremble de peur, oh! qu'elle est bête! il ne fait pas si froid que ça, viens donc par ici, il ne fait pas trop de vent.

— Ah! si tu savais, Marguerite, comme ça m'ennuie de tousser comme ça.

— Ah! dam, ma chère, voilà ce que c'est que de trop danser, on attrape des rhumes et on tousse, oh! qu'elle a peur de mourir!

— Où sommes-nous ici, mademoiselle Marguerite?

— Vous êtes chez moi, monsieur, dans le jardin.

— Tu le connais donc, toi, Marguerite?

— Non, ma foi, il m'a l'air d'un médecin, tiens, consulte-le donc, toi, tu sais, tu as besoin de guérir. — Dites donc, monsieur, que je vous dise donc quelque chose.

— Voyons, dites, mademoiselle.

— Elle va se marier, savez-vous? mais elle a besoin auparavant de se guérir.

— Et vous, vous n'êtes pas malade?

— Moi, je n'ai pas dansé.

— Où donc a-t-elle été danser comme ça?

— A un bal de noce, puisque c'est elle qui y est allée,

elle peut bien vous dire où... dis-le donc, voyons, ne sois pas si timide.

— Dis-le-lui, toi, puisque tu le sais bien.

— Voyons dis-le-nous.

— Tenez, monsieur, je vais vous le dire, moi, c'était dans ce restaurant qui est à la porte Maillot, vous savez...

— Quand cela ?

— C'était il y a un mois.

— Mais quel mois?

— Eh bien ! au mois d'août.

— De quelle année? (Elle rit.)

— Mais de 1867, voyons... Ah! pour un médecin, vous n'êtes vraiment guère instruit.

— Où demeurez-vous, vous?

— Moi, je demeure à la campagne.

— Actuellement savez-vous où vous êtes?

— Singulière question que de demander aux autres où ils sont, quand on est chez eux.

Je priai mes esprits protecteurs de m'autoriser à ouvrir les yeux de cet esprit.

— Ah! où donc sommes-nous? Qu'est-ce que cette chambre-là?

Louise. — Il me déplaît cet homme, il me fait l'effet d'un sorcier.

— Bon, voilà qu'elle a peur, maintenant.

— Quel âge avez-vous, mademoiselle?

— Moi, dix-sept ans, et Louise, elle, en a vingt-deux.

— Ah! ah! et vous, comment vous appelez-vous?

— Moi, je m'appelle Marguerite. et je demeure à Fontenay-aux-Roses.

— Et Louise, où demeure-t-elle?

— Louise demeure à Paris, elle est à la campagne seulement depuis qu'elle est malade.

— Où demeure-t-elle à Paris?

— Rue Saint-Lazare, n° 37. Allons, Louise, ne tousse pas tant, on ne s'entend pas, retiens-toi un peu.

— Vous, mademoiselle, vous vous appelez Marguerite ; mais quel est votre nom de famille?

— Qu'est-ce que tout cela peut-il vous faire?

— Dites-moi aussi le vôtre, mademoiselle Louise?

Louise. — Vous attendrez longtemps.

— Voyons, vous, mademoiselle Marguerite, vous serez plus aimable et plus confiante que votre amie, Mlle Louise; vous, vous me direz bien votre nom de famille?

— Enfin, vous y tenez donc bien fort à le savoir ?

— Oui, j'y tiens, et vous me ferez ce plaisir-là.

— Eh bien ! monsieur, je m'appelle Marguerite Leblond, et mon amie s'appelle Louise Maréchal; nous, nous restions aussi rue Saint-Lazare, et puis nous sommes allés demeurer à la campagne.

— Vos parents avaient bien quelques occupations?

— Mes parents étaient dans le commerce.

— Louise, que tu es bête de raconter tout ça à ce monsieur! tu ne vois donc pas que c'est pour se moquer de toi?

Elles rient toutes les deux, et, profitant de cet instant d'hilarité, je dis à Marguerite :

— Vous avez dû, vous, mademoiselle Marguerite, faire une maladie, il y a quelques années, vous ne vous en rappelez pas?

— Si, je me rappelle avoir eu une angine, avec un violent mal de tête, et même qu'un prêtre est venu me confesser.

— A quelle époque étiez-vous malade?

— C'était au mois de septembre; je me rappelle avoir passé le jour de l'an dans mon lit.

— Et votre amie?

— Ah! je ne sais pas, elle, il faut lui demander; veux-tu répondre à monsieur, Louise?

Louise. — Oui.

— Eh bien! voyons, ma chère, raconte ton histoire.

— Moi, j'ai toujours papa, maman et un frère.

— Vous êtes joyeuse, ici, pendant que vos parents vous pleurent.

— Oh! non, monsieur, il n'y a pas assez longtemps que je suis chez mon amie.

— Mais, mademoiselle Louise, vous êtes morte.

Elle rit beaucoup, puis elle me dit :

— Quelle plaisanterie!

S'adressant à Marguerite, elle lui dit :

— Vois-tu, je m'en doutais que monsieur nous raconterait quelque chose de ce genre. (En riant.) Si j'étais morte, je ne serais pas là.

— Et moi, est-ce que je suis morte aussi, monsieur?

— Oui, mademoiselle Marguerite, vous avez beau rire; mais vous l'êtes aussi.

— Dis donc, Louise, il me dit que je suis morte aussi.

— Je t'avais dit de ne pas l'écouter, tu vois bien que ce monsieur est fou.

— Tenez, mademoiselle Marguerite, regardez, et voyez si c'est bien votre amie Louise qui est là; lui reconnaissez-vous cette robe?

— Quoi! une robe noire, certainement je la lui ai déjà vue.

— Ah! ah! et ces boucles d'oreilles, et ces bagues, les reconnaissez-vous pour être à elle?

Marguerite, à son amie Louise. — Tiens, comment se fait-il que tu as ces boucles d'oreilles-là, toi?...

Louise, en riant. — Mais c'est mon oncle qui me les a données.

— Je n'y comprends rien, je ne lui ai jamais vu ces choses-là.

— Et vous, mademoiselle Marguerite, vous reconnaissez-vous cette robe?

Elle se regarde minutieusement, et ne reconnaissant pas cette robe, cela l'inquiète ; elle s'aperçoit aussi qu'elle

a une alliance, et elle cherche à l'enlever; comme elle éprouve de la résistance, elle s'impatiente et met un peu de brutalité. Eh bien! leur dis-je, qu'en pensez-vous, mesdemoiselles?

— D'abord, moi je dis, monsieur, que quand on est mort, on va dans le paradis ou dans l'enfer. Le paradis, c'est trop noir; l'enfer, on y brûle; alors le purgatoire est ici.

J'expliquai à ces demoiselles comment, au moyen d'une autre personne endormie fluidiquement, on pouvait prêter ses organes à d'autres personnes mortes et à l'état d'esprit, et que ces esprits, qui sont des personnes mortes, venaient pénétrer ces organes en l'absence de l'esprit du sujet ou de la personne, et ces esprits, qui sont naturellement morts depuis plus ou moins de temps, et ne le sachant pas, se servent de ces organes comme étant les leurs propres; ils s'en servent, dis-je, pour me parler et pour se défendre comme s'ils étaient toujours vivants; du reste, ils le croient, et à preuve, ce que je viens de leur faire remarquer, ces costumes, ces bijoux.

— Vous avez reconnu, dis-je à ces demoiselles, que ces effets, ces bijoux n'étaient pas à vous; alors il faut admettre, continuai-je, que je ne vous trompe pas dans les instructions que je vous donne. Mesdemoiselles, je vous engage à me croire.

— Dis donc, Marguerite, il a bien changé le jardin, il peut bien aussi changer la robe.

— Je ne sais pas pourquoi, Louise, mais, vois-tu, ma chère, moi, j'ai confiance en cet homme.

Louise, en riant. — Ah! tu n'es pas difficile, toi!

— Eh bien! mesdemoiselles, si vous voulez, je vais vous proposer un moyen pour vous convaincre. Vous croyez bien en Dieu, n'est-ce pas?

Ensemble. — Oh! oui.

— Eh bien! je vais faire à haute voix une prière pour vous, vous allez avoir l'obligeance de m'accompagner à

haute voix aussi, mais il ne faut pas le faire par complaisance.

— Oh ! ne craignez rien, monsieur, quand on prie, on prie !

— Très-bien, attention. Je commence : Dieu tout-puissant, ayez pitié de deux pauvres jeunes filles qui ignorent leur situation ; aidez-les à se reconnaître, que vos bons esprits et leurs guides viennent m'aider à les convaincre et à leur faire connaître la vérité.

Marguerite seule m'avait accompagné dans cette prière, cependant elles s'aperçurent toutes les deux du changement. Elles se virent dans une chambre avec beaucoup de monde; en ce moment-là, Marguerite se lève et regarde un auditeur, puis elle dit à son amie : — Tu ne connais pas cette personne-là, Louise?

— Mais, non.

— Tu me trompes, car je sais que tu la connais.

— Écoutez, mesdemoiselles, ce qui vous laisse croire que je vous trompe en vous disant que vous êtes mortes, c'est que vous vous figuriez, lorsque vous étiez vivantes, que tout finissait avec la mort, ou que quand nous étions morts, nous étions versés dans le grand tout, peut-être aussi ne vous êtes-vous jamais fait aucun raisonnement sur ces questions métaphysiques, car, si jeunes, on ne pense point à la mort, oh! ne vous tourmentez pas, mesdemoiselles, car ce qu'on appelle la mort, c'est la vie, il n'y a que le corps qui meurt; mais nous, qui sommes l'âme ou l'esprit, nous ne mourrons jamais, car Dieu nous a créés à son image, c'est-à-dire immortels comme lui ; ainsi, voyez-vous, vous êtes mortes en 1867, voici six ans que vous êtes mortes, car nous sommes en 1873, le 17 novembre. Et puis comment se fait-il ? Vous vous êtes donc trouvées malades ensemble, sans cela vous vous seriez rendu mutuellement visite en qualité d'amies; laquelle est restée malade la première de vous deux?

— Marguerite commençait à être malade, lorsque j'é-

tais au lit... Tiens, mais c'est vrai, dis donc, Marguerite, pourquoi ne venais-tu pas me voir ?

— Je n'en sais rien, c'est que je ne pouvais pas probablement.

— Savez-vous comment vous vous êtes retrouvées?

— Nous avons été longtemps sans nous voir, lorsque tout à coup nous nous sommes trouvées ensemble.

— Mais il n'y a pas longtemps de cela ?

— Tenez, vous me troublez, monsieur, je crains de vous comprendre.

— Il n'y a que par la prière que vous progressez, vous qui savez prier, priez donc, mademoiselle!

Après la prière, Marguerite dit à son amie :

— Si tu ne veux pas croire, Louise, nous serons forcées de nous séparer.

— Qu'est-ce que tu vois donc? comme te voilà changée!

— Je ne puis te le dire, regarde ; vois-tu?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu vois?

— Je vois qu'il faut croire les gens plus expérimentés que nous.

— Allons, mesdemoiselles, encore une prière pour remercier Dieu de votre délivrance...

Elles prient. (Après la prière.)

— Mademoiselle Marguerite, dites-moi ce que vous avez vu ?

— Ce que j'ai vu, c'était comme un palais, c'était beau, ça ne ressemble pas à une église, oh ! mais cet endroit était vraiment beau, il y avait beaucoup de fleurs ; quelqu'un s'y trouvait depuis que nous avions prié de nouveau, cela s'est séparé en deux, il y a un côté pour Louise ; tu vois, voici ta route, l'autre est pour moi ; j'aperçois quelque chose.

Elle se lève, elle est très-émue, puis j'entends qu'elle dit :

— Je ne puis recommencer.

Elle prend la main de Mlle Louise, et elle lui dit :

— Regarde de ce côté-là, il faut que tu regardes ; tu vois?

— Oui.

— Allons, va et courage ! tu reconnaîtras la personne qui se promène dans cette allée. Remarques-tu ce bosquet? Allons, sois raisonnable, car Dieu est bon; peux-tu distinguer?

— Oh ! oui, Dieu ! que c'est beau !

— Tu le vois, hein! Qui as-tu vu?

— Oui, c'est vrai, oui.

— Eh bien, remercie monsieur, et pars, il faut suivre cette route, il t'attend au bout, courage !

Marguerite restée seule, nous fîmes une autre prière, et après elle me dit : Au revoir, et partit.

SÉANCE SPIRITO-MAGNÉTIQUE

Du 24 novembre 1873,

Rue Gauthey, 24, aux Batignolles.

SOMMAIRE.

Sommeil de mon sujet moniteur provoqué par le verre d'eau. — Un esprit magnétiseur, à l'aide de ces organes, endort mon deuxième sujet. — Deux sujets sont endormis. — L'esprit Clémentine et M. Lucien. — Les esprits de Mlle Maria et de sa sœur Aline. — L'esprit Léontine. — Fin de la séance à onze heures et un quart.

Premier tableau.

Après la lecture des communications obtenues par l'écriture des tableaux fluidiques au verre d'eau, je fais placer mes deux sujets l'un près de l'autre, et je les prie de fixer un verre d'eau que je tiens dans la main et que j'alimente de mes fluides. Le sommeil magnétique s'empare de mon sujet moniteur. Elle se lève et va actionner mon deuxième sujet, qui met un peu d'obstination à dormir. Enfin elle succombe sous nos efforts et finit par dormir aussi.

L'esprit magnétiseur abandonne Mme G..... et laisse ses organes libres. Un autre esprit s'en empare bientôt; quand j'eus constaté sa présence, je lui fis une question, ma présence près de lui parut le surprendre, car il me dit avec un air étonné :

— Qu'est-ce qui me parle ?

— C'est moi qui vous parle, un ami, me voyez-vous?

— Oui.

Lui montrant mon deuxième sujet, en qui je venais de m'apercevoir de l'arrivée d'un esprit, je lui dis :

— Connaissez-vous cette personne qui est assise là, auprès de vous?

— Non.

Je fis à l'esprit qui animait Mme G..... les mêmes questions, il me dit de le laisser tranquille.

Elle a un trop mauvais caractère pour répondre, elle est trop entêtée.

— Le connaissez-vous?

— Vous ferez mieux de le renvoyer ; car, moi, j'ai fait ce que j'ai pu et je n'ai pas réussi.

— Mais, qui donc êtes-vous?

— Je suis Mlle Clémentine.

— Et cette personne, qui est-elle?

— C'est M. Lucien.

— Vous a-t-il poursuivie depuis huit jours ?

— Oui, j'avais promis de tout faire pour le sauver, il n'a rien voulu entendre.

Elle se jette à genoux et prie M. Lucien de croire et d'avoir confiance en Dieu.

Lucien. — Je ne suis pas content de vous, monsieur, vous avez fait retomber tous les torts sur moi; mademoiselle a été coupable aussi, alors pourquoi faire retomber tout ça sur mon dos?

— C'est vrai, je vous ai cru, sinon le seul coupable, mais le plus grand coupable. Mlle Clémentine a également reconnu qu'elle était coupable.

Lucien.— Ce n'est pas ce que vous disiez l'autre jour; je me rappelle très-bien que vous aviez l'air de lui donner raison contre moi. Oh! laissez-moi m'en aller, je souffre trop ici.

Je ranime M. Lucien par quelques passes magnétiques, il se trouve mieux et me dit :

— Je voudrais bien vous voir dans ma position, vous.

L'exhortant au repentir et à la prière, il me dit : — Je ne puis comprendre que ma femme m'ait pardonné, car nous étions deux misérables tous les deux.

— Vos opinions sur les sentiments de votre femme sont fausses. La première fois que Mme Desmolliens est venue s'entretenir avec nous, elle nous a déclaré n'avoir contre vous aucune idée mauvaise, et la preuve, c'est que je l'ai vue prier pour vous, monsieur, oui, pour vous, vous qui lui aviez fait tant de mal. Devant nous, elle vous a pardonné. Quant à Mlle Clémentine, elle s'est contentée de la plaindre. Mais depuis que votre femme a compris la vie réelle, elle a prié, elle a vu, elle a çru, et Dieu l'a pardonnée, et lui a encore donné la force et le courage de pardonner à tous ceux qui lui avaient fait de la peine. Ne soyez donc plus étonné, monsieur Lucien, si elle a pardonné à Mlle Clémentine, et vous, monsieur, si vous vouliez prier aussi, je suis persuadé d'abord que vous ne souffririez plus; c'est déjà beaucoup, et secondement que vous croiriez, et en vertu de cette confiance, vous auriez la foi. Mais, pour cela, il faut croire en Dieu et prier sincèrement. Voulez-vous tous les deux? Je vais prier avec vous, et vous n'aurez qu'à répéter mes paroles.

Lucien. — Allons, dépêchons-nous, prions.

Après la prière qui est sans formule et toujours de circonstance, l'esprit me tend la main et me dit : — Merci, monsieur, je vous crois. Mlle Clémentine lui tend la main, elle amène une autre personne, c'est-à-dire, un autre esprit, c'est Mme Desmolliens, ils se donnent la main tous les trois, puis se retirent avec grâce et modestie. Mlle Clémentine avec respect reconduit Mme Desmolliens. Il y a tant de savoir-vivre et d'éducation dans ses mouvements que les moins expérimentés reconnurent que cette demoiselle appartenait bien réellement au grand monde.

En ce moment, je priai M. Lucien de vouloir bien me dire où il demeurait lorsqu'il était sur la terre.

Lucien. — A quoi cela vous servirait-il ? Mon adresse vous est inutile.

— Eh bien ! reconnaissez-vous la vérité ?

— Oui, je reconnais bien que je suis mort.

— Dites-moi, monsieur Lucien, votre mort et celle de Mlle Clémentine sont-elles le résultat d'un naufrage ou d'un suicide ?

Lucien. — Nous avons été les victimes d'un naufrage. Dieu nous a punis, il a bien fait.

— Maintenant, monsieur Lucien, il ne faut pas en rester là, il vous reste encore beaucoup à travailler, je vais prier votre guide de vous indiquer ce qu'il vous reste à faire.

Mlle Clémentine. — S'il le veut, moi, je m'engage à lui servir de guide.

Lucien. — Non, merci.

Après cette proposition de Mlle Clémentine et le refus de M. Lucien, ces deux esprits sont partis.

Deuxième tableau.

L'esprit de Mlle Clémentine en partant avait laissé mon sujet moniteur debout. Derrière elle se trouvait la chaise qu'avait occupée Mlle Clémentine, je me disposai à y aller m'asseoir, quand un esprit qui, subitement, venait de s'emparer de mon moniteur, plus habile que moi, me devança en s'y installant lui-même. Content, joyeux de m'avoir fait cette petite plaisanterie, il nous dit en riant :

— La place est prise.

— Que faites-vous là ?

— J'attends un de mes amis qui ne vient pas.

L'esprit se retourne et voit Mme H..... Il reconnaît en

elle son ami qu'il attendait, il dit : — Tiens, ce farceur qui ne me disait pas qu'il était là. — Ils se lèvent tous les deux et marchent à la rencontre l'un de l'autre et se disent : — Allons-nous en d'ici, c'est à y mourir d'ennui.

Si seulement nous avions des cartes, nous ferions un cent de piquet.

— Où êtes-vous donc, messieurs, pour penser à jouer au piquet?

L'ESPRIT H..... — Qu'est-ce que vous me voulez, monsieur?

— Je vous demande où vous êtes.

— Nous sommes dans un jardin où il y a, ma foi, de jolies fleurs. C'est malheureux qu'il y ait un mur de clôture qui nous y retienne prisonniers.

— Quel est votre nom, votre âge et votre pays?

— Alphonse Cordier, âgé de vingt-sept ans, parisien.

— Et vous?

— Moi, je m'appelle Alexandre.

— Quel est votre âge, votre adresse?

— Dis-lui donc, Alphonse, notre adresse, s'il allait nous sauver quelquefois, dépêche-toi.

ALPHONSE. — Moi, j'étais cantonnier.

— Et vous, Alexandre?

— Moi, je dors, il a la langue bonne, lui; il vous racontera à quelle époque nous avons été enfermés ici.

— Voyons, Alphonse, votre camarade désire que ce soit vous qui me racontiez votre histoire, rappelez-vous bien tous vos souvenirs.

— Mes souvenirs? Il me semble que j'en ai de bien tristes.

J'actionne son cerveau pour lui développer la mémoire; il frotte son front, il cherche à se rappeler.

— Non, ce n'est pas possible, c'est un rêve.

— Dites toujours.

— Voilà, j'étais au théâtre avec Alexandre, quand, sur le parcours de notre route, des hommes, des voleurs

nous ont accostés. Nous nous sommes trouvés dans un guet-apens, je me rappelle cette lutte corps à corps ; ils étaient deux pour commencer, puis ils sont arrivés une dizaine.

— Vous rappelez-vous avoir été frappés?

— Nous nous sommes défendus ; Alexandre est tombé le premier ; moi, fou de rage, j'ai voulu le venger et nous avons été bien maltraités tous les deux.

— Quel jour cela vous est-il arrivé?

— C'était un jeudi. — Alexandre souffre. — Tiens, bois ce verre d'eau, ça va te faire du bien.

Alexandre avec beaucoup de difficulté lui répondit : — Ça ne veut pas passer. Oh! c'est fini, je n'en reviendrai pas.

Je dégage la poitrine d'Alexandre ; Alphonse se joint à moi pour le soulager et le magnétise aussi. La respiration rétablie, je crus devoir cesser les passes magnétiques, et je lui demande comment il va.

— Cela va mieux. Oh ! vous m'avez bien soulagé ; et toi, Alphonse, comment vas-tu ?

— Moi ! Oh! ce n'est rien.

— Eh bien! Alphonse, vous rappelez-vous l'année que cela vous est arrivé, et l'époque?

— C'était au mois d'août 1867, nous étions partis pour voir jouer *Peau d'Ane* à la Gaîté, nous avons bien ri ; c'était pour longtemps.

— A quel endroit avez-vous été arrêtés?

Alphonse. — Boulevard de la Villette, en face de la rue de Meaux.

Alphonse se lève avec terreur, il croit les apercevoir. Ils sont dans l'eau, ils cherchent à nous poursuivre. Oui, ils sont là. Je les vois, ils se débattent dans l'eau. C'est un autre qui les a jetés.

— Eh bien! messieurs, je dois vous dire que ces brigands vous ont tués, que vous êtes morts tous les deux, et il y a déjà longtemps ; car vous avez été assassinés au

mois d'août 1867, et aujourd'hui nous sommes en novembre 1873. Ainsi, depuis six ans, vous êtes restés dans cet état, sans comprendre la vérité.

Alexandre. — Si nous étions morts, nous ne parlerions pas.

— Si, messieurs, vous êtes morts et vous me parlez. Vous riez. —Vous ne le croyez pas, je le vois bien. — Eh bien ! si vous vouliez vous donner la peine de regarder vos costumes, vous verriez que vous n'êtes pas habillés comme le sont des jeunes gens, tenez, regardez.

Alphonse et Alexandre se regardent, ils paraissent très-étonnés de se voir sous le costume de dames ; enfin Alexandre dit à Alphonse : — Eh bien ! qu'est-ce que tu dis de ça, toi, hein ? Dis donc, mais réponds-moi donc.

Alphonse. — Est-ce que tu perds la tête ?

Alexandre en pleurant nous dit : — Mon Dieu, comment vais-je faire pour m'en aller, moi qui souffre tant, me voir attifé comme ça, qu'est-ce que l'on va dire?

Alphonse. — Eh bien ! eh bien ! quand tu parleras, ça ne changera rien, tu diras qu'on t'a pris ta culotte.

— Cela ne te fait donc rien à toi ?

— Que veux-tu? *être habillé comme ça ou autrement*, ça vaut toujours mieux que rien, nous dirons qu'on a pris nos effets, et va donc !

— Croyez-vous en Dieu, messieurs?

— Oui.

— Eh bien ! puisque vous croyez en Dieu, voulez-vous ensemble faire une prière ?

— Oui, cela ne peut pas faire de mal.

Alphonse se lève pour me regarder sur la tête. Étonné de ne pas y trouver une tonsure, il dit à son ami et à moi :

— Je croyais que c'était un prêtre.

Alexandre. — Demande-lui qui il est.

Alphonse. — Monsieur, vous parlez comme un prêtre, et cependant vous ne l'êtes pas. Voulez-vous nous dire qui vous êtes?

— Non, messieurs, je ne suis pas un prêtre, mais je suis un spirite.

Ensemble. — Qu'est-ce que cela... un spirite?

— Vous le saurez tout à l'heure, prions.

Après la prière, Alphonse se lève et va dans un jardin :

— Tiens! on dirait des fleurs, et ce sont des lettres qu'il y a dans ce jardin-là. Il y a des arbres magnifiques. — Oh! je n'avais pas aperçu ce chalet.

— Alphonse, dites-moi donc ce qu'il y a d'écrit?

— Ah! voilà : *Crois et espère*. Est-ce à moi que cela s'adresse? C'est singulier, — écrit par des fleurs : L'*avenir est là!* je m'y perds, je suis cependant très-calme, mais j'ai peur.

— Très-bien, je vous remercie; maintenant allez visiter ce chalet.

— Vous avez beau faire, je n'ose pas entrer dans ce chalet. Mon cœur bat... c'est de l'appréhension... ah! la porte s'ouvre.

— Vous allez voir quelqu'un, ne vous troublez pas.

— Oui, une femme voilée! — Oh! mais c'est incroyable, je deviens fou.

— La voyez-vous, cette dame? Regardez, ne craignez rien, vous devez la connaître.

— Je ne puis distinguer ses traits, elle est voilée. Mais cette démarche... je la reconnais... Oh! c'est ma mère. (Il tombe à genoux et regarde par terre.) Voici une tombe... c'est la sienne!

— Qu'est-ce qu'il y a dessus?

— Une pierre surmontée d'une croix.

— Lisez ce qu'il y a d'écrit : l'épitaphe.

— « Ici repose le corps de Mme Cordier, née Eugénie Delorme. »

— Dans quel cimetière êtes-vous?

— Cimetière du Père-Lachaise.

— Vous ne nous avez pas dit la date qui doit être sur la pierre?

— 8 décembre 1852. (C'est bien cela.) Ah! elle est disparue.

— Eh bien! croyez-vous maintenant ce que je vous ai dit : que vous étiez mort, et qu'actuellement nous étions en 1873.

— Je vous remercie, monsieur, de tant de générosité. Merci, mon Dieu, merci, bons esprits. Oh! je vous crois, monsieur, ce que je viens de voir, tout cela n'est pas sur la terre!

— Ah! ah! dites-nous ce que vous voyez?

— Je suis entouré comme de nuages, et je vois passer, à travers ces nuages, comme des feux électriques, et cependant, lorsque ces feux passent, des voix résonnent à mes oreilles. — Elles me disent : — Sois sage et confiant. Oui, — je prierai, je vous le promets, vous que j'entends, et que je ne vois pas. — Non, je ne vois que l'électricité autour de moi.

— Alphonse, nous allons prier les bons esprits pour qu'ils vous accordent le bonheur de voir ceux qui vous parlent.

Après il me dit : — Voici un petit enfant, il désire me conduire, et moi je vais partir avec lui.

— Mais il faut rester pour réveiller Alexandre, puisqu'il croit être endormi.

En ce moment, nos guides lui apparaissent et lui disent aussi qu'il est mort. Pendant ce temps, Alphonse prend l'enfant sur ses genoux, et le regarde de temps en temps, se retourne vers Alexandre et lui dit :

— Regarde, qu'est-ce que tu vois?

— Je ne vois rien. J'appréhende de...

— Connaissez-vous cet enfant que tient Alphonse?

— Oui, oui, il le connaît.

— Tu vois, Alexandre, il te sourit. La joie ne fait jamais peur. Tu n'es pas courageux, tu manques de con-

fiance en Dieu. Crois bien que tu es mort, tu ne peux plus douter maintenant.

— Oui, je crois. Merci, mon Dieu, merci, monsieur.

— Prends la main de cet enfant et pars. Ma tâche est remplie.

Ceci dit, ils partent tous les deux.

Troisième tableau.

Cet esprit a l'air très-affecté, il parle seul, se plaint de son abandon... Voici ce que nous avons pu entendre :

— Oh! oui, tout se prépare pour chacun... et pour moi... rien; tout, jusqu'à ces fleurs qui ferment leurs yeux devant moi... Je ne serai pas fêtée comme les autres. Quel cauchemar! Je n'ai cependant jamais fait de mal à personne. Pourquoi suis-je malade, moi? Tandis que les autres vont être fêtés. Personne ne fait attention à moi. — Tout ce monde m'abandonne, tout ce monde me laisse... Qu'est-ce qui est là? Je vois partout des jeunes filles de mon âge, et moi, je sonde la maison du haut en bas, et je ne vois rien. J'appelle, on ne me répond pas.

— Pourquoi vous désoler ainsi? Dieu n'abandonne personne. Si le monde vous délaisse, pensez à Dieu et priez, et soyez persuadée que vous serez secourue.

— Qui me parle de secours, de consolation?

— C'est un ami qui a entendu vos plaintes, et qui vient pour vous faire espérer. — Voulez-vous me dire qui vous êtes?

— Je m'appelle Maria.

— Vous connaissez donc la fête d'aujourd'hui?

— Non, de demain. Je sais bien la fête qui se prépare, c'est un convoi qui sortira bientôt de la maison.

— Où demeurez-vous donc, mademoiselle?

— A Auteuil, rue de Paris, nº 30 [1].

1. M. L de G. ..., présent à notre séance avec un de ses amis, protesta, en disant : Il n'y a pas de rue de Paris à Auteuil. Je pro-

— Dites-nous l'année dans laquelle nous sommes?

— Oui, en 1865.

— Avez-vous des frères et des sœurs?

— J'ai un frère; j'avais une sœur, elle est morte il y a trois ans, de la même maladie dont je suis atteinte.

— Mlle Maria, mais cette maladie vous a fait mourir aussi, et il y a déjà huit ans; car nous sommes en 1873, le 24 novembre. Vous ne me croyez peut-être pas. Eh bien! si vous voulez, nous allons faire une prière ensemble, et vous verrez la vérité, voulez-vous?

— Oui, je veux bien.

A peine cette courte prière achevée, Maria se lève et s'approche de mon autre sujet, Mme H..... la regarde et me dit :

— Faites-lui donc lever son voile.

— Aller le lui lever, vous.

Maria s'avance vers l'esprit qui animait Mme H....., qui était là, impassible, à attendre, lui prend son voile et le lui lève vivement. O surprise! elle recule épouvantée, en s'écriant :

— Aline, ma sœur! Est-ce que les morts reviennent? Ah! quel cauchemar! Ma sœur, c'est comme un spectre! Oh ! que j'ai peur!

— Ne crains rien.

— Sa voix... je suis perdue... J'ai peur aussi.

— Pourquoi as-tu peur de moi? Tu me fuis, tu vois que tu n'es pas oubliée pour ta fête; comment, tu as peur de moi! je me retire alors, tu veux que je m'en aille?

— Mademoiselle Maria, voici encore une preuve que vous êtes morte; car, vous savez, mademoiselle, que les vivants ne peuvent pas voir les morts. Ainsi, vous êtes à l'état d'esprit, et votre sœur aussi, il faut la croire.

teste à mon tour contre les assertions de M. L de G..... et je lui dis qu'à l'époque dont cet esprit parle, c'était en 1865, et qu'à ce moment-là, la rue de Paris existait, tenant d'un bout à la rue de Lafontaine, et de l'autre à la rue de La Tuile.

Aline s'avança pour lui donner de nouvelles preuves, mais elle se fâche et repousse sa sœur brutalement. — Aline s'en va. Alors je fis quelques reproches à Mlle Maria sur son incrédulité et sa façon peu convenable d'accueillir sa sœur.

— Elle n'a pas besoin de venir m'effrayer avec ses grands yeux, comme si elle voulait m'avaler.

Ce sont ses dernières paroles. Elle partit.

Quatrième tableau.

L'habitude et la pratique m'ont facilité les moyens de reconnaître, à l'arrivée d'un esprit, les causes qui ont déterminé sa mort.

Celui qui se présente est l'esprit d'une personne noyée. Il se débat dans l'eau, refuse mes premiers secours, mais, guidé par un instinct tout naturel, il me saisit la main, et s'y cramponne avec force. Ses premières paroles furent pour exprimer le regret que je l'eusse sauvé.

— Je veux mourir, dit-elle (car c'était une femme); sortie de l'eau, elle tord sa robe.

— Eh bien! il n'était pas trop tôt que j'arrivasse, hein? enfin, je vous ai sauvée.

— Eh bien! monsieur, je ne vous remercierai pas, voilà tout!

— Voulez-vous me dire votre nom?

— Je m'appelle Léontine.

— Savez-vous où vous êtes maintenant?

— Je suis sur la berge.

— Vous n'avez pas l'air bien reconnaissant pour celui qui vient de vous sauver.

— J'ai justement lieu d'être irritée contre vous, puisque je voulais mourir.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai vingt-sept ans.

— Êtes-vous mariée?

— Oui.

— Avez-vous de la famille?

— Oui.

— Comment! vous avez de la famille, et vous avez eu le courage de vous jeter à l'eau?

— C'est pour cela qu'il faut que je meure; mes enfants rougiraient de moi.

— Mais, malheureuse femme, vous ne voyez pas que vous êtes morte? que malheureusement pour vous, vous n'avez que trop bien réussi à vous faire mourir; car vous êtes à l'état d'esprit, je vous dis la vérité; vous y réfléchirez, madame. Tenez, pour vous prouver la véracité de mes paroles, je prie Dieu et les esprits qui nous assistent de vous permettre de voir où vous êtes, pour reconnaître que je ne vous ai pas trompée d'abord; ensuite, pour que cela puisse vous servir à revenir une autre fois près de nous, nous demander nos conseils.

L'esprit voit où il est, il en est stupéfié.

— Ah! je suis perdue! tout ce monde m'a vue. J'ai peur!... Ah! laissez-moi partir.

Elle partit en effet.

SÉANCE SPIRITO-MAGNÉTIQUE.

Du 1er décembre 1873.

SOMMAIRE.

L'esprit de Mlle Maria cherche sa sœur Aline. — Arrivée de l'esprit Mlle Aline. — Conversion de Mlle Maria, son départ. — Arrivée de l'esprit Laloë, sa conversation avec son beau-frère, M. Saint-Ouen; cet esprit ne se croit pas mort. — L'esprit Mlle Amélie de Metz. — L'arrivée des Prussiens, les protégés de Mlle Amélie, sa mort, son réveil et son dégagement. — Elle voit l'esprit obsesseur de Mlle H..... — Elle en a peur. — Arrivée d'un esprit protecteur du groupe. — C'est M. Anatole de Grandidier, ses conseils, ses félicitations. — Fin de la séance à onze heures.

Premier tableau.

Mon sujet assis à la table des médiums, occupé à regarder dans le verre d'eau, fut bientôt endormi. L'esprit d'un prêtre qui, depuis plusieurs séances, continuait de nous rendre visite, venait de s'emparer de lui ainsi que de plusieurs médiums, à qui il voulait donner des communications par l'écriture. Il se présenta aussi dans le verre d'eau de Mlle I..... Alors, sur les recommandations que je fis à nos médiums de ne plus, à l'avenir, s'entretenir avec ce prêtre, il prit plusieurs brochures qui se trouvaient à la portée de sa main, sur la table, et me les jeta à la figure, me donna même des coups en dessous de la table; enfin, j'éloignai cet esprit.

Mon sujet resté libre donna accès à un autre esprit. Celui-ci chercha partout, avant de nous parler. Enfin, je lui demandai ce qu'il cherchait. Voici sa réponse :

— Je ne vois pas ma sœur.

— N'êtes-vous pas mademoiselle Maria?

— Ce n'est pas vous que je cherche, c'est ma sœur. Je veux finir de régler mes comptes avec elle ; car elle est toujours là à me tourmenter, à me faire peur avec ses grands yeux, les revenants ne sont pas beaux.

— Vous rappelez-vous sa dernière visite?

— Est-ce que je m'occupe de ça?

— Il y a huit jours que nous nous sommes trouvés ici ensemble; depuis, qu'avez-vous fait? où êtes-vous allée?

— Mais, je suis restée ici.

— Et vous n'avez rien pris depuis huit jours?

— On n'a pas besoin de manger, quand on est malade.

— Vous croyez toujours être malade, mademoiselle? mais je vous ai déjà dit que vous étiez morte. (Elle rit et ne veut pas me croire).

— Si seulement j'étais restée dans notre jardin, je serais plus heureuse que dans cette chambre, toute seule.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas occupée à lire pendant ces huit jours? Regardez donc l'ameublement de cette chambre.

— Tiens, c'est vrai; voilà des tableaux, je n'avais pas vu non plus cette bibliothèque dans cette chambre.

— Je vous permets d'en examiner les beaux ouvrages.

— Oui, il y a des volumes, œuvres d'Alexandre Dumas, de Frédéric Soulié. Livres des médiums, par Allan Kardec.

— Eh bien! mademoiselle, croyez-vous bien en Dieu?

— J'ai toujours cru en Dieu, je sais bien qu'il y a un Être suprême au-dessus de nous.

— Mais, vous vous obstinez à ne pas me croire, quand je vous dis que vous êtes morte.

— Tant que je ne verrai pas ma sœur, je ne croirai rien. (Elle aperçoit sa sœur Aline.) Elle me regarde avec des yeux hagards, elle a l'air d'un squelette. (Mouvement de frayeur.) Je croyais l'avoir vue.

— Voulez-vous que je l'appelle?

— Non, c'est assez, c'est déjà trop! je ne sais si je dois avoir confiance en vous. Les hommes sont si trompeurs, m'a-t-on toujours dit. Aussi, je m'en suis toujours méfiée, et je m'en méfie encore.

— Je comprends que vous ne puissiez me croire de suite; tant de choses se passent en vous en ce moment, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que je rencontre quelques difficultés de votre part. Mais si vous voulez, nous ferons une prière ensemble, et après je suis certain que vous croirez.

L'esprit se met à genoux pour prier, place sa main devant ses yeux dans la crainte de voir sa sœur. L'esprit se lève, regarde :

— Eh bien! la voyez-vous?

— Oui, je la vois, mais elle n'est plus la même. Comme cela, elle ne m'effraye pas; malgré cela, je ne veux pas aller vers elle, elle tient cependant un beau bouquet.

— Cependant, mademoiselle, vous ne trouverez le bonheur, la paix, la vérité, qu'en allant vous réconcilier avec votre sœur Aline.

Maria s'avance et tend les bras à sa sœur, et lui dit :

— Sœur Aline, je t'en prie, pardonne-moi, tu m'as c ausé une si grande frayeur que je me suis sauvée.

— Allons, approche, viens tout de même.

— Mais, j'ai peur... elle tend la main vers sa sœur, et nous dit : — Oui, en effet, c'était pour moi ce bouquet; oh! il y a quelque chose d'écrit dessus.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit?

— Sainte Catherine, la fête des demoiselles.

— Est-ce tout?

— Elle est partie.

Elle trouve un petit billet dans une fleur. Voici le contenu :

« Ta confiance en Dieu et ton désir de faire le bien

« m'ont fait venir à toi; maintenant que tu as compris ta « situation, la prière fera le reste. Lorsque tu auras ac- « quitté ta dette envers Dieu, tu me retrouveras avec toi.

« Celle qui t'aime,

« Ta sœur Aline. »

— Nous n'avons pas bien entendu les dernières phrases; voulez-vous nous les répéter?

— Oui, je veux bien, mais comment se fait-il? le papier est tout blanc. (Elle cherche.)

— Qu'est-ce que vous cherchez?

— Je cherche ma lettre et mon bouquet; je ne sais ce qu'ils sont devenus, je n'ai plus rien.

Je lui explique l'immortalité.

— Oui, je me souviens... oh! la belle route! je vais partir par là.

— Non, vous ne partirez pas sans que quelqu'un vous accompagne.

— Je marcherai bien seule... Je me rappellerai les paroles de ma sœur... elles me guideront.

— Cela n'empêche pas la prière.

— Eh bien! Allez.

Prière : Dieu tout-puissant, et vous, bons esprits protecteurs, daignez m'accompagner et me guider dans la nouvelle carrière où je vais entrer.

Merci, monsieur, au revoir.

Deuxième tableau.

L'esprit nouvellement arrivé fait lever mon sujet, il se plaint d'avoir froid.

— Il ne fait pas chaud ici.

S'adressant à une dame qui le gênait pour passer, il

lui dit très-poliment : — Pardon, madame, je voudrais bien passer pour entrer dans la salle.

Comme cette dame ne se pressait pas bien vite, il réitéra sa demande, mais cette fois d'un ton plus accentué.

— Laissez-moi, voyons, c'est que vous n'avez pas l'air de vous presser du tout, madame.

— L'esprit se dirige droit à M. Saint-Ouen qui se trouvait ce soir-là à notre séance, il lui prit la main et lui dit :

— Comment ça va-t-il, mon vieux? Voyons, donne-moi donc une poignée de main; tu ne me reconnais donc pas? Comment! tu ne reconnais pas ton vieux Laloë, ton beau-frère? tu as l'air tout triste, qu'est-ce qui t'est donc arrivé?

— Tu ne sais pas que Joséphine est partie pour te retrouver?

— Oh! je ne l'ai pas vue, tu t'es trompé.

— Mais si.

— Pour sûr, je ne l'ai pas vue.

— M. Laloë, votre beau-frère, veut vous dire que sa femme est morte.

— Allons donc, Joséphine?

— Où êtes-vous?

— Mais, je suis dans ma chambre; je m'endormais, quand je t'ai reconnu; je me suis levé, mais tu n'as pas fait attention à moi; qu'est-ce que j'ai fait? Je t'ai suivi, et puis, je te parle, tu ne me réponds pas, et tu as l'air de ne pas me reconnaître; j'ai le visage marqué de la petite vérole; je suis facile à reconnaître, cependant.

— Où demeurez-vous?

— Mais toujours route de Châtillon.

— Quel numéro?

— Ah! vous n'en avez pas besoin, vous.

— Eh bien! monsieur, vous êtes mort.

— Vous plaisantez?

— Vous êtes bien monsieur Laloë ?

— Mais oui, monsieur.

— Savez-vous où vous êtes maintenant?

— Je crois bien que j'ai le vertige pour le moment ; ne m'approchez pas, c'est vous, je crois, qui me faites cet effet-là. Je me vois dans cette chambre, je me vois dans cette boutique ; mon cerveau déménage bien sûr.

— Mais, vous avez fait une maladie ?

— Oui, j'avais la poitrine malade.

— Eh bien ! monsieur, vous êtes mort. Cette maladie-là vous a tué. Voyons, répondez-moi.

— Je ne veux pas vous en dire plus si long, je ue suis pas venu pour vous, je suis venu pour mon beau-frère.

— Comment vous trouvez-vous?

— Voilà mon état naturel, je me retrouve chez Joséphine dans son comptoir. Oh ! oui, vous plaisantez en me disant qu'elle est morte. Mourir ! elle ! Elle se porte trop bien pour cela.

— Asseyez-vous, monsieur Laloé (il ne voit plus son beau frère).

— Pourquoi Saint-Ouen est-il parti sans me dire : au revoir ?

— Tout ceci est le résultat de votre situation.

— Oh ! voyez-vous, quand on a été malade longtemps, on a les idées troublées.

— Si vous vouliez prier avec moi, ce trouble se dissiperait, et vous seriez plus heureux. Vous croyez en Dieu, n'est-ce pas?

— Hum ! Je ne sais pas trop.

— A quelle époque étiez-vous malade ?

— Oh ! il y a longtemps que je suis tombé malade.

J'explique à cet esprit comment nous nous trouvons après la mort, le temps qui a dû s'écouler depuis la sienne, puisque nous sommes en 1873.

— Sapristi, en parlant vous faites du chemin.

— Que dites-vous de cela ?

— Cela se peut bien, je ne dirai pas non.

— Eh bien! voulez-vous prier?

— Ah! ah! ah! Puisque vous le voulez. (Il prie.) Je ne rêve pas, il me semble voir le père Beaumont, c'est une idée, je ne puis pas voir Beaumont, c'est impossible.

— Si, vous voyez M. Beaumont, parce que vous êtes mort aussi.

— Il a cependant l'air de souffrir, non, il n'a pas l'air d'être heureux.

— C'est qu'il est comme vous, qu'il ne se rend pas compte sur sa situation.

— Non, non, non, ce que je crois c'est que mon cerveau se dérange.

L'esprit dit ne plus rien voir.

— Alors, vous pouvez bien vous en aller, vous êtes servi; madame Saint-Ouen, servez-le et qu'il s'en aille.

Il part.

(*Pour la suite, voir la séance du* 19 *décembre, le troisième tableau.*)

Troisième tableau.

L'esprit qui se présente est très-effrayé, il se baisse et écoute. Voici ce que nous entendons.

— Non, non, vous ne passerez pas, retirez-vous, c'est eux, ils arrivent.

L'esprit s'adressait à moi, en cherchant à me faire reculer.

— Qui est-ce qui arrive?

— Taisez-vous, je ne veux pas qu'ils trouvent cette femme ici, elle m'est confiée. Laissez-moi je n'ai pas peur. (L'esprit écoutant.) Ils sont encore loin. (L'esprit écoute encore.) Oh! mon Dieu! pourvu qu'ils ne viennent pas ici.

— Pour qui donc craignez-vous?

— On m'a confié la mère et l'enfant, c'est un secret, j'ai juré que je les rendrais vivants. (L'esprit les couvre avec quelque chose.) Elles dorment sous ces couvertures. La porte est fermée. Oh ! ils approchent, ils rampent le long du mur, ils sont en éclaireurs. Oh ! mon Dieu ! pourvu... Inspirez-moi, je n'ai pas peur, c'est pour eux, s'ils sont tués.

Immédiatement l'esprit pousse un cri effrayant et tombe, il venait d'être tué.

Je ranime cet esprit, ses premières paroles sont pour s'occuper de ses protégés.

— Ils ne sont plus là... partis...

— J'ai entendu ce cri effrayant, votre appel. Me voici : avez-vous besoin de secours? Oui, n'est-ce pas?

— Les Prussiens m'ont frappé à la tête. Où suis-je? Oh! dites-moi que je n'en mourrai pas, monsieur.

— Non, vous n'en mourrez pas, j'en suis sûr.

— Vous me promettez qu'ils sont sauvés; quelque chose chose me dit qu'ils ont péri.

— Qui êtes-vous?

— Nous sommes dans un moment où on ne se fait pas connaître.

— Quel est votre pays?

— Metz?

— Ayez l'obligeance de me dire votre nom.

— Je suis M[lle] Amélie, mais cette demeure n'est pas la mienne.

— Où sont vos parents?

— Je suis orpheline.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai trente ans.

— Êtes-vous assez forte pour apprendre la vérité?

— De quoi? oh! parlez vite. Vous les avez sauvés.

— Ce n'est point d'eux dont je veux vous parler, c'est de vous même, je veux vous dire que vous êtes morte.

— Pas encore, mais bientôt, si je pouvais seulement les voir.

— Quand on est dans la peine, privé de ses parents, de ses amis, que l'on est seul, il nous reste encore un espoir, une consolation, Dieu et la prière.

— Oui, moi aussi, je vais prier, (elle se jette à genoux,) pour mes protégés, et pour être éclairée sur ma situation.

Mlle Amélie, après la prière, nous dit :

— Pourquoi suis-je au milieu de ce champ de bataille? Tous ces cadavres m'effrayent.

— Cherchez si parmi tous ces morts, vous ne trouverez pas quelques personnes connues.

— Ils l'ont tuée, lui aussi. Oh! Ils n'ont plus besoin de vivre, mes protégés, s'ils voyaient le mari et le père de cet enfant; l'autre me touche, c'est celui-là qui me disait protéger leur fuite, c'est lui qui m'a dit qu'il y avait moyen de les sauver. Qu'est-ce que j'ai dit? Non, non, il n'a rien fait, il n'a rien dit.

— Rassurez-vous, mademoiselle Amélie, les paroles que vous a arrachées la douleur ont été entendues par des amis, ne craignez rien de ce côté pour vos protégés. Au contraire, nous sommes des frères et non des espions. Tenez, mademoiselle, nous allons encore prier, pour vous sortir de ce champ de carnage!

Elle prie; après la prière, elle nous dit : — Oh! j'éprouve du bien-être de ne plus voir ces cadavres, je crois que le coup que j'ai reçu est vraiment mortel, je ne me crois pas encore morte, mais je crois que cela ne tardera pas.

J'explique à Mlle Amélie l'état où nous sommes, et où nous nous trouvons après la mort.

— Oh! je suis dans cette neige, je vois tous ces cadavres et je ne puis les soulager.

— Mademoiselle, nous allons recommencer une prière, et cette fois, il faut prier du fond du cœur pour que Dieu

et les bons esprits vous éloignent de ces tristes tableaux et vous fassent connaître votre véritable situation.

Après la prière, elle nous dit : — Oh ! que ces changements me paraissent singuliers ! Je ne sais plus où j'en suis, me voici dans un jardin. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je deviens donc folle ?

— Non, mademoiselle, c'est le réveil de l'esprit, car votre corps est mort réellement.

— Ah ! puissiez-vous dire vrai ! car la vie me pèse.

Elle se lève.

— Ce jardin, mais, je le reconnais ; mais, c'est leur demeure, cette maison, c'est la leur. Comment se fait-il ? Cette maison semble habitée. Cependant j'avais tout clos. Tiens ! C'est ouvert. J'entends Georges, Blanche. Oh ! non, c'est une idée, ce n'est pas eux que j'entends.

L'esprit voit quelqu'un (lui tend la main).

— Madame... oh ! madame, je vous en prie, répondez-moi, parlez-moi de Georges.

— Les connaissez-vous ?

— Si je les connais, moi qui les croyais morts, les voila ! Suis-je donc défigurée par mes blessures, ils ne me reconnaissent pas.

L'esprit prend quelque chose dans son corsage.

— Tiens ! regarde, Georges, voilà ton portrait ! Rien, ils ne me reconnaissent plus.

— Mademoiselle Amélie, mais ils ne peuvent plus vous voir, puisque vous êtes à l'état d'esprit.

— Oh ! ils peuvent bien venir près de moi, l'enfant est gai, joue... ils sont sauvés, ils sont bien heureux. Voilà qu'elle sort de chez elle, — elle est bien triste. — Oui, elle est bien triste, — elle est en deuil, — pauvre femme, je crois qu'elle est folle ! Tiens, elle a disparu — Je sais bien qu'elle doit être sa promenade maintenant. — Je sais où elle va, — elle marchera longtemps et ne le trouvera pas. Elle est folle, mon Dieu ! me voici encore seule dans une pièce, pourquoi tous ces mystères ?

— Voulez-vous vous rendre au cimetière de votre pays?

— Oh! les Prussiens, je les sens là. Ce n'est pas un cimetière, c'est un monceau de terre, où on a fait une fosse, je reconnais plusieurs corps dedans.

L'esprit reconnaît le sien.

— Voilà un mot d'écrit.

— Lisez ce qu'il y a d'écrit.

— Mort aux traîtres! et que celui qui passera là foule ce tertre, car il recèle des misérables. Je ne sais pas trop lesquels sont misérables, il se trouve dans le fond un Prussien, deux Français, une dame aussi, un homme en blouse que j'ai vu fuir lorsque je défendais ma porte, il est là, et moi après. Comment se fait-il que je sois restée si longtemps dans cette ignorance? Je croyais bien à l'âme, mais je ne savais pas qu'étant mort, on pouvait parler; mais vous êtes donc mort aussi, vous qui me parlez?

— Non, moi, je ne suis pas mort, mais vous, vous l'êtes.

— Cependant, je me sens et je vous parle, tout comme vous, tenez, touchez là.

Je donne à cet esprit toutes les explications nécessaires à son dégagement et je lui fais voir où il est.

— Ah! que de monde! que veut dire tout cela? Une société, oui, une société de spirites, quelle est donc cette religion?

— C'est la religion naturelle.

— Oui, oui, je me souviens d'avoir entendu parler de cela. (L'esprit se lève.) Je vois un monsieur près de cette dame, il doit lui causer de la peine, il a l'air bien entêté, il s'obstine à rester près d'elle, c'est un esprit obsesseur. Oh! il me regarde avec de vilains yeux.

— Comment est-il.

— Assez beau, il a un costume de velours, il a des armes à sa ceinture, c'est tout chamarré d'or, il est coiffé d'une toque en velours avec une plume, culotte courte,

des souliers avec des petits nœuds dessus : ça doit être un prince, je ne voudrais pas qu'il approchât près de moi, pourvu qu'il ne me voie pas.

— Ne craignez rien, nous sommes là pour vous protéger.

— Oh! il a l'air terrible, il a une volonté de fer.

— Est-il seul ?

— J'en vois plusieurs avec lui, ils ont de grandes collerettes. Ah! son rire me fait peur. Son costume annonce un grand prince. Je ne veux pas qu'il me voie, il me fait si peur.

J'explique à l'esprit ce qui lui reste à faire pour être heureux dans le monde des esprits. Je vais appeler votre guide et vous remettre entre ses mains.

Après l'évocation :

— Oh! quel bel ange! Viens, Amélie, suis-moi. Bonsoir, monsieur, bonsoir, mes amis.

8 *décembre* 1873.

La séance de ce jour ne nous offre rien de bien intéressant. Mon sujet, Mme G....., étant malade des suites d'une amygdalite, gardait le lit depuis déjà six jours. Nous étions en séance quand, vers les dix heures, on vint me chercher pour me rendre auprès d'elle. Elle venait, quoique malade, d'être endormie par les esprits amis, pour donner accès à deux esprits naufragés de la *Ville du Havre*.

Je leur ai bientôt appris la vérité sur leur situation. Je hâtai leur départ pour délivrer mon sujet qui était faible et souffrant, et je priai les bons esprits de veiller à ce qu'aucun autre esprit ne vînt.

Je quittai mon sujet pour me rendre au milieu de mes amis qui m'attendaient pour organiser une chaîne magnétique afin d'éloigner l'esprit obsesseur de Mme H.....

La séance se termina sans autre incident.

SÉANCE DU 15 DÉCEMBRE 1873.

SOMMAIRE.

Deux sujets sont présents à cette séance. Ils sont endormis tous les deux. — Arrivée de deux esprits, un le meurtrier, et l'autre la victime. Leur refus de donner leur nom. Conversion de l'esprit victime. Leur départ. — Arrivée de l'esprit Mlle Amélie et de celui de sa mère. Leur entretien. Prière et pardon. Leur réconciliation. Leur départ. — Arrivée des esprits des dames Charpentier et Saint-Ouen. Entretien de cette dernière avec son mari présent à la séance. Exhortation au spiritisme, encouragement, ses promesses, leur départ. — Arrivée de trois esprits naufragés de la *Ville du Havre*, Francis, le matelot, Mlle Angèle et sa mère. — Arrivée de l'esprit du curé entêté.

Premier tableau.

Pendant que les médiums écrivaient à la table, mon moniteur est endormi par les esprits et essaye d'endormir mon deuxième sujet qui résiste ; enfin, sur mon exhortation, elle cède et consent à dormir. Mon moniteur prie M. C..... de lui aider, et, sous leurs efforts, mon deuxième sujet dormit bientôt. Ces deux sujets étant prêts, nous remarquâmes bientôt la présence d'esprits nouvellement arrivés, et je me décidai à leur faire quelques questions. Je m'adressai d'abord à celui qui animait mon moniteur, que j'appellerai le meurtrier, et je lui dis :

— Que venez-vous faire ici ?

— Je ne m'occupe pas de vous. (Il réfléchit.)

— Dites-nous qui vous êtes?

— Je suis un jeune homme qui ne vous craint pas.

En ce moment, mon deuxième sujet eut comme un mouvement de frayeur. Ces deux esprits venaient de se reconnaître ; je m'en aperçus, et je lui demandai s'il connaissait ce jeune homme.

— Oui, je le connais, dit l'esprit meurtrier.

— Dites-nous alors quelle est cette personne.

— C'est une dame.

M'adressant à sa victime qui animait Mme ***, je la priai de me donner quelques renseignements sur cet esprit; mais cette personne étant encore sous l'influence de cet esprit meurtrier, n'osa pas me donner de renseignements ; celui-ci s'en aperçut et sourit orgueilleusement de l'effet qu'il produisait sur cette dame.

— Croyez-vous en Dieu? dis-je à l'esprit meurtrier.

— J'ai bien autre chose à faire.

— Savez-vous que vous êtes mort?

— Cela viendra.

— Voyons, dites-nous votre nom, monsieur.

— Monsieur, s'empresse de me dire sa victime, il s'appelle Théodore.

— Merci, madame.

— Eh bien, monsieur Théodore, voulez-vous maintenant me dire votre profession?

— Vagabond.

— Vous avez dévié de la bonne voie.

— Je ne m'en plains pas. Après tout, mon existence n'est pas trop malheureuse.

— Mais maintenant, n'avez-vous pas bien du regret d'avoir mené une vie si malhonnête?

— Mais mon existence n'est pas malhonnête, et je vous déclare n'avoir aucun repentir.

— Quel âge avez-vous?

— Trente-trois ans.

— Savez-vous en quelle année nous sommes?

— Nous sommes en 1855.

— Nous sommes en 1873, et voilà dix-huit ans que vous êtes mort.

— On dirait que j'ai affaire à un fou.

L'esprit de sa victime me dit : — Méfiez-vous, monsieur, c'est un vaurien, il cherche à vous faire du mal.

— Voulez-vous vous taire, vous? (Théodore seul). Comment diable se fait-il que moi, qui ne suis point un lâche, je ne puisse rien contre cet être-là? C'est à moi que l'esprit Théodore fait allusion.

M'adressant alors à sa victime, je l'engage à prier pour se soustraire à ce mauvais esprit. Après avoir fait prier cette dame, elle se reconnut et nous demanda :

— Où suis-je? Dans une chambre. Qui m'a amenée ici?

Théodore écoute les instructions que je donne à sa victime, et tout en riant dit :

— La voilà convertie, il se moque d'elle.

Madame sa victime reconnaît qu'elle est morte, et qu'elle a assez souffert.

— Avant de vous retirer, madame, dites-nous votre nom.

— Non, c'est inutile.

Théodore répond pour elle et nous dit :

— Elle s'appelle la belle Henriette.

— Ah! continuez de nous parler, et dites-moi ce qui s'est passé entre vous deux.

— Vous me bassinez, vous, je ne vous dirai rien.

Après cette phrase excentrique, ils partent tous les deux.

Deuxième tableau.

L'esprit qui vient de s'emparer de mon sujet moniteur se plaint du froid ; je le réchauffe magnétiquement, puis, se trouvant mieux, cet esprit se lève et va vers notre

deuxième sujet, tombe à ses genoux, en s'écriant : — Ma mère, grâce!...

Cet esprit venait de reconnaître sa mère.

— Oui, je te pardonne.

— Madame, vous êtes la mère de cet esprit?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! dites-nous son nom, s'il vous plaît?

— Elle s'appelle Amélie.

Pendant ces quelques paroles échangées entre la mère et moi, Amélie s'était retirée et semblait vouloir partir. Sa mère lui dit : — Comment? tu me quittes déjà? Amélie écoute, regarde sans répondre, elle semble bouleversée. Alors je lui demandai pourquoi elle se retirait, et qu'elle ne restait pas plus longtemps auprès de sa mère?

— Il me semble que son pardon est bien froid.

— Vous vous trompez, mademoiselle, j'en suis sûr.

— Allons, approche et ne crains rien. Est-ce qu'une mère ne pardonne pas toujours à son enfant?

— Oh! où sommes-nous? Cette chambre n'est pas la nôtre!

— Madame, voulez-vous nous dire qui vous êtes?

— Monsieur, je m'appelle Mme Deviller.

— Comment se fait-il que vous ayez été séparées l'une de l'autre?

AMÉLIE. — Oh! c'est toute une histoire, histoire bien triste.

— Voulez-vous me raconter cette histoire?

— Pourquoi faire revenir sur le passé?

— Tu peux le dire, je te le permets, allons, du courage.

— Mademoiselle Amélie, avant de rien entreprendre, dites-nous si vous croyez en Dieu, et si vous y avez confiance.

— Oui, autrefois, mais j'ai oublié Dieu pour faire ce que j'ai fait.

— Mademoiselle, il faut avoir confiance en lui, tenez, si vous le voulez bien, nous allons faire ensemble une petite prière pour que Dieu et les bons esprits vous donnent la force et le courage de nous raconter votre histoire, quelque pénible qu'elle soit.

(Après la prière.)

— J'avais seize ans, lorsque je quittai ma famille pour un motif que vous devez bien penser, la débauche ayant envahi tout mon être, je devins une femme de mauvaise vie. Cela dura pendant dix ans, et, conséquence inévitable, je mourus à la Pitié. Maintenant, monsieur, que vous savez qui je suis, quittez-moi, une main honnête ne doit pas toucher la mienne.

— Votre repentir me touche, et me paraît sincère, et loin de vous abandonner, c'est que je m'intéresse à vous; donnez-moi votre main ; allons, vite; la mienne ne fuira pas la vôtre. Dieu et les bons esprits nous disent : Tendez une main charitable au repentir. Soyez donc, Mademoiselle Amélie, la bienvenue parmi nous, et ayez la complaisance de nous dire à quelle époque vous êtes morte, puisque vous savez être morte.

— Oui, je sais bien que je suis morte, mais vous dire combien de temps s'est écoulé depuis, je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je me rappelle très-bien les dernières paroles qui furent prononcées près de moi, lorsque j'étais sur mon lit de mort : *encore une misérable de moins*. Je n'étais pas née pour finir mes jours à l'hôpital. Depuis que j'ai compris ma situation, je suis toujours poursuivie; il me semble que je suis toujours à la veille de tomber dans un abîme profond :

— Eh bien! mademoiselle, prions encore! Dieu aura pitié de vous.

Après cette prière, elle est saisie de frayeur et de surprise, pousse un cri en me disant :

— Oh! retirez cet enfant... Dieu! que sa présence me fait du mal ! Non, je ne m'attendais pas à cela!

— Le connaissez-vous?

Elle tremble et se cache le visage ; elle tombe à genoux puis elle dit :

— Oui, je l'ai tué, cet enfant ; c'est mon châtiment! Est-il possible qu'après la mort, on souffre autant. Apprenez, monsieur, que cet enfant, je l'ai tué dans mon sein c'est ce qui est cause de ma mort.

L'esprit, jusqu'à ce moment, s'était cru seul avec moi et sa mère, mais après le récit de l'histoire de ses malheurs, immédiatemeut les esprits lui ouvrirent les yeux, et elle se vit au milieu d'une nombreuse société. Alors le délire, la honte, le trouble viennent mettre le comble à ses douleurs déjà profondes, et je crus devoir prier la société de faire immédiatement la prière des esprits repentants. Nous la fîmes, en effet, et mademoiselle Amélie, à genoux, abîmée dans une douleur profonde, répétait mot à mot la prière que récitait Mlle E...... .

Ensuite, Mlle Amélie se lève et nous dit en nous serrant la main, à Mlle E..... et à moi : — Merci, monsieur, merci, madame, merci, mes amis. Ces paroles m'ont fait beaucoup de bien.

Amélie. — Où est ma mère? Je voudrais la voir.

— Viens, mon enfant. (Elle la presse contre sa poitrine). Tu comprends maintenant combien tu nous as fait souffrir. Maintenant, remercie monsieur.

Amélie. — Merci, mon sauveur.

— Non, madame, ce n'est pas moi que vous devez remercier, mais Dieu et les bons esprits qui sont les seuls auteurs de votre délivrance.

Amélie. — Mais, ma mère, tu n'es pas morte, toi! Tu n'as pas quitté la terre.

— Si, mademoiselle Amélie, votre mère est morte de chagrin.

Mme Deviller. — Je vous en prie, monsieur, elle a assez souffert, ne parlez plus de cela.

Amélie. — Où vais-je aller maintenant? J'ai hâte de réparer le mal que j'ai fait.

— Ne vous tourmentez pas, mademoiselle ! je vais appelez votre guide, il vous dira ce que vous devez faire.

Amélie. — Merci, monsieur, de m'avoir éclairée ! Je pars, et lorsque j'aurai conquis le bien-être, je reviendrai.

— Attendez, ne partez pas seule.

Amélie. — Je ne suis pas seule, une main m'est tendue et j'ai hâte de la prendre... Au revoir !

Troisième tableau.

Nos deux sujets sont endormis (ce sont des dames), c'est-à-dire qu'elles sont prises en même temps par deux esprits amis.

Mon moniteur s'approche et parle bas à l'oreille de mon deuxième sujet et j'entends ces mots : — Où est-il? Est-ce lui qui est là?

— Tu ne le reconnais pas ? C'est lui, c'est M. Saint-Ouen.

— Si, mais je suis émue, j'ai peur, je n'ose pas.

— Allons, du courage.

— Tu vas m'accompagner, n'est-ce pas? donne-moi la main. Du reste, c'est toi qui m'as toujours guidée.

— Va, dis-lui bonjour.

L'esprit avec émotion s'approche de M. Saint-Ouen lui prend la main et lui dit : — Mon ami, je suis ta femme, Mme Saint-Ouen, voici Mme Charpentier, ta belle-sœur. (Elles donnent une poignée de mains à M. Saint-Ouen.) Mme Saint-Ouen, assise en face de son mari, lui tient la main, et comme Mme Charpentier en parlant à M. Saint-Ouen lui avait dit : Bonjour monsieur ; Mme Saint-Ouen la reprit en lui disant : — Pourquoi que tu ne lui dis pas : mon beau-frère ?

Mme Saint-Ouen, à son mari. — Écoute, mon ami, tu sais que je t'ai toujours bien aimé ; eh bien ! si tu veux me rendre bien heureuse, c'est de continuer à venir ici, je sens ton émotion, cela me fait quelque chose. Notre séparation a été pénible pour toi, mais c'était une épreuve, tu as été amené ici par des amis ; tu connais aussi un ami qui s'est dévoué au spiritisme, fréquente-le souvent. Étudie, assiste aux séances spirites, et plus tard tu écriras, car tu possèdes cette médiumnité. Lorsque j'étais ici. il y a quinze jours, Laloë est venu près de toi, j'aurais été heureuse de te parler, mais tu étais trop ému. Ce soir, il n'est pas ici, cependant je lui en avais inspiré la pensée. Oh ! ne te tourmente pas, je suis toujours aimée, je le sais.

S'adressant à Mme Charpentier, qui était restée debout pendant sa conversation, elle lui dit : — Pourquoi ne dis-tu rien à M. Saint-Ouen ?

— Je désire que vous ameniez ici Mme Lemoine, car elle possède aussi une médiumnité que nous aimerions à voir se développer. (M. Saint-Ouen promit de l'amener.)

Mme Saint-Ouen. — La première fois que je suis venue ici, si je t'avais vu moins ému, je t'aurais parlé, et tu m'aurais mieux reconnue, car je t'aurais parlé un langage de la terre. Je dois te dire que je me suis vue enterrer ; je vous ai suivis, la douleur que tu éprouvais, celle de mes enfants que je ressentais, m'était bien pénible, car je ne comprenais pas. Le lendemain, je fus amenée ici, où l'on m'a instruite sur ma situation ; une demoiselle. une amie que j'avais vue, m'en avait facilité les moyens ; c'est cette dame qui me prête encore ce soir ses organes pour te parler; depuis, j'ai compris et avancé.

Courage, mon ami, nous ne sommes pas seuls sur la terre, surtout lorsque nous avons connu cette belle religion du spiritisme. Oh ! combien ceux qui meurent initiés à ses croyances sont exempts de tourments et de peines ; je ne t'ai pas quitté depuis mon départ, je suis

toujours près de toi. Deviens bon spirite, aie confiance, travaille, tu seras tout surpris de recevoir les conseils de tes amis et de ton épouse.

— Je reviendrai aussi ici, car je suis heureuse au milieu de vous.

Au revoir, mon ami, bonjour, monsieur, bonjour, mes bons amis.

(*Pour la suite voir la séance du* 19 *janvier, troisième et quatrième tableau.*)

Quatrième tableau.

Cet esprit, par les organes de mon moniteur, arrive à nous en nageant, il est ballotté par les flots, ondule comme eux de gauche à droite et de droite à gauche, tourne sur lui-même, enfin il finit par saisir un cordage, se hisse après, il monte, monte toujours, son corps se balance dans le vide sans trouver un appui; enfin, fatigué, épuisé, il tombe à la mer. Il était mort. Je le ranime, il revient à lui, et se croyant toujours à la mer, il prie tout haut : Vierge des flots, priez pour moi! Petit à petit, son trouble se dissipe, et il se croit sauvé, il aperçoit se débattant à la mer une autre personne.

C'était l'esprit d'une dame naufragée aussi, qui animait mon deuxième sujet.

Le matelot s'approcha d'elle, la saisit, l'attira tout doucement, il la posa sur un rocher. A cet instant ils tombent tous les deux foudroyés. Je les ranime, je les réveille. Le matelot recouvre vivement sa lucidité, il encourage cette dame, se questionne.

Le matelot. — Où sommes-nous? Sur un rocher. — Pourquoi la mer ne nous a-t-elle pas jetés à la côte?

La dame. — Oh! mon Dieu! qu'allons-nous devenir?

Le matelot. — Courage, madame, tant que je vivrai,

je ne vous abandonnerai pas. Je ne suis qu'un pauvre matelot et ma protection est faible, cependant je ne vous quitterai plus.

— Courage, mes amis, courage, leur dis-je, j'arrive à temps pour vous sauver !

Ils sont très-étonnés d'entendre quelqu'un leur parler, alors ils me firent cette demande :

Le matelot. — Qui êtes-vous, monsieur? Je ne vous connais pas pour être du navire; non, vous n'en étiez pas. Dieu seul vous envoie près de nous. C'était donc un châtiment pour nous, puisque la mort nous a épargnés.

Je les priai de m'accompagner dans une prière faite à leur intention, ce qu'ils firent.

— Quel navire montiez-vous?

— Nous étions sur la *Ville du Havre*.

— Voulez-vous me donner quelques détails sur ce grand malheur?

— Je ne puis vous les donner, cela regarde mes chefs.

— Mes pauvres amis, il faut que je vous apprenne que vous ne faites plus partie de ce monde, car vous êtes morts. Ici, vous êtes à l'état d'esprit. Votre corps a été noyé. Vous en êtes débarrassés ; c'est ce qui vous permet de venir parmi nous.

— Moi, qui croyais avoir sauvé madame! expliquez-moi donc, monsieur, comment nous sommes sur ce rocher? Si nous sommes morts, comme vous le dites, il me semble que ce rocher aurait disparu.

— Mon ami, si vous le voulez bien, nous allons prier les bons esprits pour vous sortir de là.

Ensemble. — Nous voulons bien, prions.

(Après la prière.)

Le rocher est transformé en palais.

La dame. — Que signifie ce changement?

— Madame, n'ayez pas peur; le vieux Francis ne vous quittera pas.

— Madame, voulez-vous me dire votre nom ?

— Je suis Américaine ; où est ma fille ?

FRANCIS. — Elle est sauvée, oui, madame, le vieux Francis ne ment pas.

Je leur explique ce qu'est la mort.

FRANCIS. — Je vous crois, monsieur, et cependant tout me paraît mystère, tous ces nuages me font un singulier effet. Moi, qui croyais qu'on ne pouvait jamais les atteindre. — On m'appelle, je reviendrai, j'entends les flots, quelqu'un se débat par ici.

Francis quitte sa place, s'approche et plaçant sa main en abat-jour sur ses yeux, il sonde l'abîme. Il voit quelqu'un, vivement il saisit un cordage et le lance à la personne qu'il aperçoit emportée par les vagues. Celle-ci a saisi le bout du cordage, car nous voyons Francis ramener à lui le cordage avec beaucoup de précaution, puis se baisser, lever quelqu'un dans ses bras, avec respect et délicatesse, l'asseoir sur sa chaise en disant : — Encore un de sauvé ! merci, mon Dieu ! monsieur, je me retire, occupez-vous de mademoiselle (il lui cède sa place).

LA DEMOISELLE. — Oh ! que j'ai peur !

Elle se met à genoux et dit : — Si tu savais comme cette eau de mer me brûle ! où vais-je aller ? Je préfère mourir dans les flots. Où est le navire ? où est ma mère ?

— Mon Dieu ! mon enfant, elle est morte, elle est noyée.

LA DEMOISELLE. — Cette eau, cette mer me fait peur. Si je ne m'étais pas embarquée ! Oh ! mais je n'aurais pas pu quitter ma mère.

— Je prends la main de sa mère, et je la lui place dans la sienne ; à ce contact, elle dit :

— Une main ! quelle est donc cette main ? Je la sens et je ne la vois pas, je suis donc devenue aveugle, où suis-je ? Seule ici ! Je vais être la proie de quelque bête sauvage. Grâce, mon Dieu, grâce ! mais quelle est donc cette main ?

— C'est celle d'un ami (c'était la mienne), courage, vous êtes sauvée ? Ne vous troublez pas.

— Un ami ! dans ces lieux déserts ! Merci, mon Dieu, je suis aveugle. L'eau de la mer brûle-t-elle donc ainsi les yeux ?

— Voulez-vous me dire qui vous êtes, mademoiselle ?

— Je ne suis pas Française, en français mon nom est Angèle.

— Vous étiez aussi sur la *Ville du Havre ?*

— Oui, j'ai été sauvée par un matelot ; mais il a péri, cet homme dévoué. Et moi, je suis rejetée sur ce rocher... et aveugle ! J'aimerais mieux mourir.

— Mais mademoiselle Angèle, vous aimeriez mieux mourir, dites-vous, mais vous l'êtes morte, dans ce naufrage vous avez péri.

— Non, je ne suis pas morte, on m'a sauvée, mais je suis sur la plage maintenant.

— Est-ce que vous n'êtes pas déjà venue ici ? Vous vous appelez bien Angèle, n'est-ce pas?

— Oui, Angèle c'est mon nom, j'avais deux sœurs, mon père, ma mère et mon grand-père, que sont-ils devenus ?

— Me reconnaissez-vous ?

— Vous, monsieur, je ne vous vois pas, mais il me semble ne vous avoir jamais entendu.

— Angèle, vous allez prier avec moi, afin que les bons esprits viennent à votre aide.

Elle prie ; après, elle entend un esprit qui lui parle.

— Angèle se retourne du côté d'où vient cette voix, et dit : C'est vous, Francis, je ne vous vois pas, je suis donc aveugle, oh ! mon Dieu !

Sa mère s'approche d'elle, et lui dit, en ouvrant les yeux : — Courage, ma fille, nous sommes sauvées.

Et d'un élan commun et spontané, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, se tenant enlacées un instant.

Angèle se dégagea la première, et demanda à sa mère :
— Et père, où est-il? dis, mère, on vient de me dire que j'étais morte.

Elle le voit et le comprend. Elle cherche, nous montre du doigt quelque chose en nous disant : « Là, un cadavre. »

— Le connaissez-vous?

— Oui, c'est celui de mon père, mais ne dites rien, il faut que ma mère l'ignore, ne le lui dites pas; prions, mère, peut-être qu'il sera sauvé? Elles prient toutes les deux.

Angèle. — Il ne viendra pas, il aura été sauvé, courage, mère, ne te désespère pas.

Je veux lui parler encore de sa situation, elle m'arrête et me dit : — Merci, monsieur, je comprends. Je vais m'occuper de lui, le préparer pour qu'il souffre moins; prions encore avant notre départ, car nous partirions seules, et nous avons besoin d'un guide. — Elles prient.

— Au revoir, ma mère, tu vas suivre ce sentier avec cet ami que voici; quand nous aurons rempli notre mission nous reviendrons.

Au revoir.

SÉANCE SPIRITO-MAGNÉTIQUE

Du 22 décembre 1873.

SOMMAIRE.

Soins magnétiques au fils de mon sujet. — Conseils par mon deuxième sujet en sommeil magnétique. — L'esprit Jacques. — L'esprit Mme Bernard.

Premier tableau.

Mme G....., à peine remise, encore dans sa convalescence, est absente ce soir. Elle est retenue près de son fils, atteint d'une méningite. Mlle E..... ouvre la séance en mon absence. Je me rendis près du fils de Mme G..... pour exécuter les avis de l'esprit du docteur Lemoine. A neuf heures et demie je rentre à la séance. Mlle E..... occupait ses auditeurs par une lecture. Alors je priai M. C..... d'endormir Mme H....., et moi, j'essayai d'endormir Mlle I..... Je réussis, mais à peine endormie, elle fut réveillée deux fois de suite par de violentes décharges électriques. « On me réveille, » me dit-elle, et en effet, Mme H....., étant endormie, nous dit : — C'est vrai, le curé qui a l'habitude de venir vous gêner dans vos travaux depuis quelques semaines est là. C'est lui qui ne veut pas qu'elle dorme. Il est heureux, il s'est vengé. Ils sont plusieurs qui lui viennent en aide, pour détruire l'influence de vos fluides.

Après avoir remercié Mme H..... des indices précis qu'elle venait de me donner, je la priai de vouloir bien céder sa place à l'un ou à l'autre des esprits souffrants qui étaient là.

La place ne fut pas longtemps inoccupée, car je remarquai bientôt l'arrivée d'un esprit. Voici mon entretien avec lui :

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici?

— Je n'ai pas l'intention de me faire connaître.

— Dites-moi au moins si vous êtes une dame ou un monsieur?

— Oui, vous le voyez bien.

— Dites-moi votre nom, s'il vous plaît?

— Pourquoi me demandez-vous mon nom? Je ne sais si je dois vous le dire. Vous êtes peut-être un intrigant.

— Non, je ne suis pas ce que vous pouvez supposer : ayez confiance en moi, cela vous amènera à avoir aussi confiance en Dieu.

— Eh bien! je vais vous dire mon nom, je m'appelle Jacques. J'ai vingt-deux ans.

— N'avez-vous pas été malade?

— Si, j'ai eu une fluxion de poitrine, et un violent point de côté, et je l'ai encore, tenez, c'est ici. Il montre le côté avec sa main.

— Eh! ce n'est rien ça, je vais vous guérir.

— Vous êtes donc médecin?

— Oui.

— Vous savez, je ne veux pas être saigné.

— Non, ce n'est pas mon habitude, je ne saigne jamais.

— Qu'allez-vous donc me faire?

En quelques insufflations chaudes je lui enlevai son point de côté.

— Qu'est-ce que vous m'avez donc fait? Je ne sens plus rien.

— De quel pays êtes-vous?

— Je suis Champenois, mon pays est Châlons.

— On a dû vous parler de Dieu, chez vous?

— Ah! on va à l'église par curiosité dans mon pays.

— Savez-vous en quelle année nous sommes?

— Oui, en 1865.

— Jacques, cette maladie vous a fait mourir en cette année 1865. Aujourd'hui nous sommes en décembre 1873.

— Ah! mâtin, cela m'aurait duré longtemps.

— C'est parce que vous êtes mort. Vous êtes resté dans le trouble depuis ce temps-là.

— C'est pour rire que vous me dites cela; j'ai peur; c'est effrayant tout ce que vous me dites là.

— Tenez, Jacques, faisons ensemble une prière, nos amis, qui sont dans le monde des esprits, viendront, j'en suis convaincu, confirmer le récit que je viens de vous faire sur notre existence après la mort.

(Il a prié.)

— Oh! voici quelqu'un, cette personne s'approche, je la connais, c'est ma mère.

L'esprit est très-ému.

— Voici une route, me dit-elle, il faut que tu la suives; va, tu trouveras quelqu'un pour te guider.

— Eh bien! croyez-vous être bien mort maintenant?

— Oui, je le crois, puisque je vois ma mère, mais je vous déclare que jamais je n'avais entendu parler de ces choses-là. Pourquoi que l'on ne nous dit pas ces choses tout de suite? Jamais les prêtres ne m'ont expliqué l'avenir comme vous. On a tort, puisque l'on nous trompe.

— Oui, l'on nous trompe, on ne vous a jamais dit non plus qu'il vous faudrait revenir sur la terre, dans une nouvelle incarnation.

— Quoi! revenir encore sur terre! oh! que vos paroles m'intriguent!

— Oui, mon ami, le méchant, le jaloux, l'avare, l'or-

gueilleux, tous, suivant nos imperfections, nous sommes obligés de revenir sur la terre pour nous corriger de nos défauts, en subissant nouvellement les épreuves dans lesquelles nous avons déjà faibli.

— Mais, monsieur, je ne me rappelle pas avoir été tout ça, moi.

— C'est très-bien, mon ami, alors, nous allons faire une autre prière, pour que des esprits ou votre guide viennent vous chercher et vous placer dans la nouvelle voie que vous aurez à suivre.

Il prie de nouveau. Il entend une voix qui lui dit : « Oui, mon enfant, je vous conduirai. »

— Je pars, monsieur, je vous remercie, au revoir.

— Pour que vous puissiez me revoir, il faut que vous sachiez où nous sommes. Tenez, nos amis vous permettent de voir où vous êtes.

— Comment? moi, ici, au milieu de tout ce monde.

— Qu'est-ce que vous voyez?

— Je vois des messieurs, des dames, une qui écrit.

— Eh bien! mon ami, vous êtes au milieu d'une réunion spirite, à Paris, rappelez-vous-en pour y revenir.

Maintenant, allez!!!

Deuxième tableau.

L'esprit qui se présente est très-surexcité par la douleur de la strangulation. Il étouffe, fait des efforts inouïs pour retirer la corde qui lui serre le cou; il me prie, avec une voix presque éteinte, des paroles inarticulées, de lui retirer cette corde qui l'étrangle. Alors je lui délie la corde, et magnétiquement je lui rends la respiration libre, je le mets enfin en état de pouvoir s'expliquer; puis je lui dis :

— Allez-vous mieux?

— Fallait me laisser finir. Pourquoi venir m'apporter

du secours trop tard, j'aurais mieux aimé mourir, puisque ça y était.

— Je vous demande comment vous vous trouvez maintenant?

— Je suis bien faible. J'ai besoin... J'ai faim.

Je donne à l'esprit une nourriture fluidique en inoculant dans l'estomac un fluide nutritif.

— Ah! ça ne passera pas, j'ai la poitrine trop délabrée, vous allez m'étouffer.

Je dégage les mauvais fluides, et fais circuler les miens; après ce genre de magnétisation toute spéciale, je demande à l'esprit comment il se trouve.

— Ah! ça va bien mieux.

— Maintenant que vous allez mieux, voulez-vous me dire qui vous êtes?

— Pourquoi donc tant souffrir?

— Avez-vous des enfants?

— Oui, mais je ne sais ce qu'ils sont devenus.

— Combien en avez-vous?

— Deux.

— Sont-ils âgés?

— Dans les vingt ans.

— Et votre mari?

— Je suis veuve.

— Comment? vous avez de grands enfants, et vous ne leur avez pas demandé du secours?

— Oh! non, jamais, j'aimai mieux mourir que de demander à quelqu'un, et principalement à mes enfants. Aller demander pour moi! oh! jamais!

— Où demeurez-vous?

— Rue Sainte-Marguerite-Saint-Antoine, n° 6.

— Eh bien! voulez-vous dire votre nom maintenant?

— Mme Bernard.

— Savez-vous en quelle année nous sommes?

— Pourquoi me demandez-vous ça? Mais nous sommes en 1855.

— Ah! et quel jour?

— Aujourd'hui? mais c'est jeudi.

— Pour avoir eu une si fatale détermination, il a fallu que vous ayez été aveuglée par l'orgueil, en outre vous n'avez donc aucune confiance en Dieu?

— Ah! s'il existait un Dieu, il ne m'aurait pas laissée accomplir ceci.

— Madame, il faut que je vous apprenne que vous avez réussi à vous donner la mort, et qu'aujourd'hui nous sommes le 22 décembre 1873. Ainsi, voici dix-huit ans que vous êtes morte.

— Vous vous moquez de moi, monsieur, ne profitez pas de mon malheur; je ne suis pas morte, puisque vous êtes venu à mon secours.

— Voulez-vous prier avec moi?

— Est-ce que vous êtes un prêtre? vous me faites des questions qui me le font supposer.

— Vous voyez bien que je ne suis pas un prêtre; mon costume n'y ressemble guère.

— Vous êtes toujours habillé en noir.

— C'est vrai, mais je suis civil, et je n'appartiens à aucun ordre religieux.

— Je ne sais si je dois vous croire.

— Souffrez-vous encore?

— Non, je ne souffre plus.

— Puisque vous ne souffrez plus, vous devez avoir confiance en moi, et croire ce que je vous dis, comment pouvez-vous donc douter encore?

— Est-ce que vous allez me remettre la corde au cou? Ah! voilà que je souffre encore.

— Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas croire? vous êtes très-entêtée. Je vous guéris, je vous soulage et vous console, je vous prouve la vérité, et vous doutez encore; vous allez être obligée de vous en aller, si vous continuez à vous obstiner, et vous deviendrez aussi malheureuse

qu'auparavant. (Elle hésite.) Voyons, vous décidez-vous à prier, et surtout à croire?

— Êtes-vous seul?

— Ne vous occupez pas de cela.

— Vous me faites un drôle d'effet ; vous avez un singulier langage.

L'esprit écoute, on lui parle; voici ce qu'il a entendu.

— On me dit qu'il faut prier, c'est une voix que j'entends. Oh ! comme je me trouve mal à mon aise !

Elle voit l'esprit de son mari.

— Ah! mon Dieu ! il est parti.

— Qui est parti?

— Je viens de voir passer mon mari.

— Votre mari est à l'état d'esprit, et vous aussi; c'est ce qui vous a permis de le voir.

— C'est une vision, puisqu'il a disparu.

— Eh bien ! madame, je vous déclare que si vous ne connaissez pas votre situation, et ne m'avouez pas reconnaître et déclarer vos torts, je vais être obligé de vous prier de partir.

Elle réfléchit encore.

— Consentez-vous à prier?

— Oui, je veux bien.

Après la prière.

— On me dit aussi que je suis morte, et je vous parle, et je suis dans ma chambre, et vous me soutenez encore que je me suis donné la mort. Tout cela est bien étrange.

— Allons, madame, encore une fois, prions.

La prière faite, elle s'écrie : — Oh ! pardon, je ne veux plus douter. Oh ! ciel! que vois-je? du monde ici. Vous avez profité que j'étais à moitié asphyxiée pour m'amener ici, devant tout ce monde; mais on va dire que je suis folle. Oh ! vous me faites peur.

Je la fais prier encore, elle voit, elle comprend, elle nous dit :

— Oh ! je suis une malheureuse, et cependant je suis

bien excusable, la misère... la faim. Je croyais, moi, que tout était fini; vous êtes donc un envoyé de Dieu, vous. Oh! comme on se trouve trompé, moi qui me croyais débarrassée avec la vie, encore une fois, comment se fait-il que je vous parle?

J'explique à cet esprit que c'est une dame que je viens d'endormir magnétiquement, qui lui prête son corps pour me parler. Voici sa réflexion :

— Et si je restais maintenant, ça serait drôle.

— Cela ne peut pas être ; vous allez faire une autre prière pour appeler votre guide, elle le voit et nous dit :

— Il n'a pas l'air content, ça me fait de la peine de le voir comme ça, ah! oui, je suis une misérable. Il me promet de me guider, si je veux bien être plus forte, je le serai.

— Croyez-vous bien être morte maintenant?

— (En pleurant.) Oh! oui, quand on est vivant, on ne voit pas tout ce que je vois.

— Ah! qu'est-ce que vous voyez?

— Non, je ne puis vous le dire, je pars, je reviendrai vous voir. Merci.

SÉANCE SPIRITO-MAGNÉTIQUE

Du 5 janvier 1874.

SOMMAIRE.

Médiumnité au verre d'eau. — Récit des tableaux fluidiques vus et racontés par Mlle I..... — Interruption d'un mauvais esprit. — L'esprit Mme Duranton. — L'esprit Adrien le marin. — L'ami Francis. — Conseil de l'esprit protecteur Anatole de Grandidier.

Premier tableau au verre d'eau.

Un vieillard, sur une route, marche avec beaucoup de peine, il s'appuie sur un bâton qu'il tient à la main. Il n'y a rien sur cette route-là, ni arbres, ni buissons, rien que la terre sur laquelle il marche. Vient au-devant de lui un nuage blanc. Huit petits enfants blonds, tenant à la main chacun un petit bouquet, s'approchent du vieillard, en lui disant :

— Bonsoir, grand-père, comment vas-tu? et où vas-tu?

— Où Dieu voudra, je n' sais pas; je suis perdu.

— Tu vas nous suivre; allons, viens, n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur.

— Crois-tu en Dieu, grand-père?

— Oh! oui, mes enfants.

— Eh bien! tu vas venir avec nous.

— Où allez-vous me conduire?

— Dans un beau jardin, tu vas voir.

La porte s'ouvre, deux enfants entrent d'abord, ils s'assoient, grand-père au milieu d'eux, les petits enfants autour de lui.

— Grand-père, as-tu peur des morts?

— Non, mes enfants; mais pourquoi me demandez-vous cela?

— Pourquoi? Je vais, nous allons te l'apprendre, et ce sera pour toi une bonne nouvelle.

— Crois-tu à l'immortalité de l'âme?

— Je crois en Dieu, je crois bien que, lorsque nous sommes morts, notre âme n'est pas morte, et qu'elle doit retourner à Dieu.

— C'est ce que nous voulons t'apprendre. Tu sais, grand-père, quand nous t'avons rencontré, tu ne savais pas où tu allais. Eh bien! c'est Dieu qui nous a envoyés pour te chercher. Tu n'as pas peur... Eh bien! voyons, parle, eh bien! tu es mort.

— Oh! non, je ne suis pas mort.

— Tu vois bien que tu ne nous as jamais vus, la preuve, tu la vois. Quand on est mort, l'âme ne meurt pas. C'est ce qui s'appelle l'esprit. Ton corps est mort, mais ton esprit ne l'est pas, puisqu'il est avec nous; crois-tu?

— Oui, mes petits enfants.

— Veux-tu prier avec nous?

— Je le veux bien.

— Alors, mettons-nous tous à genoux, et nous allons prier.

(Ils prient tous ensemble.)

— Eh bien, grand-père, veux-tu venir? Nous allons t'emmener. Mais tu ne peux venir avec nous, tu n'es pas assez avancé, nous allons te conduire là où le bon Dieu voudra.

Une dame en noir le prend par la main et l'emmène. Les petits s'en vont.

— Au revoir, grand-père! Au revoir, mes petits enfants!

Le médium voit un marin sur une côte, il a l'air bien triste.

— Que vais-je faire, mon Dieu? Ayez pitié de moi; il faudra donc mourir ici, seul, sans amis, sans parents.

Un esprit qui venait de s'emparer de notre sujet, nous dit, en réponse aux paroles citées plus haut :

— Je ne suis pas pressé d'aller mourir avec lui.

Une dame s'approche du marin (il a peur).

— N'ayez pas peur, mon ami, je suis votre sœur; Dieu m'envoie vers vous pour vous sauver.

L'esprit interrupteur nous dit : « Ah ! bien oui, le bon Dieu s'occupe bien de lui, il a bien autre chose à faire. » Le médium continue de regarder dans le verre d'eau ; il voit la dame près de lui, elle lui demande :

— Croyez-vous en Dieu, mon ami ?

— Oh ! oui, j'y crois, car je le prie tous les jours.

L'ESPRIT INTERRUPTEUR. — Eh bien ! il fait mieux que moi, car je ne le prie jamais.

Deuxième tableau au verre d'eau

Et premier par mon sujet.

LA DAME au marin. — Voulez-vous prier avec moi?

— Oui, je veux bien.

L'ESPRIT INTERRUPTEUR. — Oh ! non, pas moi, il est assez bête.

(Il prie.)

— Oh ! merci, cela fait du bien.

L'ESPRIT INTERRUPTEUR. — Vous êtes bien honnête, moi, je n'ai pas besoin de vos prières, quand je serai mort, je le verrai bien.

LE MARIN. — Je voudrais bien m'en aller, car je tremble sur cette côte, je crois bien que ma mort n'est pas loin.

L'interrupteur. — J' crois bien, il dit que sa mort n'est pas loin, il a piqué une tête, il aurait mieux fait de boire un coup chez le marchand de vin.

La dame, au marin. — Eh bien ! nous allons nous en aller.

L'interrupteur. — S'en aller, et pourquoi ?

La dame. — Je vais vous emmener, moi, et je vous remettrai dans votre chemin.

— Au revoir, mes amis. (Ils partent ensemble.)

M'adressant alors à l'esprit qui venait de nous interrompre, je lui dis :

— Qui êtes-vous, mon ami ?

— Moi, je ne suis pas de vos amis, laissez-moi donc tranquille.

— Que faites-vous ici, alors ?

— Je suis venu pour voir ces dames, ce n'est pas pour vous, bien sûr.

— Savez-vous où vous êtes?

— Oui, je le sais, je suis chez le père Chopin.

— Où demeure-t-il? quelle profession fait-il ?

— Profession?... Mastroquet.

— Où demeure-t-il ?

— Ah ! voilà.

— Vous ne voulez pas me parler autrement, ni me donner d'autres détails ?

— Non.

— Eh bien ! vous vous trompez, mon ami, vous n'êtes pas ici chez le marchand de vin, et puis pourquoi refusez-vous de me dire votre nom ?

— Je n'en ai pas, je change tous les jours, je prends celui qui me convient, celui qui me vient à l'idée.

— Quelle ville habitez-vous?

Il refuse de répondre. Croyant avoir affaire à un esprit rétif, et ne voulant pas perdre mon temps à le haranguer, je l'évinçai.

Deuxième tableau.

Après avoir contraint le dernier esprit à sortir des organes de mon moniteur, je m'aperçus bientôt de l'arrivée d'un autre esprit.

Ce dernier semblait dormir, je mets mes fluides en contact avec les siens et provoquai le réveil de cet esprit. Il me fit signe de la tête, et me dit : — Oui, mais ça n' va pas; laissez-moi dormir. Comment se fait-il que je sois ici?

— Où êtes-vous donc?

— Ici, mais je n'ai rien fait pour qu'on m'enferme ici.

— Où êtes-vous, dites-le-moi?

— Vous le savez bien, vous n'y êtes pas étranger.

— Je vous jure que je n' suis pas de ceux qui vous ont enfermé.

— Je voudrais bien savoir pourquoi l'on m'a mis ici; comme il y fait froid.

— Voulez-vous me donner la main? Je suis votre ami.

— Non.

— Voulez-vous vous joindre à moi pour faire une prière en votre faveur?

— Avant, je voudrais savoir qui m'a mis ici.

— Qui êtes-vous d'abord?

— Cela ne vous regarde pas.

L'esprit se lève d'un air fier et me dit : — C'est singulier, cette botte de paille, cette cruche, aucun indice... décidément j'ai peur.

L'esprit me donne la main en me disant : — Monsieur, promettez-moi de me tirer d'ici.

— Croyez-vous en Dieu, monsieur?

— Je n' suis pas un monsieur d'abord.

— Dites-nous votre nom?

— Je m'appelle Mme Duranton.

— Où demeurez-vous?

— A Bar-le-Duc, rue Véry, n° 9.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans ce cachot?

— Je ne suis dans ce cachot que depuis que vous m'avez éveillée. Avant, j'étais dans mon lit. J'étais bien, cependant si c'est pour cela qu'on m'a enfermée je n'ai fait de tort qu'à moi-même.

— Ah! ah! qu'avez-vous donc fait?

— J'ai attenté à mes jours.

— Vous ne croyez donc pas en Dieu?

— Je n'ai jamais cru en Dieu. Quand j'ai essayé de me faire mourir, je l'ai prié, mais il ne m'a pas écoutée.

— Quel moyen avez-vous employé? le poison?

L'esprit éprouve les symptômes de l'empoisonnement.

— Laissez-moi donc tranquille, je ne veux pas de soulagement.

— Je la mets dans son état normal, en lui ôtant les mauvais fluides.

— Souffrez-vous toujours?

— Je suis beaucoup mieux, mais je ne veux pas guérir, je recommencerai.

— Vous recommencerez, dites-vous, madame, mais vous n'avez que trop bien réussi, car actuellement vous êtes à l'état d'esprit, c'est-à-dire que vous êtes morte.

— Oh! je voudrais bien que vous disiez vrai, mais vous vous trompez, si j'étais morte, je ne ressentirais pas mes souffrances, et je ne serais pas dans cette prison.

— Cependant, madame, je vous dis la vérité, et si vous êtes là dans ce cachot, c'est en punition de votre suicide. Tout est la suite de vos mauvaises pensées.

— Non, je ne veux plus vivre.

— En quelle année avez-vous attenté à vos jours?

— En 1865, le 8 septembre.

— Eh bien! madame, nous sommes en 1874, le 5 janvier. Voilà huit ans que vous êtes morte.

— Je m'en doutais que j'avais affaire à un fou.

Enfin, j'exhorte cette dame à de meilleurs sentiments, et elle consent à prier, mais me dit ne pas croire en Dieu. Comme elle s'obstine et s'entête à ne pas croire, je lui annonce que ses tourments continueront, et que bientôt les douleurs de l'emprisonnement la reprendront, si elle ne s'amende et s'obstine à ne pas croire en Dieu. Elle me prend pour un curé. Alors, voyant cet esprit rétif sur tous les chefs, je l'éloignai.

Troisième tableau.

Ayant fait appel à l'esprit du matelot Francis, lorsque le troisième esprit se présenta, je lui fis la question suivante :

— Est-ce vous, Francis ?

— Vous le connaissez donc ? Vous n'étiez cependant pas sur le navire.

— C'est vrai, cela ne m'empêche pas de connaître Francis, et vous, le connaissez-vous? Voulez-vous me dire qui vous êtes? et nous donner quelques renseignements?

— Monsieur, je suis marin, et je connais les règlements.

— Comment se fait-il que vous vous trouviez ici?

— Il n'y a pas beaucoup de passagers où je me trouve, je suis perdu.

— Où donc êtes-vous?

— Sur un rocher... la mer ici... l'espace là ! Je ne vois pas autre chose.

— Et Francis, savez-vous où il est? Le connaissez-vous ?

— Oui, mais il a dû périr probablement.

— Voulez-vous me dire votre nom?

— Je m'appelle Adrien.

— Et vous avez péri aussi dans ce moment-là?

— Moi, mais je n'ai pas péri, j'ai réussi à me sauver.

Tenez, voilà ce qui m'a sauvé. (Il montre un petit cordage.) La preuve c'est que je suis sur ce rocher.

— Eh! monsieur Adrien, en votre qualité de marin, vous devez croire en Dieu, et puis, les matelots, à l'heure suprême, ont une prière à eux, je crois. N'invoquez-vous pas la Vierge des flots, lorsque la mer ou tout autre danger vous menace? Eh bien! puisque votre situation est périlleuse, il faut prier. Voulez-vous?

— Volontiers. (Nous priâmes ensemble.) Il me semble, en effet, qu'on vient à notre secours. J'entends le canon, c'est un navire.

Il se lève, se rassied, se frotte les yeux, et dit : — Quel est ce changement? quoi! Me voici dans une ville, comme ça, tout à coup... c'est étrange tout ça. Je ne connais pas cette ville. Mais c'est impossible!

— Où est située cette ville?

— Là, sur le bord de la mer.

— Voyez-vous quelqu'un? Y a-t-il un port?

— Il fait nuit, il y a un port, des navires, je les vois.

— Eh bien! entrez dans un de ces navires, et regardez sur le livre de bord, le nom de cette ville y est écrit. (Il cherche.)

— Oui, vous avez raison, c'est Cherbourg. — Expliquez-moi ce que cela veut dire? Je rêve, ce n'est pas possible.

— Voilà, monsieur Adrien, c'est que vous êtes mort, et maintenant vous êtes à l'état d'esprit.

— Cependant, les morts ne peuvent pas parler aux vivants, et vous, vous êtes donc mort aussi?

— Non, moi, je ne suis pas mort, mais je m'entretiens avec eux. Avez-vous entendu parler quelquefois de spiritisme?

— Oui, par des Américains qui étaient sur le navire.

— Eh bien! monsieur Adrien, quand nous sommes morts, ce n'est pas nous, c'est notre corps. Nous ne mourons jamais, nous vivons à l'état d'esprit, celui où vous

êtes actuellement, par exemple. Tenez, prions encore, Adrien, et je suis persuadé que Dieu aura pitié de vous.

L'esprit, avec surprise, voit apparaître Francis.

— Ah! le voilà!!! (Ils se parlent mentalement.) — Sacré tonnerre! tu peux tout de même bien me donner une poignée de mains. C'est vrai, tu sais bien que je suis un peu entêté, quand on ne comprend pas, il est bon de se faire expliquer.

— Quand vous aurez fini de vous entretenir avec Francis, j'ai quelque chose à lui demander, dites-le-lui, s'il vous plaît.

— Vous avez entendu ce qu'il m'a dit?

— Oui.

— Eh bien! il vous parle, écoutez-le.

Je me recueillis et j'entendis mentalement le rapport du matelot Francis. Voici le texte :

RAPPORT DE FRANCIS.

« Monsieur, nous n'avons pas encore pu retrouver cette « famille, il est vrai que Mlle Anita, à votre prière, est « venue m'engager à chercher avec elle. En votre qualité « de marin, m'a-t-elle dit, vous êtes plus expérimenté « que moi sur la direction qu'ont pu prendre leurs cada- « vres, comme nous ne pouvons guère les retrouver que « près de ces tristes épaves, il nous faut donc chercher « les corps pour trouver les esprits.

« Depuis cette prière, monsieur, j'ai bien cherché, « sondé la profondeur des eaux, et je n'ai rien découvert, « à mon grand regret; cependant, animé par le désir d'être « utile à cette famille, je chercherai encore, quand j'aurai « des nouvelles, je viendrai vous les apprendre, foi de « Francis. »

— Merci, mon ami Francis.

Adrien. — Il vous cause mieux que moi, lui. (Il tend la main à Francis et lui dit :) — Au revoir!

— Allons, Adrien, prions encore, vous ne pouvez en rester là.

— Voilà un jardin, je me trouve dans une allée, cette allée est bien sablée, ma foi.

— Que voyez-vous dans ce jardin ?

— Je vois une jeune fille.

— Allez lui demander quelques renseignements.

— Oh! oh ! je n'ose pas l'approcher, cependant je me risque, et je m'en vais aller avec elle.

— Vous a-t-elle parlé ?

— Viens, ami, me dit-elle, ton doute s'effacera, lorsque tu te trouveras près de ta mère. — Malgré mon émotion, je vous quitte, bonsoir, monsieur, au revoir !

Quatrième tableau.

Un esprit ami et protecteur avec qui je m'étais trouvé dans une séance intime, à ma prière, me promit de m'amener un esprit souffrant pour le lundi prochain, jour de notre séance publique. L'heure s'avançait déjà, je crus devoir faire un appel à cet esprit ami et lui rappeler sa promesse, cet ami ne se fit pas attendre. Mon désir lui avait déjà communiqué ma pensée, et s'étant emparé de mon sujet il me fit la réponse que voici :

L'ESPRIT. — Je suis M. Anatole de G....., je viens, en réponse à votre désir, vous dire, mon ami, qu'Albert ne peut pas venir encore, je le prépare, et j'ai tout espoir de vous l'amener lundi prochain.

— Vous le préparez alors ?

— Je fais ce que je puis pour lui, ce n'est pas maintenant, car je viens de voir des malades de nos amis, une entre autres à qui j'ai porté de bons fluides pour réchauffer sa poitrine.

— Ah ! ah ! à une amie?

— Oui, vous ne devinez pas?

— Non.

— Comment! vous ne devinez pas?

— Non.

— Mais c'est de Mme H....., je regrette qu'elle ne soit pas ici ce soir.

— Vous a-t-elle vu?

— Non, elle était occupée, elle ne s'attendait pas à ma visite, mais elle a bien ressenti, à la nature de mes fluides, que c'était un ami. Je retournerai la voir demain matin, il est vrai qu'elle est malade, mais ce n'est rien, il n'y a rien de grave.

— Ainsi vous nous promettez de nous amener Albert lundi.

— Oui, dans huit jours, je pense l'amener.

— Écoutez, ami, il faut que je vous adresse quelques petits reproches. Tout à l'heure, vous vous êtes trop pressé d'évincer le premier esprit qui s'est présenté. Vous auriez pu vous occuper un peu plus de lui. Je ne suis pas content de vous à cet égard. Une autre fois soyez un peu plus patient. Mme Saint-Ouen est là, il y a encore un esprit qui ne se croit pas mort. Mais il est bien inquiet, il vient ici tous les lundis. — Madame Saint-Ouen, s'il vient lundi, il ne faut pas le laisser partir avant qu'il soit éclairé. Allons, au revoir, mes amis.

Anatole de G.....

SÉANCE DU 12 JANVIER.

SOMMAIRE.

Sommeil de mes sujets. — Intervention de l'esprit Anatole de Grand... — Mme G..... dans le verre d'eau. — Mme Saint-Ouen et Mme Charpentier se font voir dans le verre d'eau. — Arrivée des esprits de Mme Moreau, de son mari M. Edmond, de Lisette et de l'esprit de sa mère. — Remercîment de M. Anatole de Grand... — Ses réflexions à l'égard de l'esprit Albert autour de Mme G... — Dégagements de Mme H....., par Mme G..... en sommeil. — Parfums donnés par nos amis.

Premier tableau.

Après que nous eûmes obtenu plusieurs communications par l'écriture, Mlle I..... nous fit le récit de ce qu'elle voyait dans le verre d'eau. Deux dames se présentent et parlent à Mlle I.....

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, mesdames, mais je ne vous connais pas.

— Nous sommes Mmes Saint-Ouen et Charpentier.

— Mesdames, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Eh bien, mademoiselle, donnez le verre à V....., elle nous reconnaîtra bien.

— Très-volontiers, mesdames.

— Mlle I..... passe le verre à V....., qui n'est autre que Mme G....., mais à peine a-t-elle le regard plongé dans le verre d'eau que Mlle S....., de sa place, voit Mmes Saint

Ouen et Charpentier toujours dans le verre d'eau, lesquelles se dépêchent de magnétiser V..... Alors Mlle S..... reprend son verre, et moi, qui m'étais aperçu que V..... allait dormir, par ma volonté, je la réveillai.

Alors un colloque eut lieu entre ces dames et Mlle I.....

— Nous voulions endormir V..... pour nous entretenir avec M. Saint-Ouen.

— Nous ne vous refusons pas de venir par les organes de V..... parler à M. Saint-Ouen, mais il ne faut pas encore l'endormir.

— Très-bien, mademoiselle, alors nous reviendrons tout à l'heure.

Nous avions encore deux médiums au verre d'eau. Ce sont des débutants, et ce soir ils n'ont pu rien voir.

Le moment était arrivé d'endormir Mme G..... Je l'inondai de mes fluides, aidé par nos esprits protecteurs qui venaient m'apporter de leurs fluides à pleines mains, que je déversais sur la tête de mon sujet moniteur... Je tentai d'endormir aussi Mme H....., je venais d'entendre un esprit me dire : Il faut qu'elle dorme aussi. Je crus que c'était un ordre, c'est pour cela que je tentais déjà de l'endormir, quand tout à coup mon moniteur coupa mes fluides et me dit :

— N'endormez pas Mme H.....

— Pourquoi? On vient de me dire qu'il fallait qu'elle dormît aussi.

— C'est possible, mais on ne vous a pas dit de l'endormir vous-même ; il y a ici quelqu'un qui va s'en occuper, et sans cela, est-ce que son magnétiseur n'est pas là? Vous, vous avez bien assez à faire, si l'on a besoin de vous, on vous le dira.

Je n'avais plus qu'à me soumettre à la volonté de ces paroles; alors j'attendis avant de rien entreprendre, qu'on me donnât des instructions.

— Je vais m'en aller et laisser ma place à un autre que vous connaissez.

— Où allez-vous aller, vous?

— Vers mon ami qui m'attend, et puis je n'en ai qu'un seul ami! Tenez, je pars.

Mlle I....., occupée à regarder dans son verre, nous dit :

— Tiens, voilà Mme G..... partie. Ah! comme elle court! Elle va bien loin! oh! comme elle va loin, elle passe la mer.

— Suivez-la, et dites-nous près de qui elle se rend.

— Elle se perd dans le lointain, je ne la vois plus.

— Occupé du récit de Mlle I....., je ne m'aperçus pas de l'arrivée de l'esprit de M. Anatole de G....., qui nous dit, en nous prenant la main, à Mme H..... et à moi :

— Bonsoir, mes amis.

— Bonsoir, M. Anatole.

— Eh bien! comment cela va-t-il, ce soir?

— Merci, mon ami, vous voyez que nous allons bien.

— Vous avez vu partir Mme G..... ; vous, mademoiselle, si vous étiez obligée de la suivre, vous iriez loin.

— Mais, nous ne savons jamais où elle va, elle ne veut rien nous dire.

— Ah! c'est son secret. Et vous, madame H....., hein, quand serez-vous assez courageuse pour partir avec elle? Pas ce soir, n'est-ce pas? vous êtes trop émotionnée pour cela. Mais qu'est-ce que vous avez donc? Allons, je vais vous endormir, et cela se passera.

Après un instant de magnétisation, M. Anatole quitta sa place pour aller trouver M. C....., et le pria de l'aider à endormir son sujet; mais à eux deux, ils ne purent réussir. Mme H..... se trouvait, il est vrai, sous l'influence de leurs fluides, mais elle ne dormait pas, alors il rompit les fluides du magnétiseur, se retourna de mon côté, me prit la main et me dit mentalement : Actionnez-la, car il faut qu'elle dorme. En effet, sous nos efforts réunis, elle dormit, et notre ami Anatole s'en alla pour laisser mon sujet libre.

— Maintenant, je vais me retirer, je suis venu vous

aider à endormir Mme H....., car, ce soir, elle se trouve sous de mauvaises influences, et à vous seul vous auriez eu beaucoup de peine.

— Vous partez alors?

— Oui, mais je reviendrai ce soir.

Il partit, en nous disant : — A bientôt. Mon sujet resté libre, Mme H..... endormie, je priai mes guides de m'amener des esprits assez préparés pour me croire et me comprendre. Je n'attendis pas longtemps ; un esprit étant arrivé, nous dit :

— Ah! quelle existence!

— Que vous est-il donc arrivé ?

— Oh! des choses bien graves, bien pénibles.

— Voulez-vous m'accepter pour ami, avoir confiance en moi et me raconter ces choses?

— Des amis, je n'en ai pas.

— Avez-vous confiance en Dieu?

— Depuis longtemps je doute, Dieu a été sourd à mes prières, et je ne prie plus.

— Madame, il vous est arrivé ce qui arrive à beaucoup de monde, c'est que beaucoup de personnes, quand elles prient, voudraient qu'immédiatement après leurs prières, les choses changeassent de suite à leur avantage ; mais il n'en est point ainsi, car, si à l'état d'esprit, nous avons accepté une épreuve, entrepris une tâche dure, pénible et propre cependant à nous acquitter de nos dettes antérieures, nous ne devons pas y faillir. Que devons-nous faire dans ces cas? Prier, mais prier non pas pour que Dieu détourne ces épreuves, mais bien pour qu'il nous donne la force de les subir avec courage, patience et résignation. Voilà, madame, ce que nous devons demander dans nos prières. Dieu est un bon père, et non un ingrat. C'est nous qui ne comprenons pas. Voilà notre malheur.

— Oh! que vos paroles me font du bien! Mais qui vous a donné mon adresse? Personne ne vient dans une mansarde sans qu'elle lui ait été indiquée.

— Voulez-vous me dire votre nom, madame?

— Ah! je ne puis pas vous dire mon nom.

— Mon désir de vous être utile aura peu d'importance, si vous refusez de me dire qui vous êtes.

— Je subis une influence qui ne m'est pas ordinaire, et malgré la résolution que j'avais prise de ne rien vous dire, je sens que je vais tout vous raconter, et je commence par vous dire que je m'appelle Mme Moreau, je demeure rue Saint-Jacques, 116; ici, ignorée de tous, j'endure toutes les souffrances, toutes les douleurs.

— Ces souffrances, ces douleurs que vous croyez ignorées de tous, sont ressenties par vos amis, quoique vous disiez ne plus ou ne pas en avoir. Vos plaintes, mon amie, ont été entendues, et, si vous le voulez, vont avoir aujourd'hui même un dénoûment favorable, mais, pour cela, il faut recommencer à prier, mais prier avec sincérité, avec un amour en Dieu, et une confiance sans limite. Vous sentez-vous cette force, ce courage? Possédez-vous cette confiance? je prierai avec vous et vous aiderai.

— Oui, je veux bien prier pour que je puisse quitter cette terre maudite, et lui aussi.

— Oh! je vous en prie, madame, ne maudissez rien, vos malédictions ne changent pas les décrets de Dieu, et prouvent toujours un appauvrissement moral. Voyez, vous maudissez cette terre, cette nourrice généreuse qui vous a donné les moyens, sans que vous le compreniez, de payer une dette contractée par vous antérieurement, et celui encore plus grand de vous élever moralement, si vous savez comprendre et pardonner. Non, madame, il ne faut pas le maudire non plus, mais lui pardonner. Pardonnez toujours, ne maudissez, ni ne vous vengez jamais! jamais!!!

— Vous soutenez bien votre race! c'est lui qui vous envoie probablement.

— Savez-vous quelle date nous sommes?

— Oui, c'est aujourd'hui dimanche.

— Quel quantième !

— 4 août 1867. Je n'avais qu'un être qui me donnait du courage. Depuis trois mois je l'attends en vain, et maintenant il n'y a que la mort seule qui pourra mettre un terme à mes souffrances.

— La mort? Vous croyez, madame; mais vous l'êtes, morte, depuis 1867. Tenez, priez avec moi, et vous allez voir que cette prière en commun aura beaucoup plus d'efficacité.

— Je veux bien, monsieur, prions.

L'esprit eut un moment de surprise qui lui fit faire un soubresaut.

— Vous avez eu peur?

— Oui, il m'a semblé... là... voir passer mon mari. Mais, non, c'est un effet de mon délire.

— Mais, pardon, madame, vous ne vous êtes pas trompée, c'est bien lui que vous venez de voir. Il faut vous préparer à vous trouver en face de lui.

— Oh ! non, jamais ! je ne veux plus le revoir, il m'a trop fait souffrir.

— Si vous ne lui pardonnez pas, vous vous rendez dans un sens presque aussi coupable que lui, par votre refus de pardonner ; ainsi, voyez, madame, si vous n'avez pas la force de lui pardonner, vos souffrances se prolongeront ; tandis que si vous pardonnez, vous ne souffrirez plus, et une vie toute nouvelle commencera pour vous.

— Oh ! c'est bien difficile ; enfin je lui pardonne, et prie Dieu de m'en donner le courage. Tiens, quelle est cette route? Comment, tout à coup me voilà sur cette route. (L'esprit écoute.) J'entends le galop des chevaux... Une voiture ! cette remise ! Les chevaux s'emportent, mais quelle est donc cette route? La voiture est renversée.

— Voyez quelles sont les personnes qui sont dans cette voiture.

— Elle est brisée, la voiture, voilà du monde qui accourt (elle a un mouvement de frayeur). Mais cet homme, cette

femme, ce coupé!... Mon Dieu, il est blessé. Oui, c'est lui, mais il va mourir. Laissez-moi aller près de lui. On le rentre dans son domicile. (Elle se retourne, elle vient d'entendre des voix qui lui disent qu'il est mort.) Ces voix! quoi! Il est mort, lui! Et moi, je suis encore là. Ah! mon Dieu! Edmond est mort.

M. Edmond venait de s'emparer de Mme H..... et avait entendu le dernier mot de sa femme. Voulant opérer entre ces deux êtres un rapprochement et un pardon mutuel, je leur pris à chacun une main et les plaçai l'une dans l'autre. Mme Moreau, tremblante, émue, eut quelque peine à se décider. Enfin à mes prières elle céda. L'émotion était grande chez les deux, enfin le mari rompit le premier ce silence glacial, en lui disant :

— Tu viens de prononcer mon nom, Marguerite, cela me fait plaisir.

J'explique à Mme Moreau sa situation. Ce qui lui permet de voir son mari, et mes amis (je parle des esprits) aidant, elle finit par me croire, et à ma prière mes amis lui ouvrent les yeux. Elle vit, et ce réveil a été une surprise, car elle se croyait toujours chez elle, ou sur la route, ou près de son mari, aussi s'exclama-t-elle, en disant :

— Comment, tout ce monde, est-ce possible que tout ce monde ait entendu tout ce que j'ai dit? Dites-moi donc, monsieur, dans quelle réunion je me trouve? Est-ce une réunion religieuse? Je le suppose, car je vous vois tous bien recueillis.

— Madame, vous êtes dans une réunion spirite, et tout ce monde, comme vous venez de le dire, sont tous des amis qui tous ont pris part à nos prières, et participé à vos peines pendant votre récit, ce sont tous des amis, des spirites. N'ayez donc aucun regret d'avoir parlé devant eux.

M. Edmond. — Oh! que vous me faites souffrir! pourtant je souffre assez déjà. Qu'est-ce que vous me voulez?

— Je veux vous être utile, et, pour vous le prouver, je vais vous soulager. (Je lui enlève tous les mauvais fluides.)

— Vous calmez un peu mes douleurs.

— Qui est-ce qui l'a amené ici ?

— Madame, voici l'instant du pardon et de la réconciliation, donnez-lui la main, je vous en prie.

— Je ne refuse pas de lui donner la main, mais lui pardonner, je ne pourrai jamais, il m'a trop fait souffrir.

— Je leur pris chacun une main, et les mis l'une dans l'autre ; à ce contact, il y eut un instant de silence, Mme Moreau même tourna la tête de l'autre côté pour ne pas voir son mari ; c'est lui le premier qui brisa ce silence pour dire :

— Pourquoi ne me parle-t-elle pas ?

— Tout à l'heure, quand son émotion sera passée.

— Oh! je crois bien que je vais mourir.

— Vous reconnaissez-vous, monsieur Edmond, comprenez-vous bien votre situation?

— Mais oui, je suis chez moi.

— Où demeurez-vous ?

— Non, je ne puis vous donner mon adresse.

Mme Moreau. — N'insistez pas, monsieur, il ne vous dira pas son adresse, je suis là.

— Madame, vous qui comprenez maintenant, comme nous sommes après notre mort, voulez-vous lui apprendre vous-même la vérité ?

— Non, monsieur, je n'en ai pas le courage, et puis je ne réussirais pas.

— Alors, je vais le questionner moi-même. M. Edmond, où alliez-vous dans ce coupé ?

— Demandez-lui donc plutôt d'où il venait, monsieur?

— Voyons, monsieur, répondez-moi, d'où veniez-vous?

— Vous n'en saurez rien.

— Et moi pourrai-je le savoir? lui dit sa femme, il me semble cependant que j'ai bien le droit de savoir où tu

allais dans ce coupé. Ah! tu ne veux pas me répondre? eh bien! soit, je te laisse.

— Grâce, Marguerite, ne me quitte pas.

— Je vous en prie, madame, aidez-moi à le sortir du trouble où il est, il souffre tant.

— Rappeler toutes ces choses devant moi !

— Monsieur Edmond, c'est cet accident qui est cause que vous êtes là. Mais il y a encore une autre cause, c'est l'inconduite, c'est votre débauche. Eh bien! maintenant, vous êtes mort, vous allez avoir le temps de réfléchir sur l'existence que vous venez de terminer au milieu de vos plaisirs.

— Qu'est-ce que vous dites? Je crois que vous êtes fou.

— Non, je ne suis pas fou, je vous dis que vous êtes mort, et c'est vrai, il est temps de demander pardon à Dieu pour tous les torts que vous eûtes envers votre femme.

— Il est vrai que c'est à moi à lui demander pardon, mais elle ne me pardonnera pas, je suis trop coupable.

— Dieu vous pardonnera et votre femme aussi; ce qu'il faut faire pour cela, prier, oui, prier.

— Pourquoi prier? Dieu ne m'écoutera pas. Si j'étais à même de réparer les torts que j'ai eus envers elle, je ne dis pas, je lui jurerais de ne plus recommencer, et je ne recommencerais plus.

— Tenez, je vais vous aider, je vais prier moi-même, vous m'accompagnerez à haute voix.

Il m'accompagne en effet, mais à la deuxième phrase, il s'arrête, il hésite, il doute encore, car il me dit :

— Oh! je suis trop coupable! Elle ne me pardonnera jamais! Si elle savait comme je souffre.

— Allons, mes amis, l'instant suprême est arrivé, donnez-vous la main, oubliez tout et soyez heureux! Alors, d'un élan commun, spontané, ils se saisirent cordialement. M. Edmond se met à genoux devant elle et lui demande pardon. Sa femme l'embrasse en lui disant :

— Relevez-vous, mon ami, il est inutile de rester à mes genoux. Vous m'avez témoigné assez de regret, relevez-vous, je vous pardonne. (Il pleure.) Sa femme le relève et lui dit : Adieu, Edmond, priez Dieu pour moi, je prierai pour vous. Elle part.

Je console M. Edmond, je l'encourage et je l'exhorte à la prière. « Oh ! monsieur, me dit-il, oui, prions. » Il se recueille, prie et écoute.

— Oh! oui, c'était juste ce qui m'est arrivé.

Mme Moreau étant partie, mon sujet moniteur donna accès à un nouvel esprit, effronté et léger. Cette nouvelle arrivée [1] me dit avec un air commun :

— Qu'est-ce qu'il a donc c't homme-là, il souffre, allez chercher un médecin, s'il est malade.

— Vous le connaissez bien, vous, cet homme ?

— Je ne vous ai pas demandé qui il était, je vous ai demandé ce qu'il a.

— Mieux que personne, vous devez le savoir, vous, ce qu'il a, puisque vous étiez ensemble.

— Il a l'air bête.

— Eh bien ! puisque vous demandez ce qu'il a, je vais vous le dire. Cet homme est mort, et il n'en sait rien, il ne comprend rien à tout ce qu'il commence à voir. Il souffre, c'est vrai, mais bientôt il sera plus heureux, je l'espère.

— Pour moi, c'est de l'hébreu, je ne sais pas ce que vous voulez dire, je ne vous comprends pas. Est-ce que vous ne seriez pas un curé, vous? Je vous avoue que je n'aime pas les curés.

— Voulez-vous me dire votre nom?

— Lisette, c'est mon nom d'aujourd'hui, demain j'en aurai un autre.

— Quel âge avez-vous ?

1. Mes guides venaient de me dire, au moyen de la télégraphie de la pensée, que cet esprit était la personne avec qui M. Edmond était dans le coupé.

— La fleur de l'âge, vingt ans.

— Tenez, regardez derrière moi, vous allez voir votre mère [1].

— Vous feriez mieux de me donner un verre de champagne que de me parler de cela ; il est donc parti, cet imbécile.

— Comment cet imbécile ? Mais c'est M. Edmond.

— Ah! ah ! ce pauvre ami, je ne l'ai pas reconnu ! Ah ! tant pis ! un de perdu, deux de retrouvés. Vous me regardez ; eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez encore ? Parlez donc plus haut, je ne vous entends pas [2], je ne vois rien.

— Comment, voici votre mère en face de vous et vous osez me dire que vous ne voyez rien ?

— Je ne vois que mes fleurs qui commencent à baisser la tête.

— Où êtes-vous donc ?

— Mais à la campagne ; vive Paris ! c'est le lieu des plaisirs. Ah çà ! qu'est-ce que j'entends donc ? Est-ce que François n'est pas rentré ?

— Qui donc est la personne que vous appelez François ?

— C'est un de mes domestiques ; si ma mère savait cela. Qu'est-ce qu'il a donc été me chercher là ?

La mère qui occupait les organes de Mme Husson nous dit : « La peine que vous vous donnez est inutile ; allez, monsieur, vous ne la ramènerez pas. »

— Reconnaissez-vous cette dame qui vient de me parler ? Eh bien ! c'est votre mère !

1. A ce moment je sentis près de moi l'approche d'un esprit, puis j'entendis qu'on me disait :

— C'est sa mère qui est près de toi, elle va s'emparer de ton deuxième sujet.

2. Je lui parlai mentalement, et lui demandai ce qu'elle voyait là. (Je lui montrai sa mère.)

— Ma mère! ça, comme vous y allez, je crois, monsieur, que je suis un peu dans l'opulence. Est-ce que cela ne me va pas bien? Ce qui me fait de la peine en ce moment-ci, ce sont mes fleurs qui baissent la tête, et je ferai comme elles : j'ai encore dix ans de bon, et puis après... Quelle singulière profession vous faites? Tout à l'heure vous aviez l'air d'un curé, maintenant vous me palpez. Ah ! que vous m'ennuyez ! A la campagne, c'est comme cela, tout le monde entre chez vous.

— Vous rappelez-vous l'accident qui vous est arrivé avec M. Edmond?

— Nous avons culbuté, et puis je me suis trouvée mal, il est près de claquer, lui ; moi, il n'y paraît plus, je me porte bien.

— Est-ce que vous savez que votre mère est morte?

— Ne vous occupez donc pas de cela.

— Mais vous aussi, mademoiselle Lisette, vous êtes morte.

— Est-ce que vous blaguez?

— Vous n'avez donc aucun sentiment qui vous fasse aimer Dieu et croire en lui?

— Oh ! cela n'est pas mon affaire, le bon Dieu, je le vois souvent au fond de mon verre.

— Comment appelez-vous votre mère?

— Il tient à ce que cette espèce de femme soit ma mère.

La mère. — Oh ! vous ne la connaissez pas, vous aurez du mal.

— Voyons, parlez-lui.

— Bonjour, madame.

— Quel est votre pays?

Lisette. — Depuis longtemps je suis un peu de par tout; c'est mon pays natal que vous voudriez bien connaître, un beau pays, allez.

— Mademoiselle Lisette, je le regrette, mais je vois que je suis obligé de vous engager à changer de ton

et de langage; autrement, je vous prierai de vous en aller.

— M'en aller? j'ai payé mon terme, on ne peut pas me renvoyer.

Je l'évinçai.

SÉANCE DU 19 JANVIER 1874.

SOMMAIRE.

Médiumnité au verre d'eau, par Mlle I..... — Sommeil des dames G..... et H....., leur départ; elles sont vues dans le verre d'eau. — Arrivée de l'esprit de Mlle Eugénie et de celui de son père. Dialogue entre eux. Départ de ces deux esprits. — Autre arrivée, c'est l'esprit de Léon Chevallier et celui de Joseph. Départ de ce dernier. — Arrivée de la mère Mariette. Ils partent ensemble. — Fluide déversé sur la société par nos guides. — Le maître Allan Kardec me donne sa bénédiction. — Fin de la séance.

Premier tableau.

Mlle I... voit en regardant dans son verre une dame en noir qui descend au fond de la mer. Cette dame cherche deux enfants; elle les trouve et les emmène avec elle. Le médium voit le fond de la mer; ce tableau est si grandiose qu'il se trouve interdit à la vue de tant de choses et ne peut nous donner aucune explication.

Ce premier tableau passé, je fus prévenu de l'arrivée d'un esprit qui venait pour s'emparer de notre sujet moniteur. — Regardez, dis-je au médium, vous allez voir passer un esprit qui vient s'emparer de Mme G..... Mais cet esprit passa si vite que notre médium ne vit passer qu'une ombre.

Aussitôt l'esprit manifesta sa présence, il cherchait quelqu'un, alors il me dit :

— Il me semblait cependant qu'on m'avait appelé.

— Oui, vous ne vous êtes pas trompé.

— Qu'est-ce que vous me voulez?

— Comment vous trouvez-vous ce soir?

— Pas trop mal.

— Avez-vous quelque chose à nous demander?

— Mais c'est vous qui devez m'apprendre une nouvelle importante, m'a-t-on dit.

— Oui, si vous voulez me dire qui vous êtes, je vous promets de vous apprendre des choses d'un grand intérêt.

— Et vous, qui êtes-vous donc?

— Je suis un ami qui désire me mettre en rapport avec vous, mademoiselle.

— Enfin nous allons voir, monsieur, je m'appelle Eugénie Delorme, j'ai vingt-deux ans.

— Eh bien! vous ne me dites pas votre adresse?

— Cela me paraît étrange que vous me demandiez ma demeure, puisque vous y êtes.

— Dites-la-moi toujours, cela a son importance, et tout à l'heure vous le reconnaîtrez.

— Cela ne me paraît pas nécessaire et ne doit pas vous empêcher de m'apprendre ce que l'on m'a promis.

— Vous croyez être chez vous; vous seriez donc bien surprise si je vous disais que c'est vous qui êtes chez moi.

— Vous vous trompez, cette chambre est la mienne.

— Vous avez été malade, n'est-ce pas?

— Je le suis encore, depuis dix-huit mois je suis malade!

— Depuis quelle époque date votre maladie?

— Puisque je vous dis que je suis malade depuis dix-huit mois.

— Vous toussez; si vous me le permettez, je vais tâcher de vous soulager.

— Merci, monsieur, je ne veux pas changer de médecin, personne au monde ne peut me guérir.

— Quelle est donc votre maladie?

— Oh! je ne le dis à personne; j'ai été un an à aller et venir, mais depuis six mois je ne quitte pas le lit.

— Êtes-vous seule? Qui est-ce qui vous soigne?

— C'est ma mère, et puis ma nourrice.

— Dites-nous donc au moins de quel pays vous êtes?

— De Lyon.

— Où est votre père?

— Mon père est mort depuis longtemps.

— Seriez-vous heureuse de le revoir?

— Je le vois en rêve très-souvent.

— Voulez-vous me dire à peu près comment il est, votre père?

— Oh! mon Dieu, regardez-moi, je suis tout son portrait.

Prévenu par mes guides de l'arrivée de l'esprit Delorme, je priai notre médium au verre d'eau de regarder avec attention, qu'elle allait voir l'esprit; en effet, voici le rapport du médium.

Mlle I..... Je vois un homme brun, tirant sur le châtain, quarante-cinq ans environ. Il s'approche de Mlle E..... et va s'emparer du sujet Mme H.....

— Mademoiselle Eugénie, savez-vous à *quelle époque* nous sommes?

— Je crois, monsieur, que vous me prenez pour une petite fille, autrement vous ne m'adresseriez pas toutes ces questions. Je vais me retirer, car je vois que j'ai été trompée; quelqu'un m'avait dit que vous aviez beaucoup de choses à nous dire.

— Vous ne répondez toujours pas à ma question, je vous prie de me dire l'année et le quantième.

— Enfin, puisque vous y tenez tant, je vais vous le dire; nous sommes au mois de septembre, le 8, de l'année 1865.

Je m'aperçus que l'esprit souffrait, alors je le soulageai magnétiquement, il s'y refusa, en me disant :

— Non, monsieur, laissez-moi, vos soins ne me feront rien, car je touche à ma fin.

— Ma bonne amie, cette fin que vous croyez être

proche n'arrivera jamais, elle est arrivée déjà, car vous êtes morte depuis 1865, voici déjà neuf ans, car nous sommes en 1874.

— Je le sens bien, ça ne sera pas long maintenant, je souffre trop pour cela.

— Pour vous prouver la véracité de mes paroles, voici un calendrier, c'est celui de l'année, je ne l'ai point fait faire exprès pour vous tromper. Jetez-y un coup d'œil, et rendez-vous compte par vous-même.

— Oh! c'est impossible.

— Comment? cela est impossible. Vous ne croyez pas en Dieu ?

— Si, j'y crois.

— Eh! puisque vous croyez en Dieu, voulez-vous prier avec moi?

— Je ne sais pas, mais je crois que vous faites tout cela pour me tromper, pour rire de moi, je ne veux pas que ma mère pleure. Priez-la de sortir, monsieur; du reste ; je vais bien mieux; qu'elles s'en aillent toutes les deux.

Après une évocation mentale à mes guides, l'esprit tombe, il subissait encore une fois la fin finale, je provoquai le réveil, et avec lui la connaissance, la lucidité, ce qui lui permit de voir son père en face d'elle, dont la présence lui causa même un grand effroi, et pleura.

— Où suis-je? Où est-il? (Elle cherche son père. Elle lui donne la main, puis recule, elle a peur, elle cache sa tête dans ses mains, en disant) : « Ah! que j'ai peur des revenants! »

Son père lui dit : — Eh bien! Eugénie... Allons, mon enfant, tu as peur de ton père?

— Mon père! oh, mais il est mort, je n'ose pas lui répondre.

— Mademoiselle Eugénie, prions pour que Dieu et les bons esprits vous éclairent et vous donnent le courage de vous trouver en présence de votre père (elle prie). En-

suite son père lui tend la main en lui disant : Courage, mon enfant! comment tu as peur de ton père?

— Ah! si je pouvais seulement m'en aller avec vous.

— Eugénie, vous n'avez plus peur des morts, maintenant.

— Ah! si, j'ai encore peur de vous.

Je lui explique ce qu'on appelle les mystères de la mort, je la dégage et lui ouvre les yeux pour qu'elle soit bien convaincue qu'elle n'est plus dans sa chambre.

— Mon Dieu! qu'est-ce que tout ce monde? Non, je ne comprends plus rien du tout.

— Voulez-vous nous dire ce qui cause votre étonnement et votre surprise?

— Je vois beaucoup de monde! (l'esprit se lève et regarde partout) et là (il indique un point de la salle avec le doigt) je vois une personne au-dessus de chacun de vous. Voilà aussi un monsieur qui est sur ce tableau[1]. Ceux que je vois au-dessus des premières sont enveloppés de nuages. Comment avez-vous donc arrangé cette pièce? je désire me rendre compte de cela.

— Je vais vous l'expliquer ; vous voyez les personnes qui sont assises au parterre. Eh bien! celles-ci sont encore vivantes ; celles qui se trouvent placées par gradin au-dessus de nous sont à l'état d'esprits. Ce sont des esprits.

(Elle entend des esprits qui lui parlent).

Voici ce qu'elle leur dit :

« Oh! non, il ne faut pas vous en aller sans m'emmener,
« je ne veux pas rester ici. »

L'esprit se retourne de mon côté, et me dit :

— J'ai confiance en vous, monsieur, prions.

Après cette courte prière. Mlle Eugénie étend la main et me dit :

— Il y a encore une belle dame en blanc, là.

1. L'esprit nous montrait le tableau du maître.

— C'est elle qui vient vous chercher.

(Elle prie.)

Son père alors lui dit : — Eh bien ! mon enfant, comment te trouves-tu ?

— Oh ! je te demande pardon d'avoir parlé ainsi (elle l'embrasse). Qu'est-ce que tu fais, papa, depuis que tu es mort ?

— Eh bien ! mon enfant, on va toujours assister ceux qu'on aime.

— Ah ! c'est donc pour cela que je te voyais toujours.

— Oui, c'est pour cela.

— Vous souvenez-vous de mes paroles maintenant ? Eh bien, que pensez-vous de toutes ces choses ?

— Si je vois ces choses ce n'est pas pour me convaincre, pour me montrer la route que je dois suivre; lorsque j'aurai compris, je reviendrai vous en donner le détail.

Deuxième tableau.

Après ces paroles, elle part accompagnée par son père et par la dame en blanc, et elle nous dit : « Rappelez-« vous d'Eugénie Delorme, elle reviendra vous voir. »

Après le départ de ces deux esprits, nos sujets restent libres. Prévenu par les amis (les esprits) de l'arrivée de deux esprits, j'entendis qu'on me disait :

— Votre médium au verre d'eau peut regarder dans son verre, elle verra passer un de ces deux esprits, un seulement.

Voici le rapport de notre médium :

— Je vois un homme assez âgé, pouvant avoir environ quarante-cinq ans, il commence à grisonner, il a de gros favoris.

Cet esprit était déjà dans mon sujet; alors il dit, en s'adressant à son camarade qui animait Mme H.....

— Qu'est-ce que tu fais là? tu as peur! Il ne faut pas s'endormir là. Les ..... vont venir, allons, réveille-toi, ah! tu veux te sauver, poltron, tiens, fais comme moi.

L'esprit se lève et crie : « Vive la ..... » A peine ce cri achevé, l'esprit tombe foudroyé, se relève à moitié mort et se tient appuyé sur une main et sur un genou. Il s'écrie encore une fois : « Vive la ..... » il retombe, il était mort.

Alors son ami qui animait Mme H..... se lève en demandant du secours : « Ne le laissons pas là, enlevons-le, car « ils vont le finir, s'ils le voient. »

— Vous connaissez cet homme, comment l'appelez-vous.

— Occupez-vous de lui porter secours d'abord, c'est plus utile que de vous dire son nom. Ah! les ...! Oui, vous êtes des gredins.

— Ou êtes-vous donc? Est-ce que vous succombez?

— Oh! nous sommes perdus!

L'esprit s'anime, on le calme avec beaucoup de peine; il nous fait voir le sang qui coule de sa tête, se lamente, se tord et pleure.

Je ranime magnétiquement le premier esprit frappé, ses premières paroles sont pour nous dire :

— Ah! ça n'est rien. je ne suis pas mort, je vais reprendre ma revanche. Oh! les cochons, les rosses, ils m'ont blessé.

— Pourquoi vous êtes vous découvert aussi?

— Ils ont aussi étrenné, eux; moi, je voulais les braver en face.

— Oui, mais il vous ont tué.

— Tué!

— Comment appelez-vous votre ami?

— On ne dit pas son nom dans ce moment-ci.

— Tu n'as rien attrapé, toi, vieux renard, tant mieux, nous recommencerons.

— Où êtes-vous donc?

— A B....,

— Quel bataillon?

— Ça, c'est notre affaire.

— Eh bien! dites-moi votre nom, alors?

— Oh! après tout, je m'en f..., moi, je m'appelle Léon Chevallier, j'ai cinquante ans.

— Et votre ami, comment s'appelle-t-il?

— Ah! demandez-lui.

Je m'adressai à l'esprit, mais il refusa; alors Léon Chevallier me dit :

— J'en vois là, à l'entrée du faubourg du Temple, qui sont morts; nous, nous sommes blessés; heureusement nous ne sommes pas morts.

— Dites, père Chevallier, quand vous étiez tous au corps de garde, il ne vous est jamais arrivé, il ne vous est jamais venu à l'idée de penser à Dieu, et à le prier.

— Le bon Dieu s'eccupe bien de nous, si vous disiez le diable, je ne dis pas.

— Voulez-vous m'accompagner, nous allons prier tous les trois ensemble.

— Tiens, je vous croyais chirurgien; laissez donc le bon Dieu avec les curés, ce n'est pas votre affaire, à vous.

— Monsieur, moi, je veux bien prier pour ma pauvre femme.

— Très-bien! mais nous allons prier tous les trois, le père Chevallier va nous accompagner, n'est-ce pas, père Chevallier?

— Oh! priez, si vous voulez, vous autres; moi, je ne prie pas.

— Eh bien! nous allons prier avec Joseph, et en effet, Joseph se joignit à moi, et nous priâmes.

Il se reconnut bientôt, me témoigna toute sa reconnaissance, puis il me dit :

— Le père Chevallier me dit que je suis un bigot. Cela m'est bien égal, j'en suis pas fâché, d'avoir prié.

— Tenez, Joseph, puisque vous avez bien voulu prier,

maintenant, je vais vous ouvrir les yeux, allez, voyez.

— Qu'est-ce que c'est, mon Dieu, tout ce monde? mais que faites-vous tous ici? C'est singulier, je ne me suis pas senti amener; ce n'est pas une embuscade quelque fois? Pourquoi m'avez-vous amené ici?

Le père Chevallier lui dit :

— Tu vois, avec tes prières, tu vas nous faire pincer. Pourquoi nous avoir menés dans cette embuscade?

— Vous voyez donc aussi tout le monde qui est ici, vous, père Chevallier?

— Moi, je ne vois plus que vous et moi; lui, je l'entends, mais je ne le vois plus. Que m'avez-vous donc fait, et pourquoi m'avoir amené ici?

— Pour vous prouver que vous êtes mort.

— Moi, mort, pas plus que vous.

— Oui, mon père Chevallier, vous êtes mort; si vous ne l'étiez pas, vous ne seriez pas ici au milieu de nous.

— Tu vois bien que tes vêtements sont changés, dit Joseph.

— Moi, mais non, j'ai toujours ma vieille tunique, je suis en garde national.

Je prie le père Chevallier de faire bien attention à tout ce que je vais lui dire, s'il désire s'instruire. Alors je lui explique ce que c'est que la mort; ce que l'on devient après avoir quitté son corps, qu'est-ce que c'est que l'esprit, son trouble et son erreur qui souvent durent longtemps, et que beaucoup sont comme lui, ne se croient pas morts non plus, et pour lui prouver qu'il est absolument comme ces esprits-là, je lui montre le calendrier, et le prie de regarder. Alors, il me dit qu'il n'avait pas ses lunettes, et qu'il ne pouvait pas lire. — Tenez, lui dis-je, qu'à cela ne tienne, je vais vous prêter les miennes. Alors, magnétiquement, je lui donnai une paire de lunettes. Il les ajusta, prit ses dimensions et lut. Après avoir regardé avec les mêmes précautions qu'une personne qui a de la peine à voir, il lève la tête, me fixe et me dit :

— Je crois que vous allez arriver à me troubler tout de même.

— Je crois bien, il n'est pas trop tôt depuis si longtemps que nous sommes là.

— En effet, si ce que vous dites est vrai, voilà bientôt trois ans que nous sommes ici.

— Je vois, père Chevallier, que vous êtes mieux disposé qu'il y a un instant; voulez-vous prier?

— Ah! prions tout de même.

Après la prière, il est très-surpris de se trouver déplacé instantanément, et il me dit :

— Ah çà ! me voilà aussi transporté ailleurs; me voilà dans une cour, et en face de cette cour, un jardin que je ne connais pas, des bosquets, un lac, une vision. Oh ! taisez-vous, monsieur, qu'est-ce que vous faites donc? Pourquoi me faites-vous peur ainsi? Voyons, est-ce que je ne serais plus brave? Où est donc Joseph? est-ce qu'il est mort aussi?

— Oui, vous êtes morts tous les deux.

— Vous ne pourriez pas me donner des nouvelles de ma femme ? Est-ce qu'elle est morte aussi ?

— Oui, elle est morte.

A ce moment, j'entendis mes guides me dire : « La voici, « sa femme ; » et en effet, je fus saisi d'un fluide froid, glacial ; c'était la femme du père Chevallier qui s'appuyait sur moi. Alors je dis à notre médium de regarder dans son verre, qu'elle allait voir l'esprit. En effet, elle vit une femme déjà âgée, triste et en deuil. « Là, c'est assez, « me disent mes guides ; maintenant, prends-la et place-la « dans le sujet que vient de quitter Joseph. » Alors je pris cet esprit et le plaçai dans mon deuxième sujet. Alors je dis au père Chevallier de regarder, qu'il allait voir sa femme. En effet, il regarda et la vit, puis il me dit :

— Elle paraît triste, Mariette. (Elle entend la voix de son mari.)

— Oh ! mon Dieu ! quelle est donc cette voix que je

viens d'entendre? Il me semble... oh! laissez-moi m'en aller.

— Tu veux donc me laisser là, Mariette? mais c'est moi, ton homme!

— Il n'est pas possible, c'est un rêve.

— Parlez-lui, père Chevallier, expliquez-lui sa situation.

— Je ne sais pas, moi, dites-le lui, vous; appelez-la: Mariette, elle vous entendra bien, on l'appelait toujours la mère Mariette.

— Mère Mariette, n'ayez pas peur, vous vous trouvez ici en présence de votre mari, n'ayez pas peur, et surtout ne pleurez pas; quand vous saurez la vérité, vous n'aurez plus de chagrin, car, voyez-vous, vous êtes morte aussi, c'est pour cela que vous vous rencontrez ici avec votre mari.

— Non, je ne suis pas morte encore, mais cela viendra.

— C'est venu, ma pauvre femme.

— Regardez-moi bien, madame Chevallier, et voyez si j'ai l'intention de vous tromper.

— Non, il m'aurait donné de ses nouvelles plus tôt; vous me dites de regarder, je ne le puis, j'ai la vue toute troublée.

Je lui ouvre les yeux.

— Oh! le voilà, c'est lui, il est bien toujours le même, et cependant, je ne sais pourquoi, mais j'ai peur, je doute, je crains.

— Allons, femme, n'aie pas peur, tiens, en voilà encore du monde par ici; à qui donc tous ces enfants-là?

— Ah! je m'en doutais, il a toujours été si exalté, il est fou, mon pauvre homme.

— Non, mère Mariette, votre mari n'est pas fou, c'est vous qui ne comprenez pas, parce que vous ne voulez pas croire, quand je vous dis que vous êtes morte aussi; c'est vrai, je ne vous trompe pas, et si vous voulez prier avec moi, le père Chevallier priera aussi avec nous.

— Lui, prier! C'est donc depuis que nous sommes en guerre! Je veux bien prier, mais je doute qu'il prie avec nous.

Alors, je fis tout haut une prière; ils m'accompagnèrent tous les deux. Après, le père Chevallier lui dit :

— Quoique tu dis de ça, Mariette, hein! On sera bien mieux par là, nous nous en irons ensemble, comme deux camarades. Tiens, tu vois ce beau jardin, ce chalet, nous irons là dedans; allons, prions encore, ma vieille, ma pauvre femme, nous n'irons pas du même côté. Toi, tu vas t'en aller par là, et moi, par ici. Remercions monsieur, et viens embrasser ton vieux, et tu vas t'en aller; après nous nous reverrons. (Ils s'embrassent.) Cet enfant m'attend, il me dit : Viens, je suis ton guide, je te conduirai pour que tu sois heureux.

Au revoir, monsieur, je prierai pour vous et pour la société, car vous me paraissez tous bons et dévoués. Adieu!

SÉANCE DU 26 JANVIER 1874.

SOMMAIRE.

Description par Mlle I....., médium au verre d'eau, de l'arrivée de nos guides et des esprits visiteurs. Elle voit le maître m'accompagnant dans une lecture. Elle voit encore partir Mme G..... et Mme H....., nos deux sujets à l'état d'esprit, c'est-à-dire, dégagés de leurs organes, partant en se tenant par la main. — Mon ami, l'esprit Anatole Degrandidier, vient me prévenir que ce soir, plusieurs esprits amis doivent venir se communiquer. — Il part, cède la place à l'esprit M. Gaucher qui est souffrant et ne se croit pas mort. — Arrivée de l'esprit de sa femme; il la voit, son étonnement, sa conversion, leur départ.

Arrivée de l'esprit du père Chevallier et de Joseph. Ils viennent nous remercier. — Ils partent. — L'esprit Laloë et celui de Mme Saint-Ouen. — Elle exhorte son mari qui est présent, ainsi que ses deux belles-sœurs. — Mme H..... est prise par un mauvais esprit. Je le chasse. — M. Anatole D..... la dégage, puis la réveille. — Arrivée de Mlle Berthe Boiste. — Esprit heureux. — Retour de Mme G....., elle chasse l'esprit obsesseur de Mme H.....

Nos guides nous envoient de bons fluides apportés par les esprits de Mlles Berthe Boiste, Berthe Lussan et Berthe Delorme. — Fin de la séance.

Premier tableau.

Mon sujet moniteur ayant laissé son corps libre par suite de son départ, un esprit souffrant s'en empara bientôt. Cet esprit s'oriente, cherche, il ne sait où il est, alors je lui adressai les questions suivantes :

— Qu'est-ce que vous cherchez donc, mon ami?

— Je cherche à reconnaître où je suis.

— Qui vous a amené ici?

— Votre demande m'étonne, puisque c'est vous qui m'avez appelé ; et (il regarde autour de lui) cet endroit est assez singulier, cette mansarde mal meublée, hum! suis-je en sûreté ici?

— Où étiez-vous quand je vous ai appelé?

— J'étais endormi. Oh! j'ai fait un bon somme.

— Depuis quand dormez-vous?

— Depuis hier.

— Et quel jour étions-nous hier?

— Pourquoi cette question?

— Ces questions sont pour m'assurer si vos idées sont lucides, nettes.

— Vous vous moquez de moi?

— Si vous voulez répondre à mes questions, vous comprendrez bientôt pour quelle raison je vous les fais.

— Cela me surprend.

— Dites-moi d'abord qui vous êtes?

— Je suis M. Gaucher.

— Où demeurez-vous?

— Rue Palestro.

— En quelle année sommes-nous?

— En 1869, dans le mois d'août.

— J'étais bien sûr, moi, que vous ne le saviez pas. Pendant votre somme, les années ont passé, et aujourd'hui seulement l'on vous réveille. Eh bien! votre sommeil a duré quatre ans et six mois.

— Ah! quelle plaisanterie!

Ignorant si cet esprit qui ne se croyait pas mort, avai une femme et des enfants, j'entendis mes esprits guides me dire : « Voici sa femme, montre-la lui. » En effet, je la lui fis voir; mais nos amis les esprits lui firent voir sa chambre, ses enfants et sa femme. Il en fut très-étonné, et voici ses réflexions :

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? Pourquoi me fait-on voir cette chambre ?

M'adressant alors à sa femme qui était dans les organes de mon deuxième sujet, je lui dis :

— Vous, madame, connaissez-vous ce monsieur?

— Moi, je ne peux pas parler.

M. Gaucher, qui m'observait, me dit :

— Vraiment, monsieur, je crois que vous êtes fou. Voyons, est-ce qu'un portrait peut parler? Mais je suis surpris que ce portrait soit chez vous.

— Monsieur, vous ne serez plus surpris quand je vous aurai expliqué ce que nous sommes après la mort, et ce que c'est que d'être esprit.

— Vous me répétez toujours que je suis mort. Si j'étais mort, je ne vous parlerais pas.

— Quelle industrie professiez-vous quand vous étiez sur la terre ?

— J'étais dans le commerce de plumes.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Je ne m'en suis jamais occupé.

— Êtes-vous toujours dans le même endroit ?

— Oui, toujours dans cette mansarde, seul, avec vous.

— Mais cette dame qui est là, en face de vous, vous la connaissez bien?

— Cette dame, mais c'est un tableau pendu à la muraille.

Voyant l'obstination de cet esprit, et doutant de le ramener à la vérité, à la lumière, sans frapper son imagination par un moyen décisif, je priai mes guides de m'autoriser à lui ouvrir les yeux. C'est ce que je fis. Mais, au lieu de se trouver au milieu de nous, mes guides lui avaient réservé une autre surprise. Tout à coup il se trouva chez lui. Voici ce qu'il me répondit aux questions que je lui fis :

— Où êtes-vous? Toujours dans la mansarde?

— Ici, je me reconnais. Mais comment se fait-il que je

me sois trouvé tout à coup chez moi? Mes enfants sont en deuil; il n'est pas possible, je perds la tête. Ces pleurs annoncent une perte toute récente. Une personne manque au milieu d'eux. Ah! c'est leur mère.

— Oui, elle manque, c'est vrai, mais vous, vous êtes parti avant elle, vous aussi vous manquez; et ce tableau que naguère vous disiez être pendu à la muraille, le voici vivant devant vous, regardez encore, voyez.

— Je suis surpris, étonné..... Mes enfants sont orphelins.

— En avez-vous beaucoup d'enfants?

— Deux jeunes filles et un jeune homme de dix-huit ans.

— Prions... Pourquoi ne me répondent-ils pas? Je suis là, près d'eux, je les coudoie, je les touche, c'est singulier.

— Ils parlent de vous, vos enfants; écoutez donc ce qu'ils disent.

— Ils disent que je suis mort presque sans maladie, et que leur mère est morte de même sans maladie apparente, il y a huit jours.

— Eh bien, monsieur Gaucher, est-ce que toutes ces choses de plus en plus surprenantes ne vont pas vous décider à croire ce que je vous dis. Vous avez prié, il est vrai, mais vous n'avez pas encore confiance dans vos prières, c'est un manque de confiance en Dieu, et tant que vous douterez de l'efficacité de vos prières, vous n'obtiendrez que de médiocres résultats. Élevez-vous vers Dieu, et prions sincèrement, je vais vous accompagner.

(Il prie avec moi.) Après cette prière, il voit réellement où il est, et ne nous cache pas son étonnement, car il nous dit :

— Oh! mon Dieu! mais où suis-je? au milieu d'une nombreuse société, sont-ils morts? sont-ce des vivants? Je vois beaucoup de personnes autour de vous, j'en vois d'autres sur une estrade, elles sont comme enveloppées

de nuages. (Il entend quelqu'un qui lui parle.) Quelqu'un me parle, cette voix m'est connue. Oui, c'est Alexandre Dumas.

— Est-ce que vous l'avez connu ?

— Oui; voici ce qu'il me dit : « Crois, ami, voici « l'heure de ton réveil... crois!... Il y a quinze jours à « peine que ton épouse a quitté la terre. Si elle t'est ap- « parue ce soir c'est pour te convaincre que l'heure de son « réveil à elle n'est pas encore arrivée. »

— Que faut-il que je fasse maintenant ?

— Attendez, je vois votre guide venir ; lui-même vous le dira.

— Me voici à l'entrée d'une route, c'est sans doute celle qui se dessine devant moi que je dois suivre. Elle est belle au bout opposé, mais pas pour commencer. Merci, mes amis, j'aurai du courage, j'aurai la force.

Il part en me serrant la main. Sa femme était déjà partie.

Deuxième tableau.

— Je viens à vous ce soir, monsieur, avec des idées meilleures qu'il y a huit jours, je ne crierai plus Vive... A bas... La mère Mariette est heureuse, Joseph va venir aussi, moi j'ai pris le devant.

— C'est donc vous, père Chevallier?

— Oui, nous venons vous remercier, ainsi que toute la société. Excusez-nous si nous avons tenu un langage peu en harmonie avec vos idées; quand nous reviendrons, nous serons plus avancés. Je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle ; l'on vient de me dire qu'il faudrait bientôt revenir sur la terre recommencer une nouvelle existence. Oh ! je m'appliquerai à être meilleur que dans ma dernière. Oh! mais, j'étais terrible, il ne faut pas être étonné si j'ai crié ainsi ; car, dans toutes les révolutions

j'y ai pris part. Aussi, la prochaine fois, je veux être meilleur et prêcher la charité et la fraternité tant que je pourrai. Allons, au revoir, monsieur, au revoir mes amis!

Troisième tableau.

A peine arrivé, cet esprit se lève, se place les mains derrière le dos, me regarde, me toise pendant un instant, vient se placer en face de moi, et me dit d'un ton péremptoire :

— Il n'y a donc pas moyen de passer?

— Où voulez-vous aller? (J'entends qu'on me dit : c'est M. Laloë.)

— Je veux entrer dans la salle.

— Vous voulez entrer dans la salle, mais où donc êtes-vous, là?

— Je suis dans la boutique.

Alors, je me déplace et plusieurs autres personnes, et M. Laloë va trouver son beau-frère, M. Saint-Ouen, lui tape sur l'épaule en lui disant :

— Comment qu'ça va, toi? Qu'est ce qu'il y a de neuf aujourd'hui?

—Il n'y a rien de neuf ; seulement on nous avait promis que tu viendrais aujourd'hui, et nous sommes venus pour te voir.

— Qu'est-ce que tu me contes là? C'est moi qui viens te voir, et tu dis que tu n'es pas venu seul pour me voir. Mais, voyons, qu'est-ce que tu as? Tu ne parles pas, tu as l'air tout triste.

— Monsieur Laloë, lui dis-je, vous ne vous reconnaissez donc pas encore, mais, moi, vous me reconnaissez bien.

— Oui, je me rappelle vous avoir vu.

— Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit?

— Ah! un tas de bêtises.

— Demeurez-vous toujours à Châtillon?

— Oui, je demeure à Châtillon. Ah! çà, c'est donc toujours la même chose ici ; est-ce que vous allez recommencer?

M. Saint-Ouen lui dit : — Et pendant la guerre est-ce que tu n'es pas venu à Paris ?

— Non, cela ne me convenait pas, et puis, je suis si drôlement reçu maintenant. On ne s'occupe pas de moi, on me laisse, ah ! et puis, je sais bien que je ne vivrai pas longtemps.

— Sais-tu où tu es de ce moment-ci?

— Je suis chez toi, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Il se retourne de mon côté et me dit : — Est-ce que mon beau-frère est fou ?

— Non, monsieur Laloë, votre beau-frère n'est pas fou; c'est vous qui êtes mort et qui refusez toujours de le croire.

— Allons, laissez-moi retourner à Châtillon, tenez, Saint-Ouen.

— Avec quelles personnes êtes-vous à Châtillon!

— Avec ma femme et mes enfants, mais ils ne me regardent plus.

— Me voyez-vous, moi ?

— Oui, je vois bien aussi M. Saint-Ouen.

— Si je vous adresse toutes ces questions, monsieur Laloë, c'est pour arriver à vous prouver que vous êtes mort.

— Il y une chose que je ne puis comprendre; j'entends Mme Saint-Ouen et Mme Charpentier aussi, et je ne les vois pas, elles me disent aussi que je suis mort.

— Mais, c'est la vérité.

— Admettre que l'on est mort, quand on ne l'est pas, ce n'est pas agréable à entendre.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Ne me parlez pas de cela, j'entends Mme Saint-Ouen

et Mme Charpentier, elles me disent que ma femme est là avec ma belle-sœur, mais je ne puis pas croire ça.

Il part.

Quatrième tableau.

Mme Saint-Ouen vient remplacer l'esprit Laloë, elle me donne la main en nous souhaitant le bonsoir, puis elle s'adresse à son mari, elle lui dit :

— Tu viens de voir Laloë, il n'est pas mieux disposé que l'autre jour, mais je crois que la prochaine fois qu'il viendra, il vous écoutera mieux. A partir d'aujourd'hui, il va souffrir, et ce sont ces souffrances qui le pousseront à rechercher la vérité.

Je suis heureuse, mon ami, de voir ici mes belles sœurs, je reconnais en..... la mediumnité voyante, mais avant de chercher à voir, il faut étudier, il faut lire le livre des esprits, et le lire plusieurs fois, il faut vous graver dans la mémoire ces précieux enseignements ; toi, mon ami, il faut étudier chez toi, et écrire ici au milieu de tes amis : ce soir, tu n'as pas osé, parce qu'il y avait trop de monde ; cependant, je t'engage à commencer dans huit jours, et une fois que vous serez devenus des spirites convaincus, vous enseignerez à la famille.

Je vais te quitter, mon ami, mais avant je dois te dire que je suis presque toujours près de toi, je t'aime toujours autant.

Mme Charpentier est là, mais elle ne parlera pas. Au revoir, mon ami. Bonsoir, monsieur ; bonsoir, mes amis.

— Bonsoir, madame, et au revoir.

— Faites attention, monsieur Duneau, voilà un mauvais esprit qui s'empare de votre deuxième sujet.

En effet, ma vigilance fut dépistée par cet esprit. Vivement je m'empressai de le dégager... Je fus aidé par un

bon auxiliaire; au moment où je m'y attendais le moins, voici ce qui venait d'arriver.

Mme Saint-Ouen partie, notre ami Anatole s'était vivement emparé de mon moniteur, et c'est lui qui venait à mon aide; il dégagea Mme ..... et sur la prière de celle-ci, il la réveilla pour qu'elle vît les fluides que nos amis allaient déverser sur la société, ainsi se passa ce petit incident.

M. Anatole, avant de nous quitter, me dit :

— Vous avez ici, ce soir, une demoiselle de vos amis; elle désire s'entretenir avec vous, elle a quelque chose à vous demander.

— Mon cher ami, cet esprit peut venir, nous le recevrons avec respect, avec dignité; assurez-le de mon dévouement.

— Elle est dejà venue une fois vous parler, mais elle ne s'est pas fait connaître.

— Ami Anatole, je vous promets de faire ce que je pourrai pour lui être agréable.

— Elle vous entend, votre disposition à la recevoir lui est d'autant plus agréable, c'est que vous ne savez pas jusqu'à présent qui elle est, quoique vous la connaissiez. Eh bien! je vais lui laisser ma place, et m'en aller.

— Est-ce que je ne vous reverrai plus, ce soir?

— Si, comme d'habitude, je vous accompagnerai.

Notre ami étant parti, laissa notre sujet libre. L'esprit annoncé par lui se présenta avec grâce et politesse, me donna la main en me disant :

— Bonsoir, monsieur Duneau; bonsoir, messieurs et mesdames.

En rendant les mêmes politesses à cette demoiselle, ma pensée interrogea mentalement l'inconnue, et je ne puis m'empêcher de dire : — Quelle est donc cette personne? — La réponse ne se fit pas attendre, car, j'entendis distinctement cette phrase :

— C'est Mlle Boiste, la fille de ton ami.

Surpris, heureux, tout haut, je répétai avec un accent exclamatif : — C'est Mlle Boiste !

— Oui, monsieur, me répondit-t-elle, je viens souvent à vos séances.

— Je ne puis vous exprimer, mademoiselle, le plaisir que me procure votre visite. Notre ami Anatole m'a dit que vous aviez quelque chose à me demander. Mademoiselle, je suis très-honoré de cette confiance, et je serai heureux si je puis vous être utile.

— Merci, monsieur, voici le service que je vous prie de me rendre. J'ai besoin de parler à mon père, et c'est avec le moyen que j'emploie pour vous parler que je désire m'entretenir avec lui. Alors, monsieur, ayez l'obligeance de lui dire que je désire le voir ici au milieu de vous. Rue Molière, où je vais souvent, il ne peut pas m'entendre. Du reste, je n'ai aucun moyen pour lui parler ; quand je lui parle, il ne m'entend jamais. Dites-lui de ma part de venir à vos réunions, j'y suis toujours, je suis l'âme de votre cause, et puis, je vois tant de fraternité parmi vous.

— Mademoiselle, je vous jure d'être près de votre père l'interprète fidèle de vos désirs. Depuis quelque temps il a l'habitude de venir me voir le mardi chez nous. Demain je ne sais s'il viendra, attendez, je vais aller voir (il se passe un instant de silence) ; oui, il viendra demain ; s'il était indécis, moi, je le déciderai.

— Je dois vous avertir qu'il doit venir une autre jeune fille, mais la soirée s'avance, cela sera pour dans huit jours.

— Mademoiselle, si vous vouliez me dire votre petit nom, votre père me croirait peut-être mieux.

— Berthe, je suis souvent près de lui, tous les mardis, rue Molière, j'y suis avec maman Boiste.

— Vous lui avez donné des communications.

— Oui, mais il doute.

— Toutes les communications qu'il a eues et qui

sont signées de votre nom, sont-elles toutes de vous?

— Oh! non, beaucoup ne sont pas de moi; du reste, il le sait, car plusieurs ne répondaient pas à sa pensée. Mme Lussan est là aussi avec sa petite fille. Elles sont heureuses de voir au milieu de vous M. Lussan.

— Mademoiselle I....., si vous voulez regarder dans le verre d'eau, vous me verrez partir. Allons, au revoir, mes amis, merci, monsieur.

Alors Mlle I..... écoutant le conseil de Mlle Berthe, regardait dans son verre, voici ce qu'elle nous dit voir :

— Je vois une jeune fille en blanc avec une jolie couronne de roses blanches, les voilà trois, elles s'appellent toutes les trois Berthe, elles vont venir répandre des fluides sur la société, il y a Berthe Boiste, Berthe Lussan, Berthe Delorme.

Leurs fluides sont vus par Mme M..... et par Mme H......

(*Fin de la séance.*)

SÉANCE DU LUNDI 2 FÉVRIER 1874.

SOMMAIRE.

Prière d'ouverture. — Médiumnité au verre d'eau. — Sommeil de Mmes G..... et H..... — Arrivée de l'esprit Lasnier. Il est accompagné par une dame qui ne veut pas se faire connaître. — L'esprit de Mlle Marguerite Duprez, celui de sa mère. — Prise de Mme H..... par un mauvais esprit, M. Anatole la dégage, puis la réveille pour qu'elle voie les fluides. — Brise fraîche répandue par les esprits protecteurs sur la société. — Autre pluie de fluides. — Départ de l'esprit protecteur Anatole. — Retour de Mme G..... — Fin de la séance à 11 heures 15 minutes.

Premier tableau.

Médium au verre d'eau. — Mlle I..... voit un navire en détresse, par instant ce navire disparaît complétement, elle ne voit plus que la mer, tourmentée, furieuse, par intervalle le navire reparaît. Les passagers crient, appellent et prient. Il est englouti. Plusieurs personnes reparaissent sur l'eau. Des esprits apparaissent au-dessus de la mer. Ils laissent pendre des cordages ; les naufragés s'en emparent, plusieurs sont sauvés.

Une main écrit : « La confiance en Dieu les sauve. »

Deuxième tableau.

Un vieillard se promène, il a le désir de venir à notre séance, mais il n'ose pas. Il tourne autour de nous; il ne

croit pas être vu; il va peut-être se décider; non, il s'en va.

Une autre personne arrive, mais elle est complétement enveloppée d'une ombre : on ne peut distinguer ses formes.

Pendant que Mlle I..... nous faisait ce récit, notre ami Anatole (esprit magnétiseur) endormait Mme ..... et s'empara ensuite de ses organes pour endormir Mme ..... Cette tâche terminée, il se retira, non pas sans nous serrer la main. Alors Mme G..... revint dans ses organes. Elle nous fit la description des esprits amis qui étaient là, puis, nous dit-elle, il y en a beaucoup que je ne connais pas. Ensuite elle s'adresse à Mme H..... et elle lui dit :

— Eh bien! madame H.....; êtes-vous prête? Je vous attends, moi. Venez-vous ce soir?

— Mais, certainement, je veux bien, nous partirons quand vous voudrez.

— Eh bien! donnez-moi la main et partons.

J'avais fait signe à Mlle I..... de regarder dans son verre.

— Je vois Mme G..... qui emmène Mme H....., elle la tient par la main, telles que vous les avez vues là. Elle conduit Mme H..... de l'autre côté d'une forêt, par là. (Le médium nous montre le midi.) Voilà Mme G..... qui revient, elle repasse par ici et se dirige par là, elle (le médium nous montre le nord), elle va trop loin, je ne puis la suivre, elle disparaît dans le lointain.

Le départ de ces dames laissait deux places libres pour l'arrivée des esprits.

Premier tableau.

Demande à l'esprit qui se présente. — Qu'est-ce que vous faites ici?

L'esprit, un voleur. — Je n'ai pas d'argent... je n'ai pas d'argent; non, non, je n'en ai pas...

— Je ne ne vous demande pas si vous avez de l'argent.

— Mais, j'en ai pas; mais j'en ai pas.

— Je vous demande ce que vous faites là?

(L'esprit compte sur ses doigts, et vivement il ramasse par un geste du bras et de la main, pour que je ne le voie pas, son or et son argent qui se trouvaient sur notre table.)

— Mais, je suis chez moi, je demeure ici (il se frappe le front et compte encore son argent), c'est bien sûr un voleur, il vient pour me voler. Mais comment est-il entré ici?

Je fus prévenu de l'arrivée de l'esprit d'une dame qui venait de s'emparer des organes de Mme H.....

— Qui êtes-vous, dis-je à ce nouvel arrivé?

— Qui je suis?

— Oui.

— Je suis une dame.

— Êtes-vous Mme Lasnier?

— Non.

— Mais vous le connaissez toujours?

— Mais oui, puisque c'est moi qui vous l'ai amené.

— Alors, vous connaissez votre situation, vous?

— Je crois bien.

— Vous savez que vous êtes morte, n'est-ce pas?

— Oui, mais je vous en prie, ne vous occupez pas de moi, mais de lui.

Alors voyant que cet esprit était assez avancé et que je n'avais rien à lui apprendre, je m'attaquai de nouveau au père Lasnier et lui demandai :

— Où demeurez-vous? (Il se remet à compter son argent.)

L'esprit de la personne qui l'accompagnait me dit : Il restait faubourg Saint-Honoré, n° 9, il était marchand de vins, maintenant c'est son fils.

— Merci, madame.

— Monsieur Lasnier, ne vous rappelez-vous pas avoir été gravement malade?

— Oh! c'était rien, j'ai eu un peu mal à la tête.

— Ah! ah! où est votre femme?

— Dans sa chambre.

— Mais cette dame qui est là, en face de vous, vous devez la connaître?

— Non, je ne connais pas cette dame. (L'esprit seul se dit) : C'est son affilié; une voleuse aussi. (Il se dit tout haut) : Il faut que je me dépêche de bien cacher tout. Il compte, il remue, il cherche pour voir s'il n'a rien oublié, il regarde, compte encore et cache le tout.)

— Savez-vous en quelle année nous sommes, monsieur Lasnier?

— Monsieur, je vous jure que je n'ai pas d'argent.

— Laissez-moi donc toutes ces choses matérielles de côté, monsieur, et ne vous en occupez plus, car vous êtes mort; vous feriez beaucoup mieux de penser à Dieu et de le prier, cela serait plus utile qu'à compter votre argent. Car, voyez-vous, monsieur, vous êtes mort, et quand nous sommes morts, nous n'avons plus besoin d'argent. (L'esprit me menace du bras et fait comme s'il avait l'intention de me frapper.)

— Voulez-vous prier?

— J'ai mal à la tête.

— Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas vous croire mort?

— Vous êtes fou.

— Dites-moi seulement en quelle année nous sommes?

— Pourquoi vous répondre, puisque je ne vous crois pas. Oh! qui me ferme les yeux? C'est vous, pour me voler, quand je vous dis que je n'ai rien, rien, rien.

— Quelle profession exerciez-vous, quand vous étiez encore vivant?

— Marchand de vins, distillateur, j'ai cédé à mon fils, mais je suis toujours là.

— Voulez-vous me donner une poignée de main?

— Je ne donne pas la main à tout le monde.

Je voulus lui donner quelques explications sur notre situation après la mort. Mais il refusa en me disant :

— Je ne vous comprends pas, moi, je n'ai rien, vous me dites que je suis mort, c'est absurde ; seulement je ne voudrais pas mourir.

La dame qui l'accompagnait me dit : — Il aime mieux s'occuper de compter ses billets de mille francs, allez, que de prier Dieu, je le connais bien, moi.

— Et vous, père Lasnier, connaissez-vous cette dame?

— Moi, je ne connais pas cette femme-là.

— Oui, il a peur pour son or.

— Je n'en ai pas. Vous voyez bien. (Il le cache encore.)

— Je vous en prie, père Lasnier, ne repoussez pas la main que l'on vous tend, et je vous engage à prier.

— Priez, je vous écouterai avec attention.

Alors je fis tout haut une prière pour lui; mais au lieu de m'accompagner ou de m'écouter, il ne fit aucune attention à ce que je disais, il s'occupa à compter son argent, et à vérifier tout pour s'assurer qu'il ne lui manquait rien. Je lui en fis des reproches : — Vous êtes, lui dis-je, si absorbé par votre or que vous ne m'avez pas écouté; non-seulement vous n'avez pas prié, mais vous n'avez fait aucune attention à ce que je disais.

Je résolus de tenter encore une fois, et pour réussir je priai mes guides de frapper son imagination par un tableau saisissant. Alors immédiatement il vit entrer chez lui une centaine de pauvres?

— Pourquoi, me dit-il, m'envoyez-vous tou s cespauvres! Je n'ai rien, je ne possède rien et ne peux rien leur donner. Si j'ai quelque chose, je l'ai gagné par mon travail. Qu'ils fassent comme moi. Allons, à la porte, tas de mendiants, et ne venez plus me troubler chez moi.

Alors, comme il tenait son or et son argent embrassés, je les lui enlevai magnétiquement ; soudain tout disparaît,

il n'a plus rien, et il m'accuse de l'avoir volé; il se lamente, il est au désespoir.

L'inconnu qui l'accompagnait me dit : — Monsieur, son châtiment commence, il va souffrir les épreuves de l'avare, il cherchera son or pendant longtemps !

Ils sont partis.

Deuxième tableau.

L'esprit qui se présente est celui annoncé par Mlle Berthe Boiste il y a huit jours ; il s'explique ainsi :

— Allez-vous me recevoir, monsieur, aujourd'hui je suis bien changée, je suis confuse de me retrouver en votre présence, car ma conduite ici a été odieuse, je m'en repens. Depuis, j'ai bien souffert. Après vous avoir quitté, je me suis retrouvée avec les Prussiens, j'ai été bien malheureuse. Enfin j'ai prié et j'ai compris. Ce soir je viens pour vous demander pardon, et pour prier avec vous pour que je sois heureuse. Votre pardon d'abord, monsieur. (Elle se met à genoux.)

— Mademoiselle, je vous en prie, relevez-vous, je ne puis vous laisser dans cette position humiliante. Vous ne m'avez point offensé, vous m'avez fait de la peine, voilà tout.

— Si, monsieur, je ne puis être heureuse, si vous ne me pardonnez.

— Soyez heureuse, Mademoiselle Marguerite; (c'était Marguerite Duprez.) Je vous pardonne, relevez-vous.

Je l'aide à se relever, ensuite je lui fis remarquer une personne qui se trouvait à côté d'elle.

— Tenez, lui dis-je, voici encore une personne à qui vous avez fait beaucoup de peine ; la reconnaissez-vous?

— Oui, c'est ma mère.

J'engage Mlle Marguerite à demander aussi pardon à

sa mère. Elle le fait sans hésiter ; à genoux devant sa mère, elle l'embrasse en lui demandant pardon.

Alors sa mère lui dit :

— Relève-toi, mon enfant, tu as beaucoup souffert par ta faute. Depuis longtemps tu devrais être heureuse, si tu avais voulu nous croire ; enfin, te voilà sur la route de la vérité, suis-la.

— Maintenant il faut que je m'en aille voir mon père, il souffre encore, j'ai hâte de partir, mais j'ai encore besoin de prier ; prions ensemble, monsieur, pour que les bons esprits me guident et m'accompagnent.

Alors ensemble nous adressâmes à Dieu une prière de reconnaissance et implorâmes des bons esprits leur protection, leur appui. Après cette prière on vient la chercher, elle partit, en me disant : — Merci, monsieur, à vous, et aux bons esprits toute ma reconnaissance.

Troisième tableau.

Cet esprit se présente en s'adressant à un personnage qui nous est inconnu. Mais nous avons tout lieu de croire que c'est un agent de la force armée. Cet esprit se tord les bras et les mains, il lutte, se défend, et finalement succombe. L'esprit qui le tient, le fait beaucoup souffrir, car il le prie de le laisser tranquille. Cet esprit a l'air de beaucoup souffrir. Abattu, brisé, il pousse un cri déchirant et tombe.

Vivement je m'appliquai à soulager cet esprit, et à dégager les organes de mon sujet pour lui éviter à son retour, ou, pour mieux dire, à son réveil, une fatigue sûre, inévitable ; enfin il se relève et me dit : « J'ai peur qu'ils reviennent. »

Demande. — Qui donc vous torturait ainsi ?

— Des...

— Ah! eh bien! comment ça va maintenant ?

— Ça va mieux.

— Voulez-vous me dire comment vous vous appelez?

— Je m'appelle Mme Jean.

— Où êtes-vous?

— Chez moi, dans la cour.

— Que faisaient-ils là, et qu'est-ce qu'ils vous demandaient?

— Ils voulaient que je leur dise où était mon mari.

— Que faisait-il donc, votre mari?

— Il servait la bonne cause, il défendait le droit, le bon droit.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait, ces gens?

— Ils m'ont bâillonnée, et comme je me défendais, ils m'ont frappée.

— Étaient-ils nombreux?

— Je ne puis vous le dire, j'étais trop effrayée.

— Quand nous sommes dans la peine, dans le malheur, intuitivement nous nous adressons à Dieu. Eh bien! puisque vous êtes dans le malheur, si vous vouliez, nous prierions ensemble pour que Dieu et les bons esprits mettent un terme à vos chagrins.

— Prions, monsieur, je le veux bien. (Elle prie.)

Après cette prière, cette dame se trouve transportée dans une espèce de prétoire, puis elle s'écrie :

— Mon Dieu! que fais-je ici? Ma tête se perd.

— Où êtes-vous donc?

— Je n'en sais rien, je suis dans une grande pièce, on dirait un tribunal. Comment se fait-il que je sois ici? je n'ai pas fait de mal. Oh! que je souffre! Mais pourquoi donc tant souffrir?

— Ecoutez, madame, vous avez succombé sous les coups, sous les mauvais traitements de la part de ces gens, et aujourd'hui vous êtes morte.

— Si j'étais morte, je ne verrais pas ce que je vois.

— Il n'y a que la prière qui puisse vous sortir de cet état.

— Alors, prions, monsieur, prions vite.

Après avoir prié, cet esprit me dit :

— Comme cette prière m'a fait du bien ! oh ! merci, monsieur.

Mais quelle est donc cette prairie ! c'est étrange, je me trouve transportée au milieu de cette prairie magnifique, entourée de superbes peupliers ; il est impossible que ce soit la terre, cela est trop beau... Pourquoi m'a-t-on amenée ici?

— Faites bien attention, madame, ne voyez-vous rien d'anormal, dans cette prairie?

— Si... je vois un cadavre... Mon Dieu ! mon Dieu ! j'appréhende un malheur... je n'ose m'approcher de ce cadavre... ah ! c'est mon mari ! c'est là où ils l'ont tué.

— Puisque les bons esprits vous ont fait voir ce tableau, voulez-vous les prier de nous dire comment cela est arrivé... (L'esprit écoute, on lui parle, il nous répète :)

— En route il a voulu fuir, et en franchissant les lignes ennemies, il a été pris par les C....., ils l'ont tué et haché en morceaux, Cette bague à son doigt, je la reconnais, le chaton en est ouvert, et me permet d'y voir mon portrait... Il est mort, je le vois comme dans un nuage au-dessus de son corps inanimé ; oh ! mon Dieu ! il me parle.

— Voulez-vous nous répéter ce qu'il vous dit?

— Courage, mon amie ; me dit-il, je suis plus heureux que tu ne le crois, aie confiance dans les paroles que l'on te dit ; moi aussi j'ai été sauvé dans un groupe semblable à celui-ci.

— Madame, voulez-vous demander à l'esprit de votre mari si nous connaissons ce groupe?

— Non, c'est en Amérique, il y fut conduit par son guide, il est bien beau, il se tient près de lui.

— Voici ce que me dit mon mari. « Pour bien convaincre les personnes qui sont autour de toi, prie le « médium au verre d'eau de regarder dans son verre, « elle verra le tableau textuel de ma mort. »

Mlle I..... regarde, et à notre prière, au lieu de nous dire ce qu'elle voit, elle se met à pleurer.

Ce tableau est tellement horrible qu'elle ne peut le raconter, le courage lui manque. Alors l'esprit de Mme Jean me dit : — Retirez-lui son verre, monsieur, mon mari viendra dans huit jours. Le premier tableau qui se photographiera dans le verre, sera celui-là. Le médium aura plus de force qu'aujourd'hui. Adieu ! mon ami.

— Ces paroles me font du bien, maintenant je suis plus forte. Au revoir, mes amis, au revoir.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1874.

SOMMAIRE.

Deux communications sont obtenues par l'écriture. — Tableaux fluidiques au verre d'eau, vus par Mlle I..... — Louis Bertier, le déserteur. — Un esprit ami l'accompagne. — Deuxième tableau. — Retour du père Lasnier. — Un esprit le guide.

Tableau au verre d'eau.

Le médium voit, au milieu d'un prairie, une troupe de soldats. Deux victimes sont là attachées. Les soldats allument du feu et placent les deux victimes au milieu. On les arrose avec du pétrole, les flammes s'élèvent, bleues. rouges, jaunes et blanches. Une épaisse fumée se dégage et forme un immense sillon noir qu'emporte une brise légère d'avril, et va se perdre et se confondre avec l'horizon. Le jour est sur son déclin, on ne voit plus que le foyer avec une forme noire au milieu. Des soldats creusent une fosse. Leurs silhouettes projettent des ombres fantasques, énormes, à chaque nouveau jet de flamme produit par une alimentation de nouveau pétrole jeté sur le feu. Le trou est assez profond. Ils laissent là pelles et pioches, et s'approchent du feu. Ils en retirent une masse noire, carbonisée. L'autre victime est entièrement consumée. Ils jettent dans le trou ces débris informes, et le tout disparaît.

(*Le tableau est fini.*

MANIFESTATIONS PAR MES SUJETS.

Premier tableau.

L'esprit qui se présente s'étant emparé de notre sujet qui était assis, se lève. On lui attache les mains derrière le dos, puis on le place fixe ; il est ému. Je remarque en lui des secousses fébriles. Fixe et immobile, il attend, puis tombe foudroyé.

Je le ranime, je le réveille, il respire, et me dit :

— Est-ce que je suis gracié ?

— Relevez-vous, ça va mieux maintenant.

— Je ne puis me relever, j'ai les mains attachées derrière le dos, détachez-moi d'abord.

— Tenez, voilà vos liens coupés ; maintenant vous pouvez vous relever. (L'esprit se lève.)

— Me voyez-vous ?

— Non, j'ai un bandeau sur les yeux, ôtez-le-moi.

— Je veux bien. Mais pourquoi ne l'ôtez-vous pas vous-même ?

— J'ai un bras de cassé. Vous ne le voyez donc pas ?

— Ah ! vous avez un bras de cassé. Ah ! ah ! alors je vais vous enlever le bandeau. Là, ça y est. Voyez-vous clair ?

— Oui, je vous vois ; mais dites-moi donc, docteur, est-ce que je suis gracié ?

— Qui donc êtes-vous ?

— Un soldat déserteur. C'est pour cela que je suis étonné que vous m'ayez délié les mains ; car, au camp de Châlons, on ne gracie pas.

— A quel régiment appartenez-vous ?

— Au 55e de ligne ; mais je voudrais bien, docteur, que vous pansiez mon bras.

— Ah! oui, tenez, je m'y mets de suite. (Je lui remets son bras.)

— Tiens, vous vous y prenez d'une singulière manière, vous, pour remettre un bras. Ah ! doucement, eh ! c'est que vous me faites mal. Ils m'ont manqué, mais ils m'ont brisé le bras.

— De quel pays êtes-vous ?

— Je suis de Lyon.

— Et vous vous appelez ?

— Louis Berthier.

A ce moment je remarquai chez mon deuxième sujet la présence d'un esprit. Je lui prends la main pour attirer son attention. Alors cet esprit me dit :

— Monsieur, c'est moi qui vous ai amené ce soldat, ayez l'obligeance de vous occuper de lui, c'est une mauvaise tête, je doute que vous puissiez réussir. Enfin, je reste là pour voir si vous réussirez ; je vous en prie, ne faites pas attention à moi.

Averti par cet esprit, je continuai de m'occuper de mon blessé, et lui demandai :

— Vous avez été donc fusillé?

— Oui, mais je ne l'ai pas été. Je me rappelle bien avoir vu le peloton d'exécution. Je suis tombé, c'est encore bien heureux pour moi qu'ils ne m'ont pas donné le coup de grâce.

— Ah ! vous croyez que vous n'avez pas été tué. Eh bien ! si, et cela depuis trois ans. Est-ce que vous n'aviez fait que de déserter ?

— Ah ! mais non, j'ai bien fait autre chose que de déserter.

— Et votre bras, va-t-il maintenant ? (Il l'essaye.)

— Ah! oui, je f..... bien une giffle à un chef maintenant.

— Mais, malheureux, vous êtes mort. La loi a eu son cours. Vous êtes maintenant à l'état d'esprit.

Je lui explique ce que c'est que la mort.

— Moi ! à l'état d'esprit ! Je suis... au camp de Châlons.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Ah ! laissez-le donc tranquille le bon Dieu et ne le dérangez pas.

Enfin, j'emploie tous les moyens pour lui prouver qu'il est mort et que Dieu existe, mais il refuse à croire, et part.

Deuxième tableau.

L'ESPRIT. — Ah ! vous voilà, vous ! Nous avons un compte à régler tous les deux.

— Ah ! ah ! vous êtes monsieur Lasnier, je crois.

— Oui, c'est moi. Il y a huit jours que vous m'avez fait une mauvaise impression. Il m'est resté de cette conversation un souvenir qui m'effraye ; depuis je suis dans un triste dénûment ; je souffre d'un mal que je ne puis m'expliquer. On m'a conseillé de venir vous trouver. Est-ce que je vous ai fait quelque sottise, il y a huit jours ?

— Non, vous ne m'avez pas fait de sottise. Vous avez seulement refusé de croire ce que je vous ai dit ; puis, vous m'avez traité de voleur. Mais, ne craignez rien, si vous venez pour me demander pardon, je vous déclare que c'est inutile ; car, je ne considère point ces paroles de la part d'un esprit qui est encore sous l'influence de la matière, comme blessantes, ainsi vous ne m'avez pas offensé.

— Vous m'avez porté malheur ; car, depuis je suis bien malheureux. Je me trouve au milieu d'un mansarde, sans pain, sans feu, sans vêtement, par une saison des plus rigoureuses. Je n'ose me montrer ! Les personnes que j'appelle ne font pas attention à moi, je demande du secours et l'on me dit ; « Allez trouver la personne de qui vous « avez refusé les instructions. » Alors je viens, monsieur, pour vous demander ce qu'il faut faire.

— Les souffrances que vous éprouvez sont votre châti-

ment. Dieu, en qui vous ne croyez point, nous punit toujours par où nous avons péché. Vous n'avez cru ni à Dieu, ni à l'âme. Alors, vous vous trouvez seul, isolé, vous adoriez votre trésor, maintenant vous êtes misérable. Vous aimiez à bien vous nourrir, à bien vous soigner, bien vous vêtir... Aujourd'hui, vous êtes sans pain, sans vêtements ; vous êtes là dans cette mansarde, et personne n'est là pour vous soigner; vous avez repoussé les pauvres, qui sont nos frères, vous n'avez jamais eu de charité pour la douleur, alors, tel que vous fûtes jadis, vous trouvez des cœurs froids; vous appelez, on est sourd à vos prières. Dieu a permis à un esprit dévoué de vous conduire près de moi à votre réveil qui a duré presque quatre ans; vous avez refusé de m'entendre ; c'était la parole de Dieu que je vous enseignais ; je vous ai engagé à prier avec moi. Au lieu de vous joindre à moi dans une prière faite à votre intention, vous vous êtes mis à compter votre or, et vous êtes étonné si vous souffrez ; si vous examiniez un peu votre conscience, vous reconnaîtriez bien que vos tourments ont chacun leur cause. Maintenant si vous avez de meilleurs sentiments, je veux bien vous être utile et recommencer aujourd'hui ce que j'ai tenté il y a huit jours.

— Que faut-il faire alors?

— Il faut d'abord croire en Dieu.

— M'aurait-il frappé ainsi pour me punir? Oh! alors, prions.

— Vous croyez bien en Dieu?

— Oui.

— A notre existence après la mort de notre corps?

— Oui.

— Alors, prions. Après cette prière à laquelle l'esprit a pris part; il se trouve placé dans un riche appartement. Il me fait part de son étonnement, et me dit :

— Tout ici annonce l'opulence et la fortune ; tout respire la richesse. Otez-moi tout cela, non, je ne veux plus

être riche. (On lui offre une bourse remplie d'or.) Non, je n'en veux pas. Prions encore, je vous prie. (Nous priâmes.)

— L'esprit, après cette prière, pousse un long et profond soupir, en disant :

— Ah ! ici, je respire.

— Où êtes-vous donc?

— Dans le milieu des champs ; vive l'air !

L'esprit qui accompagnait M. Lasnier, qui jusqu'à présent avait gardé le silence, lui dit :

— Comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

— M. Lasnier le regarde et lui dit :

— Quoi ! c'est vous, madame !

— Oui, vous me reconnaissez. Eh bien ! vous n'avez pas voulu suivre mes conseils, quand je vous ai amené ici l'autre jour, vous voyez où cela vous a conduit. Eh bien ! tâchez de vous souvenir des instructions que l'on vient de vous donner.

— Oh ! cet or, je n'en veux plus ; c'est beau la richesse, mais il faut savoir s'en servir ; je vois près de vous, monsieur, un esprit ; c'est un jeune homme qui désire vous parler, et attend mon départ pour occuper la place de votre sujet.

— Avant de vous quitter, voulez-vous prier encore pour que nos amis vous guident, et pour que Dieu vous donne le courage, la force de ne plus faillir dans vos nouvelles épreuves ?

— Oh ! merci, monsieur, si vous êtes riche, ne faites pas comme moi, car j'ai trop souffert.

SÉANCE DU 16 FÉVRIER.

SOMMAIRE.

Un curé. — Rien d'important pour la médiumnité aux verres d'eau. — Les esprits de Mlles Estelle et Blanche. — L'ami Anatole. — Retour de Mmes H..... et G.....

Premier tableau.

Après que mon moniteur fut endormie, à nous deux nous nous mîmes à endormir Mme H.....

Après quelques détails donnés par mon sujet sur les nombreux esprits qui étaient là, ces dames se préparèrent à partir. En effet, Mlle I....., notre médium au verre d'eau, les vit partir ensemble, mais chacune de leur côté. Elles sont accompagnées en outre de leurs amis habituels, chacune d'un étranger que nos amis leur avaient donné pour guide. Mme G..... traverse la mer du côté du nord.

Après leur départ, les organes de nos sujets restent libres assez longtemps; l'esprit d'un jeune homme vint pour s'en emparer; déjà auparavant il était venu réclamer la prérogative d'occuper le premier mon sujet, mais il ne put profiter de cette faveur; il en fut empêché par l'arrivée d'un esprit méchant; voici la cause pour laquelle les organes de nos sujets sont restés un peu de temps inoccupés. L'esprit du jeune homme était placé, partie sur mon épaule gauche et sur ma tête. Plusieurs fois je tentai de

le placer dans mon sujet, mais il en était toujours repoussé. Enfin, je reconnus la présence d'un esprit. Son bras était tendu et mis en tétanos, raide comme une barre de fer, je le dégageai et rendis à ce membre toute sa souplesse, toute son élasticité ; le premier mouvement que fit l'esprit avec ce bras que je venais de lui guérir fut pour me pousser brutalement, et me mettre le poing sous le nez. Je parlai à l'esprit ; il me tourna le dos. Je remarquai aussi la présence de Mme H..... Je crus devoir m'adresser à celui-ci pour avoir quelques renseignements sur cet esprit méchant ; mais à la première question que je fis, l'esprit méchant, pour empêcher qu'elle ne me répondît, lui envoya une poussée violente; cette agression brutale nécessita même l'intervention de mon collègue M..... J'avais toujours l'espoir de ramener ce mauvais esprit. Alors j'usai de beaucoup de ménagement, cela ne fit rien, car, à ma prière, il me traita de manant, toujours en m'envoyant des coups de poings que je parais, en soufflant magnétiquement sur les poings fermés de l'esprit, de sorte que les coups venaient s'amortir légèrement, quoique lancés avec vigueur à quelques centimètres de ma figure ; l'esprit devenu complétement furieux voulut fuir, et comme nous nous trouvions tous les deux placés dans le fond de la salle de nos séances, la partie opposée se trouvait occupée par nos auditeurs, et formait à l'esprit une barrière naturelle. Cependant il n'hésita pas, il s'engagea du côté gauche en passant derrière la table des médiums, en contraignant les auditeurs à lui livrer passage. Je fus prévenu de son dessein (il voulait entraîner mon sujet au dehors). Je le devançai en passant du côté droit et arrivai à la porte avant lui. Alors là, voyant à qui j'avais affaire, j'usai de toute mon énergie et je le contraignis magnétiquement à retourner s'asseoir. Il y alla, mais à contre-cœur, je le maintins sous ma puissance magnétique jusqu'à ce que je fusse près de lui. Arrivé là, je fis encore une dernière tentative, mais, cette fois encore, l'esprit

resta rebelle à mes sollicitations. Alors, désespérant de le ramener à de meilleurs sentiments, je le chassai.

Désirant savoir qui était cet esprit, je demandai à l'esprit de cette dame qui occupait les organes de Mme H.....

— Est-ce vous, madame, qui nous avez amené cet esprit?

— Oui, monsieur.

— Vous ne l'avez donc pas préparé à cette entrevue?

— Si, monsieur, depuis déjà longtemps je m'en occupe, mais je croyais que vous auriez plus de bonheur que moi.

— Vous le connaissez bien, alors?

— Oui.

— Qui est cet esprit?

L'ESPRIT avec un profond soupir. — C'est un prêtre! Je vous remercie, monsieur, pour la peine que vous vous êtes donnée, vous aurez peut-être plus de chance avec les autres. Adieu.

Deuxième tableau.

Cet esprit se réveille en cherchant qui l'avait appelé; voyant son inquiétude, je lui dis : — Qui donc cherchez-vous?

— Je viens d'entendre une voix... je cherche... qui m'a appelé par mon nom? et je ne vois personne... mais qui donc me parle? que je me réveille... mais j'y suis.

Voulant calmer les doutes de cet esprit, je lui dis :

— Mais, c'est moi qui vous ai reveillé.

— Quelqu'un ici!

— Oui, mais ne craignez rien.

— Je vous entends, monsieur, mais je ne vous vois pas; où suis-je? Il ne fait donc pas jour? Mais je ne vous connais pas, je ne vous vois pas; ah! quel affreux cauchemar!

— Mais, cher esprit, ce réveil n'est pas un cauchemar. Maintenant, c'est moi qui vous parle; mais les voix que

vous avez entendues pendant votre sommeil étaient des voix d'esprits amis.

— Mais pourquoi cette vilaine plaisanterie? Plus je cherche à découvrir la lumière, plus cela devient sombre, et ces ténèbres s'épaississent toujours de plus en plus.

— Voulez-vous me dire votre nom ?

— Il n'est pas nécessaire que je vous dise mon nom; si vous venez pour m'être utile, mon nom ne doit rien vous faire, et puis, vous savez bien qui je suis. On ne va pas chez les gens sans les connaître.

— Vous avez été malade, n'est-ce pas ?

— Je le suis encore.

— Depuis combien de temps?

— Ah! il n'y a pas longtemps, depuis le mois de mai.

— De quelle année?

— Vous le savez bien.

— Dites toujours.

— Mais de cette année.

— Êtes-vous bien sûre!

— Ah! mon Dieu, pourquoi me fatiguer à me faire dire des choses que vous savez aussi bien que moi?

— J'ai mes raisons pour cela.

— Mais nous sommes en 1871.

— Ah! je m'y attendais, j'avais raison d'insister à ce que vous me disiez l'année, car votre réponse est pour moi un auxiliaire puissant ; car nous sommes en 1874, et vous êtes morte depuis trois ans.

— Ah! ah! Il se passera encore bien des choses d'ici que trois années se soient écoulées.

— Cela vous semble invraisemblable, parce que vous êtes restée dans une espèce de sommeil pendant tout ce temps-là, et qu'aujourd'hui seulement l'on vous a réveillée, c'est pour cela qu'il vous semble qu'il n'y a qu'un jou r

— Je n'ai pas dormi.

— Qui êtes-vous, un monsieur, n'est-ce. pas?

L'ESPRIT, en riant. — Oh! non! On voit bien *qu'il* ne

fait pas clair ici. Toutes vos paroles me paraissent incompréhensibles.

— Voulez-vous m'expliquer votre maladie?

— Vous désirez que je vous explique ma maladie; mais de ce moment-ci, il n'est pas besoin d'être malade pour mourir, il en meurt assez tous les jours, cette malheureuse guerre, tous ces frères qui s'entr'égorgent.

— Où demeurez-vous donc?

— A Neuilly, j'étais dans mon lit, malade, un obus est tombé sur la maison, a éclaté, et j'ai été blessée dans mon lit.

— Où demeuriez-vous à Neuilly?

— Mon père m'a toujours dit que, si nous étions séparés, il ne fallait rien dire... mais, ces décombres! mon père, partout le désastre... j'aimerais mieux être aveugle que de voir ce que je vois; mon Dieu! je n'ai cependant rien fait pour cela. Que vais-je donc devenir? Seule, ici, au milieu de ces ruines.

— Rassurez-vous, ici vous êtes au milieu d'amis.

— Des amis, dites-vous? Je n'en vois pas. Partout, les traces de la mort, du sang, des cadavres. J'aime mieux cent fois mourir que de rester ici. Oh! mon Dieu! que ce réveil est terrible! Mais que signifie cela? Me voici dans un cimetière. (L'esprit se met à genoux et prie.)

— Je vais vous expliquer la cause de ces changements.

— Non, laissez-moi... seule, livrée à toutes mes peines. Seule!... quelle est donc cette tombe! — Oh! je n'y comprends rien. — (Elle répond à une voix.) C'est une chose impossible, puisque cette tombe serait la mienne.

— Il y a bien quelques ornements sur cette tombe que l'on vous dit être la vôtre.

— Une simple croix.

— Lisez l'épitaphe.

— J'ai lu.

— Dites-nous ce que vous avez lu, alors?

— Voici : Ernestine Picard, décédée en sa dix-hui-

tième année, le 20 mai 1871. Priez pour cette pauvre victime de la Commune!

— Pourquoi cette inscription, puisque me voilà?

— Vous avez vu dans ce tableau, mademoiselle, que je vous ai dit la vérité sur votre situation et que vous êtes réellement bien morte, et la preuve, c'est que vous venez vous-même de lire l'épitaphe qui est sur votre tombe; il ne vous reste plus maintenant qu'à prier et à croire.

— Je veux bien, prions.

La prière était à peine terminée, que l'esprit me dit :

— Oh! je vous en prie, fermez cette tombe. J'ai vu. — Dites-moi, monsieur, quelle est donc cette personne que j'aperçois là-bas? Elle vient de mon côté. Comment! dans ce cimetière, voir une dame en blanc, marcher dans ce sentier?

— Comment est-elle, cette dame?

— Elle est encore trop loin pour que je puisse bien la voir. Écoutez, monsieur, tout cela me surprend; ce n'est pas de l'obstination, mais je mérite d'être pardonnée puisque je ne comprends pas; la voilà, elle me parle.

— Voulez-vous nous dire ce qu'elle vous dit?

— Son langage est semblable au vôtre, elle me dit de vous écouter, et de suivre ce sentier, qu'au bout on y puise un baume à toutes les douleurs. Mes épreuves sont finies, mais partir seule! Un ruban se dessine, le voilà, je tiens le bout; si je faillis en route, il me guidera. Oh! je l'étreins fortement, car, j'entrevois au bout la vérité, le bonheur.

— Me voyez-vous maintenant?

— Non, je vois toujours cette dame, elle attend mon départ. Est-il possible que je ne puisse vous voir? Mais, je vous en prie, monsieur, dites-moi où je me trouve?

— Mademoiselle, vous vous trouvez au milieu d'une réunion spirite; ici, nous avons pour tâche d'éclairer les esprits aveugles et malheureux et de les placer sur la route de la vérité.

— Si telle est votre mission, elle est bien belle.

— Voyons, mademoiselle, prions encore pour que Dieu me permette de vous ouvrir les yeux.

— Non, monsieur, plus tard, je ne dois pas vous voir aujourd'hui. Merci et adieu!

Elle part en roulant son ruban.

Troisième tableau.

Après le départ de Mlle Ernestine Picard, nos deux sujets restent libres. Soudain un esprit s'empare de Mme G..... et va trouver un deuxième esprit qui avait été amené chez Mme H....., lui dit, en lui prenant la main :

— Hé ! on dort donc ici ?

L'autre esprit, réveillé en sursaut, bâille, se détire, s'allonge et répond :

— Qui est-ce qui me réveille, quand il ne fait pas encore clair?

— Mais c'est moi, voyons, réveille-toi, il est temps,

Ces deux esprits se tiennent par les mains et se parlent par la pensée.

— Parle donc tout haut, je n'aime pas qu'on s'entretienne comme ça : ce n'est ni convenable ni poli.

En ce moment, on me dit mentalement : « Il est temps d'intervenir et de faire cesser cette pantomime entre ces deux jeunes filles. » Prévenu sur leur identité, je leur dis :

— Eh bien ! mesdemoiselles, quand vous aurez fini, je m'occuperai de vous.

— Tu as donc amené quelqu'un avec toi ?

— Mais non, il me suivait, il est entré en même temps que moi, je croyais que c'était toi qui l'avais fait demander.

— Où est-il?

— Là, il écoute.

— Il faut le mettre à la porte.

— C'est ton affaire, il est chez toi.

— Mais, qu'est-ce que vous voulez, monsieur? que venez-vous faire ici ? Vous n'êtes pas chez vous.

— Non, mesdemoiselles, mais dites-moi, je vous prie, chez laquelle de vous je suis ?

— Vous êtes chez mon amie ; moi, je ne demeure pas ici.

— Voyons, lâchez-vous donc les mains, et causons un peu ensemble.

— Ah ! c'est trop fort, voilà qu'on n'est plus libre de se tenir les mains maintenant.

— Je vous en prie, mesdemoiselles, ne me repoussez pas, car je dois m'entretenir avec vous de choses qui vous concernent.

— Hein ! ma chère, il se croit jeune. (Elles rient toutes deux.) Nous n'aimons qu'à causer avec des jeunes gens.

— Eh bien ! je ne suis pas un vieux, moi.

— Oh ! oh ! il n'a qu' ça de toupet, dis donc.

— Hein ! ma chère, il ne voit pas ses cheveux blancs.

— Mais non, ah ! reçois-le tout de même.

— Oui, mais tu sais, ton monsieur. (Elles se parlent out bas.)

— Ah ! il ne viendra pas maintenant, il est trop tard ; moi, je crois que tu peux le recevoir sans danger.

Cette conversation avait eu lieu tout haut entre ces deux esprits, et l'idée me vint de leur demander quelle heure il était. L'une d'elles me dit :

— Il est sept heures, et nous avons encore notre bougie allumée.

— Tiens, mais je ne la vois pas, votre bougie.

— Ah ! il y a bien autre chose que vous ne voyez pas et que vous voudriez bien voir. (Elles rient comme deux folles.)

— Écoute, ma chère, il commence à m'ennuyer.

— Et moi, je vais m'en aller, s'il ne s'en va pas.

En ce moment j'entendis qu'on me disait : « Adresse-toi « à Mlle Estelle ; » alors je leur demandai : — Laquelle de vous s'appelle Estelle ?

— Ah ! c'est elle. Mais comment se fait-il ; du moment que vous savez le nom, vous devez connaître la personne ?

— Non, mademoiselle, l'on m'a dit, en me parlant de vous : « Suivez cette personne, elle et son amie ont be- « soin de soulagement ; seulement vous commencerez par « Mlle Estelle. » C'est en vertu de cette recommandation, mesdemoiselles, que je vous ai demandé laquelle de vous deux était Estelle, et puis, ne craignez rien, puisque je viens pour vous soigner, je ne viens pas pour vous faire de la peine, ni vous brutaliser ; et pour commencer à me mettre bien avec vous, mesdemoiselles, je vous prie de vouloir bien me donner la main. Après nous parlerons d'autre chose, sur les motifs qui m'amènent ici, par exemple.

— Je ne vous donnerai pas la mienne toujours.

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur, tu vois bien que c'est un vieillard ; regarde, monsieur a les cheveux tout blancs.

— Ah ! ma chère, heureusement que tu es pour te marier, sans cela.

— Dis donc : qu'est-ce que tous ces cartons qu'il a avec lui ? je ne les lui avais pas encore vus.

— C'est peut-être pour nous faire des cadeaux, demande-le lui donc.

— Voyons, mademoiselle Estelle, donnez-moi la main, je vais commencer par vous.

— Voilà, monsieur, moi, j'ai confiance en vous.

— Vous êtes malade, mademoiselle, vous souffrez de la poitrine.

— Vous avez bien trouvé tout de même, c'est vrai, j'ai eu une indisposition, mais ça va mieux.

— Estelle, c'est donc un médecin ? il ne me fait pas

l'effet d'un bon médecin; moi, à ta place je ne me fierais pas à lui.

En ce moment, Mlle Estelle subit une quinte de toux très-forte, elle suffoque, et cette crise nécessita l'intervention de mon collègue M... Je fus même obligé de m'en occuper aussi. Avec mon aide, la crise se calma et la malade put continuer de répondre à mes questions, je continuai et lui demandai si elle allait mieux.

— Oh! ce n'est rien, c'est parce que j'ai trop ri, cependant je me trouve mal à mon aise ici, je ne sais ce que j'éprouve.

— Il faut aller chez le voisin, quand on est malade chez soi, dit son amie.

— Ah! je n'en mourrai pas encore, va! je suis trop jeune, du reste.

— Moi, je ne suis pas de ton avis, et je dis qu'il vaut mieux mourir jeune, au moins on peut être regrettée.

— Priez donc votre amie, mademoiselle Estelle, qu'elle finisse de plaisanter.

— Mais oui, tais-toi donc, tu parleras à ton tour.

En ce moment, j'entendis qu'on me disait : « L'amie de « Mlle Estelle se nomme Blanche. »

Je lui dis alors :

— Est-ce vrai, mademoiselle? l'on vient de me dire que vous vous appeliez Blanche. Avant de me répondre, elle regarda son amie Estelle, et elles parurent étonnées toutes les deux. Enfin, après l'étonnement passé, elle répondit affirmativement, et me dit :

— Oui, monsieur, je m'appelle Blanche. Cenx qui vous ont dit mon nom ne vous ont pas trompé.

— Très-bien, mademoiselle Blanche, je vous remercie, maintenant que je vous connais toutes les deux. Nous allons donc causer, et je vais commencer par vous prier de me dire si vous savez à quelle époque de l'année nous sommes? hein! voyons, parlez.

BLANCHE. — Nous sommes au mois d'octobre.

— Nous sommes au mois d'octobre, très-bien, vous vous trompez, mais nous rectifierons cela tout à l'heure; dites-moi, mesdemoiselles, y a-t-il longtemps que vous êtes allées à la Closerie des Lilas?

La foudre serait tombée au milieu d'elles, qu'elles n'auraient pas été plus épouvantées. Toutes les deux firent un bond de surprise en se regardant. Voici ce que je venais d'entendre : « Ces deux jeunes filles sont deux de-« moiselles de magasin. Après leur journée finie, furti-« vement elles quittaient leur chambre et allaient au bal. « Tout le monde l'ignorait, et ce sont ces sorties noc-« turnes qui ont, à la suite de chaud et de froid, amené « leur mort, l'une de la poitrine, l'autre d'une maladie « à peu près analogue. »

Toutes les deux me répondirent en se regardant :

— La Closerie des Lilas! nous ne connaissons pas cela, nous, monsieur.

BLANCHE, à Estelle. — Dis donc, ma chère, est-ce que cet homme ne serait pas un mouchard?

ESTELLE, en riant. — Dame, tu le prenais bien pour un médecin tout à l'heure, tu peux bien le prendre pour un mouchard maintenant.

— Attends, je vais un peu le mettre à sa place, moi. Ah! çà, dites donc, monsieur, qui donc vous a permis de vous renseigner sur notre compte; il me semble, à moi, que vous feriez mieux de vous en aller.

ESTELLE. — Oui, et de me laisser reposer, car je suis fatiguée, moi; il me semble que je ne viens que de me coucher.

— Certainement, vous avez passé la nuit, vous êtes fatiguées, et vous avez besoin de vous reposer. Mais, pardon, mesdemoiselles, vous vous reposerez quand je serai parti. Il faut auparavant que je vous instruise sur votre situation que vous ignorez l'une et l'autre. Ainsi, vous avez, à la suite de vos plaisirs et de vos fatigues, été

malades toutes les deux, puis vous êtes mortes, et probablement qu'il y a déjà longtemps; à peu de chose près, vous souvenez-vous de vous être rendu visite?

Blanche. — Vous voyez bien que je viens la voir, puisqu'elle est venue, lorsque je l'étais; alors aujourd'hui je lui rends ce qu'elle a fait pour moi.

— C'est très-bien, cela; mais vous souvenez-vous d'avoir vu mourir Estelle ?

— Mais, monsieur, vous vous trompez; Estelle n'est pas morte, puisqu'elle va mieux.

— Et vous, mademoiselle Estelle, vous souvenez-vous d'avoir vu mourir Mlle Blanche?

— Excusez-moi, monsieur, mais, quoique malade, vous me donnez bonne envie de rire.

— Vous êtes fou, mon bonhomme, si elle était morte elle ne tousserait pas comme ça.

— Tenez, mademoiselle Blanche, je vais vous donner tout de suite les preuves. Vous savez que, quand nous sommes vivants, nous ne voyons pas les morts, n'est-ce pas?

— On dit, quelquefois, qu'on les voit dans les rêves.

— Quelquefois, oui; mais pour cela, il faut dormir, et vous, il me semble que vous ne dormez pas; vous êtes bien éveillée, je crois.

— Oh! certainement.

— Eh bien! regardez là, à ma gauche, et dites-moi si vous ne reconnaissez pas cet esprit?

Mlle Blanche regarde.

— Je vois une ombre, là, un peu en arrière de vous; mais je ne distingue pas bien; là-bas, par exemple, je vois très-bien une dame en blanc qui s'avance de notre côté; regarde, Estelle, la vois-tu?

— Estelle, oh! mais oui, je la vois; mais il me semble la reconnaître; oui, c'est bien celle que j'ai vue si souvent dans mes rêves. Elle venait me dire des choses impossibles que je ne me rappelle même plus.

— Eh bien! êtes-vous convaincues maintenant que vous êtes mortes toutes les deux?

Blanche. — Vous êtes complétement dans l'erreur. Nous sommes malades, mais nous ne sommes pas mortes, et nous n'avons pas du tout la même maladie; mais il est certain que ces maladies nous feront mourir; moi, la mienne, c'est une affection du cœur, et elle, c'est la poitrine.

— Tenez, mesdemoiselles, la personne que vous voyez là tout en blanc est votre amie. Elle, elle est morte quelques années avant vous. Elle est toujours restée votre amie, et aujourd'hui, elle vient m'aider à vous convaincre, la reconnaissez-vous?

Blanche. — Je la vois bien, mais je ne la reconnais pas, car elle est enveloppée d'un voile de gaze rose presque blanc; si vous voulez par là nous convaincre, ce sera difficile. Pour votre âge, c'est drôle, quand on a des cheveux blancs comme vous, convaincre des jeunes filles, c'est risible.

— Mademoiselle Estelle, dites-moi donc, vous, à quelle date nous sommes?

— Ah! je veux bien, car j'ai pitié de votre âge. Eh bien! nous sommes le 8 septembre.

— De quelle année, mademoiselle, s'il vous plaît?

— Encore, il vous faut l'année aussi?

— Oui.

— Eh bien! 1864.

— 1864! c'est l'année où vous êtes mortes, mesdemoiselles.

Blanche. — Est-ce que, quand on s'amuse, on pense à la mort?

Estelle. — Ma foi, j'y pensais quelquefois, moi; écoute, Blanche, on dit toujours : A tout péché, miséricorde. Eh bien! ma chère, moi, j'espère encore.

— Je voudrais ne m'être jamais entretenue avec cet homme; je ne sais pourquoi, mais je crois maintenant que

je vais être triste, moi qui reste à Plaisance, rue de la Gaîté.

— Vous restez peut-être au nº 13 aussi?

— Ma foi, c'est vrai, monsieur, vous avez dit juste, je n'y avais pas encore pensé.

— Croyez-vous à la concordance des nombres, mademoiselle Blanche?

— Qu'est-ce que c'est que cela?

Estelle. — Tais-toi donc, que nous sachions où il veut en venir.

— Voici où je veux en venir, mademoiselle Estelle; c'est de prouver que vous êtes à l'état d'esprit ; en outre, de vous amener à croire en Dieu et à prier. Est-ce que votre mère ne vous a jamais parlé de Dieu? — Si. — Est-ce qu'elle ne vous a pas appris à prier? Si, n'est-ce pas?

— C'est vrai.

Blanche. — Ah! moi, maman ne m'en montrait pas tant que ça ; quand je voulais prier, elle me disait : Veux-tu te taire, imbécile? je vais te f... une giffle.

— Ah! moi, ce n'était pas comme ça ; ma mère me faisait prier. C'est égal, Blanche, si tu veux, nous allons faire ce que va nous dire ce monsieur. Moi, je crois que Dieu est plus juste que les hommes.

— Moi, je n'ai pas été habituée à ça, et je ne prierai pas ; toi, fais ta confession si tu veux.

— Tu as tort, Blanche; moi, je vais prier avec monsieur, la prière est toujours bonne.

— Prier!... moi, je m'en vais... (Elle part et laisse un sujet libre.)

— Prions tous les deux, Estelle.

— Je veux bien, monsieur, prions. (Après la prière.) Eh bien! Blanche! Ah! elle est partie. (Elle voit où elle est.) Oh! comment se fait-il que je sois ici? (Elle écoute, on lui parle.) On me dit de vous écouter.

— Prions encore, mademoiselle Estelle.

— Oh! oui, monsieur, prions. Comment? moi! ici,

dans cette chambre? mais que va dire tout ce monde?

En ce moment, j'entendis qu'on me disait : « Voici une « dame qui vient de s'emparer des organes de ton sujet, « dis-le lui : »

— Mademoiselle Estelle, voici votre amie.

— Je sens bien sa présence, mais je ne puis la voir.

— Écoutez, elle vous parle.

ESTELLE. — Comment? c'est toi, Louise?

— Mais, oui, ma chère, je viens te chercher.

Estelle est très-émue.

— Allons, sois calme, Estelle.

— Merci, monsieur, je m'en vais avec elle.

— Viens, tu ne me quitteras plus.

— Je suis rassurée maintenant. Merci, monsieur.

— Et Blanche? dis-je à mademoiselle Louise.

— Monsieur, les épreuves de Blanche ne sont pas finies; plus tard, je vous la ramènerai accompagnée de Mlle Estelle; et vous tous ici, mes amis, qui soulagez ceux qui souffrent, merci, nous vous assistons. Soyez unis; que la fraternité soit parmi vous, à l'œuvre, amis!

Elles partent ensemble.

SÉANCE DU 23 FÉVRIER 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de Mme G..... et H..... — Un curé. — Mme G..... chasse le curé en revenant reprendre ses organes. — Nouveau départ de Mme G..... Elle emmène Mme H..... — L'esprit d'Angèle et de M. Philippe. — Retour de l'esprit de Mlle Blanche; elle est accompagnée de Mlle Estelle. — Arrivée du docteur Lemoine. — Réveil de Mme H..... — Retour de Mme G..... — Elle s'empare de ses organes. — Récit sur son voyage. — Fin de la séance.

Premier tableau.

Je fus prévenu par les esprits amis que le curé qui nous avait causé du trouble, il y a huit jours, était là, et qu'il allait profiter du premier trouble du sujet pour s'emparer de ses organes. En effet, je pus constater bientôt la présence de l'esprit du curé. Il commença d'abord par engager mon sujet par les doigts, action que je paralysai bientôt. L'esprit qui l'avait amené il y a huit jours était encore là, occupant les organes de Mme H. Alors, je lui demandai :

— Il n'est donc pas mieux disposé qu'il y a huit jours, votre curé, madame?

— Oh! monsieur, me dit-elle, il est si méchant qu'il ne veut rien écouter; heureusement pour vous qu'il n'a aucun pouvoir sur vous ; sans cela vous en endureriez.

Cette réponse l'avait offensé. Alors il se lève, les deux

poings fermés, et menaçant il allait frapper l'esprit qui s'abritait dans Mme H..... sans une ligature que je lui fis à chaque bras au milieu de l'humérus par une pression fluidique qui comprima les biceps, et lui paralysa les bras immédiatement. Ma volonté avait été exécutée avec tant de spontanéité que les bras restèrent dans l'attitude menaçante que leur avait donnée cet esprit, quand il alla pour frapper celui qui était en Mme H..... Le retour de Mme G..... mit fin à cette lutte ; car, juste au moment où je le chassais de mon côté, mon sujet venait de l'autre pour rentrer dans sa véritable propriété : mais il ne s'en alla pas sans se venger, car, en quittant les organes de mon sujet, il la frappa d'un coup violent avec le manche du poignard qu'il tenait à la main. Mon sujet tomba à la renverse. Je la ranime; revenue à elle, elle nous dit :

— Vous recevez donc des curés ici?

— Pourquoi? Est-ce que vous en voyez ?

— Je crois bien que j'en vois. Mais il y en avait un qui occupait mes organes, avec lequel vous étiez aux prises, quand je suis arrivée, vous ne l'ignorez pas.

— Oui, c'est vrai. Où est-il maintenant? Est-il parti?

— Il n'est pas loin, il est caché là-bas; mais, tenez, là, j'en vois une masse de curés, mais nos amis les tiennent à distance et ils ne peuvent approcher jusqu'ici.

— Mais celui qui était là, le voyez-vous toujours?

— Non; mais, je vous en prie, ne m'en parlez plus; rien que d'y penser, j'en ai le frisson. Êtes-vous prête? Nous allons partir, madame H.....; madame H..... je vous attends, partons.

Leur départ laisse deux places libres pour nos esprits souffrants. Alors j'adresse à nos protecteurs une prière dans laquelle je leur dis de m'amener des esprits souffrants qui soient au moins disposés à peu près à écouter mes instructions.

Immédiatement un esprit se présente, et l'on me dit :

— C'est Blanche.

Ainsi renseigné, je lui dis :

— Eh bien ! mademoiselle, comment allez-vous aujourd'hui?

— Oh! moi... j'ai peur de vous ; vous m'avez tant fait souffrir depuis huit jours! Ah! vous êtes méchant, monsieur, comment parce que j'ai refusé de vous croire, parce que je n'ai pas voulu prier avec vous ; vous viendrez me parler de charité maintenant; puis, vous êtes cause que mes amies m'ont quittée, m'ont abandonnée. Vous avez du succès contre moi, depuis que vous m'avez placée au bord de ce précipice, j'y suis toujours, et je vois que vous êtes prêt à me jeter dedans.

— Pourquoi aussi êtes-vous partie si vite l'autre jour? Si depuis vous avez souffert, je vous plains, mais c'est votre faute. Êtes-vous mieux disposée aujourd'hui?

— Je suis venue pour vous demander la raison pour laquelle vous voulez me faire du mal.

— Mais, mademoiselle, tout le mal que vous éprouvez c'est vous qui en êtes cause. Vous n'avez pas voulu me croire, ne m'accusez pas, vous êtes la seule coupable.

— Tenez, vous n'avez pas de cœur, un homme de votre âge. Vous me poursuivez sans cesse, c'est mal.

— Comment ! je vous poursuis? Mais c'est vous qui me poursuivez. N'est-ce pas vous, ce soir, qui m'avez accompagné sur ma route, en me faisant à peu près les mêmes reproches? Je vous ai dit que vous vous trompiez et que l'on vous trompait. Puis, je vous ai engagée à me suivre. Vous voilà ! c'est très-bien, je suis toujours animé des mêmes intentions à votre égard.

— Parlez, je vais tâcher de vous croire.

— Donnez-moi la main, alors.

— Oh! non, vous donner la main, jamais !

— Si je vous demande la main, c'est pour prier avec plus d'accord, avec plus d'union.

— Merci, je prierai bien seule.

— Vous nous avez dit, il y a huit jours, que s'il arri-

vait quelquefois que vous demandiez à votre mère de prier, elle vous répondait : « Veux-tu te taire, imbécile ? Je vais « te f..... une giffle. »

— C'est parce qu'elle trouvait que chez nous le bon Dieu n'y était jamais, que c'était toujours le diable ; je regrette bien, allez, que personne n'ait été témoin des poursuites que vous avez exercées contre moi, au moins je pourrais vous confondre.

Mlle Estelle venait de s'emparer des organes de Mme H... alors je lui dis :

— Vous m'accusez d'être la cause que vos amies vous ont abandonnée, vous vous trompez, car Mlle Estelle est ici, près de vous, et elle vous aime toujours autant. Allons, donnez-lui la main, embrassez-la, car, elle est toujours votre amie.

— Non, je ne veux pas.

— C'est très-mal, cela, mademoiselle Blanche.

— Je lui rends la pareille.

Estelle. — Veux-tu me donner la main, Blanche, et ne pas être fâchée ?

— Tous ces désagréments, toutes ces contrariétés sont pour vous avoir écouté.

— Mais il faut le croire aussi, Blanche, et tu seras heureuse comme moi. Il n'est pas difficile cependant à reconnaître que tu ne te sers pas de ton corps pour être ici, et pour nous parler ; regarde, fais bien attention.

Je pince légèrement la robe de mon sujet, et je le lui dis, en la lui montrant.

— D'abord je vous défends de me toucher ; si, monsieur, cette robe est à moi.

— Puisque vous êtes demoiselle encore, pourquoi portez-vous une alliance au doigt avec une autre bague aux initiales qui ne sont pas les vôtres ?

— Qui est-ce qui m'a mis cela ?

— Laissez-les, n'y touchez pas.

— Je suis libre de voir ce que l'on m'a mis à la main.

(Elle jette bagues et boucles d'oreilles.) Tenez, les voilà, vos bijoux, je ne veux pas que l'on se moque de moi.

Estelle. — Si nous t'avons fait voir ces choses, c'est pour te convaincre, pour que tu te rendes mieux compte. Allons, donne-moi la main, voyons. (Blanche lui tourne le dos.) Tu n'as plus confiance en moi?

— Vous voyez bien que votre amie vous aime toujours.

Estelle. — Oui, on désire son bonheur, et elle le refuse.

— Elle s'en repentira.

— Vous êtes un si singulier homme que vous me faites peur; depuis que j'ai eu le malheur de vous rencontrer, des choses si extraordinaires se sont passées devant moi que vous me semblez un être mystérieux; et puis, tenez, là-bas, (elle me montre quelqu'un avec la main,) j'entends que l'on crie : Ne l'écoute pas.

— Ceux qui vous disent cela cherchent à vous retarder; ils sont jaloux de voir que vous allez entrer dans la voie du repentir et du bien. Leur pouvoir est bien faible à ces malheureux. Tenez, regardez, je vais les mettre en fuite. (En effet, séance tenante, je chassai ces esprits.) Au moins vous ne les entendrez plus.

— Qui êtes-vous donc? Vous m'effrayez.

— Allons, ne craignez rien, et donnez-moi la main.

— Si je vous donne la main, c'est parce que j'ai peur de vous. Voilà Estelle qui rit, si vous voulez vous moquer de moi, il vaut mieux que vous me laissiez.

Estelle. — Ah! si tu crois cela, j'aime mieux me retirer.

— Oh! je vous en prie, ne me conduisez pas sur le bord de ce précipice, j'ai trop peur d'y tomber.

— Ne craignez rien et soyez plus confiante.

— Je vais faire mon possible pour devenir plus sérieuse; mais, vous m'avez dit que j'étais morte.

— Oui, depuis dix ans.

— Eh bien ! et tout ce monde qui est ici, sont-ils morts aussi ?

— Non, ceux qui sont là assis autour de nous sont vivants ; il y a aussi des esprits cependant.

— Comment voulez-vous que je vous croie ? Ces gens-là sont pareils à moi, et moi à eux ; mon amie Estelle, par exemple, elle est toujours la même, aussi belle, même plus belle.

— Vous ne lui reconnaissez pas ce costume, toujours ?

— Je ne vois pas son habillement, mais sa figure. Ah ! je la vois si bien avec sa même coiffure. Elle est malade cependant. Eh bien ! cela n'altère en rien sa beauté ; voyez, comme elle est pâle ! La mort est cependant près d'accomplir son œuvre.

— Soit, mais comment vous trouvez-vous ici, au milieu de nous ?

— Je ne sais pas, je cherche pour tâcher de vous croire et de vous comprendre. (Elle a un mouvement de frayeur.) Oh ! que j'ai eu peur !

— Qu'est-ce que vous avez donc vu ?

— Si c'est encore vous qui m'avez fait cela, vous pouvez vous vanter de m'avoir causé une grande peur. Voilà, tout à coup je vis un cercueil s'ouvrir, et je reconnus... oh ! non, il n'est pas possible... C'est pour m'effrayer que vous avez fait cela... puisqu'il y a deux ans qu'elle est morte... oh ! non, je ne veux plus rien voir... ôtez ce cercueil... je vous en prie.

— Mademoiselle Blanche, prions... (Elle tombe à genoux.)

— Oh ! je veux bien, prions. (L'esprit a un saisissement de frayeur et me dit :) Quoi ! en m'agenouillant ici, c'était près d'une tombe. Oh ! encore ce cercueil... Pourquoi m'avoir amené dans un cimetière... Encore une tombe... Cette bière... c'est la fosse commune ici... oh ! est-ce que toutes ces tombes vont s'ouvrir ?... oh ! non, non ! cela, je ne le crois pas... En vérité, je m'y perds.

— Eh bien! croyez-vous à tout ce que je vous ai dit, maintenant ?

— Je suis forcée de me rendre à l'évidence.

— Mademoiselle Blanche, prions encore. (Elle prie avec moi.)

— Tous ces fantômes, toutes ces ombres m'effrayent... Oh ! cette voix : « Va, fille repentante, gravis cette montagne, elle est difficile, mais tu l'as mérité. »

— Allons, pas d'émotion, espoir et courage, vos amis vous aideront, n'est-ce pas, mademoiselle Estelle?

— Oui, Blanche, ne pleure pas, nous t'aiderons.

— Avec son appui je crois que je pourrai franchir ces obstacles. Oh ! comme cette montagne est haute! Si vous voyiez cette distance que j'ai à gravir, c'est effrayant.

— Il ne faut pas vous effrayer, ayez confiance en Dieu, priez et vous serez forte. N'allez pas faillir encore une fois surtout.

— Il n'y a que mon doute qui pourrait maintenant me faire redescendre. Oh! que cela est étrange! Je vois un bel esprit que j'ai vu souvent dans mes rêves ; oui, je me le rappelle, et le reconnais bien; il me dit : « Viens, je finirai de t'apprendre ce que cet ami a commencé. » Au revoir, Monsieur, et merci.

Deuxième tableau.

Ce deuxième tableau nous offre des péripéties naturellement émotionnelles. Je vais essayer de vous le décrire avec le plus de netteté possible.

D'abord, c'est l'esprit d'une jeune fille qui se présente par mon sujet, Mme G..... Immédiatement un autre esprit s'empare de Mme H..... et ensemble par une pantomime régulière, animés tous les deux des mêmes desseins, ils saisissent chacun leur verre sur la table et boivent tous deux. Je crus d'abord que ces deux esprits ne se

croyaient pas morts et se figuraient être au café, mais mon appréciation n'était pas juste. Un esprit protecteur répondit à ma pensée et me dit mentalement : Ami, tu te trompes, car ce sont deux malheureuses victimes du poison. En effet, je reconnus bientôt la vérité des paroles de mon guide; car, à peine si cette phrase mentale était achevée que ces deux jeunes gens se tordaient dans d'affreuses douleurs. Je les dégageai vivement l'un et l'autre. Mais, le premier sur qui j'exerçais me dit : Non, non, occupez-vous d'elle, moi, je ne veux pas de secours. Ce refus ne m'empêcha pas de continuer, et bientôt j'eus la satisfaction de calmer les douleurs de cet esprit; j'en fis autant pour l'autre, puis, le premier me dit : Où est-elle?... A-t-elle bu?... oh ! laissez-moi, je ne veux pas de soulagement !

Allant à l'autre esprit pour terminer son dégagement, et le mettre en état de s'expliquer, je m'aperçus qu'il était en train d'écrire; voici ce que je lus : « Je ne peux plus vivre sans lui, pardon, ma mère... »

L'esprit allait continuer d'écrire, mais s'étant aperçu que je lisais ce qu'il traçait, il ramassa son papier avec vivacité et le mit en morceaux, puis il me dit :

— Qui êtes-vous? Je ne demande pas de soulagement, je ne demande qu'à finir bientôt.

En ce moment mon guide me dit :

— Appelle-la par son nom, elle se nomme Angèle.

— Mademoiselle Angèle, je vous en prie, ne me repoussez pas : je suis docteur, je veux vous sauver.

— Vous, monsieur, vous n'avez jamais lu ceci, n'est-ce pas? Qui vous a conduit ici? Où est ma mère ?... Elle n'est pas encore rentrée, n'est-ce pas?... Monsieur, oh ! je vous en prie, cachez-lui la cause de mon indisposition.

On me dit encore :

— Son ami s'appelle Philippe.

— Qui est donc ce monsieur qui est là?

— Oh ! je vous en prie, ne me demandez rien.

— C'est M. Philippe, n'est-ce pas?

— Quoi!... vous... savez, monsieur. (Elle se cache la figure avec les mains.)

— Oui, je sais que c'est votre ami, et que vous venez de vous empoisonner tous les deux; mais je vais vous sauver, et vous allez me promettre de ne plus recommencer jamais, car je suis persuadé que vous vous repentez déjà de cette faiblesse.

— Je ne me repens que d'une chose ! c'est de ne pas en avoir absorbé assez.

— Votre mère empêchait donc votre union avec M. Philippe?

— Taisez-vous. Je n'ai rien à dire contre ma mère.

— Est-ce que vous avez engagé votre ami au suicide?

— Je n'ai contraint personne, laissez-moi mourir en paix.

— Prions auparavant.

— J'ai prié avant de boire, maintenant j'attends la mort.

M'adressant à l'autre esprit, je lui demandai s'il voulait me donner la main ; mais il me reçut très-mal.

— Non, me dit-il, je ne vous donnerai pas la main. Qui vous envoie ici, monsieur?

— En pareille circonstance, l'on court chez le docteur le plus près, ou celui qui passe; notre caractère officiel nous autorise à cela. Mais, monsieur, j'ai besoin de rendre compte de ce que je viens d'être témoin. Auriez-vous l'obligeance de me donner votre nom?

— Non, monsieur.

— Je vous ai cependant secouru.

— Vous avez eu tort, il fallait me laisser mourir.

— Angèle. — Guérissez-le, monsieur, et moi, laissez-moi mourir. Mais, dites-moi, ne me le cachez pas, c'est ma mère qui vous a envoyé ici, n'est-ce pas ?

— Non, mademoiselle, je vais vous apprendre la vérité

mais auparavant, dites-moi quel jour vous avez mis à exécution ce fatal projet?

— Le mardi 6 août 1867, le jour où nous devions être unis; nous le serons devant Dieu, me suis-je dit : c'est là que nous avons accompli notre projet.

— Vous me paraissez une personne bien élevée, cela m'étonne que vous n'ayez pu dompter cette faiblesse.

— J'ai tout fait pour l'oublier, je me suis même enfermée dans un couvent. Mais je ne pouvais vivre sans lui.

— Eh bien! mademoiselle Angèle, il y a de ça déjà plus de six ans, car nous sommes en 1874 au mois de février.

— Oh! c'est impossible qu'il y ait 7 ans, puisque j'ai encore cette lettre que nous avons écrite tous les deux. Où est-il?

— Vous ne vous êtes donc pas recommandée à Dieu.

— Oh! ça ne pouvait pas aller plus loin, et je suis persuadée que Dieu me pardonnera, mais je ne suis pas coupable.

— Si, vous êtes coupable, car, nous ne devons jamais abréger nos jours. Voulez-vous prier pour que Dieu vous pardonne, vous qui avez confiance en lui?

— Je le veux bien, prions (des esprits lui offrent du poison). Pourquoi me présente-t-on ce verre? C'est du vitriol, je reconnais la bouteille. Oh! pardon, mon Dieu! je ne le ferai plus, j'étais si malheureuse et si jeune, je n'avais que dix-huit ans. Pourquoi aussi est-on si égoïste sur la terre? Puisque vous dites que je suis morte, je ne voulais rien, je voulais tout leur laisser, et lui... il était pauvre.

— Angèle, vous êtes réellement morte, croyez-moi.

— Tout me le prouve, oui, je vous crois, monsieur, car, je vois près de vous un ami.

— Le reconnaissez-vous, cet ami?

— C'est le vôtre, tenez, il vous parle.

En effet, j'entendis mon guide me dire :

— Fais-la prier encore.

Alors je le dis à mademoiselle Angèle, et ensemble nous priâmes de nouveau. Après cette prière, mon guide lui parla à elle-même ; elle me répéta mot-à-mot ce qu'il lui disait; voici ce qu'elle me dit :

— Votre ami me dit encore : « Maintenant que tu es « éclairée, tu dois travailler à ton avancement, car cette « terrible détermination a jeté le trouble dans toute une « famille. Votre mère en est morte, et votre père est « fou. Il souffre cruellement, car toujours il vous cher- « che, il ne parle que pour vous appeler, il cherche la « mort, il se frappe la tête en poussant des cris... de fou, « et c'est vous qui en êtes la cause. »

Angèle a un moment de désespoir, je l'engage à prier encore, ce qu'elle fait de grand cœur; alors je lui dis :

— Courage, mademoiselle, votre père guérira peut-être, maintenant vous pourrez le visiter, vous le consolerez, vous apporterez du calme à son esprit malade.

— Non, monsieur, mon père mourra fou, ça sera le reste de mon châtiment, et pour punition, je dois chercher ma mère.

— Et M. Philippe?

— Oh! lui! je ne le reverrai presque jamais.

— Si, vous le reverrez, mais dans bien longtemps, des dizaines d'années, des siècles peut-être... Dieu seul en sait le nombre.

— Ce nombre, il est écrit là. Les années sont fixées. Faut-il le dire?

— Si on vous le permet, dites-le.

Dans quinze ans, lui, il ne souffrira pas. Durant ces quinze ans seulement nous nous chercherons sans nous trouver pendant tout ce temps. Car, cette date était le terme de mon existence. Je réclame toute votre indulgence pour M. Philippe. Plus tard il sera ramené dans un milieu comme le vôtre, ici peut-être, surtout priez pour lui, vous qui êtes bons.

— Oui, je vous le promets, nous prierons pour lui et aussi pour votre père.

— Mon père, on me le fait voir. Oh! comme il est blanc! et ses cheveux, comme ils ont blanchi aussi.

— Nous serait-il permis de connaitre le nom de votre famille?

— Ne cherchez pas à connaître le nom de ma famille, Elle était bien connue en France. Oh! mon Dieu! Pourquoi ai-je failli? Combien de regrets et de larmes! Et plus tard, monsieur, si j'ai besoin de vos conseils, pourrai-je revenir près de vous?

—Certainement. Je serai toujours très-heureux de vous être utile; mais j'espère que maintenant vous aurez plus besoin des esprits que de moi.

— Oui, vous avez de nombreux et sincères amis près de vous, monsieur; je dois vous quitter, car, voilà qu'on vient me chercher.

— Avant de partir, prions encore ensemble, Mademoiselle Angèle pour que Dieu et nos amis vous donnent la force de subir ces épreuves avec résignation. (Elle prie avec moi.)

— Merci, monsieur, je prierai aussi pour vous, et vous priez pour Philippe, car à moi, il est défendu de prier pour lui.

L'esprit me serre une dernière fois la main, et part.

SÉANCE DU LUNDI 2 MARS 1874.

SOMMAIRE.

Transfèrement, sans que j'en fusse avisé, de ma séance de la rue Gauthey à la rue Lemercier, n° 13, chez Mme X....., Mlle ***, la personne de confiance qui représente la société en notre absence, avait organisé entre Mme X..... et elle, ce changement. Voici ce qui s'était passé à mon insu. Au-dessous de notre local était une dame malade ; son mari était venu prier qu'on voulût bien faire le moins de bruit possible, vu l'état de souffrance où était sa femme.

Récit d'un rêve. — La preuve de ce rêve. — Avertissement. — Conseils.

UN RÊVE.

Ami lecteur, je dois commencer par vous raconter l'histoire de mon rêve ; vous y trouverez un fait psychologique à vous intéresser, et une preuve de plus que quelquefois les rêves ont du vrai.

C'était hier lundi, jour de ma séance ; comme mon commerce m'oblige à me lever de grand matin, ce jour-là, pour avoir mes idées plus lucides, il ne faut pas que je sois fatigué. Alors j'avais été me reposer dans la journée de onze heures à une heure. C'est pendant ces deux heures de sommeil de jour que je fis ce rêve.

Je me trouvais d'abord à voyager sur une route ou dans une belle rue des quartiers extra-muros de Paris, c'est ce

que je crois du reste, cette rue du côté nord était, à cet endroit, ornée de maisons; du côté gauche, c'est-à-dire, l'autre côté en était dépourvu, c'était un enclos de planches ou une haie, toujours est-il que pour moi, il n'y avait pas d'obstacle, car, me trouvant de l'autre côté de cet enclos, je remarquai dans cet intérieur des hommes en blouse qui y étaient cachés, puis ayant été découverts, ou supposant l'être, ces hommes s'enfuirent; je ne puis définir le nombre, car, jusqu'alors je ne voyais pas très bien. Cet enclos avait une porte ouverte qui leur donnait accès sur la belle rue que j'avais remarquée. Attiré par le désir de voir, j'entrai dans cet enclos; chose étrange, et qui me prouve que j'étais à l'état d'esprit, c'est que j'ai franchi l'obstacle qui fermait l'enclos, sans rencontrer de résistance. Je traversais toutes ces barrières, car mon corps était vaporeux, c'était la nuit; il faisait un léger clair de lune; j'entendais du bruit, des voix confuses qui disaient : « Ce sont des voleurs, les voici qui montent dans une voiture. » Là, la lumière se fit, et je vis une voiture arrêtée sur la chaussée ; je sortais de l'enclos à ce moment; alors, je vis très distinctement un homme descendre la face en avant. Il me semblait que c'était de dessus de la voiture que cet homme descendait. Sa manière de descendre la face en avant me permit de voir très distinctement ses traits. Voici à peu près son signalement : taille, environ un mètre 75, épaule et poitrine larges, buste proportionné, mais plutôt plus long que les jambes, figure large et grosse, nez fort, favoris grisonnants, clair de plant, je veux dire que la barbe sur les joues n'était point touffue; il était coiffé d'un chapeau de feutre noir, assez râpé; comme il descendait la face en avant, il se tenait par les mains à quelque chose en arrière, enfin, il avait la même position qu'un homme qui descendrait d'une échelle, la figure en avant, en se maintenant par les montants de cette échelle. Il avait la tête inclinée sur sa poitrine. Habillé d'une jacquette de velours à raies cou-

leur rougeâtre, sale, avec pantalon de même; la position ridicule de cet homme descendant à l'envers, faisait écarter les pans de sa jacquette et mettait à découvert la crosse d'un pistolet qu'il portait à sa ceinture. Cette crosse était noire, doublée d'une plaque en acier poli, ou en argent, car c'était bien brillant; il n'avait pas encore fini de descendre comme je passais devant lui; alors, à ce moment, l'on me dit, je ne sais qui : « Va-t-en, va-t-en, vite, tu es en danger ici. » Je m'empressai d'écouter cet avis, et j'avais déjà une distance de 15 à 20 mètres de cet homme, quand j'entendis une explosion, pas très forte, puis le sifflement de deux projectiles passer près de ma tête. Alors, je me fis cette réflexion : « Est-ce après moi que « l'on tire ou après les voleurs? » A peine avais-je fait ces réflexions que je ressentis des douleurs de tête sur la partie gauche du sommet en se prolongeant vers le front, et inclinant un peu vers la tempe gauche, la douleur était si cuisante qu'elle me réveilla, et même, plus d'une heure après mon réveil, je la ressentais encore, ce n'est qu'en me dégageant au grand air, et après m'être passé de l'eau froide à plusieurs reprises que cette douleur se calma, mais le souvenir de ce rêve m'est resté, et il existe entre lui et les incidents de ce jour certaine analogie. Les conseils que m'ont donnés mes protecteurs invisibles me l'ont prouvé, et du reste, plus tard il me sera peut-être facile de dévoiler ce que je dois tenir caché aujourd'hui.

Pour arriver au couronnement de mon rêve, je suis obligé de faire des réticences que plusieurs pages ne suffiraient pas à contenir, si je vous les expliquais. Enfin, chers lecteurs, je suis obligé de vous passer sur toutes ces réticences, et de vous conduire chez moi le lendemain mardi 3 mars à six heures du matin, mon commerce de marchand de vins offre un accès à tout visiteur; mon garçon venait, en mon absence, de servir une consommation, et il m'appela pour rendre au consommateur *la* monnaie sur la pièce de 50 centimes *qu'il venait* de

donner. Jugez de ma surprise en reconnaissant dans la personne du consommateur l'homme de mon rêve !

Remis de mon étonnement (qui n'a pas été long du reste), j'entendis qu'on me disait : « Voilà ton homme, re-« garde-le bien. » Je le regardai bien, en effet, et je le reconnus parfaitement. « Cependant, dis-je à l'esprit qui « m'avait parlé : Il peut très-bien se faire que cet « homme ressemble à celui que j'ai vu dans mon rêve, « et puis, celui que j'ai vu avait un costume de velours, « tandis que celui-ci a une blouse. » — « Oui, me dit-« on, c'est vrai, eh bien! pour te convaincre, regarde « son pantalon. »

Je voulus en avoir le cœur net, alors je me dérangeai pour regarder, et je reconnus exactement le même pantalon; je ne pus voir la jacquette, car la grande blouse qui l'abritait m'en empêchait; mais je vis le col qui sortait de dessous cette blouse et qui était bien pareil au pantalon. Enfin, je fus réellement convaincu. « Mais, dis-je « encore à l'esprit : Quel est donc le singulier hasard « qui a amené cet homme ici? »

« Ami, me dit-on, c'est pour que tu le connaisses, et si « nous t'avons dit de bien le regarder, c'est parce que tu « as besoin de le reconnaître, rappelle-t-en. »

Je ne sais, mes amis, si ce récit va vous intéresser autant que la vue de cet homme m'a surpris le lendemain matin même à six heures, chez moi.

Ici, quelques explications sont nécessaires. Le lundi où je fis ce rêve pendant que Mlle E..... et Mme H..... siégeaient rue Lemercier, où elles avaient envoyé de leur propre autorité, les visiteurs et les membres, sans que moi-même j'en fusse prévenu, j'arrivai, comme à mon ordinaire, pas trop en avance, et comme j'avais l'habitude de le faire, je m'occupai de magnétiser Mme C..... Cette magnétisation ne dura pas moins d'une demi-heure. C'est après que j'eus fini, que je m'aperçus que j'étais en retard de dix minutes pour ma séance.

— Il est temps de monter, dis-je à cette dame, je suis même en retard. C'est là seulement que j'ai su ce qu'on avait décidé sans mon avis, et sans avoir consulté aucun autre membre.

— Mais, monsieur, me dit-elle, il n'y a pas de séance ici ce soir, et elle me raconta ce qui avait eu lieu.

Mlle I..... était présente, je la priai d'aller dire à Mlle ..... que, puisque nous ne pouvions rester chez nous ce soir, qu'elle eût à s'occuper de faire venir tout le monde chez Mme C.... ; que c'était chez elle alors que je ferais ma séance, vu que c'est dans la même maison, et que je pensais bien que cela serait moins ennuyeux et moins fatigant pour les auditeurs, plutôt que de retourner rue Lemercier, qui se trouve au moins à quinze ou vingt minutes de là.

Mlle I..... revint un instant après et me dit :

— Monsieur, il est trop tard, Mlle X..... a déjà renvoyé tout le monde.

— Je le regrette, mais, moi, je ne sais pourquoi je n'éprouve aucune sympathie pour me rendre ce soir à cette heure chez Mme *** ; que Mlle X..... y aille, puisque c'est elle qui en a pris l'initiative. Quant à nous, si vous voulez, nous ferons notre séance ici, et si Dieu le permet, et nos bons guides aussi. Eh bien! nous nous mettons à leur disposition, voulez-vous?

— Comme il vous plaira, monsieur, si vous voulez rester ici, nous le voulons bien nous.

Je me repentirai toujours de cette détermination irréfléchie, car, moi, qui n'étais cause de rien, seul, j'ai été blâmé, et lorsque rue Lemercier tous nos amis étaient là, à m'attendre et à demander la cause de mon retard et de mon absence ; ceux qui étaient causes de tout ce changement n'ont pas eu une parole charitable pour m'excuser et trop de modestie pour oser dire : « Nous ne l'avons « point prévenu. »

Cependant, j'en ai un profond regret, non-seulement

d'avoir déplu à mes amis incarnés, mais chose beaucoup plus pénible pour moi, car j'ai fait de la peine à mes guides, à mes protecteurs, et pour cette petite susceptibilité, pour cette petite faute, j'en suis moralement bien puni.

Je prie mes amis et collègues de m'excuser, je prie également mes bons esprits protecteurs de vouloir bien continuer de m'accorder leur protection et supplie Dieu de me pardonner ma faute.

Voici, amis lecteurs, les renseignements que j'avais à donner pour arriver à des preuves plus palpables encore à l'égard de mon rêve, à cette même séance dont je viens de vous donner des détails. — Mon sujet, Mme G..... étant endormie, me dit :

— Monsieur, on me dit de vous dire qu'un danger vous menace ce soir sur votre route, il ne faudrait pas passer par votre chemin habituel.

— Est-ce tout?

— Oui.

— Ayez l'obligeance de remercier, de ma part, mes amis invisibles, dites-leur que je suivrai exactement leurs instructions. En attendant, s'ils voulaient bien nous dire quels sont ceux qui me veulent du mal?

— Des voyous ont remarqué vos allées et venues ici, et ils ont supposé que vous deviez avoir des valeurs.

— Très-bien, je vous remercie.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette divulgation, c'est que mon sujet ignorait complétement le rêve que j'avais fait dans la journée; mais j'ai encore d'autres preuves à l'appui pour vous prouver que mon rêve était un avertissement sérieux. Ainsi, outre le lundi, j'ai encore un autre jour de la semaine, où, le soir, je me rends dans un milieu où je suis seul avec mes sujets. Cette séance intime est consacrée pour mes consultations. Aucun profane n'y pénètre. Pour me rendre à cet endroit que tous ignorent, je suis obligé de prendre une route

assez déserte, peu fréquentée, dans le milieu de la plaine et pas très-éloignée des fortifications de Paris, et pour me rendre là, je prenais ordinairement une autre rue encore peu habitée, et où les passants sont rares à l'heure où je reviens.

Je vous demande bien pardon si ces explications ne vous offrent pas grand intérêt; mais il était nécessaire, cependant, que vous connussiez mes pérégrinations nocturnes, pour vous mieux faire apprécier ce que je vais encore vous raconter.

A cette séance intime où je m'étais rendu pour recevoir les instructions de mes chers esprits, à quelques jours d'intervalle du lundi où je fis ce rêve, étant là, au milieu de mes sujets et de mes mediums, il arriva ce fait singulier. Un de mes sujets étant endormi, regardait avec attention quelque chose qui paraissait l'inquiéter; puis, se pencha à demi, l'oreille au guet et écouta... Convaincu de ce qu'il venait d'entendre, il se leva vivement, me prit par le bras et m'emmena dans un coin de la pièce, puis, par un mouvement rapide, il se plaça devant moi en me disant :

— Cachez-vous, cachez-vous, ne dites rien, ne bougez pas.

J'obéis à cette prière, car ce n'était ni un ordre ni une injonction. Ces paroles avaient été prononcées avec un accent si suppliant, si doux, j'avais reconnu tant de loyale bonté dans le timbre de cette voix, que j'obéis sans lui demander aucune explication; caché derrière mon sujet, j'attendis.

Après un instant, mon sujet avec une attitude défensive, répondit à quelqu'un qui l'interpellait à mon égard :

— Non, retirez-vous..., il n'est pas ici..., allez-vous en, vous dis-je, ici je suis le maître. Non, vous ne passerez pas, ou vous passerez sur mon corps.

A peine cette dernière parole achevée, mon sujet s'affaissa et tomba. Il venait d'être frappé par des ennemis

invisibles pour moi, mais dont cependant je ressentis la mauvaise influence fluidique.

Après un dégagement long et pratique, je parvins à faire revivre mon sujet. A ce moment un medium au verre d'eau me dit :

— Je vois sur une route un homme qui s'avance, puis à un endroit où je vois beaucoup de rues qui se croisent, je vois encore d'autres hommes... ils attendent quelqu'un ; c'est celui qui vient là-bas que ceux-là attendent.

Alors mon sujet qui avait écouté le récit du medium, me dit avec crainte d'être entendu.

— C'est l'homme de votre rêve, ils ont épié votre sortie de chez nous, et l'un d'eux vous a suivi. Mais vous avez été averti et vous l'avez dépisté. Ils savent qui vous êtes, et où vous demeurez, car ils vous ont suivi plusieurs fois, celui que vous avez vu chez vous parait être le chef, il vient au rendez-vous ; en voici un autre qui vient, il est très bien habillé, il est coiffé d'un chapeau bourgeois, il a un cache-nez blanc autour du cou.

A ce récit de mon sujet, au signalement de cet homme, je reconnus le type d'un jeune homme assez grand, figure pâle, mince et étroite, genre domestique, qui, au moment où je sortais de chez moi, sembla se détacher d'un mur surmonté d'une palissade qui fait saillie à ma maison. Ce jeune homme se mit à courir et me rattrapa. Il marcha même côte à côte avec moi sans me parler. Je crus entendre un Esprit qui me disait : « Méfie-toi de cet homme, « car il a l'intention de te refiler. » Je n'ajoutai qu'une importance médiocre à cet avis, je l'avais même oublié, quand, à quelques centaines de mètres de chez moi, je fis la rencontre de deux de mes amis qui m'engagèrent à entrer au café avec eux pour accepter quelque chose ; nous ne fûmes pas plus de dix minutes à peine, et lorsque je pris congé d'eux, je me lançai sur l'omnibus qui passait juste à point devant moi. J'avais déjà oublié le jeune homme, je le croyais même déjà loin puisque j'avais perdu dix mi-

nutes au café; mais jugez de ma surprise, quand je le vis monter sur l'omnibus où j'étais, et se placer dos à dos avec moi. Cette circonstance me fit réfléchir et penser à ce que j'avais cru entendre. Alors je jouai au plus fin, je profitai d'un moment où il était distrait par quelque chose, pour descendre et le filer à mon tour pour m'assurer s'il s'était aperçu de mon départ. Il n'y a que, quand j'eus acquis la certitude qu'il ne m'avait pas vu que je pris ma véritable direction.

Mon medium au verre d'eau regardait toujours. « Je « vois, me dit-elle, tous ces hommes réunis; ils vont se « placer en embuscade, (il était dix heures et demie), en « voici deux qui vont se placer au coin de chacun une « rue; ils se cachent au coin d'un angle de mur où il y a « des palissades, je ne leur vois que le bout de la tête, « car ils se cachent, ils regardent de temps en temps dans « cette direction, ils attendent; deux autres se placent en « embuscade près d'un pont de chemin de fer. Le plus « âgé reste seul, il regarde, il écoute, le voilà qu'il s'en « va, il se promène sur la route, il examine les personnes « qui passent. »

Mon sujet les étudiait, puis il me dit : « Monsieur, « c'est vous qu'ils attendent, ne passez pas là, (il me « montrait avec son doigt la direction), et puis faites « bien attention. Jusqu'à présent ils ne savent pas où « vous allez, et ils cherchent à le savoir. Maintenant « réveillez-moi, car je souffre; toutes ces choses me font « du mal. »

Voilà, amis lecteurs, ce qui, jusqu'ici vient compléter mon rêve; si quelque fait nouveau se produit, je vous en tiendrai au courant.

Quant à moi, ainsi renseigné, vous devez bien penser que j'ai évité de passer par l'endroit que l'on m'avait indiqué.

SÉANCE DU 9 MARS 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de mon sujet moniteur et de Mme K..... — Médiumnité au verre d'eau. — La clairière de la forêt. — Louis. — L'esprit noyé. — Arrivée spontanée de notre ami l'esprit Edmond de Lasserre. — Ses conseils. — L'esprit suicidé de M. Philippe.

Après la prière d'usage et pendant une conversation sur les forces psychiques[2] dont se sont servis en Angleterre les esprits pour opérer leurs manifestations décrites dans le *Messager de Liége* et divers autres journaux, manifestations dans lesquelles un esprit s'est rendu tangible et a même parlé et touché quelques auditeurs, puis le transport d'un incarné à plus d'un mille anglais de distance, enlevé dans une chambre close, portes et fenêtres fermées, fait attesté par la signature de plusieurs témoins oculaires et affirmé par un esprit anglais qui s'est manifesté à notre séance de mardi, rue Molière, voici sur ma demande, les explications que nous a données cet esprit, car j'avais cru devoir lui dire que dans plusieurs groupes de France, et même de Paris, ces faits avaient été discutés et mis en doute, refutés même par plusieurs communications données par les esprits. Alors, l'esprit anglais me dit :

— Monsieur, je suis très-heureux de pouvoir vous affir-

1. Terme employé en Angleterre.

mer le fait du transport de ce médium, et je serais bien plus heureux encore, si je pouvais détruire les doutes que l'on s'est créés en France à ce sujet.

— Eh bien! dis-je à cet esprit, voulez-vous nous expliquer comment font les esprits pour enlever un homme, sans qu'on le voie, et lui faire traverser portes et murailles?

— « Les esprits, nous dit-il, commencent d'abord par « éteindre les lumières, car elles nuisent à leur opéra- « tion; en outre le calorique que dégagent les lampes, « absorbe une certaine quantité de fluide ; mais ce ne « sont pas les seules causes nuisibles à ce genre de mani- « festation, il faut aussi trouver des médiums propres « pour cela, et ils sont très-rares. Il faut aussi que les « esprits puissent trouver un milieu sympathique, assez « fluidalisé pour qu'ils puissent y puiser les matériaux « nécessaires pour réussir. Alors après un examen sé- « rieux, ils commencent à éliminer tous les agents nui- « sibles, c'est-à-dire, qu'ils épurent la pièce des fluides « contraires, absolument comme vous le faites pour as- « sainir une salle où l'air serait vicié, seulement par « d'autres moyens. Une fois toutes ces précautions prises, « ils commencent par inonder le sujet d'une quantité « considérable de fluides, de pure essence spirituelle, « d'une autre partie prise dans les fluides ambiants, et « le reste pris sur les assistants, ceux dont on peut se « servir de leurs fluides, mais principalement sur les « médiums, les fluides vitaux ainsi puisés à diverses sour- « ces, combinés avec le fluide vital du médium for- « ment la troisième partie du tout pour opérer. Alors « commence la dissolution organique, les esprits endor- « ment le sujet et le tiennent dans une espèce de pros- « tration lié par son périsprit à ses molécules organiques, « chimifiées par la puissance de la combinaison des « fluides ; et en vertu de leurs propriétés physiques et « chimiques dissolvantes que tous les organes du médium

« ou tout le système organique est dissous, et rendu à
« l'état de fluide; sans rien perdre de leurs propriétés
« vitales, tout, jusqu'aux vêtements et les chaussures, se
« trouve également dissous et rendu à l'état de molécules
« fluidiques; le medium ainsi métamorphosé en particule
« fluidique devient impondérable, et dans cet état les
« esprits le manipulent suivant l'usage qu'ils veulent en
« faire, car le corps n'est plus lui-même ainsi chimifié, il
« a perdu toute sa densité et les esprits le font passer,
« soit sous une porte où il reste un petit espace d'un
« millième et même d'un demimillième, ou par le trou
« d'une serrure, ou d'une fenêtre mal jointe et au besoin
« au travers des pores des portes, des pierres ou des in-
« terstices de cloison, en soufflant dessus pour obliger les
« fluides à passer à travers les obstacles, et une fois hors
« de cette chambre close, les esprits sont maîtres de leur
« sujet, et le transportent à une plus ou moins grande dis-
« tance, suivant la quantité du fluide puisée pour opérer,
« et celle qui doit être dépensée suivant la longueur du
« trajet où ils veulent le déposer. Maintenant pour l'in-
« troduire dans un autre lieu également clos hermétique-
« ment, ils emploient les mêmes moyens que ceux em-
« ployés pour le sortir, puis rendus à l'endroit par eux
« désigné, ils brisent l'harmonie des fluides, et la cohé-
« sion vitale organique se rétablit immédiatement en vertu
« des lois physiques et chimiques opérant en sens opposé.
« Voilà, me dit cet esprit, en continuant sa narration,
« comment s'y prennent les esprits pour produire ces phé-
« nomènes dont je vous affirme la parfaite authenticité;
« du reste ces phénomènes se passeront ici également d'ici
« un temps qui n'est pas très-éloigné. Vous le saurez
« quelque temps à l'avance. Vos amis vous le diront. »

Voilà, mes amis, les explications que m'a données cet esprit sur ces phénomènes psychologiques arrivés en Angleterre. Il est vrai que ces genres d'effets ont trouvé ici plus d'un contradicteur. Cependant si l'on réfléchissait

que ce qui peut se faire en petit peut aussi bien se faire en grand. Ainsi tous les spirites croient aux phénomènes d'apports, beaucoup même en ont été témoins, car ces choses se sont passées devant eux. Je connais même des gens, des spirites, à qui les esprits ont fait éprouver des déports, et je vous prie de croire qu'ils n'en étaient pas très flattés.

Voici encore d'autres raisons pour croire à la véracité des explications données par cet esprit. Si chacun savait et se rendait bien compte que tout notre être n'est qu'un composé de molécules fluidiques, nourri et pétri par les globules de sang chimifié par l'hématose et vont jusque dans les parties les plus éloignées de nos organes porter la nutrition à chaque membre, à chaque organe, et constituent les os et les tissus charnus ; ainsi le sang, ce liquide si précieux, est composé de bien des agents ; analysons-le, et cherchons ses diverses substances, nous y trouvons d'abord de l'eau, puis des gaz qui sont l'azote, l'acide carbonique, l'oxygène, des matières colorantes, des sels de sodium, de potassium, de fer, de magnésie, de chaux, de sucre, des graisses, de la fibrine, de l'albumine, etc. Eh bien ! Puisque nous savons que tous ces corps se décomposent et que nos savants, nos chimistes ont trouvé la solution de tous ces problèmes, composition et décomposition, pourquoi les esprits savants de l'erraticité ne posséderaient-ils pas des moyens beaucoup plus perfectionnés encore pour les lois attractives et répulsives de la nature, puisqu'ils ont pour laboratoire l'immensité et tous les agents fluidiques et gazeux qui la composent, ce que nous appelons fluides universels !

Oui, les esprits d'un ordre avancé peuvent très-bien dissoudre les corps de quelque nature qu'ils soient et les reconstituer dans leur état primitif, sans briser aucun de leurs organes, ni suspendre la vie chez le sujet, si ce sujet fait partie des êtres organiques, tel qu'un médium.

Premier tableau.

Après cette conversation à laquelle plusieurs personnes ont pris part, Mme H..... fut endormie par un esprit, et moi, je m'occupai aussi d'endormir mon sujet moniteur. Après ce devoir accompli, ces dames échangèrent entre elles quelques paroles personnelles et partirent, chacune de leur côté, en laissant leurs organes à la disposition des esprits ; mais aucun esprit dans cette séance n'est venu se communiquer par Mme H.....

Bientôt je constatai chez mon sujet moniteur la présence d'un esprit; d'après divers symptômes, je reconnus que l'esprit nouvellement arrivé était, ou devait être celui d'une personne noyée. Mes premières paroles furent pour lui dire :

— Vous paraissez beaucoup souffrir. Votre mort est la suite d'un accident, n'est-ce pas?

— Non, ce n'est pas un accident.

— Quoi ! Serait-elle le résultat d'un suicide?

— Oui.

— Malheureux, qu'avez-vous fait? Enfin, vous êtes pour nous un frère, je vais vous soigner.

— Non, laissez-moi mourir, je ne veux pas de secours.

— Vous êtes une demoiselle, je crois?

— Non, oh! que je regrette de n'avoir pas réussi.

— En quelle année avez-vous mis fin à vos jours?

— Que j'ai voulu, vous voulez dire, c'était en 1856, au mois de novembre.

— Eh bien, monsieur, dans cette malheureuse tentative vous avez réussi à vous ôter la vie; depuis cette date vous êtes mort, et il y a de ça bientôt vingt ans.

— Ne vous moquez pas de moi, je souffre déjà assez.

— Avant de mettre à exécution cette triste idée, vous n'avez donc point pensé à demander à Dieu par la

prière de vous détourner de cette triste détermination?

— Dieu! j'y ai pensé, mais il y a longtemps, et depuis... je l'ai oublié. M'apportez-vous du secours ?

— Oui, je veux bien être utile, mais pour cela, il faut prier, il faut croire en Dieu.

— Oui, mais je souffre trop, si la prière peut me soulager, prions, et que je sois délivré.

— Très-bien, donnez-moi la main, recueillez-vous, et prions. (L'esprit, après la prière.)

— Oh! grand Dieu! Voici ma mère, je la vois, elle me parle, elle est épouvantée du chemin qu'il me reste à faire. Oh! cela ne m'épouvante pas, moi; je suis trop saisi, de me trouver en sa présence.

— Elle vous parle, écoutez-la.

— Oui, elle me dit de vous croire, que la fin de mes épreuves est venue, et cependant, c'est espérant la rejoindre plus vite que je me suis donné la mort.

— Ah! elle est donc morte avant vous ?

— Oui, je l'aimais tant qu'après sa mort, je suis tombé malade, puis, je suis allé à l'hospice où je désirais la mort pour me retrouver avec elle, pour la revoir... Mais, malgré mon désir de mourir, je me rétablis, et ma première sortie, fut pour aller me jeter à l'eau pour la rejoindre. Mais, hélas! je m'étais grandement trompé.

— Comment à ce moment n'avez-vous pas eu une pensée de repentir, vous qui veniez déjà d'échapper à un danger?

— Je ne désirais qu'une chose, mourir pour rejoindre ma mère, cet espoir m'a poussé, le découragement s'est emparé de moi, et a été le plus fort.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai trente-deux ans.

— Étiez-vous marié?

— Non, je suis garçon, je n'ai jamais voulu me marier pour rester avec ma mère.

— Mais comment vous appelez-vous ? — Louis.

— Eh bien! prions encore, car vous ne pouvez rester là.

— Je le veux bien, monsieur, prions pour que je reste avec ma mère. (Après la prière.)

— Où êtes-vous maintenant?

— Je suis sur le bord de la Marne, et je voudrais bien en être parti, cette eau m'attire. (Seul je priai pour lui, puis je lui demandai de nouveau.) Êtes-vous toujours sur le bord de la Marne?

— Non, me voici dans une chambre, je vois une table, un vase de fleurs, puis des tableaux couverts d'une gaze légère, oh! mais, je suis dans un tribunal... Que va-t-il se passer donc? Est-ce un incendie qui commence? Quelle est cette fumée noire? Il se passe ici quelque chose de singulier. Oh! mon Dieu! je ne vois plus ma mère... Voilà un juge. (L'esprit est saisi de frayeur, il tremble.) Voici ce qu'il me dit : « Tu as vu ta mère... eh bien! « maintenant tu la chercheras aussi longtemps dans le « monde des esprits qu'il y a de temps que tu t'es donné « la mort... N'oublie pas que ta mère veille et prie pour « toi... » Voyons, un pli cacheté, voyons ce qu'il contient. (Il brise le cachet.) Oh! comme cela est ennuyeux, je ne vois pas clair... Ah! si voilà, je vois, ce sont des instructions pour moi; je vais commencer de nouvelles épreuves, elles seront bien pénibles, si je faillis en route, je reviendrai vous trouver. Merci de vos bons conseils, je prierai pour vous, pour le bonheur que vous me procurez. Au revoir.

Deuxième tableau.

Après le départ de l'esprit Louis, arrive un esprit par les organes de mon sujet moniteur. Ses manières aisées, la familiarité de se servir des organes du sujet me font supposer que c'est un de nos esprits protecteurs. En effet,

je ne m'étais point trompé; en arrivant cet esprit me dit :

— Bonsoir, monsieur Duneau, eh bien! comment cela va-t-il, ce soir?

Comme j'hésitai à lui répondre, cherchant qui pourrait bien être cet esprit, il vint à mon aide et me dit :

— Eh bien! vous ne reconnaissez pas Edmond Lasserre?

L'arrivée de cet esprit ami me rendit bien heureux, et comme je lui témoignai cette joie, il me répondit :

— C'est partagé; — je viens pour engager M. C..... à s'occuper de son sujet, car, autrement des mauvais esprits vont s'emparer de lui. Il est déjà trop tard. Tenez, laissez-moi chasser moi-même cet intrus. M. C..... quand on a un sujet, on s'en occupe. Allons, au revoir, mes amis.

— Pardon, cher esprit, auriez-vous l'obligeance de me dire quel sera l'esprit souffrant qui vous remplacera?

— Oui, un pauvre esprit bien malheureux, qui vous donnera beaucoup de peine. Ce malheureux s'est suicidé en avalant du vitriol. C'est l'esprit Philippe, il fera bien souffrir votre sujet, surveillez-le.

En effet cet esprit vint, comme notre ami nous l'avait dit; il ne se croyait pas mort, a refusé tout soulagement. Il a aussi refusé de prier. Comme mon sujet éprouvait toutes ses douleurs, je soulageais l'esprit pour éviter à mon sujet d'horribles souffrances. Après l'avoir harangué, je le congédiai, sans avoir pu le ramener.

(*Fin de la séance*).

SÉANCE DU 16 MARS 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de Mme G..... — Médiumnité au verre d'eau de Mlle I..... — Retour de l'esprit Lisette. Son repentir. Son départ. — L'esprit Gustave. — Retour de Mme G.....

Premier tableau.

Mon sujet étant endormi souffrait beaucoup des mauvais fluides accumulés autour de nous par suite de la fermentation d'idées anti-spirites apportées par quelques personnes présentes à la séance.., Après quelques dégagements et différentes questions préalables, mon sujet me dit :

— Pourquoi donc ce malaise? oh! que ces mauvais fluides me font du mal! Je vous en prie, réveillez-moi, ou laissez-moi partir.

— Je veux bien que vous partiez, mais avant je désire vous dégager des mauvais fluides qui vous pénètrent.

— Oh! mais vous ne pourrez pas vous même, je vois de ce côté, tout est enveloppé de mauvais fluides aussi, et en me dégageant vous m'en donneriez d'autres. Tenez, laissez-moi partir. Ils feront après ce qu'ils voudront de mes organes.

Après nous avoir assuré que nos amis (esprits protecteurs) étaient-là, mon sujet me dit encore :

— Il y a aussi le maître.

Ce contrôle me suffisait, seulement alors je permis à mon sujet de partir, et il ne se le fit pas répéter deux fois ; pendant son départ, notre médium au verre d'eau ne put la voir, tant elle a passé vite.

— J'ai vu, nous dit ce médium passer comme une ombre, mais si vite que je n'ai pu rien distinguer.

— Regardez, lui dis-je, vous devez dès ce moment voir quelque chose.

— Oui, je vois une dame en noir d'environ trente-cinq à quarante ans.

A ce moment je remarquai la présence d'un esprit dans les organes de mon moniteur; j'allais le questionner, quand il me dit :

— Où suis-je?

— Vous êtes au milieu de nous, nous sommes des amis pour vous.

— Ah! je connais cette voix, il me semble vous connaître, monsieur... Votre voix, depuis que je vous ai quitté... je l'ai toujours entendue. Je voulais chasser ces souvenirs, mais plus je voulais les oublier, plus la mémoire de ce que vous m'aviez dit, me revenait, je vous maudis alors, et ne voulus plus vous voir. Alors, je devins aveugle, et pourtant... je n'ai fait de mal qu'à moi-même. Il faut que cela change, je ne peux rester comme cela.

— Vous êtes mademoiselle Lisette, n'est-ce pas?

— Comment? vous ne me reconnaissiez donc pas?

— Je n'étais pas bien sûr. Où êtes-vous maintenant?

— Toujours dans cet infranchissable jardin.

— Eh bien, mademoiselle, pour sortir de là, il faut prier, et pour prier, il faut croire en Dieu.

— Dieu, mais Dieu n'abaissera jamais son regard jusqu'à moi.

— Dieu, mademoiselle, ne répudie personne, il écoute toujours la voix d'une âme repentante.

— Oh! puissiez-vous dire vrai!

— Où demeurez-vous?

— Vous savez mon adresse, puisque vous êtes chez moi; depuis que vous m'avez vue, je n'ai point déménagé, je suis toujours à Enghien.

— Oui, vous avez été malade, puisque dans cet accident de voiture vous avez été blessée.

— Oui, mais moi, je n'ai été blessée que très-légèrement.

— Mais comment se fait-il que je sois devenue aveugle? je préférerais être morte que de ne pas voir.

— Vous êtes dans l'erreur, mademoiselle, je vous assure que vous n'êtes pas chez vous à Enghien, comme vous le croyez; ici, vous êtes chez nous, au milieu d'une société spirite. En avez-vous entendu parler du spiritisme?

— Oui, il y a longtemps, mais pas en France.

— Ah! ah! et où donc alors?

— En Amérique.

— Ah! vous avez donc voyagé?

— Ne me parlez pas de mon passé, il n'est pas si beau à savoir, laissons cela.

— Vous avez eu une existence heureuse, lorsque vous étiez sur la terre?

— Cela ne serait pas à souhaiter pour vous, monsieur, d'en avoir une pareille à la mienne.

— Mais Lisette n'est pas votre véritable nom.

— Non, Lisette n'est pas mon nom.

— Voulez-vous nous le dire? le pouvez-vous du moins?

— Non.

— Vous n'avez donc jamais réfléchi à ce que nous pouvions devenir après la mort? si Dieu existait bien réellement? vous n'avez donc jamais prié?

— Prier! je n'y pensai pas.

— Voulez-vous prier avec moi?

— Je n'oserai jamais.

— Est-ce que vous ne croyez pas en Dieu?

— Avant que je vienne ici, je n'y croyais pas, mais je sens que je suis obligée de croire. Vous me demandez si je veux prier avec vous, mais Dieu ne me pardonnera pas, car je n'ai jamais rien fait de bon dans ma vie, et cependant je crois que Dieu me pardonnerait encore plutôt que la société, je crains... j'ai peur de paraître devant Dieu.

— Eh bien! prions, la prière vous donnera du courage. (Elle prie; après la prière.)

— J'entends une voix qui me fait beaucoup de peine, cette voix, c'est celle de ma mère que j'ai reniée. Oh! malheureuse, qu'ai-je fait? Oh! prions encore. (Elle tombe à genoux.)

Lisette prie avec moi et donne la main à sa mère, elle lui demande pardon. Sa mère lui pardonne, Lisette pleure, puis elle me dit :

— Si je voyais seulement.

— Eh bien! je vais demander à Dieu et à nos esprits protecteurs l'autorisation de vous ouvrir les yeux.

A ma prière, elle vit et s'en trouva même surprise.

— Cette lumière me fait mal. Mais où suis-je? Je vois beaucoup de monde ici. Oh! Je me reconnais, je me vois, et comprends maintenant. Je vous remercie, monsieur, ainsi que tous vos amis. Mais, dites-moi où vais-je aller maintenant? Ah! tenez, à travers cette fenêtre je vois un parc, une allée sablée; un petit garçon assis sur un banc m'attend là, il va me conduire près de mon guide. Au revoir, mes amis, je reviendrai vous voir.

Deuxième tableau.

L'esprit nouvellement arrivé est malade, a beaucoup de fièvre, les pulsations répétées du pouls et les triples battements de son cœur sont les signes d'une grande agitation, la poitrine se soulève violemment, la respiration est

difficile, le front est brûlant, les mains humides de sueur, il laisse, en respirant, échapper de faibles plaintes, je m'empresse de soulager ce malheureux, mais il refuse mes soins et me dit :

— Merci, laissez-moi, je ne veux pas de médecin, depuis que je suis malade, j'ai toujours remarqué qu'ils m'ont fait plus de mal que de bien.

— Depuis combien de temps êtes-vous malade ?

— Depuis l'âge de seize ans.

— Où demeurez-vous ?

— A Lyon, rue Grolée, nº 8.

— Voulez-vous me dire votre nom et votre âge?

— Je m'appelle Gustave, j'ai vingt-quatre ans.

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous souffrez de la sorte ?

— Il n'y a qu'un an que je suis alité.

— Connaissez-vous votre maladie ?

— Oui, je le sais bien, j'ai entendu les médecins la dire à ma mère.

— Qui est-ce qui vous soigne?

— C'est elle, ma mère.

— Savez-vous en quelle année nous sommes?

— Oui, nous sommes en 1872, fin août.

— Vous ne faites donc rien pour vous soulager ?

— Depuis huit jours je ne bois que de l'eau.

— Ne vous souvenez-vous pas avoir vu sortir de chez vous un convoi à cette époque?

— Non, je ne m'en rappelle pas, mais je crois qu'il y en aura un bientôt, et ça sera le mien.

— Monsieur Gustave, vous vous trompez, car vous êtes mort depuis cette époque.

— Vous avez des égards pour moi, monsieur, on agit toujours ainsi envers des malades, vous me dites cela pour me préparer à la mort, pour que je ne m'effraye pas.

— Vous doutez, monsieur Gustave, eh bien ! lisez l'en tête de ce journal.

— Eh bien! je vois écrit 1874.

— Oui, 1874, c'est l'année où nous sommes. Eh bien! vous êtes mort depuis la fin d'août 1872.

— Ne prolongez pas mon agonie; pourquoi que je souffre tant? je ne devrais plus souffrir alors.

— Vos souffrances ne sont que morales; seulement pour l'instant où vous occupez les organes de mon sujet, elles sont physiques, mais ce corps n'est pas le vôtre.

— Il me semble que tous ici nous avons notre corps.

— Si vous le voulez bien, nous allons ensemble faire une prière pour que Dieu ait pitié de vous.

— Depuis longtemps déjà je ne prie plus; cette maladie, ces souffrances ont paralysé mon énergie, et je n'ai plus le courage de prier. Cependant avec vous je veux bien prier; prions. (Après la prière.) Oh! mon Dieu! Le voilà, ce convoi dont vous m'avez parlé. C'est la personne qui est derrière que je cherche à reconnaître. O mon Dieu! tout, jusqu'à mon pauvre Tom! Allons, c'est vrai, je vous crois, monsieur. Oh! c'est affreux!

— Eh bien! me croyez-vous maintenant?

— Oui, je vous crois, tout ce que je vois paraître devant moi me le prouve, je vois ce cadavre, et une main qui tient un papier.

— Lisez : « Oui, homme sans courage. Tu as succombé
« sans avoir pensé à Dieu! Tu seras dans la même posi-
« tion pendant deux ans. Cela du reste dépendra de toi.»

— Je vois s'enfuir ce cadavre, mais l'inscription reste à ses pieds.

— Prions encore, ami, et Dieu permettra aux bons esprits de venir vous instruire. (Après la prière.)

— Ce qui me reste à faire, me dit une voix amie : Va, dirige-toi vers cette pièce, tu y verras tracées tes occupations à partir d'aujourd'hui.

— Je voudrais pouvoir vous rendre compte du travail qui me reste à faire. (L'esprit surpris, s'écrie :) — Oh!

Louise, ma sœur, mon Dieu, qu'elle est belle ! elle n'a pas souffert, et doit être heureuse. — « Pardon, mon « ami, me dit-elle, j'ai subi ma peine comme toi, main- « tenant tu as fini également et tu seras heureux. C'est « moi qui vais t'accompagner dans cette chambre, je ne « te quitterai plus. Que ton énergie ne faillisse plus « jamais. Sois fort et confiant : Dieu ne t'abandonnera « pas. Allons, remercie tes amis, qui t'ont ouvert les yeux « et viens avec moi. » — Je vous remercie, monsieur, je n'oublierai pas vos conseils ; merci, mes amis.

CONSÉCRATION PAR LES ESPRITS

DU MARIAGE DE M. L..... ET DE Mlle I.....

Notre médium au verre d'eau.

Le 18 mars, à huit heures du soir, mon sujet moniteur et moi, nous nous rendîmes chez Mme C..... sa mère pour prier, en société de la famille et des jeunes époux, nos amis de l'erraticité de venir bénir leur union.

Une personne manquait à cette soirée, c'était le jeune homme, M. Louis C..... occupé par quelques préparatifs du lendemain. Enfin, après avoir attendu presque une heure, nous nous décidâmes à commencer sans lui ; tous réunis autour d'une table sur laquelle étaient plusieurs ouvrages spirites.

J'ouvris cette séance par la prière d'usage et par un appel à nos amis, esprits protecteurs, puis j'endormis mon sujet ; alors il me dit :

— Oh! comme il y a du monde ici ! Je vois les parents de Mlle I.....; ils sont tous de ce côté-ci, et puis les nôtres se tiennent de ce côté-là, près de ma mère. Il y a un troisième groupe, ce sont nos amis, ils sont ici près de nous deux, nous entourent, nous inspirent et nous parlent. Oh! comme voilà quelque chose de joli!

— Voulez-vous nous raconter ce qui fait votre admiration ?

— Oh! je ne le puis, c'est quelque chose d'inexplicable. Enfin, je vais tâcher de vous l'expliquer du mieux

que je pourrai. Figurez-vous un grand bac, ou un navire, non, ce n'est pas encore ça. Cela ressemble plutôt à une corbeille, oui, c'est une corbeille, elle plane au-dessus de nous, mais elle est encore bien haut. Oh! oh ! elle approche rapidement. Ah ! vous n'entendez pas?

— Quoi !

— Comment? Vous n'entendez pas cette belle musique? O Dieu! quelle douce harmonie que la musique céleste ! Voilà la corbeille tout près de nous, elle ne descend plus, elle s'arrête, suspendue dans l'espace par de magnifiques rubans aux couleurs variées, bleu, blanc et vert. C'est quelque chose de prodigieux. Ces rubans ne sont fixés à rien dans leurs parties supérieures ; ils se balancent dans le vide, agités par une brise fraîche qui se fait sentir jusqu'ici... Vous ne sentez pas?

— Si, nous ressentons comme une brise fraîche que je prenais pour de bons fluides.

— Oui, ce sont des fluides, vous avez raison. Eh bien ! les ondulations souples et légères de ces rubans forment un accord, un ensemble éblouissant ; à chaque ondulation paraît un rayon couleur du ruban qui se détache et tombe dans le vide, l'espace en est rempli, et jugez comme il y en a qui tombent, puisque la corbeille est ornée tout autour de ces rubans aux couleurs variées. On dirait une énorme pâquerette, dont chaque ruban serait une pétale. Voici qu'elle se meut dans l'espace, en déclinant autour de nous des demi-courbes, elle se balance à moitié renversée. On dirait que cette corbeille nous salue. Oh ! mais il y a du monde dedans.

O mon Dieu ! comment vous expliquer cela? Je ne sais pas, moi ; je ne puis trouver dans mon intelligence les noms de toutes ces choses.

— Dites-le nous toujours.

— Eh bien ! cette belle musique est exécutée par un orchestre d'esprits ; je les vois ; ils sont là, forment deux groupes en face l'un de l'autre, de chaque côté de la cor-

beille. Ce n'est point non plus une nacelle, ce serait plutôt un navire de forme oblongue.

Alors tous ces esprits musiciens sont placés en estrade les uns au-dessus des autres, suspendus dans le vide. C'est quelque chose d'effrayant, de voir ces deux groupes d'esprits dont les deux premiers rangs seulement s'appuient sur les côtés, babord et tribord de ce navire, ondulent comme lui, se balancent comme lui sans se tenir, sans s'appuyer sur rien. On dirait deux essaims attachés à leur ruche. Ils sont tous nu-tête, habillés d'une espèce de manteau blanc, comme en portaient autrefois les Romains, mais d'une blancheur éblouissante. A la poupe de ce navire est un groupe de jeunes filles vêtues de blanc. Je reconnais parmi elles les trois Berthe, puis Anita. Elles ont toutes une couronne blanche sur la tête. Au milieu, il y en a une qui porte une bannière, blanche comme neige, sur laquelle est une belle couronne de fleurs d'oranger. Un ruban aux trois couleurs les lie entre elles. A leur corsage elles portent une petite quenouille de lin fin et blanc retenu par trois rubans, vert, blanc et bleu.

Les voici qu'elles viennent : les deux premières portent de chacune une main un écrin sur lequel est déposée une magnifique couronne de fleurs d'oranger.

Les voici, Mlle I....., elles vous présentent cette couronne, elles vous la placent sur la tête en vous disant, écoutez : elles vous parlent : « Amie, recevez au nom de « nous tous cet hommage à la vertu ; devenez bonne « épouse et bonne mère, ne vous écartez jamais de vos « devoirs. Ils sont inscrits dans les lois de Dieu. »

Voici le tour des jeunes gens. Ils occupent la proue du navire ; ils ne sont que six, eux, ils portent un bâton de voyage, puis un bouquet attaché avec des rubans également verts, blancs et bleus. Mais le marié est absent, et ces jeunes gens se réjouissaient de venir, eux aussi, placer sur sa tête une couronne. Ils attendront, et cette nuit, pendant son sommeil, nous viendrons, me disent-

ils; nous lui placerons sur la tête, et demain matin, il croira qu'il a fait un rêve, ayez l'obligeance de ne rien lui dire jusqu'à demain.

Ce navire est orné de feuillages et de fleurs; je vois à son intérieur, au milieu, deux vieillards assis à une table, occupés à écrire les lois de Dieu. Ils devaient en donner lecture aux jeunes mariés; mais comme le jeune homme manque, cette cérémonie restera incomplète.

Le navire s'élève, et la musique est si suave que mon âme en est ravie.

Ici, mon sujet pousse un petit cri de surprise, et regarde en haut.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Eh! mon Dieu! ce navire vient d'éclater; le voici changé en myriades d'étoiles, et toutes ces étoiles retombent sur nous. Tenez, regardez.

En effet, la pièce où nous étions fut aussitôt remplie de bons fluides. Je réveillai mon sujet au milieu de cette atmosphère, et notre séance fut terminée.

SÉANCE DU 23 MARS 1874.

SOMMAIRE.

M. H..... T....., notre jeune sujet, est présent à notre séance. Il est bientôt endormi par les esprits. — Sommeil provoqué de mon sujet moniteur. — Conversion du curé perturbateur. — Arrivée des esprits Jules et François du 13e chasseurs tués à Gravelotte; puis l'esprit du sergent Eugène, tué à Coulommiers, près d'Orléans.

Premier tableau.

Depuis plusieurs séances, un mauvais esprit venait s'emparer de mon sujet ; à peine s'il me donnait le temps de l'endormir. Rue Molière, cet esprit est venu aussi plusieurs fois torturer notre jeune sujet, M. T..... Enfin, à cette séance du 23, M. T..... fut endormi pendant la prière; quelques esprits sont d'abord venus se manifester par lui. Après eux, ce fut le tour du curé méchant et perturbateur, qui, trouvant un accès plus facile chez ce jeune médium, s'en était bientôt emparé. Aux premières questions que je lui fis, je reconnus qu'il n'était pas mieux disposé que les autres fois. Un de ses amis vint aussi s'emparer de mon sujet moniteur, et à eux deux voulurent me faire violence. Désespérant de réussir, ils voulurent s'en aller, mais je les contraignis à rester et me disposais à les chasser tous les deux par la force fluidique. Seulement, je fis asseoir celui qui occupait les

organes de M. T....., et le forçai à rester là. Je revins ensuite à l'autre, que j'attaquai vigoureusement. Il ne put résister à mes fluides, mais en partant, il jeta mon sujet par terre, sur les genoux. Un esprit ami vint à mon aide. Alors j'allais commencer par chasser l'autre aussi, mais l'esprit nouvellement arrivé me dit :

— Non, attendez un peu, ami, je vais lui parler aussi, moi.

Et en effet, cet esprit lui parla, je ne sais ce qu'il lui dit. Toujours est-il que le curé lui répondit :

— Mais, je ne demande pas mieux, moi, que de causer avec lui, qu'il me questionne.

Ainsi renseigné, je commençai par le moraliser sur les manières inconvenantes avec lesquelles il se présentait à nos séances, je lui parlai aussi de ses brutalités envers nos sujets, et pourquoi il refusait toujours de me répondre.

— L'ESPRIT. — Je veux bien parler, mais je veux t'appeler toi.

— Qu'à cela ne tienne, alors nous nous tutoierons.

— Eh bien ! ne me fais plus de morale, je sais que j'ai eu tort, mais j'étais commandé pour venir vous troubler, pardonne-le moi.

— Oui, je te pardonne, mais dis-nous, je t'en prie, si tu sais que tu es mort.

— Je le sais bien.

— Veux-tu nous dire quand tu es mort ?

— Oui, je suis mort en 1742, et mon ami que tu as renvoyé, il est venu me joindre en 1749.

— Eh bien ! dis-nous depuis combien de temps tu es mort alors ?

— Mais voilà sept ans, moi je suis mort en 1742, et quand mon ami est venu me retrouver, il m'a dit que nous étions en 1749, et nous y sommes encore, car il n'y a pas longtemps, il me semble, qu'il est de retour.

— Comment t'appelles-tu?

— Le curé Pluck.

— Tu ne sais donc pas en quelle année nous sommes?

— Si, je t'ai dit que nous étions en 1749, et qu'il y avait sept ans que j'étais mort.

— Tiens, lis ce journal, regarde la date du jour, le siècle et l'année (il regarde avec soin), et après tu verras que nous serons amis.

— Je veux bien être ton ami, mais tu dis des bêtises. Tu me fais voir une feuille à laquelle je n'ai pas confiance et que je ne connais pas.

— Tiens, tu vois ce calendrier, on ne l'a point fait faire exprès pour te tromper. Eh bien! on va le détacher de la muraille et te le montrer, tu verras s'il contredit le journal. (L'esprit examine le calendrier avec soin, puis il me dit :)

— Ah! c'est trop fort! Voulez-vous me le laisser, cet almanach?

— Pourquoi? Qu'est-ce que tu veux en faire?

— Pour le leur montrer à eux autres.

— Êtes-vous convaincu?

— Pas encore, mais celui qui est là me dit de te croire. Ah! mais, je le connais, ce monsieur-là, je l'ai déjà vu. (Pluck suit tous les mouvements de l'esprit qu'il regarde.) Ici d'abord, mais je l'ai vu encore ailleurs.

— Tiens, Pluck, regarde donc ce portrait, s'il ne ressemble pas au monsieur que voici sur ce tableau. (Je lui montrais le portrait du maître.)

— Ah! oui, c'est bien lui.

— Mais alors vous êtes en 1874.

— Oui.

— C'est étrange (Il compte). Comme ça, il y aurait donc cent trente-deux ans que je serais mort?

— Oui. Qu'est-ce que tu as fait pendant toutes ces années?

— Trop de mal pour te le dire : ne me parle jamais de mon passé.

— Veux-tu prier avec moi ?

— Oui, je le veux bien, mais que cela ne soit pas trop long, et puis, je désire prier comme tu pries, toi ; je ne veux plus prier comme nous. (Il prie ; après la prière.)

— Ah ! me voici dans le deuxième quart, là-bas où j'étais, l'on est tout noir, prions encore. (Il prie avec moi.)— Oh ! je vois maintenant que vous ne m'avez pas trompé. Je suis convaincu que nous sommes en 1874. Merci, monsieur, je vous crois, je vais me retirer, car il y en d'autres qui attendent.

Au revoir.

Le curé Pluck fut remplacé dans les organes de mon sujet par le sergent tué à la bataille de Coulommiers. Il me dit s'appeler Eugène et qu'il était de Dijon.

Cet esprit était blessé à la tête, au côté et à la jambe. Après l'avoir guéri, je lui parlai de sa situation ; mais il ne voulut pas me croire. Je fus obligé de provoquer la fin finale ; je le ramenai avec assez de peine, enfin il finit par consentir à prier ; puis il vit l'esprit de sa sœur Amélie. Il ignorait sa mort ; car celle-ci s'était désincarnée pendant la guerre, alors il me dit :

— Mais elle est donc morte, ma sœur?

Je lui répondis affirmativement.

— Tiens, voici qu'elle s'approche de moi, elle a une lettre à la main : « Eugène, me dit-elle, cette lettre qui « t'apprenait ma mort, tu ne l'as pas reçue, car toi-même « tu l'étais aussi ; la voici, je te la remets. »

Eugène en brise vivement le cachet et lit ; puis il me dit :

— C'est vrai, elle est morte aussi, mais c'est elle qui va me servir de guide. Mais, cet homme qui est là, dans ce gouffre profond, est-ce que vous n'allez pas le délivrer aussi, monsieur? Ah ! il était cependant bien puissant sur la terre, mais ici, c'est l'égalité ; tenez, regardez-le, il

commande et personne ne l'entend. Le lieu infect où il se trouve, lui offre un grand contraste, lui qui habitait un palais, un autre homme le poursuit continuellement, pourquoi ? Mais lui, pourquoi souffre-t-il ?

— Voulez-vous nous dire le nom de cet homme ?

— C'est N...... III, priez pour lui.

Ce fut tout, l'esprit partit, emmené par sa sœur.

SÉANCE DU 29 MARS 1874.

SOMMAIRE.

M. H..... T..... est endormi spontanément par les esprits. — L'esprit anglais. — Sommeil de mon moniteur. — Arrivée de l'esprit Clémentine. Son départ. — Arrivée de Mlle Marie. — Sommeil de Mme H..... — Trois esprits obstinés. — Intervention de l'ami Edmond Delaserre. — Retour de mon sujet. — Fin de la séance.

Premier tableau.

Notre jeune médium et sujet, M. H. T..... n'a pu prendre part à la prière d'ouverture. Il fut aussitôt endormi par un esprit qui lui est familier. Cet esprit, une fois maître de ses organes, me parla en ces termes :

— Bonjour, ami Duneau, êtes-vous content? Vous voyez que j'ai tenu ma parole.

Cet esprit est un anglais mort au XVIe siècle, à qui j'ai appris à parler français.

— Merci, ami, je suis heureux de votre arrivée, vous avez tenu votre parole, je suis satisfait.

— Moi aussi, et si vous voulez me permettre de dire quelques paroles à la société, je m'acquitterai de ma mission.

— Je vous le permets et la société aussi.

L'ESPRIT. — Mes amis, il vous a été parlé ce soir d'union, et il est bien vrai que sans l'union rien n'est possible parmi vous. C'est pour cela que je vous engage à

vous serrer mutuellement la main et à ne pas oublier que vous êtes tous frères et appelés à collaborer ensemble au soulagement des esprits souffrants. Rejetez loin de vous, Spirites, ces petites mesquineries orgueilleuses qui ne sont pas du tout en harmonie avec votre philosophie. Voilà, mes amis, ce que j'avais à vous dire. Maintenant je vais me retirer, car il y a des esprits souffrants qui désirent se communiquer. Au revoir, mes amis, bonjour, ami Duneau.

Deuxième tableau.

Mon sujet moniteur, un peu indisposée, m'avait prié de ne point l'endormir. Je tentai cependant, mais je réfléchis qu'il lui serait bien sûr agréable de la laisser ce soir voir comment se passent nos séances ; car, comme elle est toujours endormie, elle voit beaucoup, mais à son réveil elle ne se rappelle plus rien ; mais sous l'influence des fluides répandus dans la salle, malgré elle, elle succomba et dormit.

Un esprit se présenta bientôt dans ses organes. Aux premières questions que je lui fis, il se lève beau et superbe d'arrogance et d'orgueil en me disant :

— Je vous défends de me toucher.

Alors, je lui demandai s'il voulait me dire son nom.

— Cela ne vous regarde pas, occupez-vous de vous et laissez-moi, puisque je ne vous demande rien.

J'entendis un esprit qui me dit : « Ami, cet esprit est une demoiselle, elle s'appelle Clémentine, appelle-la par son nom.

Ainsi renseigné, je continuai mes questions, mais cette fois je l'appelai par son nom et je lui dis :

— Mademoiselle Clémentine, vous avez tort de refuser de me recevoir, j'ai cependant des nouvelles très-importantes et d'un grand intérêt pour vous.

— Qui vous a dit mon nom? Moi, je ne vous connais pas.

— Cependant vous vous appelez bien Clémentine?

— Oui.

— Et vous désirez sa' oir qui m'a dit votre nom? Eh bien! c'est votre mère.

— Ma mère!

— Oui, votre mère.

J'entendis que l'on me disait encore : « Demande-lui « pour quel motif elle n'a pas répondu aux deux dernières « lettres que sa mère lui a écrites. » J'écoutai cet avis et je lui dis :

— Pourquoi n'avez-vous pas répondu aux dernières lettres que votre mère vous a écrites?

— Oh! vous savez donc... Comment ma mère... vous a dit... Mais qui donc êtes-vous, monsieur, pour que ma mère ait eu cette confiance en vous? Vous êtes donc un ami de la famille?... Et cependant je ne vous connais pas.

— Voulez-vous me donner la main? Nous allons faire connaissance.

— Oh! si vous saviez qui je suis, monsieur, vous ne me demanderiez pas une poignée de mains.

— Mademoiselle, je suis un disciple de la charité, un missionnaire de Dieu pour éclairer les esprits souffrants, car vous ignorez, mademoiselle Clémentine, que vous êtes morte et qu'actuellement vous êtes à l'état d'esprit.

— Vous me trompez, Monsieur, ma mère est morte, elle n'a pu vous parler.

— Oui, c'est vrai, je le sais bien qu'elle est morte.

— Alors vous n'avez pu ni la voir, ni l'entendre.

— Soit. Vous admettez que moi qui suis vivant, je ne puis voir votre mère qui est morte. Mais vous, qui êtes morte, que diriez-vous de la voir et de vous trouver en face d'elle?

— Il est aussi difficile à vous qu'à moi de voir ma mère puisqu'elle est morte.

Je savais par mes amis invisibles que sa mère occupait les organes de Mme H..... et que l'esprit de son père occupait ceux de M. T..... Alors je demandai à mes bons esprits protecteurs la permission de lui ouvrir les yeux pour qu'elle les vit; aussitôt magnétiquement je lui ouvris les yeux, et elle fut stupéfaite de se trouver en présence de sa mère et de son père. Elle se retourna de l'autre côté pour ne pas les voir; je saisis ce moment pour lui dire : — Mais, mademoiselle, vous m'avez dit tout à l'heure que les vivants ne pouvaient pas voir les morts. Vous voyez ici votre mère, ici votre père. Voici donc une preuve évidente que vous êtes morte aussi.

— Oh! laissez-moi m'en aller, je ne veux pas les voir, laissez-moi partir.

— Tenez, mademoiselle Clémentine, si vous voulez, nous allons faire une prière pour que Dieu vous donne la force, le courage de vous trouver en face de vos parents.

— Oh! non! Prions, je le veux bien, mais pour ne plus les voir.

— Mais, c'est mal, cela, mademoiselle, c'est votre châtiment, il faut avoir la force d'obéir aux volontés du Créateur.

— Non, vous dis-je, si vous ne les chassez pas, vous ne ferez rien de moi.

— Que la volonté de Dieu soit faite, vous reconnaîtrez bientôt votre faiblesse; puis, je lui dis : Eh bien! prions, si vous voulez maintenant, ils sont partis. (Après la prière.)

— Oh! Qu'est-ce que vous me faites donc, je ne vois plus clair. O mon Dieu! je suis aveugle et j'entends une voix qui me dit : « Fille coupable, ta punition était de te « trouver avec tes parents, mais tu n'as pas voulu les voir, « pour te punir tu resteras aveugle pendant trente « jours. »

Adieu, monsieur, je reviendrai dans trente jours.

Troisième tableau.

L'esprit qui vient de remplacer Mlle Clémentine semble chercher quelqu'un, paraît souffrant et faible. Je l'interpellai pour lui demander si je ne pouvais pas lui être utile.

— C'est étrange, je connais votre voix, et vous je ne vous connais pas ; cependant vous m'avez déjà parlé ! Mais où donc m'avez-vous parlé ? Vos paroles m'ont fait tant de bien. Oh ! je vous en prie, monsieur, répétez-moi ce que vous m'avez dit.

Je venais de reconnaître cet esprit. C'était une amie de Mlle I....., notre médium au verre d'eau. Cette jeune fille venait de mourir après une maladie de poitrine longue et aigüe. Elle était aussi connue de mon sujet moniteur, et Mlle I..... se fit un devoir d'accompagner son corps à sa dernière demeure.

Un soir du mois de mars, c'était trois jours après sa mort, je me trouvais chez ces dames, je venais d'endormir mon sujet, quand je m'aperçus qu'il faisait signe à quelqu'un d'approcher ; pressentant que c'était un esprit qui était là, je lui demandai à qui elle parlait.

— Vous me demandez à qui je parle, mais vous ne voyez donc pas cette jeune fille qui est là ?

— Non, vous qui êtes endormie, votre esprit se trouve dégagé de la matière et peut voir les esprits ; mais, moi, je ne puis rien voir.

— Ami, me dit mon sujet, cet esprit est celui d'une jeune fille. C'est Mlle Marie que nous avons enterrée avant hier ; attirée par la sympathie qu'elle a rencontrée parmi nous, elle vient nous rendre visite. Parlez-lui donc, ami, et instruisez-la.

Je lui parlai en effet et je lui expliquai sa situation ; c'est pour cela qu'en arrivant ce soir, elle m'a dit qu'elle reconnaissait ma voix.

Alors l'ayant reconnue moi-même, je lui vins en aide en lui rappelant cette soirée passée chez ses amies, où j'avais eu le bonheur de lui parler pour la première fois. Elle s'en rappela très-bien, et me demanda même où elle pourrait bien s'adresser pour voir une jeune demoiselle de ses amies.

— On m'avait dit, me dit-elle, que je la retrouverais ici, mais je ne la vois pas. D'abord, je dois vous dire, monsieur, que je n'y vois presque pas, je ne sais pourquoi.

— Vous qui croyez en Dieu, mademoiselle, si vous le voulez bien, nous allons prier pour que nos bons guides vous permettent de revoir votre amie.

— Je le veux bien. (Après la prière.)

— Voyez-vous maintenant ?

— Oui. Permettez-moi de passer que j'aille l'embrasser.

Alors cet esprit se lève, me prie de lui livrer passage pour aller retrouver son amie, qui n'était autre que Mlle I....., notre médium au verre d'eau. La rencontre de ces deux amies pour les témoins de cette scène fut émouvante. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre en s'embrassant. L'esprit avait saisi son amie par la main et avait senti le contact de plusieurs bagues à l'annulaire de la main gauche de son amie ; elle lui lève la main et la regarde, puis elle lui dit :

— Tu es donc mariée ?

— Oui.

— Ah ! je n'en savais rien. Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé une lettre ?

— Tu étais si malade, que je craignais de te faire de la peine.

— Ah ! tu m'aimes donc toujours ?

— Mais, oui, Marie, je t'aime toujours bien.

— Avec qui es-tu mariée, avec M. L..... ?

— Oui.

— Il t'aime bien, n'est-ce pas? Et toi aussi, tu es bien heureuse ?

— Oui.

— Et ma pauvre mère, as-tu été la voir?

— Oui, elle a beaucoup de chagrin; nous l'encourageons et nous ne cessons de lui dire qu'elle te retrouvera.

— O pauvre mère ! Tu ne sais pas, I....., il faudra l'amener ici. C'est la réunion dont tu m'as parlé, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Dis-moi donc, I....., quel est donc ce prêtre qui m'a parlé, là ?

— C'est un ami, ce n'est pas un prêtre.

— Mais c'est un pasteur alors, car le langage qu'i vient de me tenir et celui qu'il m'a tenu l'autre jour me faisaient supposer qu'il était revêtu de ce caractère.

— Non, c'est un spirite.

— Oh ! quelle belle doctrine ! Comme vous devez être heureux de soulager ceux qui souffrent ! Tu iras voir ma mère, n'est-ce pas ? Tu lui diras que tu m'as vue et tu la consoleras.

— Je te le promets, mon amie.

— Il faut que je me retire, car d'autres esprits attendent... Tant je t'aime, je voudrais t'emmener avec moi; mais il faut que tu restes, toi... Allons, viens que je t'embrasse... Et vous, monsieur, je vous remercie pour les bons conseils que vous m'avez donnés.

Au revoir.

DESCRIPTION

DE LA CÉRÉMONIE ANNIVERSAIRE AU PÈRE LACHAISE

Le 31 *mars* 1874.

Apothéose du maître.

Au nombre des visiteurs à cette cérémonie au Père-Lachaise, il y avait plusieurs de mes médiums et sujets, entr'autres Mme G.....

Au moment où commençait la séance, elle vit à l'état usuel une quantité de fluides d'un blanc argenté qui enveloppait la tombe du maître, puis un bras qui se promenait au-dessus des auditeurs, et qui vint presque lui toucher la figure ; elle se sentit endormir, mais la vue de ce bras seulement, se promenant dans le vide, lui fit peur, et elle lutta pour ne pas dormir. Alors, le lendemain, 1er avril, je me rendis, accompagné de ce même sujet et de mon médium au verre d'eau, Mme L. C..... chez M. C....., son beau-père. Ce jour du mercredi, vous devez vous le rappeler, est consacré pour notre réception ; c'est ce jour-là que nos amis viennent nous donner leurs avis, leurs conseils. Après que mon sujet fut endormi, il me dit :

— Tiens, voici que l'on me conduit dans un cimetière, c'est le Père-Lachaise ; me voici à la tombe du maître. Je vois tout le monde comme hier, l'on me dit que, si hier j'eusse été plus forte, j'aurais vu la cérémonie comme on va me la faire voir ce soir.

Voici la tombe du maître qui s'éclaire de fluides, et qui se répandent assez loin à l'entour. Tous les assistants en sont enveloppés. Bienheureux pour ceux dont ces fluides ne seront pas repoussés par les leurs! Ah! que c'est beau! je n'ai jamais rien vu de si grandiose, de si imposant. Je ne pourrai jamais vous expliquer cela.

Figurez-vous une montagne immense dont le sommet va se perdre dans les régions les plus élevées. Cette montagne est enveloppée de nuages floconneux, aux teintes blanches et rosées; de toutes parts du milieu de ces nuages apparaissent des myriades de myriades de têtes d'esprits de tous rangs, de tous ordres, à qui on a permis de voir cette fête pour leur donner le désir de progresser, mais il n'en est pas que sur cette montagne, des esprits. De tous côtés où je porte mon regard, j'en vois des légions immenses qui s'étendent et montent jusque dans les profondeurs de l'espace à perte de vue, drus et serrés dans ces nuages vaporeux, on ne leur voit que la tête; ils sont innombrables; ils attendent le passage du maître.

Au haut de cette montagne, j'aperçois une lumière blanche, belle et brillante, une éclaircie se fait, tous ces nuages et tous ces esprits ondulent avec la légèreté de la brise, les rangs s'ouvrent pour laisser passer le cortége du maître qui vient présider la cérémonie. Je vois un char, le maître y est assis; quatre esprits, presque aussi brillants que lui, se tiennent à chaque angle; d'autres esprits, d'un ordre au-dessous, semblent porter le char; ils descendent lentement, avec grâce et majesté, et tous, couronnés de fleurs, forment le cortége du maître. (Mon sujet écoute et entend quelque chose, des larmes lui coulent des yeux, il est comme en extase.)

— Vous pleurez, vous voyez donc quelque chose qui vous fait de la peine?

— Oh! non, c'est le contraire, mais tous ces esprits chantent, et leur chant est si harmonieux, si beau, que

mon âme en est ravie, ces pleurs sont des larmes de joie, de bonheur.

Ils arrivent, les voilà, le char s'arrête sur la pierre qui couvre la tombe; le maître se lève et descend, il passe parmi les assistants et leur donne sa bénédiction; il va reprendre sa place dans le char, les chants cessent et les orateurs lisent leurs discours, ils sont enveloppés de fluides.

La cérémonie se termine. Le maître a l'air joyeux; il se prépare à partir. « Plus tard, dit-il, je m'emparerai « d'un sujet pour vous parler. »

Tous nous envoient leur bénédiction. Voilà le défilé qui commence. Quand le maître est venu avec son char se placer sur la pierre, tout le cortége s'est arrêté, suspendu dans le vide. Maintenant que le maître est parti, le cortége défile devant le tombeau et devant nous. Voici aussi un chœur de jeunes filles que je n'avais pas encore remarquées : elles sont toutes vêtues de blanc et couronnées de fleurs. Elles chantent la gloire du maître.

Tout est fini. Ah! me voici revenue avec vous.

SÉANCE DU 6 AVRIL 1874

SOMMAIRE.

Médiumnité au verre d'eau de Mme C..... L..... — Sommeil de mon moniteur. L'esprit Jérôme Alcide. — L'esprit de mon sujet est transporté dans les régions brûlantes de l'Afrique. — Tableau de la mendiante et du serpent. — Arrivée de l'esprit Victoire. — Retour de l'esprit du père Jean, le cocher. — Rentrée de mon sujet. — Il nous apporte un bouquet qu'il place sur la table des médiums. — Fin de la séance.

Premier tableau.

Après la prière d'ouverture, suivie de quelques instructions, je m'occupai d'endormir mon sujet. Mme C. L..... regardait dans son verre. Alors mon sujet lui dit :

— Regardez avec beaucoup d'attention dans votre verre, et voyez si vous connaissez cette dame.

— Je vois, dit Mme C. L....., une dame toute vêtue de noir ; elle se tient tout debout près d'un petit tertre, surmonté d'une colonne. C'est une tombe qui est là, au milieu de la forêt... Ce tableau passe. (Demande à mon sujet) : — Voulez-vous, amie, me dire si nos amis sont là?

— Ils y sont ; je le sais, mais je ne puis les voir ; il y a comme un voile de gaze rosée qui m'empêche de les voir. Oh ! comme ce ciel est brûlant ! comme il fait chaud ! Mais où donc me mène-t-on? Me voici dans une plaine immense, à perte de vue, pas une habitation, pas un

arbre, pas un brin d'herbe, et le soleil me brûle : j'ai soif. Où donc boire dans ce désert de sable? Quel est donc cet endroit? (Mon sujet a peur.) Oh! qu'est-ce que j'entends? On dirait le mugissement de quelques fauves. Oui, je les vois : quelles sont donc ces bêtes-là? Pourquoi me fait-on voir ces choses? Et pourquoi m'amène-t-on ici?... Oh! je veux m'en aller; j'ai peur. Il me semble que c'est un lion que j'entends là.

Mon sujet est saisi d'une grande frayeur, je l'encourage et le guide, je lui ouvre le passage, je marche le premier.

— Oh! je vous en prie, réveillez-moi... j'ai peur. Oh! allez-vous-en; vous vous exposez trop : vous allez vous faire dévorer (élevant la voix), ne passez pas par là. Quelles sont ces bêtes-là, encore? Oh! n'avancez pas.

— Allons, pas de crainte, puisque je vous ouvre la route, suivez-moi.

— O mon Dieu, pourquoi exiger cela? où me réfugier? je vais être dévorée par ces animaux, et ce soleil, cette soif?

— Vous ne savez pas quel est ce pays?

— Non, je ne sais pas, je suis perdue. (Mon sujet se met à genoux et prie.)

Mon médium au verre d'eau voit dans son verre des animaux, principalement des serpents. A ce moment, mon sujet se relève avec vivacité. Il venait de s'apercevoir qu'il s'était agenouillé sur ces reptiles, il veut fuir; mais de tous côtés il y a du danger.

— Allons, lui dis-je, il faut avoir le courage de vaincre ces obstacles. Dieu, en qui vous avez confiance, va vous donner le courage qui vous manque, et les bons esprits, nos amis, vont vous guider.

— Je sens que ce courage me manque ; non, j'ai encore trop de chemin à faire, et puis, vous ne voyez donc pas toutes ces horreurs de bêtes qui sont là ?

— Passez outre.

— Et pouvoir !

— Eh bien ! changeons de chemin.

— Oui, prenons cette route, car cette direction nous menait droit à ce lion que j'entends rugir là-bas. Qu'est-ce que c'est que l'on voit là-bas, au loin? On dirait un pays?

— Oui, ce sont des huttes, les habitations des indigènes.

— Ah ! ce sont des sauvages... je ne suis pas plus rassurée qu'avec les bêtes ; j'en vois d'autres avec des burnous blancs, mais les premiers sont presque nus. Oh ! ces figures barbares ! ils ont des carquois et des flèches. Oh ! mais ils ont tué un Français, là, je le reconnais à son costume, et puis il est blanc. En voici un autre : ils sont percés partout par leurs flèches ; puis ils ont reçu sur la tête plusieurs coups d'une arme tranchante. Il y a aussi une femme et trois enfants. Oh ! quel affreux tableau ! Et dire qu'il faut que je passe sur ces cadavres. Oh ! allons-nous-en ; je ne veux pas rester dans ce pays de brigands ! Qu'allaient-ils faire dans ces pays, aussi, ces malheureux ? Oh ! les horreurs ! ils dansent autour... Les voilà qu'ils se battent entre eux, comme ils se massacrent ! C'est à celui qui aura le plus de dépouilles de leurs victimes. Ah ! je vois mieux, ils ont massacré ces six personnes pour s'emparer de leurs vivres et de leurs vêtements, de leur or, de leurs richesses. Ces riches étrangers voyageaient dans ce pays pour y faire des études scientifiques. Ah ! j'aime mieux ça ; j'ai encore des serpents autour des jambes, cependant. Enfin, ils ne m'ont pas mordue. Oh ! les vilaines bêtes ! j'en ai le frisson. Ah ! oui, j'aime mieux être dans ce bois-là, au moins il n'y a pas de serpents, mais il y a des fraises ; le sol en est couvert. Oh ! ce n'est pas le même pays. Je vois un village au bout de ce bois.

Mon médium au verre d'eau nous dit voir dans son verre une dame en noir.

Mon sujet continue et nous dit :

— Ce sont des champs, par là, des arbres : Voici une dame qui se promène dans le bois avec une petite fille ; elles cueillent des fraises. Un peu plus haut, à leur rencontre, vient une mendiante... Ah ! c'est mal, cela, cette dame n'est pas charitable ; elle n'a même pas une parole de compassion pour cette malheureuse. Si vous pouviez voir la figure de cette mendiante, comme elle est jolie ! Si elle était vêtue comme l'enfant de cette dame, elle serait mille fois plus belle.

Ah ! mon Dieu ! voilà la petite fille de cette dame qui vient de jeter un cri effrayant... elle tombe... elle enfle... elle meurt... Oui elle est morte, mordue par un serpent ; la mère tombe évanouie. La petite mendiante va chercher de l'eau à un ruisseau qu'elle connaît près de là, pour faire revenir cette grande dame....; elle revient à elle. Quand elle reconnaît cette mendiante près d'elle, occupée à lui donner des soins, elle fond en larmes, car elle reconnaît que Dieu l'a punie, car elle dit ces mots : « Par-« don, mon Dieu, si l'orgueil a aveuglé ma raison, j'ai « manqué de charité, j'ai repoussé une pauvre enfant, et « vous m'avez pris la mienne. — O mon Dieu ! pour ob-« tenir mon pardon, je prends cette enfant en échange « de celle que vous m'avez ravie. »

La pauvre mendiante remercie Dieu du bienfait qui lui arrive ; cette pauvre jeune fille reste près du cadavre de cette enfant pendant que la mère se dirige vers la ville. Cette enfant, riche par sa naissance, était âgée de huit ans. Elle se nommait Jeanne.

Les autorités arrivent sur les lieux, et d'après le désir de la mère cette enfant est enterrée à cet endroit où un tombeau fut élevé, et chaque année, elle et sa fille adoptive viennent remercier Dieu de ses bienfaits, et autour de cette colonne brisée qui constitue le monument, il y a un serpent enroulé.

Tout a disparu, le tableau est fini.

Deuxième tableau.

Après m'être assuré que nos esprits protecteurs étaient là, je permis à mon sujet de partir voir ses amis de l'espace, et d'abandonner ses organes aux esprits souffrants qui désireraient venir s'instruire près de nous.

Je ne fus pas longtemps à constater la présence d'un esprit chez mon sujet. Cet esprit croyait si bien être chez lui, que tranquillement il dormait dans ses organes d'emprunt. Je dus cependant le réveiller. Alors il me répondit avec autant de mauvaise grâce qu'une personne réveillée dans un premier sommeil. Comme je me mettais en rapport fluidique avec lui, il me dit :

— Qu'est-ce que vous me faites donc ?

— Je vous réveille.

— Je me réveillerai demain; ce soir laissez-moi dormir.

— Non, non, réveillez-vous, j'ai des renseignements à vous demander.

— Quoi ! qu'est-ce qu'il y a, voyons, dépêchez-vous ?

— Voulez-vous me dire qui vous êtes?

— C'est pour cela que vous venez me réveiller en pleine nuit ? Allons, f..... la paix.

— Est-ce que vous n'êtes pas Jérôme Alcide ?

L'esprit fit un bond de surprise (on venait de me dire son nom), et me dit, en me toisant de son regard :

— Eh bien ! que me voulez-vous? (J'entends que l'on me disait encore :) « Demande-lui des nouvelles de son « ami Jacques. » Je viens près de vous, monsieur Jérôme, pour que vous me donniez des nouvelles de Jacques.

— Taisez-vous ; qu'est-ce que cela vous regarde? (Il se retourne de l'autre côté en agitant les bras et se frappant la tête.) Je ne connais pas la personne dont vous parlez.

— L'on vient de me dire que vous aviez fait tomber votre ami à l'eau, dans une partie de plaisir avec d'autres jeunes gens, et que vous n'aviez pas eu le courage de le sauver. (L'esprit est tourmenté.) Depuis, vous avez été en proie à de cuisants remords, je le sais.

— Taisez-vous, ne m'en parlez pas; taisez-vous. (Il voit son ami Jacques.)

— Entendez-vous ce qu'il vous dit? il vous parle; écoutez.

— Non, voulez-vous me faire arriver de la peine? D'abord, qui êtes-vous, monsieur, pour venir chez moi en pleine nuit me parler d'une chose que je croyais oubliée depuis longtemps? (Il s'arrête, surpris d'en avoir trop dit.)

— Je ne viens pas pour vous faire arriver de la peine, je viens près de vous pour vous engager à prier pour vous et votre ami, et à vous repentir du mal involontaire que vous lui avez fait.

— Je ne lui ai rien fait.

— Si, vous l'avez, en jouant, poussé avec votre aviron, et fait tomber à l'eau. Aucun de vos amis ne vous a vu lui faire cette vilaine plaisanterie, qui lui a coûté la vie, et en rentrant chez vous, vous avez caché la vérité à sa mère. (Toutes ces choses m'étaient dites.) Voyons, monsieur Jérôme, racontez-nous les aventures de cette journée.

— Je n'ai rien à vous raconter, tout ce que vous venez de dire sont des mensonges, et je ne connais pas le Jacques dont vous me parlez.

— Et moi, me connaissez-vous?

L'esprit, au lieu de me répondre, se fâche et part.

Troisième tableau.

Cet esprit ne veut pas que je le touche, il refuse de me

donner la main, et me demande de quel droit je lui demande son nom.

— Je ne vous connais pas, qu'est-ce que vous désirez de moi ?

— Votre nom.

— Mais vous ne pouvez pas être entré ici sans le savoir.

— Je vous assure que je ne le connais pas.

— Eh bien! je m'appelle Victoire, cela vous suffit-il? Monsieur...

— Pas encore, maintenant je désire savoir votre adresse. (L'esprit refuse.) Où sont vos parents?

— J'ai perdu mon père, mais j'ai encore ma mère.

— Vous habitez Limoges?

— Ah ! vraiment, j'ai affaire à un fou ; mais vous le voyez bien.

— Où est votre mari ?

— Il est à ses affaires, cela vous étonne ?

— Oui, cela m'étonne ; mais ce qui m'étonne davantage, c'est que vous ne me parlez ni de votre maladie, ni de votre mort.

— Je sais que cela viendra, mais je ne la suis pas encore, morte.

— Cependant, madame, je suis venu pour vous l'apprendre, car depuis longtemps vous l'êtes, et vous l'ignorez encore.

— Ah! vous me déplaisez, et je ne sais pourquoi, je ne vous fais pas chasser d'ici. (L'esprit se lève avec fierté et dédain et me regarde avec mépris.) Vous abusez de ma solitude, mais prenez garde...

— Pauvre amie, vous parlez de me faire chasser, mais par qui donc? Vous ne voyez donc pas que vous êtes seule, abandonnée par tous, sauf Dieu et quelques amis que vous ne voyez pas.

— (Avec un mouvement d'impatience.) Quel homme singulier !

— Voyons, madame, vous avez une maladie de cœur qui vous fait toujours souffrir, vous le croyez du moins. C'est la maladie qui vous a fait mourir ; mais dites-moi, madame, croyez-vous bien en Dieu?

— Mais oui, monsieur.

— Eh bien ! voulez-vous faire une prière? nous prierons ensemble.

— Merci, monsieur, quand je veux prier, je vais à l'église.

— Je le sais, madame, que fréquemment vous allez à l'église de votre paroisse à Limoges, mais maintenant vous êtes à l'état d'esprit, c'est-à-dire, que votre corps est retourné d'où il était sorti, à la matière. Mais vous, vous le principe intelligent, le moteur de ce corps, qui, lorsqu'il était animé par vous, ou par l'âme, constituait le corps animé et lui donnait la vie ; eh bien ! cette âme ayant, par suite de telle ou telle cause, abandonné son corps, étant retournée, elle aussi, d'où elle était sortie, devient, par suite de son émancipation, Esprit, parce que cette âme, dis-je, ayant brisé les liens fluidiques périspritaux qui s'attachaient à ce corps, est devenue libre, comme nous le devenons tous, après la rupture de ces liens, avec le système nerveux, pour vivre de notre véritable vie, vie d'esprit, pour attendre le moment choisi par Dieu, et par nous, pour recommencer une nouvelle incarnation, soit sur la terre, ou dans d'autres planètes.

— Je n'ai jamais entendu une morale semblable de la bouche d'un prêtre. Oh, qui que vous soyez, monsieur, je veux bien prier avec vous.

— Merci, donnez-moi la main et prions.

Après la prière, l'esprit seul dit :

— Mais où suis-je donc? Cette pièce n'est plus ma chambre, comment me trouvé-je transportée ici?

— Où êtes-vous donc, madame?

— Je suis dans une cour, et cette cour n'est pas la

mienne, que signifie ce changement? Est-ce ma tête qui se perd?

— Non, c'est la lumière, la vérité qui commence, priez et ayez confiance en Dieu, et en moi; du reste, déjà si vous voulez vous recueillir, nos amis vont vous parler et vous donner quelques conseils.

L'esprit se recueille et entend des voix qui lui parlent, et lui disent : Prie toujours, prie encore.

Alors nous priâmes une deuxième fois, puis il entendit encore ces voix lui dire : « Remercie celui qui t'a donné « de bons conseils, et dis-lui que dans huit jours tu re- « viendras. »

— Où êtes-vous maintenant?

— Je suis toujours dans cette cour. Ah! je vois la porte qui s'ouvre. Un chemin est tout tracé, je dois le suivre, et si vous ne m'avez pas trompée, je reviendrai vous voir.

Quatrième tableau.

L'esprit qui se présente arrive avec les formes et toutes les apparences d'une personne caduque et décrépite, le corps cassé, la tête branlante et tombant sur la poitrine. Les bras et les mains ont un tremblement continuel, sa voix rend un petit son criard et glapissant, accompagné d'un mouvement de tête continu. Avant que je questionnasse cet esprit, je savais que j'avais affaire à une vieille femme, je remarquai aussi qu'elle cachait quelque chose dans son tablier, qu'elle serrait avec grand soin; avant que je lui adresse la parole, elle me dit :

— Ce n'est pas de l'argent qui est là dedans, c'est mon mouchoir.

— Où allez-vous?

— Je vais chez nous.

— Voulez-vous me donner l'heure? (L'esprit se cache pour regarder sa montre.)

— Il est dix heures du soir, et je ne suis pas encore rentrée. (L'esprit cache son or dans son tablier.)

— Écoutez, madame, j'ai un service à vous demander.

— J'ai mes pauvres, j'ai mes pauvres; tous les dimanches je donne à l'offrande et mets dans le tronc, c'est assez, c'est assez, ne me demandez plus rien.

— J'ai, dis-je, un service à vous demander, je sais que vous êtes riche.

— Mais non, mais non, je n'ai rien, rien, rien.

— Et dans votre quartier il y a une pauvre veuve avec six enfants en bas âge, alors, au nom de ces pauvres infortunés enfants qui seront bientôt orphelins, je sollicite de votre cœur de mère un petit secours pour cette famille.

— Je ne puis, monsieur, car je suis pauvre aussi, qu'elle s'adresse au curé, j'ai donné déjà tantôt, je ne puis donner partout.

— Ah! pardon, madame, probablement que je me suis trompé; vous êtes bien cependant madame.....

— Purger, monsieur, Purger; oui, vous vous êtes trompé, car moi je suis pauvre.

— Où demeurez-vous?

— Avenue Victoria, n° 22.

— Où est votre mari?

— Il est sorti.

— Quel âge avez-vous, madame?

— J'ai soixante-huit ans.

Je lui souffle sur son or, et il disparaît; alors elle prend son lorgnon pour le chercher; elle le retrouve et le cache toujours en disant :

— Je n'ai rien là-dedans, je n'ai rien.

Puis je lui dis encore :

— Vous aimez donc l'argent?

— Oui, et quand je mourrai, j'en emporterai avec

moi. Ah ! j'en laisserai un peu pour mon fils. Quant à la veuve, qu'elle s'adresse au bureau de bienfaisance, et qu'elle fasse bien sa religion. Le curé ne veut pas, voyez-vous, monsieur, que l'on donne comme ça à tout le monde ; et puis, vous croyez que c'est de l'or que j'ai là-dedans, mais vous vous trompez, monsieur, ce sont des liards tout neufs.

— Dites-moi donc, madame, s'il vous plaît, en quelle année nous sommes ?

— En 1868, monsieur.

— D'où venez-vous maintenant ?

— Je viens de voir mon amie, place Royale.

— C'est faux, vous venez du Trésor toucher vos rentes.

Elle se dépêche de cacher ses louis dans ses bas, puis, je lui demandai si elle croyait en Dieu.

— J'ai été à confesse hier, monsieur.

— Voulez-vous faire une prière avec moi ?

— J'ai prié ce matin. Oh ! ce petit polisson ! Quel est donc ce gamin qui vient de me donner un coup de pied ? Est-ce à vous ?

Enfin j'exhorte cette vieille à la prière et à la charité. Cela l'ennuie et elle part.

Cinquième tableau.

— Tiens, je vous reconnais, vous. Ah ! mé, ce n'est pas de la blague, je n'savons pas c'que vous m'avez fait y a huit jours, mais j' vous reconnais ben.

— Ah ! moi, je ne vous reconnais pas, voulez-vous me dire votre nom ?

— Mé oui, j' voulons ben, j' sommes le père Jean l' cocher, vous m'avez porté mauvaise chance, car, j' sommes toujours là, j' n' ons point chargé.

— Où êtes-vous donc ?

— Toujours sur la place de la Bastille, et j' crève de faim.

— Voulez-vous me donner votre n°?

— Mé, oui, v'là, bourgeois, — où faut-il vous m'ner?

— Quel est votre n° de voiture?

— Vous le voyez ben, vous n' savez pas lire donc? (Comme il ne voulait pas me dire son n°, j'entendis des esprits me dire : c'est le 872.)

— C'est le 872 que vous avez?

— I sont tous comme ça, ces bourgeois, on leur donne sa carte, é pi il faut encore yeur dire. Hé ben, bourgeois, partons-nous? J'ai faim, moi, et dire qué d' puis, je n'ai pas pu démarer, pas l' sou, rien dans l' ventre, rien dans les poches.

— Mais il vous est arrivé un accident?

— J' n'ons pas le temps d' vous raconter ça.

— Eh bien, remontez sur votre siége et nous allons partir.

— Non, j' n' monte sur mon siége que quand il y a du monde dans la boîte.

— Voulez-vous me dire dans quel mois et dans quelle année nous sommes?

— Ah! est-ce que j' sais, depuis huit jours, j'ai la tête à l'envers; tenez r' gardez ma feuille.

— Il me remit sa feuille en effet, pour lui cette feuille existait réellement, mais moi, je ne voyais rien; alors mes chers invisibles me vinrent en aide et me dirent : « Sa feuille est sortie du 14 juillet 1870. »

Eh bien, père Jean, votre feuille est datée du 14 juillet 1870, c'est à partir de ce jour que vous êtes entré à l'hospice Saint-Antoine, à la suite d'une chute que vous fîtes en revenant de Vincennes.

— Ah! mais il y a longtemps q' c'est passé ça, on n'en pal'pu.

— Comment on n'en parle plus, mais vous ne savez donc pas que vous êtes mort?

— De quoi ?

— Je dis que vous êtes mort à l'hôpital Saint-Antoine en l'année 1870.

— C'est pas la peine d'ête bourgeois pour ête si bête. Vous feriez mieux d' me donner à dîner.

— Est-ce que vous me connaissez? Êtes-vous venu au Roule quelquefois?

— Je n'ai jamais été qu'à la station d' Courcelles.

— Ecoutez, père Jean, votre situation pour vous n'est pas normale, et j'ai l'intention de vous proposer quelque chose.

— D' payer à diner? ça m' va.

— Non, ce n'est pas cela, c'est de faire une prière avec moi.

— Ah! ah! ah! ah! est-ce que vous vous f..... de moi? Un cocher, prier!... Laissez donc ça aux poules mouillées.

— Quel âge avez-vous, père Jean?

— Ah! je ne suis ni jeune, ni vieux... J'ai cinquante-huit ans et demi et j' n'ai jamais fait de mal à personne. Ah! j'ai ben engueulé quelques clients qui ne m' donnaient pas d'pourboire. (Il fait un mouvement.) Ah! ya, ya, j'ai une crampe; c' n'est pas étonnant, j' suis-là à m' démancher, j' crie après les clients. Eh ben, c'est toujours les autres qui prennent la charge, et moi, j' n' peux pas démarrer d' là.

— Père Jean, il faut prier, croyez-moi, il n'y a que la prière qui vous procurera du soulagement.

— Allons, j'allons prier, mais à condition que vous m' donnerez à déjeuner après. (Il prie en faisant sur quelques unes de mes paroles des allusions sur son estomac et sur sa faim.) (Après la prière.) Il voit les esprits.

— Quoiqu' c'est ça?(Il indique quelque chose avec son doigt.)

— Qu'est-ce que vous voyez donc?

— Ah! ma foi, j' serais ben embarrassé d'expliquer

ça, j'crois, ça va m'ôter l'appetit, ça m' fait queuqu'chose quand je vois des enfants; tout père grognard que j'suis, j'aime les enfants. Oh ! mais, c'est un jardin, je dois être dans les Tuileries; c'est un tour que vous m'avez fait. Eh ben! et ma voiture, où est-elle? En fourière? Comment faire pour aller la chercher? Ah! v'là ben mon affaire.

— Qu'est-ce que vous voyez, père Jean, qui fait bien votre affaire?

— Eh ben! vous n' voyez pas, là, une table qu'est toute dressée ; c'est pour nous, hein?

— Non, mon père Jean, cette table n'est ni pour vous, ni pour moi : cette table, dressée là tout exprès pour réveiller votre convoitise, me prouve que vous avez vécu pour le plaisir de manger, de bien boire, de bien vivre ; vous n'avez jamais su ce que c'était que d'être sobre, et au lieu de manger pour vivre, vous ne viviez que pour manger, sans penser au lendemain, ni aux pauvres infirmes qui venaient, après vous avoir chanté une petite romance à votre table chez le restaurant, vous tendre une main humiliée.

— Ça, c'est vrai ; j'ai toujours aimé à faire bonne chère ; mais pourquoi vit-on dans ce cas?

— Dieu, mon père Jean, nous envoie sur la terre pour nous perfectionner, pour nous corriger de nos défauts, pour devenir bons, pour être charitables, pour le prier et l'adorer, en faisant le bien pour le mal, en consolant celui qui est affligé et qui a de la peine, et en partageant son pain avec celui qui n'en a pas ; en détournant par de bons conseils celui qui a le désir de faire le mal, en menant une vie laborieuse, sobre et honnête, et s'appliquant à ne jamais faire aux autres ce que nous serions bien fâchés qu'on fît à nous-mêmes. Voilà, père Jean, comme nous devons passer notre existence sur la terre. Avez-vous bien rempli tous ces devoirs?

— Tout ce que vous dites là, bourgeois, ça change le père Jean; car, voyez-vous, il a du cœur, et ça le

barbouille, tout ça, à présent je me trouve tout bête.

— Tenez, père Jean, prions encore, et ça ira mieux après. (Mes guides me dirent : « Le père Jean souffre de la « faim, faites-lui comprendre que maintenant il doit se « nourrir du pain spirituel. ») Car, voyez-vous, quand on est mort, on ne mange plus ; on se nourrit seulement de vérité et de lumière ; par la prière, on se perfectionne. Croyez-moi, pensez davantage à Dieu, car, une fois mort, on n'a plus besoin de nourriture matérielle.

— Ça m'est égal, moi, donnez-moi quel pain que vous voudrez, pourvu que j'mange, tiens. Quoique c'est ça ? Ah ! ça n'est pas naturel, ça.

— Qu'est-ce que vous voyez ?

— Oh ! j'suis trop bête pour vous l'expliquer. Tenez, dans ce moment-ci, j'crois que j'n'suis pas sur la terre, j'crois que j'suis transporté plus haut que mon siége, et puis j'n'ai plus faim : ah ! j' voudrais m'en aller. J'vous laisse ma voiture, mon cheval et mon fouet ; tenez, bourgeois, j'veux encore prier avant de partir.

— Oui, père Jean, prions.

— J'voudrais ben m'en aller avec tous ces petits enfants encore ben pu loin, j'suis tout ému, c'est drôle : j'finirai par le croire que j'suis mort, car tout ce que j'vois n'est pas naturel.

Il part, emmené par les enfants.

Retour de mon moniteur.

Le temps s'avançait, il était onze heures moins quelques minutes. Je dus rappeler mon sujet qui était aussi parti, débarrassé de ses organes terrestres, faire un voyage dans l'espace. Il nous apporta de ce voyage de bonnes nouvelles.

— Je viens, nous dit-il, du Midi, partout les récoltes se présentent avec abondance, les cultivateurs, vignerons, paysans, sont tous joyeux ; la campagne est magnifique, les blés sont admirables, les vignes de belle apparence, et les prairies sont en fleurs. Du reste, je n'ai pu résister

au désir de vous apporter de mon voyage un bouquet de fleurs des champs, il y a un instant que je suis là, j'ai vu partir votre cocher, il est bien intrigué de savoir qui vous êtes. Mais qui donc m'a appelé ?

— C'est moi d'abord; puis, j'ai prié nos amis de vous appeler aussi.

— Ah ! c'est cela, j'étais en train de faire ce bouquet, quand j'ai entendu qu'on m'appelait, je suis accouru avec mon bouquet que je vous donne. Le voici sur la table : je regrette qu'il n'y ait pas un médium voyant pour vous expliquer de quelles fleurs il est fait et vous affirmer sa présence.

— Voulez-vous, ami, puisque nous manquons de mediums voyants, nous expliquer vous-même les fleurs qui composent votre bouquet ?

— Oui, je veux bien : ah ! il n'est pas joli, mais il a cependant son mérite, si vous connaissez le langage des fleurs, vous en tirerez les conséquences que vous voudrez.

Voici de quelles fleurs est fait mon bouquet. D'abord des bleuets, emblème : délicatesse-mélancolie; des pâquerettes, emblème : tristesse ; des coquelicots, emblème : reconnaissance, consolation ; du sainfoin, emblème : agitation, espoir ; et du blé, tout ce qu'il y a de plus beau, emblème : abondance.

Il fait chaud par là, il y aura aussi des fruits qui sont bien beaux.

— Vous auriez bien dû en apporter aussi.

— Il est défendu d'y toucher, c'est le fruit défendu ; je suis contente de vous tous, ce soir ; je vous en témoigne toute ma satisfaction en vous donnant ce bouquet; faites la prière, levez la séance, et réveillez-moi, car il est tard.

(*Fin de la séance du 6 avril.*)

SÉANCE DU 13 AVRIL 1874.

SOMMAIRE.

Médiumnité au verre d'eau de Mme C..... — Sommeil de mon moniteur; son départ. — Arrivée de l'esprit Marguerite; sa conversion, ses aveux. — L'esprit Gustave Leroux, enfant de sept ans. — L'esprit prisonnier de M. Armand, sa captivité. — Retour de mon sujet. — Fin de la séance à onze heures un quart.

Premier tableau.

Cette séance du 13, que j'appréhendais, se passa heureuse et calme. Heureuse, parce que je réussis à ramener à la vérité, à la lumière, les trois esprits que l'on m'avait envoyés, puis à la bonne harmonie qui n'a cessé de régner pendant toute cette séance parmi mes auditeurs; calme, parce qu'il n'y a eu ni rires, ni bavardage, ni mauvais esprits qui soient venus nous troubler. Je note ceci en passant, car j'avais été menacé quelques jours avant par de mauvais esprits qui devaient venir nuire à nos études et s'emparer de mon sujet. Il est vrai qu'ayant été prévenu, mon sujet et moi, nous priâmes nos guides de veiller sur nous et de nous protéger contre leur mauvaise influence. Après ces prières et celle d'usage avant la séance, j'endormis mon sujet.

Mme C....., notre médium au verre d'eau, n'obtint à cette séance rien d'assez détaillé pour que je puisse

vous en faire l'explication; alors, je passai outre pour ce soir.

Mon sujet à l'état de sommeil, lui fit cependant quelques observations, mais le désir de voir et d'entendre les esprits qui viennent s'entretenir avec moi, lui fit négliger son verre, et elle n'eut plus d'yeux ni d'oreilles que pour voir et entendre les esprits et la morale que je leur faisais.

Enfin, mon sujet me prévint qu'il allait me quitter pour céder sa place aux esprits souffrants ; il partit en effet et ses organes furent bientôt occupés par un esprit bien malheureux. Je l'interpellai en ces termes, et lui dis, en me mettant en rapport avec lui :

— Qu'avez-vous, amie, vous paraissez inquiète?

L'esprit. — Laissez-moi, vous ne me connaissez pas.

— Je suis votre ami.

— Des amis, je n'en ai plus.

— Qui que vous soyez, je vous assure que je suis le vôtre.

— Non, laissez-moi seule.

— Il y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— Deux heures à peine.

— Mais que faites-vous là, seule ?

— J'attends la nuit pour continuer ma route.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Non, laissez-moi. (L'esprit à part : « Mon Dieu, quel homme! »)

— Voulez-vous me dire votre nom?

— Marguerite.

— Merci. Maintenant voulez-vous continuer de répondre à mes questions et me dire en quelle année nous sommes?

— Nous sommes en mai 1867.

— Et c'est bien vrai que vous attendez la nuit pour vous remettre en route. Cela me surprend, car, habituellement, c'est le jour que l'on attend pour se mettre en

voyage; mais vous seule, dans cette forêt, vous me cachez quelque chose. Je vous répète que je suis votre ami, et que vous pouvez avoir confiance en moi. Je viens pour vous être utile.

L'Esprit, avec émotion. — Eh bien! je suis venue ici, moi, pour cacher ma faute et pour commettre un crime.

— Oh ! je m'en doutais que vous aviez commis quelque crime, mais ayez confiance en Dieu, si votre repentir est sincère il vous pardonnera.

— Oh! c'est impossible! et puis, je n'en ai commis qu'un, c'est bien assez.

— Vous ne croyez donc pas en Dieu !

— Est-ce que si j'avais cru en Dieu, j'aurais fait ce que j'ai fait ?

— Alors, vous avez fait périr votre enfant ?

— Oui, pour cacher mon déshonneur.

— Donnez-moi la main, Marguerite, je suis votre ami, je vous l'ai déjà dit. (L'esprit enveloppe sa main avec un mouchoir.) Pourquoi cette précaution ?

— C'est parce que j'ai encore la main tout imprégnée du sang de ma victime, et je ne puis vous présenter cette main à nu.

— Prions, maintenant.

— Oui, prions...

(Après la prière.)

— Oh ! que j'ai peur ! Tenez, là, là ! (Il indique du doigt ce monceau de terre.) Vous voyez, n'est-ce pas?

— Oui. Eh bien ! Quel est ce monceau de terre?

— Ah ! vous ne voyez donc pas que ce monceau de terre est soulevé par quelque chose. Ah ! vous ne voyez pas que cette petite élévation oscille sur elle-même, comme si une force intérieure la soulevait? Oui, je reconnais l'endroit.

— De quel endroit voulez-vous parler ?

— C'est là où j'ai enterré mon enfant ! Mon Dieu ! que

je souffre! où suis-je donc pour voir des choses semblables? Dites-moi donc, monsieur, qui remue cette terre? Qui donc soulève cette pierre?

A ce moment, l'esprit se lève et s'élance, comme pour saisir quelque chose. En effet, on venait de lui faire voir son enfant, sortant de son tombeau, vivant et beau.

— Oh! donnez-le-moi, je le veux... je ne le ferai plus... je vous le jure.

— Voulez-vous, Marguerite, me dire à qui vous parlez et qu'est-ce que vous voyez?

— Je vois mon enfant, des bras le soulèvent de sa tombe, et au lieu de revoir ses petits membres brisés, c'est un ange, et il m'est défendu d'y toucher.

L'esprit cherche à s'emparer de force de son enfant et dit :

— C'est à moi, je le veux, je m'en irai loin, bien loin, et je l'élèverai... si... je le veux... il est à moi... j'ai cru le tuer; mais je ne l'ai pas tué... Je le veux... (avec animation) je le veux, je le veux.

L'esprit subit une crise et tombe évanoui.

Après l'avoir ranimée, je lui demandai comment elle allait, et si elle se souvenait de quelque chose. Voici ses réponses :

— Je ne sais ce que vous voulez me dire, monsieur.

— Comment? vous ne vous souvenez de rien? réfléchissez bien!

— Ah! si, dans un rêve, il me semble que vous m'avez parlé, oh! mais, ce rêve! où est donc ce qui était là? puis votre voix est bien la même que celle, il me semble, que j'entendis dans ce rêve; oui, plus je vous entends, plus je la reconnais.

— Vous vous appelez bien Marguerite, n'est-ce pas?

— Vous me connaissez, monsieur, moi je ne vous connais pas, et vous savez qui je suis?

— Oui, je sais tout.

— Oh! ne me faites pas arriver de la peine!

— Non, ne craignez rien, je viens pour vous tirer d'embarras et vous être utile. Seulement, je vous serais bien reconnaissant, si vous vouliez me raconter maintenant ce que, tout à l'heure, vous m'avez dit dans votre rêve, et si je ne me suis pas trompé, je crois qu'il est question d'un crime.

— Oui, j'ai confiance en vous, et je vais tout vous raconter : Un matin, au petit jour, je m'enfuis de chez mes parents; après avoir passé une très-mauvaise nuit, j'avais un fardeau que j'emportais, je crus être poursuivie et me suis figurée être découverte; puis le remords s'empara de moi; j'entendis à mes oreilles des bruits étranges, comme je n'en avais jamais entendu, j'ai eu peur, je me suis précipitée dans un taillis, et je m'y suis étranglée. Je n'ai pas réussi, mais je recommencerai, car je ne veux plus paraître devant personne.

Immédiatement, cet esprit s'empara de son mouchoir, le tord, s'en fait une corde et se dispose à s'étrangler. Alors, d'un souffle fluidique, je lui paralysai la main homicide. Le mouchoir tomba... elle voulut continuer de parler; mais je l'interrompis pour la moraliser et lui prouver qu'elle était morte, puis elle me dit :

— Ma raison s'égare, je ne vous comprends pas. Que signifient toutes ces choses? Si je suis morte, pourquoi me présente-t-on une corde? Si, je veux mourir, laissez-moi, non, je ne veux pas croire.

— Si tels sont vos sentiments, vous souffrirez encore longtemps, Marguerite, et si vous voulez que Dieu vous pardonne, il faut commencer par vous amender vous-même et lui demander pardon et prier; car il n'y a que par la prière et un sincère repentir que vous pourrez obtenir votre pardon.

— Je n'ai pas de regrets pour moi, mais pour mon pauvre enfant.

— Vous m'avez dit, il y a un instant, que vous aviez prié avant de commettre ce meurtre; comment est-il pos-

sible que, quand on croit en Dieu, on fasse des choses semblables ?

— J'ai toujours cru en Dieu, sauf le moment où j'étais coupable.

— Eh bien! voulez-vous prier encore?

— Oui, je le veux bien, prions. (Après la prière.) Je vois toujours ces deux bras qui tiennent mon enfant, et deux autres qui m'indiquent la route à suivre. Mais, pourquoi ne resterais-je pas ici, puisque mon enfant y est! Ah! quelle chose étrange! je ne me vois pas sur terre, je suis dans l'espace.

— Eh bien! êtes-vous convaincue d'être morte maintenant?

— Oui, je vous crois, voilà sept ans que je souffre horriblement; c'est difficile à croire, il est vrai, mais je reconnais que c'est la vérité, et quand je pense à ces sept années écoulées, il me semble qu'il n'y a qu'une heure.

— Alors, vous croyez bien à mes paroles maintenant?

— Je ne doute plus de vos paroles, je sais que j'étais dans le trouble. A partir d'aujourd'hui, me dit une voix, va commencer le repentir ; le chemin n'est pas parsemé de roses, je ne vous en ferai pas la description, car cela vous ferait de la peine. Priez pour moi, de mon côté je ferai ce que je pourrai ; malheureusement, je ne réponds pas de moi. Oh! oui, n'est-ce pas? vous prierez pour une pauvre malheureuse.

J'habitais Moulins.

L'esprit part en nous disant son pays.

Deuxième tableau.

Cet esprit se présente en faisant des grimaces à quelqu'un. Je crus d'abord que cet esprit était encore sous l'impression de la folie, mais je reconnus bientôt que c'était un enfant. Voici ses premières paroles :

L'ESPRIT. — Non, je ne veux pas boire de cette tisane, c'est pas bon.

— Qui donc veut vous faire boire de la tisane?

— C'est Louise.

— C'est votre sœur, Louise?

— Ma sœur?... c'est ma bonne.

— Voulez-vous me dire votre nom?

— Vous ne me connaissez donc pas?

— Non.

— Ah! ah! je m'appelle Gustave Leroux.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai sept ans. Nen, j'en veux pas de ta tisane... qui que ça fait? Maman viendra bien si elle veut... Ah! mais, je ne veux pas qu'on me touche comme ça, je le dirai à maman, elle est en bas.

— Où êtes vous? le savez-vous?

— Mais oui, je suis dans sa chambre.

— Quel est ce pays?

— Ah! ah! c'est Saint-Maur.

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes malade?

— Voilà quinze jours.

— Savez-vous lire et compter? et prier, savez-vous?

— Ah! je ne vais pas encore à l'école, mais je sais lire, maman me montre.

— Et votre père, où est-il?

— Ah! mon père, il est en voyage depuis trois mois.

— Voulez-vous me faire voir comment votre mère vous a appris à prier? je prierai avec vous.

— Je ne prie pas comme ça avec les monsieurs. (L'esprit joue à la toupie.) J'en veux pas de ta tisane, tiens. (Il fait à sa bonne un vilain geste.) Moi, je ne veux pas prier avec vous, et puis, vous ne le savez pas. Les messieurs ne savent pas prier.

— Si, mon ami, je sais prier.

— Ah! ah!... Elle ne doit pas être belle.

— Si, elle est belle, tenez, répétez ce que je vais vous dire.

— Ah ! je veux bien. (Après la prière.) Aaaah ! ce n'est pas une prière, ça, et puis d'abord, il n'y a pas besoin de m'ouvrir les yeux, puisque je vois clair.

— Oui, mon petit bonhomme, mais...

— Il n'y a pas de mais, je suis grand, je ne ferai ma prière que quand maman ira se coucher.

— Vous souvenez-vous avoir vu sortir de chez vous un convoi ?

— Ah! il y a longtemps de ça, c'était ma grand'-mère.

— Il y en a encore eu un autre.

— Ah ! oui, c'était celui de ma petite sœur Jeanne.

— Ne vous souvenez-vous pas d'un autre ?

— Non.

— Du vôtre, par exemple?

— Oh ! en voilà assez comme ça.

— Levez-vous et allez voir où est votre mère.

— Je ne puis pas me lever, et puis vous venez de me faire des contes, comme jamais j'en ai entendu.

— Seriez-vous heureux de voir votre sœur Jeanne?

— Ne me parlez pas de Jeanne, je l'aimais bien, aussi je lui ai porté une belle couronne.

— Vous aussi, vous êtes mort.

— Non, non, je ne veux pas mourir, vous me faites peur, vous êtes un revenant. Oh! elle m'ennuie avec sa tisane.

— Oui, c'est vrai, mon petit Gustave, nous allons la chasser.

— Oh! non, je ne veux pas que vous chassiez Louise.

— Voulez-vous prier avec moi, Gustave?

— Moi, je n'aime pas vos prières, vous ne priez pas bien, vous.

— Si, commençons, et, cette fois, je prierai mieux.

Il prie.

— Oh ! comme en voilà du monde de mort; tiens, je sens qu'on m'enlève. — C'est vous, monsieur ?

— Non.

— Oui, oui. Ah ! Je ne suis plus dans mon lit ; on dirait que je suis en ballon. Oh ! oh ! On vient de me déposer dans un beau jardin. Ah ! on me dit que c'est vrai que je suis mort. Mais comment, on m'a donc conduit dans le paradis ? Je vais cueillir une fleur.

— Allez, je vous le permets.

— Oh ! non, j'ai peur. C'est sans doute à vous ce beau jardin.

— Écoutez, Gustave, entendez-vous ? L'on vous parle.

— Oh ! j'ai peur, je ne veux pas entendre. (Il se bouche les oreilles.) C'est en allant cueillir cette fleur que j'ai entendu cette voix que je connais bien. Oh ! que j'ai peur ! Non, je n'en veux plus de fleurs. Ah ! c'est ma grand'mère... Elle est assise là-bas, je reconnais ses lunettes, elle est en train de lire. Comment faites-vous, monsieur, pour faire voir de si belles choses ? Je vois à ses pieds un petit tabouret... Voilà ma sœur Jeanne qui vient s'y asseoir... De l'autre côté, c'est ma cousine Eugénie, aussi la petite-fille à ma grand'mère.

Il pleure en donnant ses deux mains aux esprits, puis il leur dit :

— Oui, oui, je vais y aller... tout à l'heure... Je verrai le bon Dieu... Où demeure-t-il ? dis... Jeanne.

— Là-bas, loin.

— Si loin que ça ! Ce n'est donc pas le paradis ici ?

— Il n'y en a pas.

— Il n'y en a pas ?

— Non, nous allons parcourir l'espace ensemble.

— Nous allons pouvoir aller chez maman la consoler... avec grand'mère.

— Je le veux bien, monsieur, je m'en vais, je suis bien content, qu'on m'emmène d'ici ; oui, je suis content. Tenez, monsieur, voilà pour le témoignage de ma reconnais-

sance, cette jolie fleur, c'est une rose, il ne faudra pas la donner.

L'esprit part en me faisant cette recommandation.

Troisième tableau.

Généralement les esprits qui viennent se communiquer par les organes de mes sujets se font toujours reconnaître, soit par leurs démonstrations ou leurs gestes. Ainsi, par exemple, que ce soit l'esprit d'une personne qui se soit fait mourir par la strangulation, eh bien ! les premiers mouvements que fait l'esprit, c'est pour dégager le lien qui lui serre le cou ; un autre qui se sera asphyxié, eh bien ! lui, demandera de l'air et à boire, se plaindra de la poitrine, et priera pour qu'on lui retire ce réchaud ; si c'est un suicidé par absorption de poison, les mouvements, les gestes ne seront plus les mêmes : ainsi celui-là se déchirera la gorge et la poitrine, se plaindra d'avoir les entrailles en feu, demandera à boire à grands cris. Un noyé arrivera en nageant, et de même pour chaque genre de mort, chez les esprits qui ne se reconnaissent pas. Ainsi, celui qui se présente à ce troisième tableau est dans un état extrême de prostration ; la faiblesse chez lui, quoique esprit, était restée au même degré qu'au moment de la mort. Après avoir établi son diagnostic, je dus, pour le ranimer, inoculer force fluide vital ; enfin, cet esprit me remarqua et me dit :

L'Esprit. — Tiens, je ne suis donc pas seul ici? Vous êtes donc mon compagnon d'infortune?

— Voulez-vous, monsieur, me dire où nous sommes?

— Comment, vous ne savez pas où nous sommes? Tant mieux pour vous, ignorez-le, vous serez moins malheureux.

— Si vous le savez, vous, dites-le-moi.

— Je suis attaché, et puis je ne vous connais pas.

— Je viens pour vous délivrer. Laissez-moi couper ces liens et partons.

— Non, je n'accepte pas la liberté ; coupez ces liens, si vous voulez, mais je reste.

— Aucun de vos amis ne s'est donc occupé de vous?

— Oh! les amis! ce sont eux qui m'ont fait prendre.

— Vous avez toujours bien quelqu'un à qui vous êtes plus attaché qu'à d'autres ?

— Je vous répète que je n'ai pas d'amis.

— Allons, monsieur, le temps presse, on peut nous surprendre ; décidez-vous et partons.

— Vous perdez votre temps, je n'accepte rien.

— Si, il le faut.

— Vous êtes fou ! Vous connaissez l'endroit aussi bien que moi, cependant.

— Voulez-vous me raconter qui est-ce qui vous a enfermé ici, et pour quelle cause ?

— Hélas ! Dans ce moment, ce n'est pas drôle.

— Comment, cela n'est pas drôle. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Je n'aime pas vos questions. Vous le savez aussi bien que moi.

— Donnez-moi la main et ayez confiance, je ne veux pas vous tromper.

— Non, je ne puis vous donner la main.

— Si vous ne voulez pas me donner la main, vous voudrez peut-être bien prier avec moi.

— Oh! je veux bien, prions. (Après la prière.) Qu'est-ce qui me parle ?

— Faites bien attention à ce que l'on va vous dire. Écoutez :

— On me dit que je me reconnaisse, que je constate que je suis parfaitement mort. Souviens-toi, me dit cette voix, comme tu étais froissé de te trouver dans ce cachot. Si offensé que tu t'es laissé mourir de faim ! — Serait-il

vrai? Et pourtant je n'avais point l'intention de me laisser mourir de faim.

— Voulez-vous me dire qui vous êtes?

— Oui, je vais vous le dire, mais seulement mon petit nom.

— Voyons, dites.

— Eh bien! je m'appelle Armand.

— Très-bien, je vous remercie. Voulez-vous me dire l'année dans laquelle nous sommes maintenant?

— Comme vos paroles sont étranges! Mais pourquoi ces questions, puisque vous le savez aussi bien que moi. Le sang-froid que vous mettez à me demander ces choses m'effraye; je ne sais comment cela se fait, mais j'éprouve une crainte vague. Il me semble être à la veille d'un grand dénoûment; enfin, pour vous satisfaire, monsieur, je vais vous le dire, nous sommes en 1848.

— Voyez, mon ami, comme vous êtes dans l'erreur, nous sommes en 1874. (L'esprit écoute une voix qui lui affirme la véracité de mes paroles.)

— C'est vrai, monsieur, on vient aussi de me le dire, et l'on me dit aussi que si je suis resté si longtemps dans cet état, c'est parce que je me suis laissé mourir de faim. C'est mon orgueil qui m'empêchait de toucher à ce pain, et j'ai été puni.

— Oui, monsieur Armand, car c'était un suicide par le fait, après avoir beaucoup souffert pour mourir, car vous avez dû avoir à lutter horriblement; et après, l'orgueil ayant vaincu, vous avez succombé. Dans cette mort, il y avait crime, crime volontaire sur vous-même. Non, nous n'avons pas le droit de porter une main criminelle sur nous. Toute infraction à la loi de Dieu est toujours très-sévèrement punie. Ainsi, voyez-vous, par votre faute, vous êtes resté vingt-six ans dans le trouble, sans vous rendre compte de votre situation. C'est seulement il y a un instant que je viens de vous apprendre la vérité, et combien, hélas, il y en a-t-il qui y restent encore plus long-

temps que vous ! Allons, monsieur Armand, il faut prier pour remercier Dieu et les bons esprits de vous avoir pardonné ; maintenant, je l'espère, vous allez travailler à votre avancement moral, et dans le monde des esprits où vous êtes, vous allez y puiser des forces nouvelles pour entreprendre d'autres épreuves où vous aurez encore à lutter avec les adversités de cette nouvelle existence. C'est par la prière et la confiance en Dieu que vous deviendrez assez fort pour entreprendre une prochaine réincarnation.

— Oui, monsieur, je ferai tout ce que vous venez de me dire ; oui, je prierai, et je prierai surtout pour ne plus revenir sur la terre, et j'espère y réussir. Oh ! je vois des amis que je connais, je vais partir avec eux. Merci, frère.

SÉANCE DU 20 AVRIL 1874.

SOMMAIRE.

Deux médiums somnambules sont présents à cette séance, ce sont M. H..... et Mme G..... — Sommeil de M. T...., provoqué par les esprits. — L'esprit de mon sujet ne peut quitter ses organes. — Plusieurs mauvais esprits viennent s'emparer du sujet H..... — L'esprit Jean. — Fin de la séance.

J'avais été prévenu qu'à cette séance, mon sujet, Mme G....., ne pourrait quitter ses organes. Cependant, à peine endormie, une quantité d'esprits de prêtres l'arrachèrent malgré elle. Un des leurs vint la remplacer, mais comme il était méchant et qu'il voulut me frapper, je dus lui attacher les mains. Je lui fis bien des questions, mais il ne voulut me répondre à aucune. Alors, fatigué de son mutisme, je résolus de le chasser. Ensuite je priai nos protecteurs de vouloir bien rappeler mon sujet pour reprendre possession de ses organes.

A ce moment notre médium au verre d'eau, Mme L....., nous dit : Je vois une quantité de têtes tonsurées ; il y en a tant que je ne vois qu'une masse noire, avec leurs têtes saillantes sur lesquelles se dessine leur tonsure comme autant de petites lunes d'un ton de chair sale sur un fond noir ondulant et agité ; je ne sais ce qui se passe, mais ils ont tous l'air méchant et paraissent furieux.

Pendant le récit de notre médium, Mme G..... revint dans ses organes ; je lui demandai si elle pouvait me ra-

conter ce qui lui était arrivé, et pourquoi elle avait laissé prendre ses organes par ce mauvais esprit. Voici sa narration :

— J'étais, nous dit-elle, à peine endormie, quand soudain une masse noire fondit sur moi, m'enveloppa. Étourdie par ce choc puissant, je ne puis d'abord me rendre aucun compte, et après m'avoir orientée longtemps, mes yeux finirent par percevoir au delà de cette masse noire. Alors, je reconnus avec horreur que j'étais au milieu d'une quantité de prêtres. Ils m'ont emmenée assez loin d'ici, puis ils m'ont attachée à un poteau, m'ont torturée le corps tellement ils m'ont serrée ; mais ce qui me faisait le plus souffrir, c'était de voir l'autre dans mes organes aux prises avec vous et s'obstinant à ne pas vouloir partir. Enfin, vous finîtes par réussir à le chasser. Alors, je ne sais ce qui se passa, mais immédiatement je sentis mes liens se rompre et une voix me dire à l'oreille tout bas : Pendant qu'ils choisissent le genre de châtiment à t'infliger, fuis, tu es libre.

Alors, sans chercher à me rendre compte qui était cette voix, je m'élançai dans votre direction, et toute mutilée, me voici. Mais, je vous en prie, réveillez-moi, je suis trop fatiguée.

Voici, chers lecteurs, le récit émouvant de mon sujet prisonnier au milieu de ces esprits prêtres dans l'erraticité. Cette captivité n'avait pas duré moins de vingt minutes.

Au lieu de le réveiller, je le recommandai à nos esprits protecteurs, et je m'occupai de mon autre sujet, M. H....., qui venait d'être endormi par les esprits.

Par les organes de ce jeune sujet, plusieurs esprits de prêtres vinrent s'emparer de lui et se donnèrent comme des esprits souffrants. Ils poussèrent même l'astuce jusqu'à prendre le nom de nos amis, et même des noms d'esprits ramenés à la lumière dans notre milieu ; mais mon autre sujet, Mme G....., veillait à ce qu'on ne me trompât pas. Elle démasqua ces esprits fourbes en me les signa-

lant. Un entre autres a poussé l'audace jusqu'à lever la main devant Dieu qu'il était réellement le curé Pluck. — Non, me dit mon sujet, il vous trompe, il simule un air repentant, il a l'air peiné que vous ne vouliez pas le reconnaître ; mais ce genre mielleux, qui leur est si familier et qu'ils savent prendre au besoin, n'est que pour chercher à vous tromper ; chassez-le. Je ne voulus point cependant le chasser sans avoir tenté à le ramener à de meilleurs sentiments, mais à toutes les questions que je lui fis, il se renferma dans un mutisme complet, il voulut même me frapper, et, pour éviter ses malices, je lui paralysai pieds et poings ; enfin, je fus obligé de le chasser.

Ensuite ce fut le tour d'un esprit souffrant qui nous dit être d'Amiens, qu'il y demeure, rue de Picardie, n° 13. Cet esprit me demande son chemin. Il y a au moins un mois que je suis parti de chez moi, me dit-il, et depuis ce temps je cherche mon chemin ; je ne sais où je suis. Alors je lui demandai son nom.

— Je m'appelle Jean.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt-cinq ans.

— En quelle année sommes-nous?

— Eh bien ! en cette année, vous le savez bien.

— Dites-le toujours pour bien m'assurer que vous le savez vous-même.

— Nous sommes le 13 février 1821.

— Quelle était votre profession ?

— Quelle est ma profession ? mais je suis grainetier.

— Où sont vos parents?

— J'en ai pas.

— Votre femme, votre famille enfin?

— C'est tout naturel, je n'ai personne, je suis tout seul, et je ne m'en plains pas, je suis très-bien comme ça.

— Jean, vous êtes mort, vous ne savez donc pas?

— Est-ce que vous croyez, parce que je suis un paysan, qu'on peut se moquer de moi. Allons, vous êtes un far-

ceur. Comment? je suis mort. Oh! mais, mon petit père, vous vous trompez.

— Est-ce que vous étiez tous les jours en paletot, chez vous, pour travailler? Voyez donc comme vous êtes bien habillé ce soir? (L'esprit se regarde.)

— Tiens, c'est vrai, je ne me connais pas ce pantalon. Dans mon pays on est très-patriote.

— Et cette montre, est-ce que c'est aussi le dévouement patriotique qui vous l'a prêtée?

— Cette montre!... Oh! c'est vous qui venez de me la mettre...

Puis, l'esprit se plaint de la pluie et cherche à se mettre à couvert. Mon sujet Mme G..... m'affirme également qu'il tombe de l'eau à verse. Enfin j'engageai cet esprit à prier et à pardonner. Il pria bien, mais sans attention. Quant à pardonner, il ne put jamais prononcer ce mot. Cet esprit mit mon sujet en crise et partit dans ce moment.

Plusieurs esprits vinrent encore, et tous ne se croyaient pas morts.

L'heure avancée ne me permit pas de m'en occuper, et je dus fermer la séance et réveiller mes sujets.

SÉANCE DU 27 AVRIL 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de mon sujet moniteur. — Celui de Mme H....., provoqué par Mme G..... — Départ de mes deux sujets. — Arrivée de l'esprit Lucie, dit la Grande-Cocotte. — Celui de sa mère. — Leur réconciliation. — Leur départ. — Arrivée des esprits Jules Périer et de sa sœur Berthe. — La peur de l'esprit Jules. Sa fuite. — Arrivée des esprits Alphonsine Duroque. Son réveil. Son départ. — Appel à mes sujets. — Fin de la séance à onze heures.

Premier tableau.

Cette séance dédommagea mes auditeurs de la séance précédente, car aucun mauvais esprit ne vint nuire à nos manifestations, mais il se passa cependant un fait qui mérite d'être raconté.

Mme H..... présente à cette séance ne voulait pas dormir, les esprits en avaient jugé autrement. J'avais presque oublié sa présence, quand j'endormis Mme X..... Je remarquai, pendant que je provoquais le sommeil chez ce sujet, que ses yeux restaient, contre son habitude, obstinément ouverts et fixés vers le même point. Ignorant ce qui se passait, je me mis à actionner davantage la tête, et, sans le savoir, j'aidais aux desseins de mon sujet et à ceux des esprits. Alors ses yeux se fermèrent, puis mon sujet se leva, et tendit la main dans la direction de la pièce d'entrée. C'est seulement à cet instant que j'eus

connaissance du rôle que nos guides lui faisaient remplir ; puis, lorsque mon sujet fut aux trois quarts endormi, le sujet magnétiseur, sans me quitter la main, m'emmena avec lui près de Mme H..., lui fit encore quelques passes avec art et talent, établit l'équilibre des fluides, prit Mme H.....par la main et l'amena dans la salle des séances au milieu de tout le monde où était sa place.

Aussitôt que mes sujets furent en place, immédiatement mon premier sujet, Mme G..., abandonna ses organes pour les laisser libres aux esprits qui devaient venir se présenter.

Je n'attendis pas longtemps. Un esprit se présenta bientôt. Cet esprit paraissait être sous l'empire d'une grande agitation, d'une grande inquiétude. Alors je lui demandai ce qu'il faisait là. Il me répondit :

— Ce que je fais là?

— Oui.

— Eh bien ! je ne m'amuse pas.

— Vous ne vous amusez pas, alors?

— Non, je ne suis pas en train de m'amuser, vrai.

— Vous n'avez donc aucune occupation?

— Des occupations! Mais je ne travaille jamais, si je m'ennuie, c'est parce que je suis ici délaissée, abandonnée des autres.

— Ah! ah! mais qui donc êtes-vous? Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire votre nom?

— Comment! vous ne me connaissez pas? Vous ne savez donc pas chez qui vous êtes?

— Je l'ignore complétement.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici, alors?

— Dites-moi votre nom, je vous dirai après le motif de ma visite.

— Je m'appelle Lucie, la grande cocotte.

— Mais vous êtes donc malade que vous gardez la chambre?

— Moi, je n'ai jamais été malade.

— Où êtes-vous actuellement?

— Chez moi, dans le quartier Breda.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai vingt-trois ans, ce n'est pas un âge à rester enfermée, n'est-ce pas?

L'esprit pour se distraire se mit à allumer une cigarette.

— Mademoiselle Lucie, je viens ici pour avoir des nouvelles de votre mère.

— Ma mère... elle est au moulin... le diable la tourne.

— Votre réponse, mademoiselle, est très-malhonnête, et de la dernière inconvenance, non-seulement pour moi, mais pour votre mère. Ces paroles sont très-irrévérencieuses. On ne parle pas ainsi de sa mère. Pour sa mère, il faut avoir toujours beaucoup d'égards, et la vénérer presque autant que Dieu lui-même. Car, elle aussi, est l'auteur de nos jours, et pour nous, combien de peines n'a-t-elle pas eues! Combien de nuits, de veilles, de sacrifices ne fait-elle pas pour son enfant, cette mère! Allons, mademoiselle Lucie, j'espère qu'à l'avenir vous aurez plus de respect pour votre mère, n'est-ce pas?

— Ah! est-ce que vous n'avez pas fini de me bassiner, vous?

— Tenez, mademoiselle Lucie, vous êtes tourmentée, vous n'êtes pas tranquille. (Elle me tourne le dos.) Eh bien! Je vais vous proposer quelque chose, si vous le voulez bien, qui apportera du calme à votre situation.

— Ah! ah! voyons! quoi!

— Voici, je vais vous proposer de faire une prière avec moi.

— Ah! çà, est-ce que vous vous f..... de moi?

On me dit : « Sa mère est dans les organes de ton « deuxième sujet, elle attend, essaie de la mettre en « rapport avec elle, tu verras l'effet que cela lui pro« duira. Après nous agirons en conséquence, et toi, « aussi. » Immédiatement l'esprit de sa mère se lève et

me tend la main que je saisis et mis dans celle de Lucie ; mais à ce contact, elle se lève épouvantée, se retourne, regarde, et reconnaît sa mère. Puis, elle me dit avec menace :

— Qui vous a permis, monsieur, de m'amener cette femme ici? Oh! malheur à vous! (Elle retire sa main.)

LA MÈRE. — Lucie, je t'en prie, mon enfant, donne-moi la main, je te pardonne. (Lucie se sauve.) Il faut donc que je me retire.

La mère, s'adressant à moi, me dit :

— Courage, monsieur, je vous en prie, ne l'abandonnez pas.

— Attendez, lui dis-je, ne partez pas encore, je n'ai pas perdu tout espoir de la sauver.

Lucie était arrivée à ce degré de surexcitation où je crus devoir employer toute ma puissance magnétique pour la calmer, et pour la contraindre au besoin, et c'est ce que je fis.

— Mademoiselle Lucie, lui dis-je, votre mère vous pardonne, ne la fuyez pas.

— Non, chassez-moi cette femme, que je ne la revoie plus.

— Non, je ne la chasserai point, elle ne s'en ira d'ici qu'après que vous aurez accepté son pardon.

— Je ne veux pas de son pardon. Eh bien! je vais m'en aller, moi.

Là, je dus lui imposer ma volonté, et magnétiquement je la contraignis d'aller s'asseoir près de sa mère, et lui imposai le calme par ma volonté ; clouée sur sa chaise, force lui fut de m'écouter.

Alors, je me mis à la haranguer sentencieusement, je lui parlai de sa mort, de la vie de l'esprit, de la réincarnation, de sa dernière existence, de son inconduite, du mal qu'elle s'est fait, et du temps précieux qu'elle a perdu, de cette vie d'orgie et de débauche ; enfin mes paroles l'émurent, je vis couler ses larmes en silence ; puis, par

un mouvement brusque, elle tira de son corsage une lettre qu'elle mangea; ensuite, avec une dextérité peu commune, elle enleva ses boucles d'oreilles, ses bijoux, ses bagues et jeta le tout à terre, en le foulant du pied. Ainsi, débarrassée de toutes ses parures, qui n'étaient que le stigmate de son inconduite, elle se précipita aux genoux de sa mère, les inondant de ses larmes, en lui demandant pardon de son inconduite et du chagrin qu'elle lui avait causé.

La mère. — Relève-toi, ma fille, une mère pardonne toujours à son enfant le mal qu'elle lui a fait, une mère oublie les sottises, l'amour maternel efface tous les mauvais souvenirs.

Je dus intervenir au milieu de leur félicité pour leur témoigner le bonheur que j'éprouvais de les voir réunies, et en même temps pour les engager à adresser à Dieu et aux bons esprits une prière de remercîment; l'une, pour l'avoir réveillée et sortie du trouble, et l'autre, pour la satisfaction d'avoir retrouvé son enfant, et tous les trois, ne formant qu'une seule et même personne par la pensée, nous élevâmes nos âmes vers Dieu par une fervente prière, puis je m'éloignai un instant pour les laisser tout entières à leur bonheur.

Au bout de quelques minutes, je dus les interrompre pour terminer l'instruction de Lucie. J'avais encore quelques questions à lui faire, elle s'y prêta très-gracieusement; quand je lui demandai si elle voulait bien me dire l'année dans laquelle nous étions :

— Très-volontiers, monsieur, je ne demande pas mieux, quoique cependant, tout aussi bien que moi, vous devez le savoir; eh bien! nous sommes en 1852, le 22 novembre.

— Merci, mademoiselle Lucie, je dois vous dire que depuis longtemps vous ne comptez plus, et vous jugerez du temps qui s'est écoulé depuis votre mort, quand vous saurez que nous sommes le 27 avril 1874.

— Est-ce possible, ce que vous me dites là? Oh ! non, vous ne me trompez pas, vous?

La mère. — Oui, ma fille, monsieur te dit la vérité.

— O mon Dieu! vingt-deux ans passés dans le trouble.

— Parmi vos amis, pas un seul ne s'est donc jamais occupé de vous?

— Des amis, monsieur, j'avais des compagnes et des compagnons de débauche, mais pas d'amis! Il faut que je parte, on vient de me le dire; avec toi, mère, n'est-ce pas? (Elle se retourne, on lui parle.) Oh! comment vais-je faire? Il faut que je parte sans toi, on vient de me le dire. (Elle regarde et écoute.) Là-bas, je vois et j'entends des esprits tentateurs qui m'appellent.

— Prions encore, Lucie, pour que nos amis les éloignent, et pour que Dieu vous donne la force de braver ces nouvelles épreuves.

(Après la prière.)

— On me fait voir deux routes; l'une d'elles me semble être impraticable, et c'est celle-là qu'il faut que je prenne. Adieu ! mère, prie pour moi. Merci, monsieur; ne m'oubliez pas.

Ceci dit, elle partit.

Deuxième tableau.

Je n'eus pas besoin d'interpeller ce deuxième esprit. C'est lui qui vint me faire cette question:

— Est-ce vrai, ce qu'on vient de me dire? Je ne puis le croire.

— Qu'est-ce que l'on vous a donc dit?

— L'on m'a dit: « Tiens, va là; on va te dire que tu es mort, et on te le prouvera. » C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Qui vous a dit cela? (L'esprit se retourne et me montre quelqu'un.)

— Lui!

— Le connaissez-vous?

— Non, je ne le connais pas.

— Mais enfin, comment avez-vous fait la rencontre de cet homme?

— Ah! ma foi, assez singulièrement. J'étais sur une promenade, assis sur un banc, où je m'occupais de choses futiles. Il y avait longtemps que j'étais là, seul, quand je crus entendre du bruit derrière moi. Cela me saisit : je me retourne avec une espèce de peur, et je vois ce personnage qui me dit : « Ami, que fais-tu là? Il y a assez long« temps que tu es ici; allons, lève-toi, et va là (en nous « montrant). On t'instruira sur ta situation, crois-le. » Puis, sans que je sache comment la chose se fit, me voici avec vous, sans avoir changé de place.

— Est-ce que vous ne pourriez pas nous donner quelques renseignements sur ce personnage? Le voyez-vous ici? (L'esprit regarde, se retourne et voit le portrait du maître, il examine bien les deux, le personnage et le portrait, puis il me dit :)

— Voilà vraiment quelque chose d'étrange : que je me retourne de quelque côté que je voudrai, je vois toujours ce monsieur en face de moi. (En effet, l'esprit se retournait à droite, à gauche, derrière, en avant, et il paraissait très-étonné.) Ah! ah! il tourne donc à volonté, ou alors il est partout en même temps.

— Tenez, monsieur, ne trouvez-vous pas qu'il y a un peu de ressemblance avec ce tableau?

— Sapristi! je ne l'avais pas remarqué; je prenais ce tableau pour le personnage, tellement il est ressemblant.

— Voulez-vous, monsieur, me dire votre nom?

— Ah! vous avez besoin de mon nom?

— Besoin, sans en avoir besoin; c'est seulement pour vous appeler par votre nom en vous parlant, et puis, il est dans nos usages de nous faire connaître quand nous

entrons en intimité avec quelqu'un, ou dans une société.

— C'est vrai, monsieur, vos observations sont très-judicieuses. Eh bien ! je me nomme Jules Périer.

— Savez-vous, monsieur Jules, à quelle époque de l'année nous sommes ?

Il rit.

— Jadis, quand j'étais enfant, je me réjouissais de cette époque, car j'avais l'espoir que le Petit Noël m'apporterait quelque chose. Nous sommes le 18 décembre, monsieur, de l'année 1865.

— Vous ne vous trompez pas ; c'est vrai. Mais est-ce que vous n'avez pas fait une grande maladie vers cette époque ?

— Tiens, vous me connaissez donc ? Qui vous a dit cela ? Est-ce que j'aurais affaire à un sorcier ? Eh bien ! c'est la vérité ; oui, j'ai fait une maladie.

— Est-ce que vous savez où vous êtes ?

— Oui, je suis avec vous, dans une petite pièce qui est assez pauvrement meublée, deux chaises occupées par nous, et une petite table qui n'est pas chouette. Oh ! oui, c'est bien pauvre ici ! Vous ne devez pas gagner beaucoup à faire votre métier ; si vous voulez faire fortune, je vous engage d'en changer.

— Oui, monsieur, c'est vrai, je suis pauvre. Mais dites-moi, savez-vous lire ?

— Oh ! certainement, je sais lire.

— Eh bien ! voyez alors de quelle année est ce calendrier.

— Cela doit être votre ouvrage ; bien sûr vous avez inventé ce calendrier-là pour le métier que vous faites. (C'était le calendrier de l'année.)

— Ne vous souvenez-vous pas, monsieur Jules, vers l'année 1863, à l'approche de Noël, avoir vu sortir de chez vous un convoi ?

— Si ; c'est une sœur que j'ai perdue, mais ce n'était pas en 1863, c'était en 1862.

— Très-bien, mais pensez-vous que, quand nous sommes vivants, nous puissions voir les morts?

— Que me dites-vous, monsieur, vous savez bien que cela n'est pas possible.

— Oui, c'est vrai, nous ne pouvons pas, vivants, voir les morts, à moins d'être doués d'une faculté appelée médiumnité voyante. Mais quand nous sommes morts, par exemple, nous pouvons nous voir entre morts, parce que nous sommes débarrassés de notre corps qui est matière, et qu'après nous sommes à l'état d'esprits, revêtus d'un corps fluidique périsprital; ce que nous appelons la mort, n'est que la mort du corps, mais le principe intelligent qui animait ce corps ne périt jamais, c'est le moi qui pense et qui fait agir ce corps, c'est le moi qui réfléchit et nous fait choisir et reconnaître les bonnes actions d'avec les mauvaises, et suivant nos aptitudes nous fait aimer le beau, le bien et détester le mal et tout ce qui est vilain; ou qui nous fait choisir le mal pour être faux, fourbe, égoïste, vicieux, plutôt que de nous livrer au bien. Nous possédons, comme attributs, ces bonnes ou mauvaises qualités de l'âme, car, ne confondez pas, l'âme ou le moi, c'est la même chose. Nous nous appelons âme, quand nous animons notre corps; et, quand nous nous retirons de ce corps, nous devenons esprit, parce que nous devenons libres par sa mort et recouvrons notre liberté pour vivre de la vie réelle, et alors, quand nous sommes dans cet état, entre esprits nous pouvons nous voir, comme entre incarnés sur la terre nous nous voyons.

— Votre narration est très-intéressante, mais la preuve de tout ce que vous dites là.

— La preuve, vous l'aurez tout à l'heure, j'attends ici un troisième personnage qui vous l'apportera.

— Un troisième personnage? Mais où s'assoiera-t-il? vous n'avez que deux chaises, et elles sont occupées par nous. Tenez, monsieur, je serais honteux pour vous de voir

cette personne obligée de rester debout, faute d'avoir un siége à lui offrir.

— Merci pour votre déférence, je reconnais en vous un personnage bien élevé ; restez, je vous ménage une surprise. Quant au siége, ne vous en inquiétez pas, j'en trouverai un. Avant, je désire seulement savoir quelque chose, c'est de vous demander si vous croyez en Dieu.

— Dieu doit exister, il est vrai, mais je vous dirai, monsieur, que je ne me suis jamais occupé de bigoterie.

— Il n'est pas besoin d'être bigot pour prier Dieu.

— Ah! ça, c'est vrai.

— Eh bien ! Voulez-vous prier avec moi ?

— Ah ! c'est ridicule, des hommes !

— Et pourquoi pas? Est-ce que l'homme n'est pas une créature de Dieu, comme la femme, pourquoi ne prierions-nous pas comme elle ?

— Vous allez prier aussi, vous?

— Certainement, je vous ai dit, ensemble.

— Alors, prions. (Après la prière.) Oh! le joli mouton ! Comme il est blanc ! c'est à vous, ce joli mouton, je ne l'avais pas encore vu.

A ce moment, j'entendis mes esprits protecteurs me dire : « Il est temps que tu lui fasses voir sa sœur, mets-le « en rapport avec elle. »

Je crois vous dire, amis lecteurs, que, pour m'aider à convaincre l'esprit Jules Périer, j'avais prié mes guides de m'amener l'esprit Mlle Berthe Périer, sa sœur, dans les organes de mon deuxième sujet Mme H..... Mais l'esprit Jules Périer fut saisi d'une si grande frayeur à ce contact, au timbre de cette voix, à la vue de sa sœur, qu'il ne voulut plus m'écouter. Alors sa sœur intervint et lui dit : « Voyons, Jules, tu m'as donc oubliée. Com- « ment, tu as peur de ta sœur Berthe? tu as peur de moi, « ta sœur? »

L'esprit JULES, avec frayeur. — Oh! quelle infamie! quel sacrilége! homme infernal, qui fait revenir les morts, les fait parler, c'est affreux! je vais vous dénoncer, car c'est troubler la société que de faire des choses pareilles; faire venir ici des morts. Tenez, vous me rendez fou, oui, vous me rendez fou. (Il se frappe la tête.)

— Monsieur Jules, prions encore.

— Oui, prions. (Il prie.)

Mais sa peur augmentant toujours, il m'échappa, et s'enfuit. Sa sœur me remercia pour le premier pas fait, et me promit de me le ramener, et elle me dit : — Au revoir.

Troisième tableau.

L'esprit qui se présente paraît souffrant. La poitrine est très-oppressée, le pouls donne 75 pulsations, une toux sèche, aiguë et opiniâtre lui déchire l'estomac. Je lui fais mes offres de service et j'allais commencer à lui apporter quelque soulagement, quand il me repoussa, en me disant :

— Qui donc est encore là pour me faire souffrir?

— En effet, vous paraissez malade, et vous êtes beaucoup fatigué. Quel est donc le docteur qui vous soigne?

— Il faut demander cela à maman, moi, je n'aime pas qu'on m'ennuie.

— Mais il y a encore espoir de vous sauver, moi, je vous assure vous procurer beaucoup de soulagement, si vous avez confiance en moi.

— Ah! il n'y a rien à faire, allez, monsieur, laissez-moi.

Voulez-vous me dire qui vous êtes?

— Comme vous m'ennuyez, je suis bien assez rebutée d'être là. Je vous en prie, laissez-moi; à quoi

mon nom pourrait-il vous être utile? Eh bien? demandez-le à maman, si vous voulez, moi, je ne vous le dirai pas.

Mes guides eurent pitié de sa faiblesse. Ce sont eux qui vinrent me dire son nom. « Elle s'appelle Alphonsine « Durauque, » me dirent-ils. Alors je lui demandai :

— Êtes-vous bien mademoiselle Alphonsine Durauque?

— Pourquoi me le demandez-vous, puisque vous le savez bien? Vous n'êtes pas charitable pour moi, et je suis si malade ; non, je ne veux plus parler.

Je dus soulager cette pauvre jeune fille, et bientôt je lui enlevai toute souffrance. Le calme se fit sous mon action magnétique, et la jeune malade allait beaucoup mieux; seulement, un petit accident faillit me brouiller avec elle. Comme je la dégageais, il m'était arrivé de changer plusieurs fois de place, et de marcher autour d'elle. Alors, avec une petite voix câline, accompagnée d'une petite moue toute mignonne, elle me dit :

— Ah! que vous êtes ennuyeux, ne marchez donc pas comme ça sur mes roses, monsieur, faites donc attention.

— Où sont-elles ces roses? je ne les vois pas, moi.

— Mais vous avez le pied dessus.

— Allons, calmez-vous, on vous en donnera d'autres, et de plus belles. Tenez, mademoiselle Alphonsine, occupons-nous de prier, voulez-vous?

— Prier, je veux bien. (Elle prie.)

— Il faut cependant que j'arrive à vous dire la vérité, mademoiselle, eh bien! votre maladie vous a fait mourir, et probablement déjà depuis longtemps.

— Vous me préparez, c'est que vous reconnaissez vous-même que je vais mourir bientôt. Oh! oui, cela ne tardera pas.

— Voulez-vous me dire la date du jour, s'il vous plaît?

— Nous sommes au 10 septembre 1869. Dans un rêve que je fis l'autre jour, l'on m'a dit que je ne dépasserais

pas le 12, et j'y crois, car j'ai préparé ma dernière toilette.

— Mademoiselle Alphonsine, il y a cinq ans que cela s'est passé, et je vous assure que vous êtes réellement morte. Tenez, prions encore, et Dieu vous éclairera.

— Je le veux bien, prions. (Après la prière.)

L'esprit, après avoir prié, éprouva une crise, et malgré cela, je n'ai pas hésité à la mettre en rapport avec mon deuxième sujet Mme H...... car je venais d'apprendre qu'un esprit était là, et qu'il désirait parler à Mlle Alphonsine. — Tenez, lui dis-je, en lui prenant la main que je mis dans celle de l'esprit, connaissez-vous ce personnage?

— Non, je ne connais pas cette belle dame; oh! qu'elle est jolie! comme elle est bien habillée! C'est comme ça que je voudrais être, moi!

Comme la crise commencée se continuait, l'esprit finit par s'affaiblir de plus en plus, puis par agoniser, et finalement mourut, et dans cet état, les organes de mon sujet étaient complétement inanimés et présentaient tous les symptômes de la mort,

Après avoir fait constater ce phénomène par mes auditeurs, je provoquai le retour de l'esprit et son réveil. Voici ses premières paroles :

— O mon Dieu, où suis-je ici?

— Mademoiselle, vous êtes au milieu d'un groupe spirite et en présence d'un esprit ami qui vient vous chercher. (Alphonsine regarde ce bel esprit, puis se jette à genoux, en me disant) :

— Oh! c'est la sainte Vierge, elle est toute habillée de blanc.

— Non, ce n'est point la sainte Vierge, mais un esprit protecteur, et pour que vous compreniez mieux, je l'appellerai votre ange gardien.

— Ah! ah! mais elle a une couronne comme la sainte Vierge.

— Oui, tous les esprits arrivés au premier degré de perfection reçoivent pour prix de leurs vertus une couronne pareille à celle-ci, parlez-lui, ne craignez rien.

— Oh! je n'ose pas, elle est trop belle, et puis, comment l'appellerai-je? Ah! mais qu'est-ce qu'il y a donc autour moi? on dirait des anges.

— Oui, ces anges sont des esprits.

— Mais, moi-même, je me vois comme cela.

— C'est vrai, c'est ce qui vous prouve que vous êtes à l'état d'esprit aussi.

— Oh! alors, je suis bien heureuse d'être morte, surtout d'être auprès d'une personne aussi belle, et qui paraît beaucoup m'aimer, car elle a l'air bien bon. Dites-moi son nom, monsieur.

— Demandez-le-lui, vous.

— Votre nom, s'il vous plaît, madame.

L'esprit. — Mon enfant, appelez-moi votre esprit protecteur, ou votre ange gardien, comme vous voudrez.

Alphonsine se met à genoux en lui disant : — Merci, madame.

Alphonsine se retournant de mon côté, me dit :

— Vous aussi, monsieur, vous allez venir aussi, n'est-ce pas? nous ne nous quitterons plus, puisque vous êtes mort aussi.

— Non, mon enfant, moi, je ne puis vous suivre, ma mission n'est pas achevée, il faut que je reste encore sur la terre pour instruire les incarnés qui ne le sont pas, et les esprits de l'erraticité qui sont encore dans le trouble; enfant, moi, je ne suis pas mort.

— Vous n'êtes pas mort?... mais alors, comment cela se fait-il?

Le gardien. — Venez, mon amie, moi, je vous expliquerai : dites au revoir à votre protecteur et à la société.

— Au revoir, monsieur, au revoir, mes amis. Mon-

sieur, voulez-vous me dire votre nom, s'il vous plaît?

— Votre ange gardien vous le dira.

— Ah! je le sais, on vient de me le dire. Oh! merci, je ne vous oublierai pas dans mes prières.

En partant, l'esprit me serra cordialement la main, elle était partie en me laissant de bonnes impressions.

SÉANCE DU 3 MAI 1874.

SOMMAIRE.

Médium au verre d'eau, Mme C..... — Sommeil de mon sujet moniteur. — Retour de l'esprit Clémentine, trente jours aveugle. — L'esprit Jules Périer est ramené une deuxième fois, sa fuite précipitée. — Arrivée de l'esprit Henri Delorme, son sauvetage, il voit son père. — L'esprit Mme Laurent amené par un guide. — Appel à mon sujet, son retour. — Conseils à Mme H..... et à M. R..... sur les photographies spirites. — Fin de la séance à onze heures.

Premier tableau.

A cette séance du 3 mai, je n'eus qu'un seul sujet, c'était Mme G....., si sympathique aux esprits souffrants.

Mme J....., notre médium au verre d'eau, momentanément interrompue dans sa faculté par de légères indispositions, est présente ce soir. Elle se dispose à regarder dans son verre, et elle y voit une dame en noir qui s'approche de mon sujet. Cette dame disparaît pour faire place à un rayon fluidique aux mille couleurs. Ce rayon est le prélude de l'arrivée du maître. Il est toujours précédé d'un rayon lumineux qui est l'attribut de sa dignité et nous pénètre de ses bienfaisantes effluves.

Après que mon sujet endormi m'eut assuré la présence de nos esprits protecteurs, il partit précipitamment en faisant abandon de ses organes aux esprits qui désireraient venir s'en emparer.

Le départ si précipité de mon sujet avait été causé par l'arrivée de l'esprit Mlle Clémentine qui s'était déjà communiqué à notre séance du 29 mars. Quand je fus convaincu de la présence de l'esprit, je l'interpellai pour lui demander ce qu'il cherchait, car il faut vous dire que cet esprit cherchait quelqu'un du regard, alors je lui dis :

— Qui donc cherchez-vous?

L'ESPRIT. — Oh! c'est bien sa voix, je la reconnais, oui, c'est lui.

— Vous cherchez quelqu'un, n'est-ce pas?

— Oui, quelqu'un que je ne trouve pas, car, depuis que je suis partie d'ici, je suis aveugle.

— Depuis que vous êtes sortie d'ici, vous êtes aveugle, mais qui êtes-vous donc?

— Comment! vous ne me reconnaissez pas? Je suis Clémentine.

— Ah! oui! je me rappelle, c'est vous qui consentîtes à prier avec moi à la condition de ne plus revoir votre mère.

— Oh! ne me rappelez pas ces souvenirs, je crois être ici où je suis venue il y a un mois. Avant, je souffrais; maintenant, je ne souffre plus, mais je suis restée aveugle, oh! que je voudrais bien revoir ma mère!

— Clémentine, vous souvenez-vous, il y a aujourd'hui trente-quatre jours, ici, quand je vous engageai à prier, vous m'avez dit : Oui, je le veux bien, mais chassez cette femme que je ne la revoie plus. A votre désir, cette femme, qui n'était autre que votre mère disparut, et alors vous priâtes et la lumière se fit pour vous; mais vous qui veniez de mettre des conditions dans votre prière, vous fûtes immédiatement châtiée et vous entendîtes une sentence bien terrible, je vais vous la rappeler : « Fille coupable, ta punition était de te trouver avec tes parents, mais tu n'as pas voulu les voir; pour te punir, tu resteras aveugle pendant trente jours. »

Après ce verdict, tout disparut, et vous... vous étiez

aveugle ! Eh bien ! les trente jours sont écoulés, et si, pendant ce temps, vous avez réfléchi, si vous voulez vous amender, la lumière se fera pour vous. Que faut-il pour cela ? prier et demander à Dieu la force et le courage de réparer toutes ces faiblesses par un dévouement sincère envers vos parents et envers la société.

— Prier, dites-vous ?

— Oui.

— Ah ! si ce n'est que cela, prions.

— Prions, dites-vous, Clémentine ; mais, mademoiselle, quand il s'agit de prier, il ne faut pas prier avec légèreté, il faut se recueillir, concentrer sa pensée vers le but de la prière, élever son âme vers Dieu, et savoir attendre. Dieu ne nous accorde pas toujours, à une première prière, ce que nous lui demandons, il faut quelquefois attendre longtemps. Quant à vous, je ne puis vous affirmer qu'après votre prière, vous verrez ; cela dépendra de votre foi.

— Monsieur, mes dernières paroles n'ont point été dites avec légèreté, comme je vois que vous le croyez. J'ai voulu vous dire que, si j'étais pardonnée en priant je serais bien heureuse, je vous attends pour commencer.

— Eh bien ! prions.

Après la prière, je demandai à mes bons esprits protecteurs la permission de lui ouvrir les yeux. Ma demande eut une réponse favorable ; alors, au nom de Dieu, je lui dilatai les paupières et je voulus qu'elle vît. Après avoir dégagé le globe et les glandes lacrymales des mauvais fluides qui obstruaient l'iris, j'envoyai quelques jets fluidiques par le trou de la pupille, et, par ma volonté, (toujours à l'aide de la prière), je provoquai le réveil du nerf optique et sa mise en fonction immédiate. Aussitôt, l'esprit se mit à se frotter les yeux et à regarder ; émerveillé, il me dit :

— Ah ! que c'est beau la lumière ! (L'esprit nous voit,

puis est transporté ailleurs.) Qui donc m'a conduit dans cet endroit? Je ne reconnais pas cette demeure.

— Quel est donc cet endroit que vous dites ne pas connaître puisque maintenant vous voyez clair, voulez-vous m'en donner la description?

— Oh! ce n'est pas difficile, c'est une grange avec des bottes de paille.

— Vous ne voyez personne?

— Rien que vous et moi.

— Et vous n'entendez rien non plus?

— Non, un silence sépulcral m'environne, mais comment avez-vous fait pour pénétrer ici, vous? Je ne vois aucune issue, et ce calme m'effraye. Oh! je vous en prie, vous qui m'avez rendu la vue, retirez-moi d'ici.

— Je le veux bien, si Dieu et les bons esprits qui nous président veulent bien m'autoriser à cela, je vais essayer.

Alors je demandai à mes guides qu'ils voulussent bien changer ce tableau pour donner à cet esprit plus d'espoir en Dieu et de confiance dans la prière. Immédiatement le tableau changea, et cette fois l'esprit Clémentine se trouva dans un lieu encore plus effrayant que le premier; il s'en plaignit du reste, car il me dit:

— Oh! non, non, reconduisez-moi d'où je sors, je préfère encore mieux être dans cette grange que d'être ici, c'est moins effrayant.

— Oh! oh! voulez-vous me dire où vous êtes?

— Je suis dans une chambre obscure, entourée d'ombres qui passent et repassent autour de moi, et j'ai peur, j'ai subi la peine de mes fautes, mais je suis sans courage pour les épreuves qui se préparent. Ah! mais, je veux sortir d'ici.

Des mauvais esprits lui attachent les mains, Clémentine fait de grands efforts pour rompre ses liens, elle ne peut y parvenir, et elle me supplie de les lui couper. J'adhérai à sa prière, mais avant je l'engageai à prier elle-même pour demander à Dieu de la délivrer des mau-

vais esprits. Après la prière, elle me dit : — Du haut de cette montagne, ils ont jeté une corde, là tout près, elle vient de tomber à mes pieds, deux de ces ombres que je n'avais pas remarquées étaient cachées derrière moi pour recevoir cette corde ; ils s'en emparèrent aussitôt et m'attachèrent les deux bras ensemble par les poignets ; ils veulent me hisser avec eux sur cette montagne, tenez, voyez-vous là-haut comme il y en a ?

— Tenez, regardez, je vais les mettre en fuite.

En effet, je me mis à chasser ces mauvais esprits.

— Eh bien ! Les voyez-vous toujours ?

— Non, non, vous les avez mis en fuite maintenant, je ne les vois plus, ils sont de l'autre côté de la montagne, mais ils tiennent toujours l'autre extrémité de la corde. Oh ! ils tirent, à moi ! ils vont finir par m'entraîner.

— Oh ! non, je vais couper la corde.

Alors magnétiquement je coupai la corde et rendis la liberté aux bras.

— Merci, monsieur, oh ! je les vois ceux qui m'ont jeté cette corde, ils sont là-haut, ils rient. Comment ! il y a donc parmi les esprits des farceurs pour se moquer des autres ?

— Oui, mademoiselle, il y a dans le monde des esprits des farceurs, des esprits légers qui s'amusent à nos dépens, puis il y a des esprits méchants et jaloux qui nous retiennent le plus longtemps qu'ils le peuvent avec eux, mais il ne faut pas les croire, car ils veulent vous empêcher de progresser et vous maintenir dans l'ignorance pour vous plonger dans de nouveaux malheurs.

— Qui écouter ? lequel croire ? eux me disent tout le contraire.

— C'est moi qu'il faut écouter, car je veux que vous soyez heureuse.

— Eh bien ! je vous crois, vous, monsieur, oh ! ils ne sont pas contents de cela. Oh ! ils me jettent de l'eau.

— Prions encore, mademoiselle, pour que vous soyez bien convaincue de la véracité de mes paroles.

— Pour me convaincre, mais je le suis, c'est un ami que je voudrais près de moi, non pas un ami de la terre, mais du monde des esprits.

— Eh bien ! et maintenant comment êtes-vous?

— Ici, je suis bien, je respire.

— Où êtes-vous?

— Je suis dans une cour entourée d'une grille, un enfant s'approche... Oui, je m'en vais... Mais, avant de partir, je vous prie, monsieur, ayez l'obligeance de prier encore avec moi. (Après la prière.) Si vous saviez combien je me repens d'avoir refusé de voir ma mère. Oui, je vous le promets, je réparerai le mal que j'ai fait. Merci, monsieur, au revoir.

Deuxième tableau.

L'esprit qui se présente est très-animé, parle, et s'agite avec beaucoup de véhémence, résiste aux esprits qui l'ont amené, met une grande volubilité dans son refus, discute avec eux, se défend et repousse des êtres invisibles pour nous, mais visibles pour lui; dans cette discussion, nous n'entendîmes que les paroles de l'esprit qui animait mon sujet ; mais à ses réponses, il sera facile de deviner ce que les esprits lui disaient : voici la moitié de ce dialogue :

L'esprit se met sur la défensive et leur dit avec un accent sévère : « Non, vous dis-je, je n'irai pas... Je vous dis que je ne veux pas venir... parmi des sorciers... Oh! non, encore cette table, ces escabeaux... Non, je ne vous obéirai pas... Je ne vous écouterai pas. (L'esprit à lui-même.) Oh! si je pouvais donc disparaître... Mais, non, impossible... Il n'y a aucune issue ici... Je suis donc muré dans cette chambre maudite...

Je crus l'instant arrivé d'intervenir aussi pour aider mes guides à persuader cet esprit et à le calmer. Je savais qui était cet esprit, on venait de me le dire, alors je l'interpellai par son nom et je lui dis : — Bonsoir, monsieur Jules. Au bruit de ma voix, il fit un bond sur lui-même, puis il dit tout-haut :

— Encore ce bandit!... et cette puissante main de fer, contre laquelle je ne puis rien. Oh! il faut que je m'en aille, je ne puis rester seul ici avec ce brigand.

L'esprit s'enfuit, il avait vu la porte. Alors il se passa quelque chose d'étrange. L'esprit, pour fuir, m'évita, il s'élança du côté gauche de la pièce, en culbutant les auditeurs et les médiums assis autour de la table. Au milieu de son trajet, je l'arrêtai par ma volonté, et je traçai entre lui et la porte une ligne fluidique de démarcation en lui défendant de la franchir. Alors il vint se heurter contre cette barrière, et furieux de ne pouvoir la franchir, il sauta sur une chaise pour l'escalader, mais à ma volonté je l'élevai jusqu'au plafond, et cette barrière devint une véritable cloison. Tout ceci n'avait pas duré deux minutes; alors, profitant d'un instant d'hésitation, je me plaçai à la porte, et de l'endroit ou j'étais je l'actionnai vigoureusement. Sous la charge de mes fluides, il fut forcé de descendre; il ne m'abandonna le terrain que pied à pied, et, quand il me cédait un pas, j'avançais d'un autre ; enfin, il finit par arriver à la chaise que j'avais placée et désignée pour qu'il s'y assît, mais il ne voulut pas. Alors, voyant qu'il allait passer de l'autre côté où l'accès de sortie était libre je fis un vigoureux effort pour l'arrêter ; la décharge fluidique que je lui envoyai fut si forte et puis les esprits qui m'aidaient, ayant compris ma pensée et vu, comme moi, le danger, avaient décuplé mes forces magnétiques, ou avaient eux-mêmes agi de leur côté en voyant les desseins de l'esprit Jules. Alors, comme il s'élançait de nouveau pour fuir, il tomba foudroyé sous l'action des fluides. A cette

chute, une petite clameur se fit par les personnes non habituées à mes séances, et à ce genre de manifestation. Ces gens ayant vu mon sujet tomber la face contre terre, et inanimé, le crurent mort. Je les rassurai en leur promettant que mon sujet n'avait aucun mal, et qu'avant trois minutes j'allais provoquer le réveil de l'esprit et que lui-même remettrait mon sujet sur pied.

En effet, quelques insufflations chaudes sur les poumons et quelques passes dégageantes suffirent pour ranimer l'esprit, et calmer la crainte d'un danger qu'avaient eu un très-petit nombre d'auditeurs.

Enfin, l'esprit Jules Périer se releva, et, quoiqu'à côté de lui il ne me vît pas, cependant il avait le pressentiment de ma présence, et, sans me voir, il ressentait mes fluides; mais s'il ne me voyait pas, il en voyait d'autres, car il s'adressa à des esprits présents qu'il prenait pour des personnages vivants, et il leur dit : « Retirez-vous, je vous dis, vous ne voyez danc pas que cet homme a un millier de diables dans sa maison, et dire que je ne puis me cacher nulle part! Quel infernal sorcier! quelque forçat échappé du bagne, bien sûr. Mais pourquoi me contraignez-vous à rester ici, seul avec lui? Non, je ne veux pas entendre parler de ce que vous m'avez dit il y a huit jours; je ne veux pas voir Berthe, parce que cela ne doit pas être, non, assez de sorcellerie comme ça. »

Vis-à-vis de cet esprit rétif, peureux et même superstitieux, j'entrevis encore d'autres difficultés de le ramener à la vérité, à la lumière, je ne me tins pas pour vaincu. Cependant, je recommençai à lui parler avec beaucoup de ménagement et de politesse, je lui expliquai sa situation, mais il ne voulut point m'entendre. Je lui parlai tout de même, alors il se boucha les oreilles avec ses doigts, cela ne m'empêcha pas de continuer. Cependant, quand je lui eus dit ce que je devais lui dire en pareille circonstance, j'attendis sa réponse avec anxiété. Alors, quand il ne m'entendit plus, il se déboucha les oreilles l'une après

l'autre et les tendit au guet, en se disant seul et tout haut :

« Est-il parti?... Je ne le vois plus, je ne l'entends plus... Je crois que oui, Dieu merci; être en tête-à-tête avec cet individu-là... oh! non, alors; un sorcier qui vient vous dire à brûle-pourpoint que vous êtes mort, et il faut le croire, je voudrais qu'il soit au diable avec toute sa bande. Je ne suis pas encore tranquille, je sens quelque chose qui tourbillonne autour de moi; bien sûr, il me prépare encore quelque vilain tour. »

A peine avait-il prononcé cette dernière parole que l'esprit de sa sœur Berthe lui apparaît et lui dit :

« Jules... je t'en supplie... » Elle n'eut pas le temps de lui dire autre chose... il fut si épouvanté de voir sa sœur qu'il faillit s'évanouir; ensuite, il s'écria de toutes les forces de ses poumons :

— Non, je ne veux pas la voir. (Il met ses mains devant ses yeux.) Voilà la table qui danse maintenant, dessous un précipice se creuse. Oh! si je pouvais donc m'y jeter. Que je suis malheureux! Quelle affreuse situation! Tiens, quel est ce brouillard?... Oh! mais... c'est de la fumée... il y a le feu ici... et je suis enfermé... Oh! c'est horrible! Se voir brûler, là, sans pouvoir fuir... Qui me pousse?... Qui m'arrête quand je veux partir?... Qui m'aveugle, quand je veux voir?... Quoi! contraint d'attendre qu'il revienne.

— Voyons, monsieur Jules, donnez-moi la main et vous n'aurez plus peur.

— Encore vous! mais d'où sortez-vous?

— J'étais là, j'ai tout entendu ce que vous venez de dire, et cependant je serais très-heureux de vous dissuader; car, enfin, vous ne pouvez pas rester toujours dans cet état de trouble. Vous êtes malheureux, je vous plains, et je désire de tout mon cœur vous être utile, et je souffre de voir que vous ne voulez pas me croire.

— Pourquoi aussi me dire des choses injustes? Pourquoi tromper le monde, comme vous le faites? C'est lâche,

cela, c'est criminel. Comment! me faire voir ma sœur qui est morte! Mais, c'est à devenir fou, oui, tenez, j'en deviens fou!... Allons, emmenez-moi, vous qui m'avez amené ici, il en est temps, car je sens que je ne suis plus le maître de moi. (On s'y refuse.) Ah! vous ne voulez pas... Eh bien! je partirai quand même.

L'esprit fit un violent effort, se secoua, et disparut.

Troisième tableau.

Au mouvement que fit cet esprit en arrivant, je vis de suite que c'était un noyé. Comme il tendait les bras pour saisir quelque chose, je lui présentai ma main qu'il prit avec transport et s'y cramponna. Alors, je le sortis de l'eau et je le déposai sur la rive. Quand il fut là, il absorba l'air à pleins poumons. Ses premières paroles furent pour me dire : — Hein! il n'était pas trop tôt que vous arrivassiez. Je n'étais pas bien tout de même, comment avez-vous fait pour venir me chercher?

— Vous l'avez bien vu.

— Ah! oui, avec votre appareil, il n'y a pas de danger. Vous auriez dû en apporter un autre pour moi.

— C'était inutile ; mais racontez-moi donc comment cet accident vous est arrivé?

— Nous étions en partie de plaisir, montés sur un canot... Ah! dites, monsieur, et mes camarades où sont-ils? Les avez-vous sauvés aussi?

— Oui, il y en a eu plusieurs, mais je ne connais pas leur nom.

— C'est égal, vous m'avez fait une fameuse peur, quand je vous ai vu venir avec votre appareil. (Je vous prie de m'excuser, mais je vous prenais pour une grande bête aquatique.) J'ai peur de l'eau maintenant. Emmenez-moi plus loin, car je crains d'y retomber, et cette fois le courant pourrait bien m'emmener.

— Dieu a eu pitié de vous et vous a envoyé du secours.

— Dieu! Dieu! tout ça, c'est bel et bon, mais je ne le vois pas, j'ai plus confiance en vous qu'en lui, parce que, vous, je vous vois, et lui, je ne le vois pas. A la bonne heure, au moins là je suis mieux. (Je venais de le placer sur la berge.)

— Vous ne respirez pas librement, vous êtes gêné, attendez, je vais vous envoyer de l'air dans les poumons et vous mettre à votre aise... Aussitôt, je me mis en devoir de le soulager, voici ce que je fis : d'abord je dégageai fortement la tête, car l'asphyxie détermine toujours une congestion au cerveau, ensuite je me mis à soigner l'estomac en appliquant sur le diaphragme quelques insufflations chaudes pour dilater ce muscle et le mettre en état de fonctionner. J'en fis autant de chaque côté de la poitrine pour actionner d'autres muscles attachés aux côtés, qui s'écartent en se contractant et aident au diaphragme à former le vide; j'en fis encore autant sur le dos au-dessus de l'aorte, pour envoyer dans les cellules pulmonaires de l'air et des fluides et je provoquai la mise en action de la plèvre. Ainsi, après avoir retouché et ravivé tous les muscles qui constituent le mécanisme du soufflet, je plaçai mes mains de chaque côté de la poitrine à la hauteur des basses côtes. Ainsi préparé, je commandai à l'esprit de respirer fortement, et avec mes mains, les éloignant et les rapprochant suivant le gonflement des poumons, je réglai l'inspiration et l'expiration; après deux minutes, tout allait pour le mieux, l'esprit respirait librement, alors il me dit :

— On dirait que vous m'avez mis une pompe dans l'estomac, tout à l'heure, je vous disais que je vous avais pris pour une bête, mais on aurait vraiment tort de vous y prendre, car vous ne l'êtes pas. C'est votre métier d'être sauveteur, n'est-ce pas? Vous vous étudiez à cela, ça se voit du reste.

— Voulez-vous me dire qui vous êtes?

— Ah! il faut que je vous donne mon nom. Si j'avais seulement assez d'argent sur moi, je vous aurais payé, car il est probable que c'est pour vous faire payer que vous demandez mon adresse et mon nom.

— Vous vous trompez, je fais ceci gratuitement, dites-moi seulement votre nom alors?

— Eh bien! je m'appelle Henri Delorme, j'ai dix-huit ans.

— Très-bien; maintenant dites-moi la date du mois et l'année que nous sommes?

— Nous sommes le 4 août 1867.

— Et vous, vous refusez de me donner votre adresse?

— Oui, parce que vous iriez inquiéter mes parents. Dites, monsieur, quand vous irez faire de nouvelles excursions dans l'eau, tâchez donc, je vous prie, de chercher voir si mes camarades se sont tous sauvés.

— Combien étiez-vous?

— Nous étions huit.

— Nous en avons sauvé plusieurs, mais je ne les connais pas. Je vais retourner près d'eux, ils sont là-bas, je leur dirai que vous êtes sauvé aussi. Ah! dites-moi leur nom, si ce n'était pas eux quelquefois.

— Ah! oui, c'est vrai, d'autres n'ont pas besoin de savoir mon histoire. Eh bien! Il y avait... Ah! je ne les connaissais pas tous, car il y avait des amis des amis.

Enfin, il y avait Pierre Lesueur, François Laborde, Antoine, Adolphe Lenoir et moi, puis deux amis que je ne connais pas. Adolphe savait nager, il a dû se sauver, lui; mais moi, je ne savais pas, et on s'ennuie dans l'eau, car il y avait longtemps que j'y étais quand vous m'avez parlé.

— Eh bien! il ne vous est pas venu à l'idée que vous étiez noyé, et par conséquent mort?

— Mais non, j'ai trouvé cela tout naturel, je croyais que je m'habituais dans l'eau.

— Écoutez-moi, Henri, j'ai besoin de vous expliquer bien des choses.

— Dame, les poissons, c'est comme ça.

— Taisez-vous, Henri, je le veux; écoutez-moi et finissez ce bavardage.

— Tiens, vous parlez comme mon père ; mais quand il me disait : je veux, moi, je disais : je ne veux pas.

— Vous répondiez comme un jeune entêté et vous me faites l'effet de l'être encore ; je voulais donc vous dire que vous étiez mort et que....

— Puisque vous venez de me retirer, je ne suis pas mort. Est-ce que vous en auriez retrouvé un morceau, si j'étais resté sept ans dans l'eau? Voyons, vous n'allez pas repêcher les gens pour des prunes ; je m'entends, je n'ai pas été à l'école pour apprendre cela, je ne vous comprends pas du tout.

— Écoutez, Henri, croyez-moi, je vous affirme que vous vous êtes noyé, et que réellement il s'est passé sept ans depuis, votre corps a dû être retiré de l'eau depuis longtemps déjà. Ce n'est que votre esprit revêtu d'un corps périsprital qui est resté dans l'eau sept ans, et si vous vouliez prier avec moi, la lumière se ferait pour vous et vous comprendriez.

— Tout cela, c'est de la bamboche. Prier! cela n'a jamais pu entrer dans ma tête.

— Quelle est votre profession?

— Je suis passementier, et je ne m'occupe pas d'autre chose. Est-ce que l'on prie à mon âge? Ah ! et puis, tenez, ôtez-moi donc cet appareil, si vous voulez que je vous voie, au moins que je puisse connaître mon sauveteur, je désire que vous me donniez aussi votre nom et votre adresse. Qui sait? Peut-être un jour nous nous rencontrerons ; je ne l'oublierai pas, je vais l'écrire (Il tire son carnet de sa poche, il le tient à la main.) Ah ! ah ! il n'y a pas moyen d'écrire là-dessus ; c'est tout trempé, ça tombe en morceaux.

— Écoutez, mon ami, puisque vous ne voulez pas me croire, puisque vous ne voulez pas prier, puisque vous ne voulez rien faire pour sortir d'où vous êtes, tant pis pour vous, c'est vous qui en serez le premier puni, car je vais être obligé de vous prier de partir et de laisser la place que vous occupez à un autre.

— Encore, vous y reviendrez donc toujours? (Il rit.) Oh! non, cela aurait l'air trop bête, des grands benêts comme nous, prier, non pas, non pas.

Quelques auditeurs se plaignirent et me reprochèrent d'entretenir trop longtemps cet esprit : — Chassez-le, me dit une dame, vous êtes trop patient. Vous voyez bien que vous perdez votre temps, vous auriez dû déjà l'avoir renvoyé.

Cependant, je ne voulus pas renvoyer cet esprit sans m'adresser à mes guides et je les priai de vouloir bien me venir en aide en frappant cet esprit par un tableau saisissant; à peine avais-je formulé cette demande que l'esprit Henry me dit :

— J'entends un monsieur qui me parle, mais je ne puis lui voir la figure... Ah! ah!... Vrai... Ah! mais je ne plaisante plus... Mon père... C'est lui... Mais il est mort... C'est donc un revenant!

— Le reconnaissez-vous bien, Henry?

— Si je le reconnais! je le crois bien. J'avais quatorze ans quand il est mort.

— Écoutez ce qu'il va vous dire.

— Mais lui aussi me dit que je suis mort. (Son père lui parle, il l'écoute. Il tombe aux genoux de son père et il lui dit :)

— Si, si, je veux bien le croire, puisque tu le dis, toi, mon père, tout ce que j'entends m'étonne. — Mais je suis transformé, je ne peux tout vous dire, monsieur.

— Vous êtes content de revoir votre père?

— Ah! oui, je l'aimais tant, il était juste, mon père, il

ne trompait jamais personne... aussi je le crois. (Je lui ouvre les yeux.)

— Comment, il y avait tout ce monde quand j'ai dit tant de bêtises. Oh! pardonnez-moi. Je reviendrai et je ne dirai plus de sottises.

Au revoir, monsieur, je m'en vais avec mon père.

Quatrième tableau.

Cet esprit, à peine dans les organes de mon sujet, converse avec les esprits qui l'ont amené.

Voici le dialogue que j'entendis :

L'ESPRIT. — Je ne sais pas, peut-être...

Quand on me dit des choses justes, je crois...

Pourquoi m'amène-t-on ici?...

Pour me convaincre...

Vous me dites que je suis morte...

Tout me porte à le croire...

Tout ce que je vois est surnaturel...

J'écoute ce qu'on va me dire...

Ami, ne m'abandonne pas...

— Me voici tout prêt à vous instruire sur votre situation, cher esprit.

— Vous, monsieur?

— Oui, moi, d'abord je vous prie de me dire votre nom.

— Je m'appelle Mme Laurent.

— Savez-vous que vous êtes morte?

— Oui, je le sais, je suis morte à la maison Dubois, il y a trois ans.

— Vous savez, madame, qu'il y a trois ans que vous êtes morte et que depuis trois ans vous êtes restée... où?

— Je suis restée dans ma chambre de malade.

— Pourquoi ne sortiez-vous pas alors ?

— Je ne sais pas, et pourtant je priais, et par mes prières, j'ai abrégé mes épreuves de deux ans.

— Eh bien ! voulez-vous prier ?

— Oui, prions ensemble. (Après la prière.) — On me dit que je ne dois plus avoir aucun rapport avec les vivants. (L'esprit à son interlocuteur.) — Vous ne me trompez pas ?

— Avez-vous jamais entendu parler du spiritisme ?

— Oui, on m'avait indiqué une maison rue Sainte-Anne, mais je n'y suis pas allée et cependant je crois à l'immortalité de l'âme, mais non aux rapports avec les esprits.

— Avec un peu de réflexion vous reconnaîtrez bientôt la vérité. Vous venez de me dire que vous croyez à l'immortalité de l'âme, et vous savez aussi qu'il y a trois années que vous êtes morte. Alors comment se fait-il que vous me parlez ? Vous niez les rapports des vivants avec les esprits et vous qui me parlez ? vous savez être à l'état d'esprit depuis trois ans !

— Moi, je ne suis pas morte, je vous déclare que je suis bien vivante, nous conversons ensemble dans ce moment-ci.

— Eh bien ! vous êtes en rapport avec moi, nierez-vous encore maintenant ?

— Je vous avoue, monsieur, que je n'y comprends rien. Ceci, comme vous le dites, demande de la réflexion et beaucoup d'étude, je ne peux me rendre compte tout à coup, j'étudierai, je ne dis pas que cela ne soit pas, mais je vous affirme ne rien comprendre du tout, à tout ça.

— Si vous voulez, nous allons faire une prière pour que Dieu et les bons esprits développent votre intelligence et vous donnent les moyens de comprendre et de croire.

— Je veux bien prier, et lorsque j'aurai compris, je

reviendrai vous voir. En effet, je sens bien que j'ai besoin d'être éclairée. Voici un rayon lumineux qui vient me pénétrer, il faut que je m'en aille, on me le dit, je reviendrai, monsieur, au revoir, ne m'oubliez pas, moi, je me souviendrai de vous.

SÉANCE DU 11 MAI 1874.

SOMMAIRE.

Médiumnité au verre d'eau de Mme C..... — Sommeil de Mme G..... elle m'aide à endormir Mlle M..... — Arrivée de l'esprit Mme Quesnel. — Troisième manifestation de l'esprit Jules Périer. — Un esprit militaire. — Manifestation de l'esprit Amélie.

Premier tableau.

Encore sous l'impression de ce que j'avais vu hier, après l'ouverture de notre séance et les prières d'usage, je racontai à mes auditeurs ma visite à l'Esprit John King, et en effet, dans cette soirée chez John King, j'ai vu les objets se promener dans l'espace, éclairés par John King d'une lumière brillante; cet esprit m'a touché, je l'ai vu, non pas une fois, mais dix fois. J'ai touché à sa pierre phosphorescente, et je l'ai entendu parler; j'affirmai à mes auditeurs la réalité des faits annoncés, l'apparition de John King et sa tangibilité.

Après ce récit, que je considère comme un devoir accompli, l'heure était arrivée d'endormir mon sujet, je m'en acquittai, pendant que nos médiums écrivaient et que Mme C... regardait dans son verre.

Mon sujet étant endormi, je remarquai un médium dont la main s'agitait convulsivement sans écrire, j'eus la pensée de l'aider; mais comme je m'approchais pour poser

ma main sur son bras, l'on me dit : « Mon ami, ne pro-
« voque pas chez ce médium l'écriture, tu l'endormiras plu-
« tôt que tu ne le feras écrire, développe plutôt chez lui la
« faculté somnambulique, cela lui fera du bien, et à vous, ce
« genre de médiumnité vous sera plus utile. » D'après cet avis, je n'insistai pas davantage. Voici comment je m'y pris pour endormir ce nouveau sujet. Je pris la main de mon premier sujet endormi et je la plaçai sur l'épaule de celui que j'avais à endormir ensuite, je me mis à la droite de mon premier sujet, je lui pris la main droite avec ma gauche ; ainsi disposé, je dirigeai l'action des fluides sur la personne à endormir qui n'était autre que Mlle M..... de notre groupe. Elle succomba bientôt sous l'influence de mes fluides. Car, mon sujet, qui était endormi, sans rien lui dire, avait compris toute ma pensée, s'était uni à moi, remplissait dans cette circonstance le rôle d'une pile électrique, mise en activité par ma volonté, et, reproducteur fidèle de mes désirs, dirigeait tous mes fluides dans les organes de Mlle M....., qui comme je vous l'ai déjà dit, dormit bientôt et dormit même pendant tout le temps qu'a duré notre séance. Comme c'était la première fois que cette demoiselle dormait en séance, et ayant constaté chez elle une grande faiblesse, je la laissai sous cette bonne influence, sans chercher à en tirer aucun avantage, me bornant à attendre et à remettre à plus tard les expériences que je pourrais tenter avec elle.

Après m'être assuré par mon premier sujet que Mlle M..... ne courait aucun danger à la laisser dans cet état, je lui permis de partir afin de laisser ses organes libres aux esprits qui désireraient venir se communiquer. Il ne se le fit pas répéter deux fois, immédiatement il partit en abandonnant son corps entre mes mains. Ce corps fût bientôt occupé par un esprit qui, se croyant dans ses propres organes, et chez lui dormait d'un profond sommeil, j'eus même quelque peine à le réveiller, après je lui dis :

— Vous étiez bien endormi, hein ? (L'esprit se remue et me regarde sans me répondre ; je continue :) M'avez-vous vu entrer ici ?

L'esprit. — Je ne sais pas ce que vous voulez me dire ; je ne vous connais pas.

— Voulez-vous me donner la main ? Nous ferons connaissance en causant.

— Non, monsieur, je ne donne pas ma main comme ça au premier venu. Enfin, qu'est-ce que vous me voulez ? qu'avez-vous à me dire ?

— Oh ! j'ai beaucoup de choses à vous dire, mais avant, je vous prie, madame, de vouloir bien me donner votre nom.

— Mon nom ?

— Oui, s'il vous plaît.

— S'il ne vous faut que cela pour partir, je vais vous le dire de suite, je m'appelle Mme Quesnel.

— Merci, madame, mais ce n'est pas tout, il faut que je vous ennuie encore pour vous demander quelle est votre adresse.

L'esprit, avec impatience. — Rue Tiquetonne, n° 60.

— Vous dormiez profondément quand je suis entré. La maladie, le mal vous absorbent, est-ce qu'il y a longtemps que vous dormez ?

— Non, depuis un quart d'heure environ.

— Un quart d'heure, bon, et maintenant voulez-vous me dire la date du jour ?

— Vous m'ennuyez. (Se parlant à lui-même.) Qu'il me déplaît cet homme-là !

— Où est donc votre mari ?

— A Bercy.

— Est-ce qu'il est courtier ?

— Non, il est marchand de vin en gros, si c'est à lui que vous avez affaire, revenez quand il y sera. Allons, monsieur, c'est assez, retirez-vous.

— Pardon, madame, je ne me retirerai que quand

vous m'aurez dit la date du mois et l'année que nous sommes.

— Eh bien ! nous sommes en juin 1870.

— Je vous demande encore une fois pardon. Madame, si je vous ennuie par toutes ces questions oiseuses, c'est pour arriver à vous prouver la vérité et à vous faire reconnaître l'erreur dans laquelle vous êtes encore. Tenez, regardez sur ce calendrier, vous allez y voir l'année dans laquelle nous sommes.

Je mets ce calendrier sous les yeux de l'esprit, il le regarde, l'examine avec soin, le retourne en tous sens, puis, avec un air de mépris, accompagné d'un sourire de pitié, il me dit :

— Ne plaisantez pas, monsieur, je suis malade,

— Madame, je ne plaisante pas. (L'esprit me jette le calendrier au nez.) Je vais même vous dire encore quelque chose qui va encore plus vous étonner. Ainsi, vous croyez être toujours malade, n'est-ce pas ? Eh bien ! vous êtes morte, morte depuis bientôt quatre ans !... Quand je vous demandai tout à l'heure depuis combien de temps vous dormiez, vous me répondîtes : Depuis un qnart d'heure environ. Eh bien ! voilà trois ans et huit mois. L'état où vous êtes restée depuis cette époque est un état de trouble, où l'esprit ne se rend compte de rien, et quand il arrive que cet esprit se réveille, il se figure encore être vivant, et dans les conditions les plus normales, et la preuve, c'est que vous, madame, vous croyez encore être malade. Quelle est votre maladie ?

— Une affection au cœur.

— Et vous souffrez toujours, car je vois que vous avez beaucoup de peine à respirer.

— Oh ! oui, monsieur, ne m'en parlez plus ; car il me semble qu'en m'en parlant mon mal revient.

L'esprit allait en s'affaiblissant de plus en plus, la crise finale approchait ; je crus l'instant venu d'employer mes moyens habituels, c'est-à-dire, la thérapeutie magné-

tique. Par mes fluides j'eus bientôt guéri l'esprit et soulagé les organes de mon sujet ; puis, je lui dis :

— Comment allez-vous maintenant ?

— Je suis bien forcée d'avouer que cela va mieux. Où est donc ma fille ?

— Je ne sais pas, dans la pièce à côté de celle-ci probablement.

— Voulez-vous lui dire, monsieur, que je la demande ?

— Comment s'appelle-t-elle, votre fille, madame ?

— Elle s'appelle Pauline, ce n'est plus une enfant, elle a dix-sept ans, je dois la prévenir que bientôt elle sera seule.

— Vous avez donc déjà oublié ce que je viens de vous dire, puisque depuis quatre ans vous êtes morte. Votre fille est privée de vous, sa mère, depuis cette époque.

L'esprit saisit l'almanach que je lui avais déjà fait voir et me dit : — Vous croyez donc que je crois à cela, non. Vous voulez me tromper, c'est vous qui l'avez fabriqué et je n'y crois pas. Alors une personne de la société me fait passer un journal, je le lui donne, en lui disant. — Tenez, voici une autre preuve, lisez l'en tête de ce journal. Alors, l'esprit lit tout haut le *Bien Public*, puis se mit à regarder le cours de la bourse, et plaça le journal sous son bras, et réfléchit ; probablement cet esprit réfléchissait à la hausse ou à la baisse. Enfin, je dus l'interrompre dans ses calculs pécuniaires, pour lui dire :

— Madame, je vous affirme que vous êtes morte, et actuellement à l'état d'esprit ; dans le monde où vous êtes maintenant, vous n'avez plus besoin de vous occuper d'affaires de bourse, mais de prier et de vous enrichir, non pas avec de l'or, mais avec de bonnes pensées, de bonnes actions, en vous assurant des vérités de l'esprit et celles de l'existence de Dieu, et en priant les bons esprits et votre guide de venir à votre aide pour vous soutenir dans le trouble où vous êtes depuis quatre ans.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Oui, je crois bien en Dieu, mais vous me dites que je suis morte ; si j'étais morte, je ne viendrais pas vous parler.

— Oh ! s'il n'y a que cela, je vous aurai bientôt prouvé le contraire. Tenez, regardez vous, examinez votre habillement, reconnaissez-vous cette robe? Cette chaîne, est-elle la vôtre ? Et cette croix-là, la reconnaissez-vous pour être votre propriété ? (L'esprit fait un geste pour arracher tout cela.) Non, je vous le défends ; vous n'avez pas le droit, cher esprit, de toucher aux ornements de la personne qui a, en ce moment, la bonté de vous prêter ses organes pour que vous veniez me parler, ce corps n'est pas le vôtre, c'est celui d'une personne que j'ai endormie, puis je l'ai priée d'abandonner son corps, pour que vous veniez, vous, en qualité d'esprit, vous en emparer. Voilà, madame, comment vous avez pu venir me parler, et tout à l'heure vous serez obligée de partir et de le laisser ce corps, car il ne vous appartient pas, il n'est pas le vôtre.

— Voulez-vous prier, madame Quesnel ? Il n'y a que par la prière que vous sortirez de là.

— Je suis émue, j'ai peur, oui, prions. (Après la prière.) Oh ! mon Dieu, il me semble que je touche aux nuages, je suis enveloppée d'un tourbillon... Ah !... mon père !

— Le reconnaissez-vous bien, voulez-vous lui parler ?

— Il ne peut plus me parler, il est accompagné par d'autres personnes que je ne connais pas.

— Il est mort votre père, le savez-vous ?

— Oui, je le sais, il est mort en 1869, et sa mort m'a fait beaucoup de peine et a beaucoup contribué à aggraver mon mal.

— Eh bien ! madame Quesnel, votre père est mort un an avant vous. Il est à l'état d'esprit comme vous, si vous n'étiez pas morte, vous ne pourriez pas le voir, vous savez bien que les vivants ne voient pas les morts.

— Laissez-moi réfléchir, laissez-moi, monsieur, je reviendrai.

— Prions encore, madame, avant que vous partiez. Après que nous eûmes prié, l'esprit me dit :

— Une des personnes qui accompagne mon père me dit : « Ton père est comme toi; nous t'avons amenée pour « te convaincre, étudie, travaille, nous t'aiderons. Au « revoir, monsieur, je pars avec l'esprit qui vient de me « parler. »

Deuxième tableau.

— Eh bien ! me voilà, aujourd'hui, je n'ai plus peur.

— C'est vous, monsieur Jules.

— Mais, oui, c'est moi. Oh ! mais ça va bien maintenant.

— Ah ! ah ! ce n'est pas malheureux, car vraiment, vous nous en avez fait des scènes, ici.

— J'ai encore été dans un autre endroit depuis que je suis venu ici.

— Ah ! où donc ?

— Je ne me rappelle plus où.

— Mais ici, combien de fois êtes-vous venu ?

— C'est la troisième fois aujourd'hui.

— Dans l'endroit où vous avez été, à qui avez-vous parlé ?

— A une dame d'un certain âge.

— La voyez-vous ici, cette dame ?

— Non, je ne la vois pas.

— Cette dame a eu plus de bonheur que moi.

— Préparé, comme je l'étais, j'ai compris, voilà tout ; je viens vous faire mes excuses pour le tapage que j'ai fait chez vous. J'ai revu ma sœur Berthe, mais je ne puis rester encore avec elle. J'ai encore bien des choses à faire.

— Il faut prier l'esprit qui vous a amené de vous aider, le voyez-vous parmi nous ?

— Oui, le voici.

— Remerciez-le de vous avoir amené ici.

L'esprit se met à genoux et remercie Dieu de lui avoir permis de voir, puis il se place sous la protection du maître, puis on lui dit : Courage, ami, tu as compris, tu as vu, tu as confiance en Dieu, viens avec moi, je guiderai tes pas, ta délivrance est proche. Monsieur, dans trente jours je reviendrai ici et je verrai Berthe.

Troisième tableau.

En arrivant, cet esprit me dit :

— Vous m'avez demandé, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, vous voyez, je vous attends.

— Ah ! Je ne sais pas, mais vous me faites l'effet d'un drôle de particulier... Eh bien ! que me voulez-vous ? On m'a dit que vous vouliez me parler, j'attends aussi.

— Donnez-moi la main comme de vieux amis, et après nous parlerons.

— Vous donner la main ! Est-ce que des hommes qui ne se sont jamais vus se donnent la main ?

— Alors, dites-moi qui vous êtes ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Cependant vous ne pouvez nier l'accident qui vous est arrivé, cette chute de cheval, cette jambe mal remise, votre profession de militaire, votre âge, vous avez trente-six ans ; ainsi vous voyez, vous ne pouvez me cacher toutes ces choses, et puis pourquoi les cacheriez-vous ?

— C'est bien pour cela que vous n'avez pas besoin de renseignements. Vous l'êtes bien renseigné, vous croyez donc que je n'ai pas vu ce pli que l'on vient de vous remettre. On doit bien vous dire quelque chose là ledans, enfin, voulez-vous, oui ou non, vous occuper de moi ?

vous n'avez pas besoin de mon nom pour me soigner.

— Allons, voyons cette jambe.

— Allez doucement toujours.

— Oh ! ne craignez rien, je m'y connais.

— C'est ce que nous allons voir.

Dans l'espoir de ramener cet esprit à la vérité, j'ai dû commencer par lui guérir sa jambe; après cinq minutes de soins magnétiques, cet esprit se dit à lui seul :

— Je crois qu'il n'est pas trop bête, le bonhomme!

— Eh bien! comment ça va maintenant?

— Je crois qu'il y a du mieux. (Il se lève et dit en se frisant la moustache :) Il ne s'agit que de leur parler à ces gens-là ; s'il fallait les écouter, mais... (il essaye à se tenir debout et à marcher, puis il dit :) Ça va mieux, mais je n'ai pas beaucoup de confiance dans ces guérisseurs-là. Cependant ça va mieux. (Il se rassied). Ce docteur n'est pas trop bête tout de même; mais combien cela va-t-il durer de temps?

— Eh bien ! maintenant que cela va mieux, voulez-vous, monsieur, me raconter comment cet accident vous est arrivé.

— Vous n'en avez pas besoin; allons, au revoir, docteur, je vous payerai à la prochaine consultation.

— Vous partez, mais ce n'est pas tout, si votre jambe va mieux j'ai autre chose à vous apprendre, vous ne savez donc pas que vous êtes mort?

Il rit et refuse de me croire, il part en me disant : — Je vous payerai la prochaine fois.

Quatrième tableau.

Cet esprit en arrivant se blottit derrière quelque chose, rit, en disant : — Je suis bien sûr qu'ils ne me trouveront pas là, voilà vingt fois qu'ils passent et qu'ils repassent, ils ne m'ont point vu, et pourtant il faudrait que je sorte,

car voilà la nuit qui vient. C'est bête d'avoir peur, puisque je ne les entends plus; pourvu qu'ils n'aient pas fermé la porte là-haut, car ils ne respectent rien.

L'esprit sort de sa cachette et va s'assurer si la porte est fermée; ne pouvant pas entrer, il appelle, il frappe et dit :

— Ouvrez, c'est moi qui suis là. Oh! comme j'ai peur! je ne veux pas cependant passer la nuit ici.

L'esprit redescend, se cache à la place où il était en répétant : « Mais pourquoi que j'ai comme ça peur? » C'est à ce moment que je me mis en rapport avec lui, il eut peur en effet, je venais de le surprendre, et en poussant un cri, vivement étouffé, il me demanda :

— Qu'est-ce qui est là?

— Oh! rassurez-vous, c'est un ami.

— Laissez-moi, je ne vous connais pas.

— Ne craignez rien, je suis un patriote, un français; vous pouvez parler plus haut, les Prussiens sont partis.

— Partis! les Prussiens sont partis? Vous ne me trompez pas? Quel est votre uniforme? (L'esprit me touche.) De quel régiment êtes-vous? Qui êtes-vous enfin?

— Mon cher ami, je dois d'abord vous rassurer sur les craintes que vous avez, je suis un ami, et je viens chez vous pour vous être utile.

— Mais je ne suis pas un homme, on voit bien qu'il fait nuit.

— Ah! Vous êtes une demoiselle. Êtes-vous seule ici?

— Non.

— Comment vous appelez-vous?

— Moi je m'appelle Amélie, ma sœur est cachée là-haut chez nous.

— Comment s'appelle-t-elle, votre sœur?

— Ma sœur, elle s'appelle Louise.

— Eh bien! mademoiselle Amélie, ne craignez plus rien, je suis ici avec vous pour vous défendre et vous protéger.

— Je n'aime pas les soldats, on les dit si méchants, et puis je ne sais pas, mais... vous me faites l'effet d'un espion prussien.

— Je vous jure que non. Ayez confiance en moi, et causons, car je dois vous sauver. D'abord, dites-moi dans quel pays nous sommes ici?

— Vous ne le savez pas?

— Non.

— Bien vrai?

— Oh! bien vrai.

— Eh bien! vous êtes à Longwy.

— Mais ici, où suis-je et chez qui?

— Chez nous, et ici c'est le cellier où je me suis cachée. Oh! partez vite, monsieur, je les entends.

— Ne craignez rien, vous dis-je.

— Oh! partez, vous voulez me rassurer et vous me faites peur. Vous m'avez dit que vous étiez français.

— Oui.

— Oh! alors, partez! car ils approchent... taisez-vous... Ne bougez plus... les voilà qu'ils montent, ils sont là, au-dessus de nous, ils cherchent, ils remuent les meubles... Oh! mon Dieu! je viens d'entendre un cri... Quel est ce cri?

— Je vous en prie, mademoiselle Amélie, ne craignez rien.

— Ce n'est pas pour moi que je crains; moi, cela m'est égal, mais ma sœur qui est là-haut. (Elle écoute.) Je n'entends plus rien. Monsieur, ma sœur, qu'en ont-ils fait? Voilà un chef qui descend. Qu'a-t-il fait? Il est taché de sang. Oh! mon Dieu! ce sang... Ce cri que j'ai entendu... Ma sœur... Oh! oh! il faut que je sache, il faut qu'il me dise ce qu'il a fait de ma sœur. (Elle se jette à sa rencontre.) Vous ne passerez pas! D'où venez-vous? Non, où est ma sœur? Je vous dis, non.

L'esprit s'était placé devant l'officier prussien, et avec un air superbe, une énergie stoïque, il lui barra résolu-

ment le passage. Alors l'officier lui passa son sabre à travers le corps, et en même temps il reçut un coup de crosse sur la tête par un soldat qui accompagnait cet officier. L'esprit tomba en poussant un cri déchirant qui se termina par un râle et la mort.

Comme toujours, je ranimai cet esprit par une inoculation de fluide sur le crâne et sur le thorax ; trois minutes après, je le ressuscitais. Ses premières paroles, après son réveil, furent pour me demander des nouvelles de sa sœur.

— Ma sœur, où est ma sœur?

— Amélie?

— Qui me parle?

— Tranquillisez-vous, mon enfant, votre sœur est sauvée.

— Sauvée!... Ma sœur est sauvée!... Louise est sauvée! oh! merci, mon Dieu!

Elle pleure et appelle sa sœur.

— Amélie, j'ai été impuissant à vous protéger, la chose s'est faite si vite, et puis la nuit, on ne voit pas, dites-moi, je vous prie, êtes-vous blessée?

— Oui, j'ai reçu un coup de sabre ici (elle me montre le côté gauche du cœur) puis un cou de crosse par ce soldat qui était avec lui. Ah! la voilà, Louise, je la vois, elle est blessée, elle est là, étendue sans mouvement, elle est froide, oh! mon Dieu! Est-ce qu'elle est morte?

La vue de sa sœur lui faisait tant de mal que je dus faire disparaître ce tableau en brisant le lien des fluides.

— Tenez, Amélie, prions, mon enfant, voulez-vous?

— Oh! oui, prions. (Après la prière.)

— Mademoiselle Amélie, vous ignorez encore que vous êtes morte. Eh bien! c'est vrai, ce prussien vous a tuée.

— Je suis morte! Ce prussien m'a tuée! Mais le voilà, je le vois, il n'est pas mort, lui ; il me tend les mains, il me demande grâce! Oh! non, jamais! le meurtrier de

ma sœur, lui pardonner... Oh! ce n'est pas possible.

— Allons, Amélie, je vous en prie, pardonnez-lui. Tenez, nous allons prier pour que Dieu vous donne la force de lui pardoner. (Après la prière.)

Elle se penche vers lui, lui tend la main en lui disant : « Je vous pardonne. » Puis elle dit tout haut : « Merci, mon Dieu, de m'avoir donné le courage de pardonner. »

On lui promet de revoir sa sœur, puis, s'adressant à ce soldat, elle lui dit : — Allons, mon ami, maintenant quittez-moi, je vous pardonne, je prierai pour vous. Maintenant, que vais-je faire, monsieur?

— Nous allons prier pour que nos amis s'occupent de vous.

Après la prière, elle entend qu'on lui dit : — Ta sœur Louise a reconnu sa situation depuis longtemps.

— J'étais trop vaniteuse, moi, Louise est un ange, elle valait mieux que moi, aussi elle est heureuse ; ah! la voilà, comme elle est belle, Louise!... Elle est toute vêtue de blanc et plus belle que jamais.

Elle se jette à ses genoux et prie, puis elle part.

SÉANCE DU 18 MAI 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de mon sujet moniteur, elle m'aide à endormir Mlle M..... — Départ de mon sujet. — Arrivée de l'esprit la mère Baptiste. — L'esprit M. Saglier vient me remercier. — L'esprit Amélie vient demander des conseils. — Arrivée de l'esprit Armand de...

Premier tableau.

Après m'être assuré que mon sujet élève pourrait rester endormi sous mes fluides pendant toute notre séance, je demandai à mon premier sujet Mme G.... si nos amis étaient présents pour nous guider et nous protéger.

Alors, sur sa réponse affirmative, je lui permis de partir, et de laisser ses organes aux esprits souffrants. Immédiatement elle mit à profit cette permission et partit.

Deux minutes s'écoulèrent sans que je pusse voir s'il était arrivé quelqu'un. Enfin un esprit apparut. Il se met à essuyer le verre de ses lunettes, puis à les ajuster sur ses yeux, et examine quelque chose; ensuite il prend une prise. Voyant qu'il ne m'en offrait pas, je lui en demandai une; alors, surpris, il se dit à lui-même, et tout haut :

— Ah ! mon Dieu Jésus, quelqu'un ici !

Alors à ce moment j'entendis qu'on me dit : « C'est la « mère Baptiste. »

— Est-ce que ma présence vous surprend ici, vous, mère Baptiste ?

— Dame..... non, monsieur, non..... non.

— Offrez-moi donc une prise.

— Oh ! il est trop sec, laissez ça aux vieux ; les jeunes, ça ne prise pas ; moi, je prise pour me désennuyer, il y a si longtemps que je suis là, seule ; heureusement je n'ai pas manqué de tabac, mais voilà que ça se finit, il y en a plus qu'un petit peu, et quand la fin arrive, c'est moins bon.

— Mais vous me connaissez donc, monsieur ?

— Est-ce que vous n'êtes pas connue dans le pays ?

— Dans le pays ! oh ! non, dans la communauté, oui, je suis chagrine, tenez, quand vous êtes arrivé, j'étais en train de me dire : Qui donc m'apportera du tabac? autrefois, monsieur, on m'en apportait, du tabac. Est-ce que vous êtes le nouveau directeur, monsieur ?

— Oui, mère Baptiste.

— Comment se fait-il que je ne voie plus les autres? Je vais dans la cour, dans le jardin et je n'y vois plus personne.

— Dame, à votre âge, cela n'a rien d'étonnant, la vue se perd, vous n'êtes plus jeune, vous êtes une des plus âgées de la maison, je crois ?

— Dame, oui, monsieur le directeur; mais Baptiste est plus âgé que moi, Baptiste, mon homme, il a quatre-vingt-quatre ans, lui.

— En quelle année êtes-vous entrée à la communauté, vous en rappelez-vous ?

— Voyons, voyons. Ah ! non, je ne m'en rappelle pas ; mais, Baptiste vous dira ça, monsieur.

— Voulez-vous prier, mère Baptiste, la prière vous apportera quelque consolation.

— Oui, monsieur le directeur, je le veux bien, mais il faut me faire conduire à la chapelle.

— Voyons, la mère, vous n'avez pas quelques réclamations à me faire? Est-on content dans la communauté, depuis que vous avez un nouveau directeur ?

— Ah ! je ne sais pas, moi, monsieur, je suis trop vieille. On ne me raconte plus rien, les autres m'abandonnent, et Baptiste, où donc qu'il est, je ne le vois plus non plus ?

— Ah ! ne vous ennuyez pas de lui, il est occupé au jardin, alors vous ne savez pas si les pensionnaires sont contents ou mécontents?

— Oh ! Dieu Jésus, monsieur, je ne sais pas.

— Mais vous, la mère Baptiste, vous pouvez vous procurer bien des petites douceurs avec vos petites économies.

— Ah ! mais, monsieur le directeur, nous n'y touchon pas, nous avons mis ça de côté pour notre petit-fils.

— Ah ! ah !.... et où donc l'avez-vous mis de côté ?

— C'est dans la couchette. Baptiste a placé un petit tasseau, et l'a attaché dessus ; c'est un petit sac de cuir, il y a 300 francs dedans, vous le prendrez et le lui remettrez, quand il sera raisonnable ; vous me le jurez, monsieur ?

— Oui, je vous le jure, mais il faut me donner l'adresse.

— Sous le lit, attaché sur un petit tasseau.

— Vous ne comprenez pas, je vous prie de me donner l'adresse de votre petit-fils, et son nom.

— Son adresse ? je ne m'en rappelle pas, cela ne fait rien, il s'appelle Eugène Renault, il a dix-neuf ans.

— Alors vous ne vous rappelez pas en quelle année vous êtes entrée aux Petits-Ménages?

— Oh ! monsieur, je ne me rappelle plus de rien.

— Recueillez-vous, mère Baptiste, nous allons faire une prière.

Elle consent à prier, mais elle ne veut pas croire être morte. Je lui expliquai sa situation, elle a peur, et elle tremble, puis elle me dit :

— Qu'est-ce que le bon Dieu va me dire ?

— Rassurez-vous, le bon Dieu ne vous parlera pas.

— Ah ! j'aime autant ça ; dites, monsieur, quels sont donc tous ces enfants qui jouent là, sous ces grands arbres ? Je ne connais pas cet endroit. (Je la fais prier encore.)

Ah ! voilà une procession. Tiens, c'est donc la Fête-Dieu..... Si j'avais seulement mes bâtons, je pourrais suivre la procession ; faites-moi donner mes bâtons, monsieur. Ah ! voilà une jeune fille qui se détache de la procession, elle vient me chercher.

— La connaissez-vous ?

— Non, monsieur.

— Voulez-vous lui demander son nom ?

— Oui, attendez..... Elle s'appelle Blanche Doisteau. Elle vous connaît, car elle me dit qu'elle est déjà venue ici. Voulez-vous, monsieur, me permettre de m'en aller avec cette jeune fille ?

— Oui, je vous le permets, allez.

Elle part avec la jeune fille.

Deuxième tableau.

Je n'eus pas besoin de questionner cet esprit, c'est lui qui me tendit la main en me disant :

— Monsieur, je suis un ami, je viens vous serrer la main pour vous remercier et vous témoigner toute ma reconnaissance. J'ai trouvé la paix et le bonheur parmi vous. Depuis longtemps je désirais venir vous parler, ce n'est qu'aujourd'hui qu'on me l'a permis. Je suis M. Saglier, me reconnaissez-vous ?

— Oh ! parfaitement, cher esprit, je suis aussi très-satisfait de votre visite. Vous serez, n'est-ce pas, près de nos amis de l'espace notre interprète, et vous leur témoignerez nos remercîments les plus sincères pour l'appui qu'ils apportent dans nos séances, et le concours bienveillant avec lequel ils écoutent mes réclamations et mes prières.

— Maintenant je fais partie d'une légion assez avancée qui me permettra de venir de temps en temps vous aider dans vos travaux et vous protéger. Courage, mes amis, la

lumière se répandra parmi vous, et vous prospérerez. Au revoir, comptez sur mon dévouement.

Troisième tableau.

L'esprit qui se présente, se lève et dit tout haut :

— C'est ici, il faut que je m'arrête, je ne puis aller plus loin. (L'esprit cherche à reconnaître où il est). Voyons, c'est bien ici, cependant je ne le vois pas, me serais-je trompé ?

— Voulez-vous me dire l'endroit où vous devez vous rendre ? Je pourrai peut-être vous renseigner.

L'ESPRIT. — Oh ! mais, c'est lui, c'est sa voix, je le reconnais ; il faut cependant que je lui parle, et je n'ose pas..... et cependant je ne puis plus avancer..... Cette route est infranchissable..... Lui, oui, lui peut m'aider. Allons, il faut lui parler : — Monsieur.

— Qu'est-ce que vous désirez, cher esprit ?

— Eh bien ! je n'ai plus le courage d'avancer, et je viens vous demander de vouloir bien prier avec moi, et pour moi.

— Je veux bien. Mais qui donc êtes-vous ?

— C'est moi, Amélie, qui suis venue il y a huit jours ; je suis découragée, monsieur, je ne puis continuer de marcher sur cette route. Les obstacles sont insurmontables, ma sœur m'a amenée ici ce soir pour puiser près de vous de nouvelles forces, car j'ai manqué de confiance en Dieu. Je souffre de mon orgueil ; le dédain, la vanité ont été cause de mon manque de courage, et m'ont empêchée de connaître la charité. Je vous en prie, monsieur, faites-moi prier pour que Dieu me donne la force de réparer le mal que j'ai fait, et d'accomplir le bien que j'aurais dû faire et que je n'ai pas fait. Il y a huit jours, je partis pleine de confiance, mais le courage m'a manqué en route et j'ai eu des défaillances. Aujourd'hui je dois em-

mener ce prussien, le meurtrier de ma sœur, mais je ne m'en sens pas le courage, et cependant il le faut. Adieu ! monsieur, priez pour moi, soyez heureux, je tâcherai de l'être aussi.

Elle part, emmenant avec elle l'esprit prussien.

Quatrième tableau.

L'esprit qui se présente est rempli de présomption, il frise sa moustache, et examine mon mobilier avec dédain ; il paraît très-prétentieux et très-fat ; alors il s'adresse aux esprits qui l'ont amené et leur dit :

« Ah ! çà, qu'est-ce qu'ils me disent donc, ces farceurs-
« là ? Ils plaisantent, je crois, c'est ici qu'ils m'envoient,
« c'est un triste logis, enfin j'irai voir la ville, et si elle
« est comme son salon de réception, j'en serai pour mes
« frais... ils m'ont dit que je devais apprendre bien des
« choses... nous verrons cela. »

Il se promène prétentieusement en frisant ses moustaches, puis il se place les mains derrière le dos, et se dit seul et tout haut. « Laissons faire. » Enfin, j'intervins pour lui faire les honneurs de chez moi.

— Monsieur, voulez-vous accepter un siége dans ma maison ?

— Non, merci, j'aime mieux rester debout que de m'asseoir là-dessus (il enlève la chaise avec dégoût). Pour ce que vous avez à me dire, je vous entendrai bien comme cela, parlez. Il paraît, d'après le dire de mes amis, que vous dites des choses fort curieuses ici.

— Vos amis ne vous ont point trompé, mais avant de vous parler de ces choses si curieuses, j'ai besoin de savoir votre nom. Auriez-vous l'obligeance de me le dire, monsieur ?

— Mon nom... c'est M. Armand de ***.

— De quoi ?

— Que cela vous suffise, monsieur.

— Vous refusez de me dire votre nom de famille ?

— Oui, demandez-moi autre chose, je vous répondrai, si cela me plaît ; quant à mon nom, vous ne le saurez pas.

— Quel âge avez-vous, Monsieur Armand de ***

— Ah ! voilà, voyons, devinez voir, je vais voir si vous êtes physionomiste.

— Vous avez trente ans.

— Non, ah ! non.

— Voyons, vous en avez aussi plus de vingt-deux ?

— Oh ! oui, alors.

— Vous en avez vingt-huit. Oh ! mais cette fois, je suis sûr de ne pas me tromper.

— Ah ! parbleu, ce n'est pas difficile, on vient de vous le dire.

— On vient de me le dire ?

— Avec ça que je n'ai pas vu quelqu'un s'approcher de vous, et vous parler tout bas à l'oreille ?

— En effet, l'esprit avait raison, on venait de me dire : « Il a vingt-huit ans ; » puis il se retourne près de ceux qui l'avaient amené, il les traite de maladroits. « C'est « une dérision, leur dit-il, de m'avoir amené ici. »

— Vous avez été malade dernièrement ? Êtes-vous bien rétabli? «Est-ce qu'il est sorcier?» Voulez-vous me donner le nom et l'adresse du docteur qui vous a soigné ? car ce n'est pas le docteur de la famille.

— C'est inutile, il ne se dérangera pas pour vous.

— Savez-vous où vous êtes ?

— Si je regrette quelque chose, c'est de les avoir écoutés.

— Ils ne vous ont rien dit, vos amis ; est-ce qu'ils ne vous ont pas dit que vous étiez mort ?

Il ajuste son binocle et me regarde insolemment en me traitant de fou.

— Croyez-vous en Dieu, Monsieur Armand ?

— Je crois en mon portefeuille quand il est bien plein.

— Ah ! ah ! En avez-vous de ce moment-ci des billets de banque ? Si vous en avez, montrez-m'en.

— Taisez-vous, je n'ai pas de confiance aux sorciers.

Voyant l'entêtement de cet esprit, je priai alors mes esprits protecteurs de lui faire voir un tableau qui puisse le frapper, et réveiller en lui le désir de s'instruire ; je leur demandai, par exemple, qu'ils lui fissent voir son enterrement ; mes amis m'écoutèrent et presque aussitôt, il se retourne et me dit :

— Tiens, je n'avais pas aperçu cette fenêtre ; oh ! cherchons de la distraction dans la rue, car il est insupportable, cet infernal sorcier.

Il s'appuie sur la fenêtre et regarde dans la rue ; puis il dit :

— Voilà un jeune homme que je plains. Avoir une cer taine position, et puis mourir, c'est embêtant, je ne voudrais pas être à sa place.

— Qu'est-ce que vous voyez donc ?

— C'est un convoi qui passe, quand on a de l'or, comme ce jeune homme en avait, on ne devrait jamais mourir.

— Est-ce que vous ne connaissez personne à ce convoi ?

— Écoutez donc ; en effet, il me semble reconnaître un de mes amis ; mais ce qui m'intrigue le plus, c'est que je crois reconnaître ma voiture dans la file.

— Ce n'est pas étonnant, monsieur, que vous ayez reconnu un ami, et que cette voiture ait frappé votre imagination, car cette voiture est la vôtre, c'est votre propre convoi que vous venez de voir défiler sous ma fenêtre.

Je ne crois pas à mon convoi, encore moins à ma mort ; ce à quoi je croirais le plus, c'est au pouvoir de votre magie.

— Regardez et assurez-vous.

— Ce convoi est passé, mais, je ne sais pourquoi, il me semble que votre maladie me gagne ; allons pas de faiblesse, et ne tombons pas sous la puissance de ce sorcier. (L'esprit se met à chanter tout bas.)

Voyant que je n'avais pas réussi à le ramener par la vue de son convoi, je priai mes guides de provoquer en lui la fin finale ; d'abord pour que je pusse savoir et connaître de quel genre de mort il avait quitté la terre, puisqu'il ne voulait rien me dire ; ensuite pour lui prouver à son réveil qu'il était réellement mort de tel ou de tel événement ou circonstance. Mes guides admirent mon projet, et le reconnurent probablement pour être rationnel, car, aussitôt, l'esprit me poussa violemment, en me disant : Faites donc attention, mettez-vous de côté et ne me gênez pas ; aussitôt l'esprit se mit en garde, et immédiatement engagea le fer avec un adversaire invisible pour nous. L'action ne dura pas longtemps, trois minutes à peine, puis l'esprit s'affaissa sur lui-même, tomba d'abord sur les genoux, ensuite sur le côté droit, il venait d'être piqué au-dessous du sein gauche, il ne prononça aucune parole en tombant.

Là encore je remplis le rôle de docteur ; après l'avoir réveillé magnétiquement, il voulut recommencer le combat, mais, sa blessure le faisant trop souffrir, il ne le put. Alors il étreignit sa blessure avec force crispations et il me dit avec rage : — Arrachez-moi ce fer qui me brûle.

— Vous êtes atteint mortellement, monsieur, l'épée de votre adversaire vous a traversé le cœur.

— Non, cela n'est rien, je ne suis que blessé. Mais qui donc me parle ?

— Monsieur, je suis docteur, laissez-moi vous soigner.

Alors je lui calmai la douleur qui le faisait tant souffrir et que lui faisait éprouver sa blessure ; après, pouvant se remuer, il ramassa son épée et la brisa sur son genou, m'en remit les deux tronçons, en me disant :

— Allez, monsieur, portez cela à mon père, vous lui direz que je suis blessé mortellement, et que je ne reparaîtrai plus au château.

— Monsieur Armand, je regrette de ne pouvoir vous rendre le service que vous me demandez, car tout à l'heure, vous m'avez refusé de me dire votre nom de famille, et

encore moins votre adresse, je suis la même personne qu'il y a un instant, vous rappelez-vous ?

— En effet, la mémoire me revient, mais il me semble que c'est dans un rêve.

— Non, monsieur, ce n'est pas dans un rêve : dans ce duel vous avez été tué, et, actuellement, vous êtes à l'état d'esprit, et par conséquent mort, mort, oui, depuis le jour fatal où vous vous êtes battu; je vous donnerai des preuves, monsieur. Ainsi vous avez perdu votre mère depuis déjà longtemps, vous savez qu'elle est morte. Eh bien ! je vais l'appeler et vous allez la voir.

— Non, laissez-moi, j'ai peur, ne troublez pas le repos de ma mère, j'aime mieux m'en aller.

— Comment ! vous avez peur ! vous qui avez osé aller sur le terrain, vous avez peur de l'ombre de votre mère ; mais qui donc êtes-vous ?

— Taisez-vous, oui, j'y suis allé, et prenez garde, car je pourrais bien y retourner avec vous ; cessez vos sarcasmes, ou sinon...

— Il ne faut pas vous fâcher. Prions plutôt pour que Dieu vous éclaire et vous pardonne. Y croyez-vous en Dieu ?

Au lieu de me répondre, il s'en alla.

SÉANCE DU 25 MAI 18874.

SOMMAIRE.

Trois sujets sont présents : ce sont Mme G....., Mme H..... et Mlle M....., sujet élève. — L'esprit de Mlle Laure et de M. Léon, son futur. Arrivée de l'esprit Amédée Leblanc, il est amené par l'esprit de sa sœur Mlle Julie Leblanc. — L'esprit de Mlle Aurélie et son grand père. — Retour de mes sujets. — Fin de la séance.

Premier tableau.

La journée avait été chaude et orageuse ; l'atmosphère chargée d'électricité positive et négative refoulait l'hydrogène et absorbait l'oxygène, rendait la respiration difficile ; le sang refoulé vers ses extrémités aidait à la transpiration. Les tempes me battaient violemment, des nausées insipides entravaient et ralentissaient ma marche, et m'obligeaient à me reposer plusieurs fois en route. Je pensais à mes amis incarnés et désincarnés qui devaient m'attendre, car déjà il était huit heures et demie, et je n'étais encore qu'à la moitié de mon chemin. Ma plus grande crainte était de ne pouvoir faire ma séance. C'est dans cet état que j'arrivai chez mes amis.

J'ouvris cependant ma séance, en priant mes esprits protecteurs de m'aider ; puis, vinrent se ranger près de moi, à la table des médecins, trois sujets bien disposés à se laisser endormir ; je sentais que ce travail était au-

dessus de mes forces ; cependant je n'hésitai pas un instant ; confiant dans le concours bienveillant de mes protecteurs invisibles, je les attaquai tous les trois en même temps, voici comment je m'y pris.

Je plaçai près de moi mon meilleur sujet, puis je leur recommandai de se donner la main tous les trois ; ensuite, je plaçai la main droite de mon sujet moniteur dans la mienne et j'actionnai ; après huit minutes d'action, mon sujet moniteur me dit :

— C'est assez, car votre sujet élève épuiserait bien tous vos fluides, tenez-vous en là.

J'écoutai ces conseils, car je dois vous le dire, et je crois vous l'avoir déjà dit, c'est par ce sujet que mes amis de l'espace me donnent leurs conseils, leurs avis ou leur ordre.

« Tous vos amis sont là, me dit-elle, nous pouvons « partir, quand il vous plaira, vous êtes bien assisté. »

Je ne retins pas davantage mes sujets, je leur laissai toute liberté, toute latitude ; après m'avoir remercié, elles se donnèrent la main et partirent.

Après quelques minutes d'attente, je crus remarquer la présence d'un esprit chez mon deuxième sujet. En effet, je ne m'étais point trompé, et lorsque je voulus m'occuper de cet esprit, il me dit :

— Monsieur, ayez donc l'obligeance de ne pas vous occuper de moi, je ne vous ai pas demandé, n'est-ce pas? et vous ne me connaissez pas non plus.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Vous êtes malade, vous me paraissez souffrante.

— Je ne souffre plus.

— Quel âge avez-vous? dix-neuf ans?

— Pas encore, je cours après.

— Savez-vous où vous êtes actuellement, monsieur?

Un esprit venait aussi de s'emparer des organes de Mme G..... ; à peine était-il arrivé, qu'il me dit :

— Ah! vous ne voyez donc pas que c'est une demoiselle?

— Qui êtes-vous, vous qui me parlez?

— Moi, mais je suis son futur; demandez-lui voir si elle connaît Léon.

— C'est inutile, je vous crois. Eh bien! puisque c'est votre fiancée, voulez-vous me dire son nom?

— Ah! demandez-le-lui.

— Mademoiselle, M. Léon, votre futur a refusé de me dire votre nom, alors je m'adresse à vous, plein de confiance, et je vous prie de me le dire.

— Je m'appelle Laure.

— Eh bien! Laure, croyez-vous en Dieu?

— Je ne sais pas.

— Vous savez bien que Dieu existe.

— Dame, on le dit.

— Oui, mademoiselle Laure, Dieu existe, et il faut y croire. Tenez, prions, Laure, et Dieu aura pitié de vous, et puis vous souffrez encore un peu. Laissez-moi vous soigner et vous allez voir que vous irez mieux tout à l'heure.

— C'est vrai, monsieur, je ne sais ce que vous m'avez fait, mais cela va beaucoup mieux.

— Pauvre amie, ce mieux n'est que relatif, car vous ignorez l'état où vous êtes. Ainsi, il faut que j'en arrive là, il faut bien que je vous le dise. Laure, mon amie, vous êtes morte.

— Morte! ah! par exemple, la plaisanterie n'est pas mauvaise; mais je ne suis pas plus morte que vous.

Léon, à part. — Ah! çà, qu'est-ce qu'il lui compte là donc ce vieux-là?

— Je lui dis qu'elle est morte, qu'elle me croie et qu'elle prie.

Léon. — Si elle veut.

Laure. — Dites-moi, je vous prie, à quelle date sommes-nous?

— Ce n'est pas difficile, nous sommes au mois d'août 1864.

— Très-bien, maintenant, dites-moi : où êtes-vous?

— Chez moi, où voulez-vous que je sois?

— Eh bien! vous vous trompez, car vous êtes chez moi.

— Ah! bien sûr que non. Ce n'est pas moi qui serais venue vous trouver.

— Et puis, vous croyez être en 1864, vous êtes complétement dans l'erreur, car nous sommes en 1874.

— Vous êtes fou..

— Tenez, regardez ce calendrier, et rendez-vous compte par vous-même.

Léon. — Allons, regarde donc, Laure, je vais regarder aussi moi, tiens. (Ils regardent tous deux.)

— 1874! ah! il n'est pas possible.

Léon. — Écoutez-moi, je n'entre pas dans tous vos comptes, il y a assez longtemps que j'attends, je veux me marier.

— Vous voulez vous marier?

Léon. — Oui.

— Quel métier faites-vous?

— Je suis cordonnier.

— Mais votre future est morte.

— Ah! ne blaguez donc pas.

— Non, mais laissez-moi m'occuper de votre amie. Écoutez, mademoiselle, vous êtes morte depuis dix ans. Votre âme a quitté son corps, et actuellement vous êtes parmi les esprits, vous possédez un corps fluidique semi-matériel; c'est en vertu de ce changement que vous avez pu venir ici occuper les organes d'une dame que je viens d'endormir. Du reste, il vous sera facile de vous en rendre compte. Examinez-vous un peu. Voyez votre costume. Et puis, quelle est cette chaîne que vous portez au cou? cette alliance au doigt et toutes ces bagues?

Léon. — Ah ça ! je vous défends de lui en donner, vous.

des bijoux. En voilà un vieux ! Vous voulez l'enjôler, Tout ça, c'est pour me la souffler. Ah ! si elle fait ça, elle peut bien compter que ça sera fini. (L'esprit seul dit : Il veut l'enlever, je le vois bien.) Ça me déplaît qu'il lui dise qu'elle a de l'esprit, il la prend dans son faible, il s'y connaît, le vieux ; il va réussir. Ah ! elle se laisse compter fleurettes. Allons, au large, mon pauvre Léon. Tu peux f..... le camp, il n'est pas trop tôt. Voyons cependant si je me montrais un peu. Allez-vous la laisser tranquille à la fin. Arrière, vieux manant.

— Ne vous fâchez pas, M. Léon, vous vous trompez sur mes intentions, je m'occupe au contraire à vous rendre votre fiancée.

— Non, vous mentez, f..... la paix, laissez-moi tranquille. Tu vois Laure, tu l'écoutes ; eh bien ! je te maudis ; tu es une sans cœur.

— Laure. — Je vous prie, monsieur, pardonnez-lui ; ce n'est pas la méchanceté qui lui a fait dire ces choses.

— Je vous crois, Laure, eh bien ! prions.

— Je le veux bien, prions ! (Après la prière.) Merci, monsieur, je vous crois, je viens d'en voir assez ; excusez Léon, je vais m'occuper de lui, je vous le ramènerai.

Au revoir, monsieur.

Deuxième tableau.

L'esprit qui arrive croit être seul, et dans son isolemen il a entendu qu'on l'appelait; alors il adressa cette question douteuse :

— Qui donc m'appelle ?.... Cependant je suis seul ici ; cette voix m'a réveillé ; mais qui donc a pu m'appeler ? Il n'y a cependant personne, car je ne vois rien.

— Vous ne vous êtes pas trompé, mon ami, c'est vrai, on vient de vous appeler.

— Qui êtes-vous ? Mais, je me croyais seul ici ! Comment êtes-vous donc venu ?

— Voulez-vous me dire où nous sommes ?

— Vous dire où nous sommes ? Mais je n'en sais rien moi-même. Tenez, voulez-vous que je vous donne un conseil ? Eh bien ! N'allez jamais à l'enterrement, surtout quand il n'y a personne qui accompagne le corbillard.

— Comment cela ? Il vous est donc arrivé quelque chose de bien désagréable, un accident, peut-être ?

— J'étais seul, je passais, quand je fis la rencontre d'un convoi. Ce convoi était seul aussi ; je ne sais pourquoi, mais, j'eus le désir de le suivre, et je le suivis, c'était un ami probablement, et cependant, je ne sais pas ; c'est quelque chose de très-singulier, quand j'ai voulu m'en aller et que j'ai voulu dire adieu à cet ami ; mon cœur s'est serré, j'ai pleuré, et puis, je n'ai plus rien vu, j'étais là, seul, et j'y suis toujours resté jusqu'à ce jour, et j'y suis encore. Mais, c'est vous qui m'avez appelé, n'est-ce pas ?

— Mais quand je suis arrivé chez vous, n'avez-vous pas eu peur ?

— Non, un instant avant que vous ne me parliez, j'ai vu comme un rayon de lumière ; c'est juste à ce moment là que j'ai entendu qu'on m'appelait.

— Est-ce que vous n'avez pas pensé à Dieu dans cet isolement ?

— Je vous dirai que je ne pensais pas à grand' chose. D'abord j'avais peur dans cette obscurité ; et savoir que j'étais là près de cette tombe !

— Je vois un corps agenouillé, Dieu ! On dirait que c'est moi qui suis là !

— C'est vous en effet ; et il est probable que le convoi que vous avez suivi était le vôtre.

— Vous ne vous souvenez déjà plus que je vous ai dit que j'accompagnais un ami ; alors, ce n'est pas moi.

— Cependant faites bien attention, visitez ces tombes, cherchez, peut-être allez-vous trouver quelques inscrip-

tions qui vous prouveront la vérité de votre identité.

— Eh bien ! Laissez-moi passer, je vais chercher.

L'esprit cherche.

— Ah ça, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? Mais voici ce qu'il y a. Comment ? On écrit mon nom là-dessus.

— Eh bien ! oui, c'est là où l'on a enterré votre corps. Cela vous semble étrange, n'est-ce pas ? Cependant cela est, alors dites-moi ce qu'il y a d'écrit ?

— Voici ce qu'il y a d'écrit : Amédée Leblanc, décédé le 6 mars 1870, à l'âge de quinze ans. Non, on s'est trompé, ce n'est pas moi qui suis mort, c'est Julie, ma sœur aînée, c'est elle qui remplaçait notre mère. Tiens, je n'avais pas encore vu cette route, et cette jeune fille qui vient là-bas ; elle me sourit, tiens, elle me connaît donc. Oh ! mais..... je crois bien que c'est Julie, oui, c'est ma sœur, mais elle est morte, c'est donc un revenant.

En arrivant, sa sœur vient l'embrasser, mais croyant que c'est un revenant, il refuse, se cache et ne veut même pas lui parler ; alors, sa sœur, par les organes de Mme H..... lui dit : « Amédée, comment, tu ne veux pas me voir ? « mais, je suis ta sœur, c'est moi, c'est Julie. » (Elle cherche à s'emparer de lui, sa sœur.)

Mais il ne voulut ni la voir, ni lui répondre et continua de se tenir caché. Je l'exhortais moi-même, et je l'encourageais, mais il me dit :

— Non, laissez-moi, vous me faites trop peur, je ne veux plus vous entendre. Il partit en prononçant ces dernières paroles, laissant sa sœur Julie avec moi, bien contrariée de la fuite précipitée de son frère, mais espérant beaucoup pour la prochaine entrevue.

Après m'avoir remercié pour la peine que je m'étais donnée pour son frère, elle me serra la main et me quitta.

Troisième tableau.

L'esprit qui se présente paraît brave et résolu; il s'asseoit en se disant : Nous allons bien voir. On dit que sans vous toucher, il vous fait changer de place, je ne suis pas curieuse, mais je voudrais bien voir ça.

Au lieu de chercher à faire changer cet esprit de place, je m'appliquai à la clouer sur sa chaise, alors elle me dit :

— Monsieur, qu'est-ce que vous me faites donc ? Ah ! mais taisez-vous, vous me brûlez le dos. Allons, bon, moi qui me promettais de ne pas changer de place, voilà que je veux m'en aller, et je ne puis; me voilà clouée sur ma chaise, et pas moyen de bouger. C'est bien fait, j'ai voulu faire la brave ; ah ! je suis prise, maintenant il me tient.

— Vous aviez donc l'intention de venir me braver ?

— Non, mais on dit tant de choses de vous.

— Ah ! ah ! qu'est-ce que l'on dit donc ?

— Des choses impossibles, incroyables. On dit, ah ! je veux bien vous le dire : Eh bien ! l'on dit que vous faites apparaître les morts et que vous les faites parler.

— On dit ces choses là ?

— Mais, oui ; ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Permettez-moi d'ajourner ma réponse, nous verrons cela tout-à-l'heure. Avant je désire savoir qui vous êtes, vous; voulez-vous me dire comment vous vous appelez ?

— Je m'appelle Aurélie, je ne suis pas vieille, je n'ai que quinze ans.

— Voulez-vous me dire où vous êtes ?

— Vous ne voyez donc pas clair ? ici, c'est le jardin de mon grand-père,

— Où est-il votre grand-père ?

— Grand-père, il est mort.

— Ah ! est-ce qu'il y a longtemps qu'il est mort, votre grand-père ?

— Ah ! il ne faut pas me faire peur comme vous avez fait à un jeune homme tout-à-l'heure ; il paraît que vous lui avez fait voir sa sœur qui est morte, et ce garçon s'est enfui épouvanté.

— Vous étiez donc là ?

— Mais, oui, j'y étais ; j'ai vu aussi une belle demoiselle, non, du moins, je n'étais pas ici ; mais, je l'ai rencontré, ce jeune homme, c'est lui qui m'a dit cela ; et cette belle demoiselle, elle, elle était sur le bord d'une grande route, elle avait la main tendue comme ça, je ne sais pas ce qu'elle voulait.

— Eh bien ! vous avez vu ce jeune homme et cette demoiselle, n'est-ce pas ?

— Oui, pourquoi ?

— Eh bien ! c'est parce qu'ils sont morts tous les deux.

— Ah ! vous ne savez parler que de la mort, vous.

— Vous savez bien que Dieu existe, n'est-ce pas ?

— Mais, je vais à la messe tous les dimanches, puisqu'il le faut, du moins, la dernière fois que j'y suis allée, c'était un jeudi, le jour de l'Ascension.

— Vous êtes donc venue ici sans savoir où vous étiez, vous êtes à Paris, vous n'êtes pas chez vous.

— Ah ! ah ! autre chose, je pourrais vous croire : mais me dire que je ne suis pas dans mon pays, c'est trop fort.

— Eh bien ! Quel est votre pays, alors ?

— Non, je ne vous le dirai pas.

A ce moment j'entendis un esprit me dire : « Cette jeune fille est de Condé-sur-Noireau. » Alors, Aurélie, qui avait vu un esprit s'approcher de moi, et l'avait même entendu me parler et me dire le nom de son pays, fut très-mécontente, et avant que je l'eusse dit moi-même, elle dit à cet esprit qu'elle prenait pour une personne :

— Pourquoi dites-vous le nom de mon pays ? Je ne voulais pas que Monsieur sût que j'étais de la campagne.

— Aurélie, on vient de me dire que vous étiez de Condé-sur-Noireau, est-ce vrai ?

— Vous le voyez bien ; moi, je ne voulais pas vous le dire, et bien sûr, je ne vous l'aurai jamais dit.

— Vous avez dit tout à l'heure que votre grand père était mort, et que plusieurs fois vous l'aviez vu. Eh bien ! puisque vous avez vu votre grand-père qui est mort, il faut que vous soyez morte aussi, vous-même, et vous l'êtes en effet.

— C'est une plaisanterie ce que vous me dites-là. Je ne suis pas morte : quant à mon grand père, je l'ai vu, mais, c'était dans mes rêves. Tiens, il me semble entendre ! oh ! je crains d'avoir peur, voilà tout ce jardin qui danse, toutes les fleurs ont disparu dans le jardin de grand-père. Ah ! quelles sont donc toutes ces personnes ? Oh ! mais, je les connais, il y a mon oncle ; ah ! voilà aussi grand-père ; oui, c'est lui, si j'allais avoir peur. Oh ! non, il faut que je lui parle. — Grand-père, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je t'attendais, ma fille.

— Vrai. Ah ! grand papa Pierre, que tu es gentil ! — Dis donc, grand-père, je t'ai toujours vu dans le coin de la cheminée, assis dans ta grande chaise... Monsieur, monsieur, vous êtes toujours là ?

— Oui, mon enfant.

— J'ai retrouvé grand-père ; tu vas rester, n'est-ce pas, grand-père ?

— Non, non, je vais t'emmener avec moi, assieds-toi là.

— Dis donc, grand-père, ce monsieur-là, il m'a dit que j'étais morte. N'est-ce pas que ce n'est pas vrai, grand-père ?

— Si, ma fille ; ce monsieur a raison, tu es morte comme moi.

— Je suis morte, bien vrai.

— Oui, ma fille.

— Ah bien ! cela m'est égal, alors, si c'est comme ça que

l'on est quand on est mort ! Oh ! grand-père, des anges, j'en vois toute une légion, ici, ça va par-là et puis par-là, je ne sais pas ce que je vois au milieu. Tu restes donc là grand-père, je vois ta place. Oh ! je ne regrette plus ton jardin. Oh ! ces belles roses et ces lys ! Cependant ce doit-être le paradis. Oh ! je suis bien contente d'être venue ici. Tenez, voyez donc, grand-père, cette enfant qui se détache de cette légion, elle vient me chercher.

— Demandez-lui son nom, Aurélie.

— On dit qu'elle s'appelle Berthe Lussaut. Allons, viens, grand-père, partons. Au revoir, monsieur.

SÉANCE DU 1er JUIN 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de Mmes G..... et H..... — Médiumnité au verre d'eau de Mme C..... — Retour de l'esprit Amédée, sa sœur Julie l'accompagne. — L'esprit d'une républicaine et d'un agent, dialogue entre eux. — Réveil de l'esprit Alphonse Marteau. — Arrivée des esprits Edmond et d'Adèle sa sœur. — Retour de mes sujets. — Fin de la séance à onze heures.

VUE AU VERRE D'EAU.

Premier tableau.

Le médium voit d'abord un vaisseau au milieu d'une mer orageuse. Ce vaisseau est rempli de passagers. La frayeur et la crainte se reflètent sur tous les visages. Par instant tout disparaît, puis sur le faîte d'une vague énorme, il reparaît pour s'engloutir dans un gouffre noir et profond. Tout a disparu.

Deuxième tableau.

Soudain apparaît au-dessus de l'abîme une banderolle lumineuse où est écrite en lettres noires la dernière prière des victimes : « Bons guides, priez pour nous. »

Dans le verre apparaît un bois très-sombre. Au milieu un beau ruisseau, des chemins bien entretenus le sillonnent, tous aboutissent à une grande route qui traverse ce bois de part en part. Sur cette route le médium voit une dame toute vêtue de noir ; elle paraît bien triste ; elle se dirige vers le ruisseau et semble chercher à en sonder les profondeurs du regard. La voilà qui court, elle a cru s'entendre appeler, elle s'arrête et se met à genoux, elle prie : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, je suis perdue. » Dans le même moment une jeune fille toute vêtue de blanc et accompagnée par un guide, descend une côte escarpée, bien connue du guide. C'est le chemin le plus court pour arriver près de cette pauvre dame éplorée ; puis avec beaucoup de précaution, elle s'approche d'elle et lui dit : « N'ayez point peur, amie, je viens à votre aide et j'ai « l'espoir de vous sauver. »

La jeune fille lui prend la main et lui dit : « Amie, vous « allez monter cette côte, seule ; au sommet, je vous at- « tends, et, après je vous conduirai où Dieu me dira. Au re- « voir, quand vous serez arrivée là, je serai votre guide. »

MANIFESTATION PAR LES ORGANES DE MES SUJETS.

Premier tableau.

L'esprit qui se présente se parlant bas à lui même, parait être en discussion avec quelqu'un ; puis en écoutant attentivement, il me fut possible d'entendre ce dialogue : « Non... Plus... Je veux fuir cet endroit et ne plus jamais « y revenir... Pourquoi ? Non, il me ferait peur encore... « Oh ! pourquoi me forcer ? »

A ce moment, l'on me dit. « C'est Amédée ; Julie te le ramène. » Alors je viens à son aide et je lui dis :

— Comment ! Amédée, depuis huit jours vous n'êtes pas encore rassuré, vous avez toujours peur. Voyons, donnez-

moi la main, et je vous assure qu'avec moi, vous n'aurez pas peur.

— Je veux bien vous donner la main, mais c'est à la condition que vous ne me parlerez plus des morts.

— Je ne puis m'engager à cela ; car je sais que c'est le désir de votre sœur de vous ramener à la vérité, et je ne puis parler de votre sœur, sans vous parler de la mort, puisque tous les deux vous l'êtes. Si vous vouliez me donner la main et prier avec moi, vous seriez bientôt plus fort, et bientôt plus heureux,

— Si vous m'assurez qu'il n'y a pas d'autre moyen, je le veux bien, prions.

Après la prière, il aperçoit sa sœur : elle était dans les organes de Mme H....., il fut surpris, car, il ne voyait que moi. Mais il ne la reconnut pas, vu que Mlle Julie avait eu la précaution de se cacher la figure avec son voile, alors, il la regarde et me dit :

— Comment se fait-il, monsieur ? Vous étiez seul tout-à-l'heure et voilà une dame à côté de vous que je n'ai pas vue entrer.

— Soyez plus confiant, donnez-moi la main, je vais vous expliquer cela. Je vais commencer par vous demander, à vous, comment vous êtes venu ici ?... Vous ne me répondez pas. C'est que vous n'en savez rien ; veuillez m'écouter, je vais vous expliquer ce phénomène.

Je vous ai déjà dit que vous étiez mort. Eh bien ! C'est en vertu de ce dégagement que vous avez pu venir ici ; quand nous mourons, c'est seulement la matière qui meurt ; nous, le principe intelligent qui animait cette matière étant parti, nous devenons libres, et par conséquent d'âme que nous étions, lorsque nous animions notre corps, après l'avoir quitté nous devenons esprit. C'est votre esprit qui remplace celui de la personne qui a eu la complaisance de vous céder sa place. Vous ne comprenez rien à mon raisonnement, je le vois. Eh bien ! examinez un peu votre costume et voyez si cela vous appartient.

Il voulut se défaire de toute cette défroque (sic).

— N'y touchez pas, il faut respecter ce qui ne vous appartient pas.

— Mais pourquoi m'a-t-on habillé en femme? Je ne suis plus enfant.

— Je vous répète, ami, que quand nous sommes débarrassés de notre corps, nous vivons mieux que jamais; mais au lieu d'avoir un corps tangible, comme celui que nous venons de quitter, nous avons dans le monde des esprits, un corps fluidique, impondérable. Eh bien! c'est avec ce corps fluidique qui constitue votre vraie personnalité que vous êtes venu prendre la place de la personne que je viens d'endormir.

— C'est difficile à comprendre tout ça, et cependant je crois bien que c'est la vérité, car autrement j'aurais bien senti qu'on me touchait.

— Pour apprendre, pour savoir et voir les changements qui vont se faire en vous et autour de vous, il faut de toute nécessité que vous soyez plus fort. Pour cela, il faut prier; car il n'y a que par la prière que vous acquerrez cette force morale... Voulez-vous? Nous allons de nouveau vous recommander à nos amis.

— Oui, prions, je le veux bien, pour que j'aie la force de me trouver en présence de la vérité et des joies que vous me promettez.

Le moment était arrivé de lui faire connaître cette dame voilée; alors, je priai Mlle Julie de lever son voile afin que son frère Amédée la vit. Julie très-gracieusement fit ce que je lui demandais, et alors Amédée se trouva en face de sa sœur. Il fut surpris, mais n'eut aucune crainte. Seulement il se cacha le visage avec les mains et s'écria : Julie! puis il se jeta à genoux devant elle et l'embrassa sur le front. Sa sœur le pressa dans ses bras et me regarda en riant, puis elle me dit : « Il y a encore un peu « de crainte en lui. » (S'adressant ensuite à son frère) :

— D'où viens-tu?

— Oh! Ne me parle pas, j'ai encore peur.

— Veux-tu venir avec moi, Amédée.

— Non, j'aime mieux rester ici.

J'engageai Amédée à prier encore. Alors après avoir prié avec moi, sa sœur lui parla, elle lui affirma ce que je venais de lui dire. Voici une petite réflexion de sa part.

— Mais où est-elle alors, cette dame-là?

— Mon petit frère, cette dame est partie dans l'espace où elle est allée rendre visite à quelques infortunés, et elle a laissé là son corps, pour que tu t'en serves pour nous parler.

— Ah! je la vois, cette dame, et elle me voit aussi, elle me dit : Allons, jeune incrédule, dépêchez-vous de croire.

— Amédée, lui dis-je, voulez-vous nous raconter l'histoire du cimetière?

— Oh! non, je vous en prie, n'exigez pas cela.

— Pourquoi?

— Parce que cela m'épouvante. Plus tard quand je serai plus fort, je viendrai vous expliquer cela.

— Et maintenant, savez-vous où vous êtes?

— Non, je ne sais pas où nous sommes, je ne vois plus que nous trois.

— Voulez-vous le savoir? Le désirez-vous?

— Oui, je veux bien.

— Eh bien! regardez et voyez.

— Oh! tout ce monde! Comment? C'est devant tout ce monde que j'ai parlé.

— Dans quel cimetière étiez-vous?

— Qu'on cherche au cimetière Montparnasse, au fond près du mur, on trouvera ma tombe. Maintenant, monsieur, laissez-moi partir, j'ai besoin de m'en aller, merci, monsieur et au revoir.

— Avant de partir, il dit tout bas à sa sœur : « Je

« trouve cet homme bien étrange. Jamais je n'ai en-
« tendu quelqu'un raisonner comme lui. »

Ce fut tout.

Deuxième tableau.

Cet esprit arrive en nageant. Alors, je lui tendis la main; il la saisit violemmeut et s'y cramponna avec rage. Ensuite je l'aidai à sortir de l'eau. Une fois sur la berge, cet esprit se mit à tordre ses cheveux, à sécher ses nattes. Comme elle respirait avec peine, je lui dégageai les poumons. Étant mieux, elle me dit :

— Où suis-je donc, monsieur? C'est vous qui m'avez sauvée?

— Oui.

— Oh! quel bouillon!

Comme j'étais occupé à la soigner, un autre esprit par les organes de Mlle H....., me dit : — Vous me faites l'effet d'un drôle de médecin, vous! et il ne paraît pas commode du tout, le monsieur; vous auriez bien mieux fait de la laisser pour ce qu'elle vaut.

— Pourquoi me reprochez-vous d'avoir accompli une bonne action? Ne devons-nous pas nous entr'aider?

Puis m'adressant au premier esprit, je lui demandai s'il savait où il était?

— Je suis sur le bord du canal; mais, que m'est-il donc arrivé? C'est très-singulier, je ne me rappelle plus de rien. (L'esprit presse sa tête dans ses mains). Ah! j'y suis, j'y suis; je vais sur la place de la Bastille, je veux voir ce qui s'y passe, oui, il faut que je me dépêche, je n'ai pas de temps à perdre.

— Madame, je suis très-étonné de vous voir si empressée à vous rendre sur la place de la Bastille; que s'y passe-t-il donc?

— Ah! ça! D'où sortez-vous donc, pour ignorer cela?

(L'esprit écoute, il entend quelque chose.) Cependant il me semble toujours entendre. Que je suis inquiète! Allons, laissez-moi gagner la place.

— Non, restez ici, j'ai besoin de m'occuper de vous.

— Laissez-moi donc passer, dit l'autre esprit.

Premier esprit. — Oh! que cette voix m'épouvante!

Deuxième esprit. — Que faites-vous de ce confesseur? (Il lui parlait de moi.)

Premier esprit. — Oh! il n'y a plus de doute, c'est bien la voix de ce brigand que je viens d'entendre là.

Deuxième esprit. — Laissez-la, monsieur, c'est une rien du tout.

Premier esprit. — Si je ne suis pas de son opinion, j'en suis pas moins une honnête femme.

Deuxième esprit. — Demandez-lui donc ce qu'elle a fait et pourquoi elle m'appelle brigand?

— Écoutez, mes amis, moi, je vous engage à vous réconcilier. Nous sommes tous frères ici-bas, et tous enfants de Dieu.

Premier esprit. — Croyez-vous qu'il sert Dieu, lui, avec son casse-tête et ses pistolets à sa ceinture? Moi, je suis républicaine, je ne suis pas mouchard. Tenez, vaurien, voilà pour vous. (Elle lui crache au visage.)

— Voulez-vous me dire votre nom?

— Et vous croyez, monsieur, qu'il sert son pays, lui? pas du tout, il sert sa poche.

— Asseyez-vous, madame, et puis je vous engage à être plus calme. Pourquoi vous exaltez-vous ainsi? Je vous ai déjà demandé votre nom, voulez-vous me le dire!

— Vous dire mon nom? non, non, non, pas si bête, vous êtes encore un de la bande probablement. Mon nom! eh bien! vous attendrez longtemps.

— Madame, bien des événements se sont passés depuis ce jour, ensuite vous ignorez que vous êtes morte. Dans ce canal, vous vous y êtes noyée, et vous croyez toujours être vivante. Et vous aussi, monsieur, vous êtes mort et

vous croyez ne pas l'être non plus. Eh bien! si vous voulez, mes amis, nous allons prier ensemble et demander à Dieu et aux amis qui nous protégent, la force pour que vous puissiez vous pardonner mutuellement. Dans le monde des esprits où vous êtes tous les deux, tous les ressentiments doivent s'effacer. Les vues ne sont plus les mêmes, nous n'éprouvons plus les mêmes besoins. Croyez-moi, mes amis, examinez-vous sérieusement, et vous verrez qu'il y a quelque chose d'anormal en vous. Vous y réfléchirez, n'est-ce pas?

DEUXIÈME ESPRIT. — Une femme doit rester dans son ménage, elle ne doit pas se mêler aux événements.

PREMIER ESPRIT. — (Elle se fâche.) Moi, lui donner la main! Faire la paix avec ce brigand là! Jamais!! (Elle part très en colère.)

DEUXIÈME ESPRIT. — Eh bien! monsieur, croyez-vous qu'avec des natures pareilles, nous puissions être tolérants? non, il n'est pas possible, nous sommes forcés d'agir, et puis l'on nous traite de brigands et de mouchards; vous l'avez entendu.

— La connaissez-vous, cette femme?

— Non, monsieur, elle passait dans la rue, elle m'a insulté, puis d'autres s'en sont mêlés. Excusez-moi, monsieur, il faut que je la suive.

Il me quitta pour courir après elle.

Troisième tableau.

Le premier des deux esprits de ce troisième tableau se sert des organes de Mme H..... et me semble être le mentor de celui qui occupe mon premier sujet, car, c'est celui-ci qui le premier lui dit :

— Voyons, dépêche-toi, ne sois pas honteux.

— Oui, mais on m'avait promis de me conduire chez cet homme, et je suis toujours là; j'entends toujours la

même voix, et je suis toujours assis sur cette pierre glaciale qui recouvre ma tombe.

— Comment cela, vous êtes assis sur une fosse?

— Oui, je ne sais pourquoi l'on m'avait mis là dedans; ils m'ont couché dans un cercueil, et je n'étais pas mort. J'y suis resté trois ans. Enfin, après ces trois longues années, et mille et mille efforts, j'ai pu en sortir, et depuis je suis là, assis sur cette pierre sans pouvoir remuer. Seul, dans cette petite chapelle, personne ne me voit, personne ne m'entend. Si seulement dans cette solitude je voyais clair, mais je ne vois rien.

— Mais je suis l'ami dont on vous a parlé.

— Je le sais, une voix vient de me le dire; mais je ne vous vois pas, je sens votre main sur mon épaule, et voilà tout.

— Depuis combien de temps êtes-vous là?

— Voilà la huitième fois que je vous parle, monsieur, et c'est seulement aujourd'hui que vous m'avez répondu.

— Pourriez-vous me dire dans quel cimetière vous êtes?

— Non, je ne connais pas cet endroit... tenez, cet homme qui passe là avec sa lanterne, il fait souvent sa ronde comme vous le voyez là. Eh bien! je l'ai appelé bien des fois aussi, je ne sais si c'est qu'il ne m'a pas entendu, mais il n'a jamais fait attention à moi.

— Quel métier faisiez-vous?

— J'étais peintre.

— Où demeuriez-vous?

— Je demeurais chez mon père, en Bourgogne.

— Dites-moi le nom de votre pays?

— C'est Joigny.

— Comment s'appelait votre père?

— Pierre Marteau, mais mon père n'est pas mort, il est encore venu sur ma tombe, il n'y a pas bien longtemps, je lui ai parlé, et il ne m'a pas entendu. Il avait une couronne pour mettre sur ma tombe, car, il me croit

mort, et au lieu de mettre cette couronne sur la pierre, il l'a justement déposée sur mon dos, et il ne m'a pas vu. Il s'est en allé, lui, et moi, je suis toujours là.

— Mais, mon cher ami, vous êtes réellement mort, je vais vous le prouver dans un instant.

— Moi, mort! oh! non. Mais j'ai tant souffert d'avoir vu tout ce que j'ai vu.., et puis rester là dans cette bière au fond de cette fosse. C'est même étonnant que je ne sois pas mort. Mais je sens bien que la fin arrive, je n'irai pas loin maintenant. Oh! oui, j'en suis bien près.

— Allons, mon ami, il y a assez longtemps que vous êtes-là, assis sur cette pierre; levez-vous, et venez vous asseoir sur ma chaise.

— Ah! je veux bien, attendez; car, je suis bien faible, et puis je vous prie de m'excuser, car, je n'ai pour tout vêtement que le drap dans lequel ils m'ont enveloppé.

En effet, l'esprit s'enveloppa soigneusement, s'appuya sur mon bras et vint s'asseoir sur ma chaise, en poussant un soupir de satisfaction.

— Alors, lui dis-je, vous avez souvent reçu la visite de vos parents dans votre solitude?

— Ils me croyaient mort, ils venaient, comme quand on va au cimetière, visiter la tombe de ses défunts. Mais, moi qui n'était pas mort, ils auraient bien dû me voir. Pourquoi? que leur ai-je fait? Jamais de mal. On leur a dit que j'étais mort... Mais puisque moi, je leur disais que non.

— Quel est votre petit nom, à vous?

— Je m'appelle Alphonse.

— Cependant, M. Alphonse, vous avez été malade, vous avez gardé le lit un peu?

— Oui, mais je n'étais pas malade, c'est après ma chute.

— Voyons, racontez-nous donc cela.

— Je suis tombé d'une échelle, on m'a cru mort, mais je ne l'étais pas, car, j'ai vu tout ce qu'ils m'ont fait, et entendu tout ce qu'ils ont dit.

— Monsieur Alphonse, ils ne se sont point trompés ; dans cette chute vous vous êtes tué. Ce qui vous étonne et vous empêche d'y croire, c'est, dites-vous, que vous les avez vus et entendus, et que longtemps après, et naguère encore, vous vîtes votre père vous porter une couronne. Eh bien ! je vais vous expliquer cela.

Notre corps est composé de trois éléments qui sont : l'esprit, le périsprit et le corps. Notre être, sans l'esprit, n'est rien. C'est une masse de matière moléculaire agglomérée ensemble qui se désagrége bientôt quand la mort a lieu. La mort n'a lieu que par suite de la rupture d'un organe ou de plusieurs, ou lorsque le système organique tout entier ne peut plus fonctionner par cause de maladie ou de toute autre altération, alors la mort a lieu ; puis l'on dit ; un tel est mort. Mais ce n'est pas lui qui est mort, c'est seulement son corps. Le corps par lui-même n'est capable de rien, c'est nous qui le faisons agir, c'est le moi qui pense et ordonne ; et ce moi, ce nous, c'est l'âme. L'âme, une fois retirée du corps, s'appelle esprit. L'esprit, une fois hors de son corps, voit, perçoit, entend mieux, et même beaucoup mieux que lorsqu'il y était, Car, dans ce corps, nous y sommes emprisonnés, nous y sommes en esclavage tant que nous vivons. Il n'y a qu'à la mort que nous devenons libres. Ainsi, monsieur Alphonse, ne vous chagrinez pas. Si vous voulez écouter mes avis et mes conseils, vous allez voir d'autres merveilles, et l'on vous dira des choses qui vous émerveilleront encore davantage, car, voyez-vous, nous ne mourons jamais. L'esprit est immortel. Croyez-vous en Dieu?

— Vous m'avez étourdi ; reconduisez-moi chez mon père.

— Bien, tout à l'heure. Auparavant dites-moi la date de votre accident?

— C'était le samedi 3 août 1867.

— 1867 ! Eh bien ! monsieur Alphonse, voici 7 ans que vous êtes mort, car nous sommes en 1874.

— Oh! non, ce jour-là, je me dépêchais, je voulais terminer mes travaux; car, il devait y avoir une fête dans le pays le lendemain.

— Voyons, dites-moi si vous croyez en Dieu?

— S'il y avait un Dieu, m'aurait-il laissé là, tout seul?

— Mais avez-vous pensé à prier?

— Oh! non.

— Eh bien, voulez-vous prier?

— Avec vous, je veux bien. (Il prie avec moi.)

— (Après la prière.) Mon Dieu, qu'est-ce que je vois? Je crois que ma raison se perd. Il me semble que je vois des anges... Hein!... qu'est-ce que l'on me dit donc?

— Répétez-nous ce que vous entendez?

— L'on me dit : « Tes épreuves sont finies ; remercie « l'ami qui t'a sauvé, et nous, nous allons te conduire « dans un séjour plus heureux. »

— Monsieur, je m'en vais, l'on me dit que je vous reverrai, vous vous rappellerez d'Alphonse Marteau, mort à l'âge de vingt-trois ans. Je me retire, il y a là un esprit qui doit prendre la place que j'occupe. Merci, monsieur, et au revoir.

Après le départ de l'esprit Alphonse, vinrent les esprits de Mlle Adèle et M. Edmond son frère. L'heure avancée ne m'a pas permis de les ramener; car il était onze heures. J'ai prié ces esprits de revenir une autre fois, après leur avoir donné la marche à suivre pour apprendre la vérité sur leur situation. Ils sont morts tous les deux des suites d'un bal.

SÉANCE DU 8 JUIN 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de Mmes G..... et H.... et de Mlle M..... — Arrivée des esprits protecteurs. — Départ de mes sujets. — Arrivée de l'esprit de Mlle Julie, elle est amenée par l'esprit de Mlle Marie Mélinant. — Mlle Julie, sa sœur. — Mlle Antoinette Benoît la cherche, son départ. — Arrivée de la belle Julia. — Exhortation de son amie, entêtement, son départ. — Retour de mes sujets. — Récit de mon sujet moniteur. Fin de la séance.

Premier tableau.

Après le départ de mes sujets, deux esprits vinrent s'emparer de leurs organes. Le premier arrivé se présenta par Mme H..... Il paraissait très-tourmenté ; d'abord il ne voulut pas répondre à mes questions. Je remarquai que cet esprit pleurait. Je cherchai à le consoler, mais il me repoussa, en me disant :

— Je ne vous connais pas, retirez-vous, pourquoi venir tourmenter une pauvre aveugle ? Est-ce vous qui m'avez parlé? Quelles sont donc ces voix que j'ai entendues?

— Eh bien ! que vous ont-elles dit, ces voix ?

— J'entends que l'on me dit encore : prie, amie, prie.

— Il faut écouter les conseils que l'on vous donne, il faut prier.

— Prier ? Mais je ne sais pas.

— Vous ne savez-pas ? Eh bien ! je vais prier, moi, et vous allez répéter les paroles que je vais prononcer. Recueillez-vous, et identifiez-vous le plus que vous pourrez avec Dieu.

Un esprit venait d'arriver dans les organes de mon sujet moniteur. C'était une amie qui venait à mon aide, et en même temps me remercier de l'avoir sortie du trouble, L'esprit dit à celui avec lequel j'étais en rapport :

— Écoutez, amie, croyez ce que vous dit cet homme, il est sincère. Tenez, moi, c'est ici où j'ai trouvé le bonheur; il vous engage à prier, faites-le.

— Oui, mais un homme, prier ! Êtes-vous bien sûre qu'il n'a pas l'intention de se moquer de nous ?

— Oh ! non, non, je vous assure qu'il est sincère.

— Eh bien ! Prions. (Après la prière.) Où suis-je donc ici ? (Je venais de lui ouvrir les yeux.) Tout ce monde.....

— Tout ce monde, lui dis-je..... L'esprit qui l'avait amené ne me laissa pas le temps de répondre, il dit lui-même :

— Tout ce monde, amie, sont vos frères, les enfants de Dieu comme vous ; ne le sommes-nous pas tous ? Vous êtes au milieu de vos amis, ne craignez rien, écoutez ce que cet homme va vous dire, et faites ce qu'il vous dira de faire. Je vous quitte un instant pour aller embrasser une amie que je vois là.

L'ESPRIT alla embrasser son amie Mme C....., notre médium au verre d'eau et resta avec elle le temps que je mis à ramener Mlle Julie.

Resté seul avec le premier esprit, je continuai de le dissuader sur les idées qu'il avait de se croire toujours vivant parmi nous ; mais il refusa obstinément à se croire mort. Là les symptômes de sa maladie se révélèrent, l'esprit éternua à plusieurs reprises. « Vous vous enrhumez, « lui dis-je » ; sa réponse trahit ce qu'il aurait voulu me cacher.

— Oh ! il y a longtemps que je suis enrhumée, et d'un

gros rhume même, et puis je suis prise par la gorge, et cela me fait bien souffrir.

— Vers quelle époque étiez-vous malade ?

— Ah ! je ne me le rappelle pas; cela devait être vers le mois de février 1864.

— Bon. Eh bien ! dites-moi votre nom maintenant ?

— Mon nom ? Julie Benoit.

— Quoique vous ne vouliez pas croire être morte, vous l'êtes cependant depuis dix ans, car nous sommes en juin 1874.

— Si j'étais morte, pourquoi serais-je restée dix ans aveugle sans me rendre aucun compte de tout alors ?

— Le trouble dans lequel vous êtes restée depuis dix ans est dû au peu de croyance en Dieu..... peu..... Je suis peut-être encore trop modeste, car, vous n'y avez peut-être jamais pensé, probablement vous n'avez jamais prié non plus; alors, quand on vient à mourir dans de pareilles conditions, il ne faut pas s'étonner si l'on reste dans le trouble pendant un nombre d'années indéterminées. Cependant le jour du réveil est arrivé ; il est temps de vous occuper de progresser, mais pour cela, il faut prier et prier sincèrement ; prions, Julie.

(Après la prière.) — Ah ! comme je suis heureuse ! Autant j'étais dans les ténèbres, autant je suis maintenant dans la lumière. Quels jolis personnages sont ici ! je les vois, ils sont par gradins. Ils sont beaucoup mieux que ceux qui sont là, plus bas.

— Les personnages que vous voyez là, superposés les uns au-dessus des autres, sont des esprits. C'est comme cela que vous êtes, Mlle Julie, et il ne dépend que de vous pour être aussi belle que les esprits que vous voyez là au-dessus de vous.

— Oh ! si cela dépend de ma volonté, qu'on me dise ce qu'il y a à faire.

— On va vous le dire.

Immédiatement on lui fit voir une route très-longue,

il faut qu'elle la suive ; au milieu du chemin un enfant l'attend, cet enfant doit lui servir de guide. M[lle] Julie me remercie, part en me promettant de revenir.

Premier tableau.

Cet esprit, aussitôt arrivé, a l'air de chercher quelqu'un. Voyant son inquiétude, je lui demandai ce qu'il voulait ? Alors bravement il me dit :

— Vous aviez une demoiselle ici, tout-à-l'heure ?

— Une demoiselle ?

— Ne dites pas non, je l'ai vue entrer. Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Cette personne est maintenant en route pour le progrès ; elle se dirige vers la lumière, vers la charité, vers l'infini, vers Dieu !!!

Cette jeune personne ne savait pas qu'elle était morte, je le lui ai appris ; elle a cru, elle a vu, elle a prié ; alors Dieu a eu pitié d'elle, a ouvert ses yeux à la lumière, à la liberté. Elle l'ignorait, qu'elle fût morte, car depuis dix ans elle souffrait sans se rendre compte de sa situation. Aujourd'hui elle est éclairée, et j'ai tout espoir qu'elle réussira, car elle prie, et les bons esprits l'ont emmenée.

L'esprit rit et se moque de mes paroles ; puis, s'adressant à un sujet élève qui était endormi, il lui dit en lui tapant sur l'épaule : — « Hé, là bas! Vous dormez donc « vous? Allons, hein ! Réveillons-nous ; dites donc? vous « étiez là, vous, quand cette jeune fille est venue. Vous « ne pourriez pas me dire où elle est ? Vous ne voulez pas « me répondre ? Oh ! quelle vilaine dormeuse !

— D'où venez-vous ?

— Je viens de la maison, de chez maman.

— Vous connaissez donc cette jeune fille ?

— Certainement, c'est ma sœur Julie.

— Ah ! Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Antoinette Benoit.

— Quel âge a-t-elle votre sœur ?

— Julie, elle a seize ans.

— Et vous ?

— Moi, j'en ai vingt-cinq.

— Où demeurez-vous ?

— Aux environs d'Orléans, à Meung-sur-Loire, sur le bord de l'eau. Nous n'avons plus que notre mère. Notre père est mort depuis longtemps. Ah ! mais, c'est donc la maison du diable, tout remue, tout danse ici, bien sûr que je suis chez des sorciers.

— Saviez-vous qu'elle était morte, votre sœur Julie ?

— Non. Je sais bien qu'elle n'est pas morte, vous dites cela pour plaisanter. Enfin, qu'elle soit morte où qu'elle ne le soit pas, elle est bien changée toujours ; je lui parle, et elle a l'air de ne pas entendre, et cela dure déjà depuis longtemps. En voilà une que son caractère a changé, elle ne veut plus me voir du tout.

— Si vous voulez qu'elle vous parle, si vous voulez la voir il faut faire comme elle ; il faut prier. Ainsi, si vous voulez la voir, mademoiselle Antoinette, nous prierons ensemble. (Elle rit.)

— Ah ! c'est risible, un vieux bonhomme comme vous, prier avec une jeune fille ! ah ! ah ! ah ! ah !

— Vous me croyez donc bien vieux ?

— Ah ! certainement, vous avez plus de cinquante ans.

— Croyez-vous en Dieu ?

— Je n'ai jamais douté de l'existence de Dieu.

— Alors, prions.

— Prions..... (Après la prière.) Si vous saviez comme je suis tourmentée, comme je suis inquiète, je viens de voir quelque chose là qui m'effraie, qui m'épouvante.

— Ah ! qu'est-ce que c'est donc ?

— Tenez, sous ce noyer que vous voyez là, il y a un corps. (Elle montre l'endroit. Elle a peur.) Oh ! c'est incompréhensible ! Qu'est-ce qui peut donc reproduire un

pareil tableau? Puisque je suis ici, je ne puis être là.

— Vous ne comprenez rien à cela, ce n'est pas étonnant : actuellement vous êtes morte, et à l'état d'esprit, et votre corps que vous voyez là sous ce noyer est un tableau fidèle reproduit par les bons esprits pour vous prouver que vous êtes morte. Vous vous reconnaissez bien, n'est-ce pas? Eh bien ! Allez toucher à ce corps qui fut le vôtre, et voyez ce que devient ce qui est matière.

— Oh ! j'ai peur ! Vous n'entendez pas cet orage?

— Si, je l'entends aussi.

— Donnez-moi la main, et venez avec moi, je vous en prie, je n'ose pas seule m'approcher de ce cadavre.

Je lui donnai la main, et elle me conduisit sous ce noyer, près de son cadavre. Elle se baisse, veut le relever, mais tout retombe en poussière. Elle est stupéfaite ; un peu plus loin, il y a une flaque d'eau, et elle se voit coiffée d'une couronne de bleuets. Nouvel étonnement ! elle porte sa main à sa tête et cherche sa couronne ; mais elle n'en a pas. Elle se trouble de plus en plus, puis elle me dit encore :

— Vous entendez, monsieur?

— Quoi ?

— Ah! Vous n'entendez pas cet orage? Vous ne voyez pas ces éclairs?

— Si, je vois et j'entends comme vous ; mais il ne faut pas avoir peur. (Elle m'interrompt : Taisez-vous, me dit-elle.) Oh! je vous en prie.

— Quoi !

— Ne cherchez pas à braver l'orage, car il vous arriverait malheur aussi.

— Il vous est donc arrivé malheur?

— J'avais tout oublié, mais maintenant je viens de me souvenir. Tiens, quelle est donc cette route qui monte, qui monte, il y a quelqu'un sur cette route, une jeune fille, je la vois tout enveloppée de nuages blancs.

— Cette jeune fille que vous voyez sur cette route, c'est Julie !

— C'est Julie ! Où va-t-elle ?

— Elle va vers le progrès, vers la vérité, vers Dieu, vers l'éternité, vers l'infini ! Laissez votre sœur suivre sa route, et racontez-moi ce qui vous est arrivé à propos de l'orage.

— Oui, je le veux bien, j'avais totalement oublié cet accident quand vous prononcâtes ce mot : braver l'orage ! Ces paroles me firent tressaillir et me rappelèrent que moi aussi, par fanfaronnade, j'avais voulu braver l'orage.

« C'était dans le courant du mois de juillet 1863. On « était en pleine moisson, et comme ma mère n'était pas « riche, nous allions, ma sœur et moi, ma mère aussi, « (mais elle, elle n'y venait que le matin) ramasser les épis « perdus ; bienheureuses nous étions, si nous pouvions en « ramasser de quoi suffire pour passer notre hiver.

« Alors, une après-midi d'un de ces jours brûlants de « juillet, étant aux champs, un orage survint, orage terri- « ble. A son approche beaucoup de glaneuses s'enfuirent. « Il y avait gras dans ce champ, et le départ précipité des « plus peureuses, laissait plus forte part à celles qui res- « taient. L'orage approchait, et déjà de gros grêlons mê- « lés de larges gouttes d'eau froide commençaient à tom- « ber. Toutes, nous avions peur, et j'étais du nombre. « Rien pour s'abriter dans la plaine qu'un vieux noyer « séculaire, aux larges cicatrices et au tronc creux. Al- « lons, dis-je à ma sœur et à quelques camarades, nous « abriter sous le gros noyer.

« En vain me rappelèrent-elles le récit des vieilles lé- « gendes du pays, le danger qu'il y avait à s'abriter sous « un noyer par un temps d'orage. Toutes leurs récrimi- « nations vinrent se briser contre mon entêtement, et non « contente de les traiter de peureuses, je défiai les élé- « ments et narguai Dieu lui-même.

« Après les avoir engagées à me suivre, malgré leurs

« refus, je m'élançai sous le noyer fatal. A peine y « étais-je qu'un éclair me déchira la vue... Ce qui se « passa après et depuis, je l'ignore. Tout ce que je « puis vous dire, c'est que j'ai toujours été poursuivie « par cet orage maudit. »

— Eh bien! Mlle Antoinette, vous avez été frappée par l'électricité, et vous êtes tombée foudroyée. Votre réveil vient d'avoir lieu après un trouble de onze ans. Il ne vous reste plus qu'à prier pour que Dieu et les bons esprits s'occupent de vous et surtout pour que Dieu vous pardonne.

— Prions tout de suite. (Après la prière) Voici une route garnie de noyers sur ses côtés. Voici un orage, les éclairs déchirent le ciel. Oh! quel temps affreux! Il faut que je suive cette route, il n'y a plus d'autres chemins ; il faut que je passe par là. Oh! je vous en prie, laissez passer cet orage, après je partirai.

Non, me dit une voix qui domine les fureurs du ciel. Il faut te mettre en route à l'instant même. (Elle prie encore.) Priez pour moi, mes amis, je pars.

Après le départ de l'esprit Antoinette, est venu l'esprit de la belle Julia. Elle ne se croit pas morte, elle est toujours dans l'opulence et dans les plaisirs. Voyant sa légèreté, je l'ai remise à une autre fois. L'esprit qui l'accompagne m'a promis de me la ramener.

(*Fin de la séance*).

SÉANCE DU 9 JUIN 1874.

Rue Molière, 27.

Madame Bourdin, de Genève, médium bien connu dans le monde spirite, de passage à Paris, a bien voulu nous honorer de sa présence à notre séance de ce jour.

Voici la communication qu'elle a obtenue par la médiumnité au verre d'eau, donnée par un esprit familier.

Le médium se voit au milieu d'une campagne où il y a un arbre immense, il a des branches qui sont plus grosses les unes que les autres, et qui s'étendent très-loin ; cet arbre donne beaucoup d'ombrage, et je vois, dit-il, une quantité de monde qui vient s'abriter sous ses rameaux.

Je vois écrit en lettres fluidiques : Arbre de la science. Les personnes qui sont là forment différents groupes. Elles ont des adhérents qui les rejoignent.... On va parler.

Je m'approche de ceux qui sont appuyés contre l'arbre, c'est là où est la tribune ; mon esprit familier va commencer.

« Messieurs,

« La source de toute science réside principalement
« dans la combinaison des fluides. Le fluide végétal a
« fourni son contingent en premier, parce qu'il a facilité
« la croissance des plantes et le maintien de cette terre
« où nous posons les pieds. Le travail est immense et in-
« visible à vos yeux ; peut-être aussi en négligez-vous les

« études? Vous verrez que plus tard, il sera un renseigne-
« ment salutaire, pour vous surtout qui vous préoccupez,
« avec raison, des différentes qualités des fluides, parce
« qu'ils sont appropriés suivant la constitution physique
« des hommes et des plantes.

« Observez d'abord que la vigne n'aspire pas les fluides
« de la même manière que l'épi de blé, et que les fleurs
« dans leur simple graine, jetées au sein de la terre, ont
« chacune un mécanisme différent pour se nourrir, se
« développer et recevoir les propriétés qui leur sont par-
« ticulières.

« La création est un grand tout, mais chaque insecte,
« chaque pépin, chaque graine, sont des personnalités.

« Cherchons maintenant au fond de la mer, ce vaste
« abîme où les gaz de la terre s'échappent par flots du mi-
« lieu de sa masse liquide; cherchez ses habitants, vous
« les trouverez tous divisés par familles. Il y en a de
« monstrueux qui vivent des plus faibles ; il y en a aussi
« qui sont la richesse de vos parures, et cependant tous
« ces êtres vivent dans le même élément, dans le même
« réservoir. Remontons plus haut : Voyez les oiseaux, de-
« puis l'alouette matinale jusqu'à l'aigle dans son aire,
« depuis la poule qui couve ses poussins, jusqu'au vau-
« tour qui les dévore, vous trouverez encore ces êtres
« dans le même milieu, vivant et respirant ensemble le
« même air, les mêmes fluides.

« Cependant, comme ils sont différents de nature!
« Voyez les hommes, depuis le sauvage dans ses forêts
« vierges, jusqu'à l'homme civilisé qui respire à longs
« traits les effets bienfaisants d'une intelligence avancée.
« Tous ces êtres ont le même ciel, le même soleil, le
« même Dieu.

« Et cependant un abîme immense les sépare !

« Rapprochons-nous de vos études, voyez tous ces ma-
« lades (le médium voit qu'on amène des malades), que
« l'on vous apporte, ils souffrent beaucoup, mais chacun

« d'une manière différente, ils attendent de vous, hommes
« sérieux et compatissants, le fluide qui doit les guérir.

« Eh quoi ! La médecine serait supprimée ! Les études
« de ces savants deviendraient nulles ! Cependant, ils ont
« fait tout leur possible, pour appliquer tel remède à telle
« maladie. La routine s'était établie sans façon dans leur ca-
« binet de travail. Ce qui n'a pas empêché bien des mortels,
« de continuer à mourir forcément, parce que la routine n'a
« jamais connu la science de guérir par le magnétisme.
« Le magnétisme ne peut devenir routine sous peine de
« tomber dans l'abus, chaque malade doit être traité sé-
« parément, c'est-à-dire qu'un magnétiseur ne peut avoir
« une méthode, et pratiquer sur tous ses malades de la
« même façon. Il faut, premièrement, bien connaître le
« mal, le pénétrer par la pensée, le dégager d'abord,
« puis vous identifier avec l'opérateur, esprit-familier
« attaché à votre mission. C'est lui qui doit choisir, pré-
« parer, condenser les fluides propices au malade que
« vous soignez. Il faut donc tout à la fois vous identifier
« avec le malade que vous voulez guérir, et par la con-
« fiance que vous donnez aux esprits, prêter votre corps à
« la transmission des remèdes fluidiques. Par ce moyen,
« votre corps deviendra un alambic, qui distillera et
« même purifiera les remèdes invisibles ; mais pour cela
« il faut que vous chassiez de votre cœur toutes les pas-
« sions qui l'assiégent.

« Ne me parlez pas d'un fluide guérisseur qui peut évi-
« ter la fatigue et l'épuisement de la santé ; l'esprit doit
« se mettre dans la position bien connue de vous tous,
« d'un médium guérisseur. Après avoir bien pénétré le
« mal et l'avoir, pour ainsi dire, souffert par la pensée,
« et surtout, par une pensée charitable et sympathique,
« qu'il impose les mains, qu'il regarde, ou qu'il prie sim-
« plement ; car, vous avez des sens qui dégagent plus
« facilement que d'autres les fluides, surtout le regard et
« le toucher. Songez, et surtout pénétrez-vous de cette

« idée, que vous êtes le récipient où les esprits déversent
« les fluides spirituels appropriés à telle ou telle mala-
« die, et surtout lorsque vous avez déjà un fluide bien-
« faisant qui soulage les douleurs, et rend le calme à
« ceux qui ont perdu le sommeil.

« Le bien et le mal se coudoient dans toute la création
« et dans tous les éléments, vous en voyez la preuve.

« Eh bien ! Dans le monde des esprits et dans l'atmos-
« phère qui enveloppe notre terre, il y a des gaz, des
« fluides impurs qui sont attirés par les passions.

« Il y a des esprits dans l'espace qui en sont saturés,
« et ils descendent parmi les mortels, comme les vautours
« descendent sur la couvée ; et là, goutte à goutte, mo-
« lécule à molécule, ils traverseraient une montagne
« d'ambition, escaladeraient un précipice d'orgueil, et
« se vautreraient dans ces passions impures.

« Appliquez-vous d'abord à nettoyer la maison, avant
« de l'orner, et vous obtiendrez des résultats satisfaisants,
« qui dépasseront vos espérances.

« Voyez les plantes; elles contiennent toutes, ou la mort,
« ou la vie, si elles sont mal constituées. Elles aspirent
« dans le sein de la terre, par leurs nombreuses ra-
« cines, un fluide empoisonné, parce qu'elles sont
« comme les égoïstes ; elles ne visent qu'à vivre pour
« elles ; et cependant, à leur côté, vivent des plantes qui
« exercent les passions parmi nous, et celles-là sont plus
« dangereuses que les criminels qui gémissent dans les
« prisons du remords. Ceux des esprits dont je vous parle,
« sont libres ; mais ils souffrent de leurs passions domi-
« nantes, telles que l'ambition, qu'ils viennent susciter
« à des hommes organisés à subir leur influence ; et à
« d'autres, l'ivrognerie, parce qu'ils ont soif, toujours
« soif... et qu'en s'assimilant à un homme organisé pour
« recevoir cette influence, ils assouvissent encore eux-
« mêmes cette passion, lorsque cet homme boit.

« Les paresseux inspirent la paresse, ils vous pénètrent

« de mal dans votre corps, et de passion dans votre es-
« prit. C'est pour cela que les messagers de Dieu rem-
« plissent en ce moment une mission admirable, et que
« vous comprendrez par la suite, parce que vous y coo-
« pérez par votre dévouement.

« Les esprits supérieurs parcourent dans toutes les di-
« rections de votre terre et groupent autour d'eux les es-
« prits errants qu'ils rencontrent.

« Ceux qui prennent plaisir à revenir parmi vous, pour
« satisfaire des passions vives que la mort n'a pu éteindre,
« parmi ces esprits aux pensées charnelles, il y a aussi
« les avares qui inspirent l'avarice, et votre société serait
« toujours infectée de ces passions terribles, si les esprits
« ne les retiraient charitablement pour les instruire et
« les perfectionner.

« Vous, de votre côté, secondez leurs efforts, travaillez
« de concert pour purifier notre humanité, parce qu'en
« défrichant le chemin que vos enfants doivent suivre,
« vous savez bien que vous préparez le vôtre pour l'a-
« venir. La grande loi de la solidarité commence dans
« les régions supérieures des mondes, et cette chaîne
« non interrompue vient se fixer profondément sur la
« terre.

« Tout se lie, tout doit s'unir ; c'est-à-dire, que le mal
« doit disparaître de ce globe ; et il disparaitra seulement
« lorsque les hommes et les esprits travailleront d'un
« commun accord pour détruire les passions.

« Le spiritisme est la racine de ce grand arbre ; sa sève
« doit circuler dans toutes les branches de la science, et
« nous n'aurons de découverte sérieuse que par lui, parce
« qu'il ne reste pas stationnaire. Il monte toujours à la
« découverte de nouveaux prodiges, il ouvre la porte à
« tous les horizons : C'est par lui que vous guérirez les
« souffrances de vos frères, et c'est par lui que vous avez
« détruit la mort ! Il n'y a plus d'inconnu, plus de néant,
« plus de doute. Il a comblé tous ces abîmes où venaient

« se précipiter, sans vergogne, au milieu de votre so-
« ciété, des quantités innombrables de matérialistes.

« Il a fait un pont qui correspond de votre terre au « monde des esprits ; il fait venir à lui ceux que vous pleu-« rez, ceux que vous aimez, et pour que la part soit égale, « il donne à des esprits incarnés le droit de passage sur « ce pont par une vision spirituelle. Il lui montre ces « brillantes sphères habitées par des esprits supérieurs, « il les promène pour un instant au milieu de cette patrie « que vous devez tous habiter, et ces esprits reviennent « ensuite vous rapporter ce qu'ils ont vu et entendu, afin « de vous maintenir dans la foi, de vous donner l'espé-« rance, et surtout cette vertu fraternelle, qui confond « toutes les autres en elle, la charité !!! »

L'ESPRIT FAMILIER DU MEDIUM GŒTHE.

SÉANCE DU 15 JUIN 1874.

SOMMAIRE.

Médiumnité au verre d'eau de Mme C..... — Sommeil de mon sujet moniteur. — Il est seul ce soir au service des esprits.
Arrivée de l'esprit Mme Burger. — L'esprit de Mlle Marie Mélinant. L'esprit Charles Desmarest. — L'esprit Antoinette Benoît revient. — Retour de mon sujet. — Fin de la séance.

Médiumnité au verre d'eau.

Communication au verre d'eau obtenue par Mme C..... jeune.

« Je vois, dit le médium, un vieillard à la tête chauve, presque sexagénaire ; il marche au milieu d'une prairie, la tête baissée, un bâton à la main; il a l'air bien triste.

« Un enfant s'approche de lui et lui dit : — Hé ! monsieur, qu'est-ce que vous cherchez?

« Le vieillard étonné relève la tête et répond à cet enfant : — Je cherche ce que je ne puis trouver, je suis triste et je prie Dieu d'avoir pitié de moi ; je cherche ma fille, il me semble que je la vois toujours devant moi, et plus je m'approche, plus elle s'éloigne.

« L'enfant lui dit : — Est-ce qu'il y a longtemps que vous priez ?

« Le vieillard : — Oh! non. Depuis trois jours seulement. Auparavant je ne priais jamais; puis l'on me disait que cela était inutile, qu'il n'y avait d'autre Dieu que

l'argent. Mais depuis, l'on m'a dit que si je voulais prier, je verrais mon enfant dans huit jours. Je prie. Il se jette à genoux et prie. Il tient l'enfant entre ses bras et prie toujours.

« Merci, mon Dieu, je vais être sauvé, l'enfant a des parents et le père est sauvé. »

Le tableau a disparu.

MANIFESTATION PAR LES ORGANES DE MON SUJET.

Premier tableau.

Mon sujet étant endormi, il quitta bientôt ses organes pour les laisser libres aux esprits qui devaient venir se manifester. L'esprit qui vient se présenter le premier est une dame, du nom de Burger. Voici le langage qu'elle me tint :

L'ESPRIT. — Vous ne pourrez rien me prendre aujourd'hui puisque je n'ai plus rien.

— Comment avez-vous fait pour vivre, alors, si vous n'avez plus rien et pour acheter votre nourriture ?

— Je n'ai pas besoin de manger, puisque je suis malade.

— Vous avez toujours eu besoin de quelque chose depuis si longtemps?

— J'ai mendié, mais on ne m'a rien donné, partout on m'a repoussée.

— Puis-je vous être utile?

— Je ne vous demande qu'une chose; me rendre ce que vous m'avez pris.

— Je ne vous ai pas pris votre argent, comme vous le croyez, je vous ai dit que vous étiez morte, et que dans le monde des esprits où vous êtes maintenant, vous n'avez plus besoin d'argent. Je vous ai aussi engagée à prier avec moi, vous avez refusé, je vous ai demandé du se-

cours pour une famille nécessiteuse. Vous m'avez répondu qu'il fallait m'adresser à l'assistance publique. Alors, qu'ai-je fait? J'ai retiré votre or qui était votre plus grande occupation, afin que vous pensiez davantage à Dieu, et un peu plus à votre avenir. Pourquoi ne voulez-vous pas prier avec moi? Est-ce que ma prière ne vaut pas celle d'un prêtre?

— Non, rendez-moi mon argent, et j'irai me faire dire des messes.

— Pourquoi ne voulez-vous pas prier avec moi?

— Parce que je ne prie pas avec des voleurs, laissez-moi tranquille, vous m'ennuyez.

— C'est avec peine que je vois que vous n'avez fait aucun progrès depuis votre première visite, et que si vous vous obstinez encore, vous serez obligée de partir pas plus heureuse que vous n'êtes venue, aussi désireuse de retrouver votre fortune et beaucoup plus tourmentée encore.

— On me dit de vous dire qu'il faut me rendre ce que vous m'avez pris.

— Dites-moi donc quelle est la date du jour et en quelle année nous sommes?

— Vous changez la conversation, et vous me demandez toujours la même chose; je vous l'ai déjà dit : nous sommes en 1869, au mois d'octobre.

— Vous croyez bien en Dieu, cependant?

— J'ai toujours cru en Dieu; puis, quand je le peux, je vais à la messe tous les jours.

— Puisque vous croyez en Dieu, et que vous allez à la messe tous les jours, pourquoi m'avez-vous refusé du secours pour mes pauvres?

— Parce que je n'aime pas les pauvres.

— Où êtes-vous maintenant?

— Je suis dans ma chambre.

— Où est votre mari?

— Il est sorti.

— Alors, occupons-nous de prier pendant qu'il n'y est pas.

— Oh ! vous m'ennuyez avec vos prières ; laissez-moi tranquillement m'en aller.

L'esprit éprouve une crise, s'agite et part.

Deuxième tableau.

C'est l'esprit d'Antoinette Benoit, qui, à bout de force, revient près de nous, épuisée par les épreuves et les fatigues, nous demander un avis, un conseil, une prière. Voici son entrée :

— Me voici, monsieur, je pensais bien ne pouvoir arriver jusqu'ici. Oh ! mais, je ne puis avancer un pas de plus. Oh! non, je ne pourrai pas faire un pas de plus.

— C'est vous, mademoiselle Antoinette.

— Oui, monsieur, c'est moi qui viens vous dire que je ne puis faire un pas de plus.

— Et pourquoi ? Vous n'avez donc déjà plus confiance en Dieu ?

— Si, mais cet orage est si terrible! Entendez-vous comme le tonnerre gronde ? Tout est en feu ! Je m'étais réfugiée sous un de ces noyers, mais à peine y étais-je, qu'il prit feu ; il me semble aussi que ces arbres absorbent l'air. J'étouffe... Ah ! ces éclairs ! je n'en ai jamais vu de pareils! C'est effrayant !

— Antoinette, vous avez manqué de confiance en Dieu, vous avez douté. Prions pour que Dieu vous donne cette force, cette confiance que vous n'avez pas.

— Ah ! oui, monsieur, c'est vrai. L'autre jour, quand je vous ai quitté pour me mettre en route, on m'a tant dit de choses qu'un instant je fus indécise. Un espoir me restait, monsieur, cet espoir, c'était vous ! Oui, prions.

Au moment où nous allions prier, une boule de feu vint tomber aux pieds de l'esprit et roula en zig-zag au-

tour de nous. Antoinette eut une grande frayeur, elle se rapprocha près de moi, en s'écriant : « Ah ! mon Dieu! « nous sommes perdus ! » Mais ma fermeté et ma confiance en Dieu ranimèrent son courage abattu.

— Oh! alors c'est trop souffrir, me dit-elle, assez ! je serai courageuse, je prierai, oui, j'ai confiance en Dieu, je vais partir.

— Attendez-un instant, ne partez pas encore ; je vais prier nos esprits protecteurs de vouloir bien détacher un esprit ami de leur légion pour vous aider à franchir cet écueil.

— Oh! que Dieu soit loué! cela paraît se calmer un peu. Assez, monsieur, laissez-moi seule. J'ai vu ma sœur, se diriger par là, j'ai hâte de la rejoindre. Je me sens forte, je ne doute pas cette fois de réussir. Cette faiblesse, c'était mon châtiment, je l'avais mérité.

— Très-bien ! je suis heureux de vous entendre parler de la sorte ; cela me prouve que vous comprenez, et que vous serez plus confiante pour recommencer ce voyage. Nous allons prier nos amis pour qu'ils envoient quelqu'un près de vous pour vous accompagner.

— Merci, monsieur, de vos bons conseils ; vos paroles et vos prières m'ont donné du courage pour me remettre en route. Je prie Dieu pour que l'orage ne recommence plus. Je prierai aussi pour vous, monsieur, quand j'en serai capable. Merci et au revoir.

Vendredi j'ai appris que Julie et sa sœur Antoinette s'étaient retrouvées à l'extrémité de leur parcours.

Troisième tableau.

La première fois que l'esprit Mlle Marie Mélinant est venu me rendre visite, elle nous promit que le jour où sa mère viendrait à nos séances, elle-même viendrait aussi lui parler. Alors, ce soir, Mme Mélinant, femme

âgée et presque aveugle, mère de l'esprit sus-nommé, est présente à notre séance. J'avais certe oublié cette promesse, quand on m'annonça la présence de Mme Mélinant.

L'esprit Antoinette Benoit était à peine sorti des organes de mon sujet qu'un autre esprit se présenta aussitôt. Cet esprit, à l'air modeste et timide, est très-ému. Il s'approche immédiatement de la table, prend papiers et plumes, et se prépare à écrire; je le laissai faire. Pendant qu'il réfléchissait, son front appuyé dans sa main gauche, j'eus l'intention de l'interrompre, quand soudain j'en fus empêché par un esprit qui vint me dire à l'oreille : « Chut, tais-toi, cette enfant étant trop émue pour pou- « voir parler à sa mère. Elle va lui écrire, ne lui parle « pas; plus tard quand la mère sera plus instruite et « plus croyante, elle lui parlera, mais aujourd'hui leur « émotion serait trop grande. »

Pendant ce dialogue, Mlle Marie Mélinant, (car c'était elle) avait trouvé sa phrase et était en train d'écrire la communication qu'elle destinait à sa mère. Plusieurs fois elle s'arrêta, le cœur gros, et les yeux humides; mais elle fut assez forte pour vaincre cette émotion jusqu'à la fin, et se retira aussitôt sans nous dire un mot, car elle était trop troublée.

Je fis la lecture de cette communication à haute voix, ensuite je la remis à sa mère qui la reçut en pleurant.

Quatrième tableau.

Cet esprit arrive au milieu de nous, sans s'apercevoir qu'il était vu; il arriva assez hardiment, il lui fut permis de voir la table des médiums, alors, seul, il se dit :

— Tiens, voici une table avec du papier.

Je pris l'évangile spirite, et je le lui mis dans la main, il l'ouvrit immédiatement et regarda dedans. Puis, il fit cette réflexion. — Qu'est-ce que toutes ces gravures? (Il

se lève et regarde de tous côtés.) Dans quel endroit suis-je donc ici? C'est singulier, tout-à-l'heure je ne voyais rien, et maintenant je vois une dame devant moi, puis il fait jour. Quel est donc l'intitulé de ce livre?

— Regardez, dis-je à l'esprit, c'est écrit.

— Pourquoi dessinez-vous une main sur ce livre? Il y trouve des gravures... et des enfants.

— Je suis chez un maître d'école, bien sûr. Je ne sais où je suis et encore moins où je vais. Car, je ne voyais pas clair, je me suis laissé conduire ici. D'abord je ne voyais que vos cahiers bleus et roses; je suis surpris d'avoir entendu quelqu'un me parler, car il y a longtemps que je n'ai entendu personne.

— Où étiez-vous donc?

— J'étais dans un endroit très-sombre, j'avais les yeux ouverts, mais je ne voyais rien.

— Vous vous rappelez bien avoir été malade cependant?

— Oh! parfaitement, mais je me suis fait conduire à la maison Dubois, puis l'on m'a changé de chambre, et depuis, je me suis trouvé dans les ténèbres.

— Avez-vous été longtemps dans cette maison?

— J'ai bien été huit mois dans la même pièce.

— Vous souvenez-vous à quelle époque vous êtes entré à la maison Dubois?

— Attendez que je me souvienne... le jour où je suis entré.... C'était au mois de février 1870; je crois que c'était un lundi, oui, je m'en rappelle, j'étais bien malade, et je ne demandais qu'à être guéri le plus promptement possible.

— C'est très-naturel, quand on est malade, on désire être guéri, et quand on souffre, on désire ne plus souffrir.

— Oui, c'est vrai, mais ce n'était pas pour cela, j'entendais parler de guerre, alors je désirais être guéri pour servir mon pays, comme un bon patriote doit le faire.

— C'est très-bien. Mais la maladie ne vous a pas permis d'accomplir ce devoir de patriotisme.

— Dites-donc, quel est donc ce livre de gravures ? Ces figures me paraissent vivantes, je vois un groupe d'enfants, deux garçons et trois petites filles, et cette page, c'est autre chose. Tenez ! là, c'est une route, plus bas la campagne, puis un tombeau, c'est triste ; mais il est bien ce tombeau, si je venais à mourir, j'en voudrais un comme celui-là, il est très-simple, un seul saule pleureur l'ombrage.

— Vons ne le reconnaissez pas, ce tombeau ?

— Mais non, ah ! cela m'étonne.

— Comment cela vous étonne ?

— Oui, parce que cette tombe...

— C'est la vôtre.

— Ah ! ça, mais quel homme êtes-vous donc, pour préparer à l'avance les tombes avec le nom et les dates, épitaphe complète enfin ?

Je lui présente l'almanach pour qu'il y voie l'inscription de l'année; en jetant un coup d'œil dessus, il me dit :

— Encore un tombeau ! Ah ! ça, vous aimez donc bien les images ? Ah ! ce n'est plus le même cimetière.

— Voulez-vous me dire qui vous êtes ?

— Qui je suis ? faut croire que vous le savez bien, puisque vous l'avez fait mettre sur cette tombe...

(L'esprit seul). — Il a même pas oublié mon âge.

— Ah ! ah ! Dites-moi donc alors ce qu'il y avait sur cette tombe ?

— D'écrit ?

— Oui.

— Voilà : il y a Charles Démarest, decédé à l'âge de trente-trois ans.

— Bon, bon, c'est assez ; dites-moi maintenant votre pays et votre profession ?

— Mon pays, c'est Blois ; ma profession, courtier de commerce.

— Très-bien, monsieur, je vous remercie. Dites-moi donc maintenant si vous avez confiance en Dieu ?

L'esprit me regarde, me touche, puis il se dit : — Ce n'est pas cependant un prêtre. Je ne sais s'il a confiance en moi, lui, mais quant à moi, je ne m'en occupe guère.

— On voit bien que vous ignorez que vous êtes mort depuis quatre ans, car aujourd'hui nous sommes en juin 1874. C'est donc depuis le mois de février 1870 que vous n'y voyez plus.

— Oh! non, vous vous trompez, il ne doit pas y avoir aussi longtemps que je suis dans l'obscurité.

— Ce temps d'obscurité est celui qui s'est écoulé depuis votre mort.

— Hein!... Vous dites?... La mort de qui?

— La vôtre. (L'esprit se lève stupéfait et dit :)

— Ah! j'ai besoin d'air, je vais près de la fenêtre, car on étouffe ici.

— Vous voyez bien que votre situation n'est plus normale.

— Plus je vous entends, et moins vous m'inspirez de confiance.

— Venez vous asseoir là, près de moi, nous allons prier, et après je vous parlerai de Dieu.

— Non, je ne veux pas m'asseoir, et puis je n'aime pas à entendre parler de bigoterie.

— Savez-vous où vous êtes?

— Non.

— Eh bien! vous êtes à Paris.

— A Paris! Ah! je ne me reconnais pas être à Paris, car de ma petite chambre où j'étais, je me levais quelquefois, et de ma fenêtre j'apercevais la station des petites voitures, puis le chemin de fer ; ici je ne sais où je suis. Je désire y rester cependant, car ici je vois clair et je ferai tout mon possible pour ne plus retourner dans les ténèbres.

— Oui, mais pour cela il faut prier.

— Prier! Mais je ne sais pas prier; je voudrais bien ce-

pendant me reconnaître. Vous me dites de croire en Dieu, de le prier, et cependant vous n'êtes pas prêtre ; ce n'est pas que je les déteste... Tiens ! en voilà un qui vient ; oui, oui, il vient ici, le voilà !

— Dites-lui de ma part de s'asseoir.

— Asseyez-vous, Monsieur. — Ah ! que c'est drôle ! Il vient vous demander de prier pour lui, il ne sait donc pas le faire lui-même ?

— Ah ! oui, je le connais, il a parlé à quelqu'un de nos amis dans le verre d'eau à une séance chez Mme D..... et nous a demandé à ce que nous veuillions bien nous occuper de lui.

— Comment ! il vous a parlé dans un verre d'eau ?

— Mais oui.

L'Esprit seul. — Parlé dans un verre d'eau ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Savez-vous ce qu'il me dit, ce prêtre ?

— Non.

— Il me dit : Moi qui faisais prier les autres, je ne savais pas moi-même prier.

— Si vous voulez, monsieur Charles, nous allons prier tous les deux et monsieur le Curé priera avec nous.

— Allons, prions. (Après la prière.) Ah ! écoutez, c'est de surprise en surprise. Vous avez donc un jardin ? Mais comment se fait-il ? Je ne me suis pas senti remuer ni changer de place. Il y a beaucoup de monde à l'autre extrémité du jardin, mais plus je m'approche, plus ils fuient ; mais vous devez les voir aussi bien que moi, puisque je vous parle.

— Moi, je ne suis pas mort.

— Pourquoi faire accroire aux autres qu'ils le sont, alors ?

— Vous, vous l'êtes, mais moi, je ne le suis pas. Vous êtes ici au milieu d'une société spirite qui s'occupe d'appeler les esprits et de prier pour eux.

— Ça, je vous assure qu'elle n'est pas nombreuse,

votre société, car, nous ne sommes que deux, puis M. le Curé qui est là.

— Si vous voulez croire et prier, vous verrez d'autres choses encore plus étonnantes.

— Écoutez, si tout ce que vous dites est vrai, car c'est tellement fort que je vous demande la permission de rester seul ici pour réfléchir. On me dit, je ne sais qui, que vous vous réunissez ici tous les huit jours. Eh bien! je vais rester huit jours ici à réfléchir, je vais garder ce livre, j'étudierai, et dans huit jours je vous dirai ce que j'en pense. Je vais bien regarder tout ce que vous m'avez dit, vous ne me laisserez pas sans lumière, je vous prie. Puis, fermez bien votre porte, afin que personne ne vienne me troubler.

— Faut-il que je laisse M. le Curé avec vous?

— Non, non, j'aime mieux être seul.

— Alors, à la huitaine.

— A la huitaine.

Fin de la séance.

SÉANCE DU 22 JUIN 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de mon sujet moniteur. — Mlle N..... étant endormie voit un esprit. — Récit d'un tableau fluidique par mon sujet. — Son départ. — Arrivée de l'esprit Euphrasie Breuyer. — L'esprit Ferdinand. — L'esprit Charles vient nous féliciter. — Retour de mon sujet. — Fin de la séance à onze heures.

Premier tableau.

Après que mon sujet moniteur m'eut fait le récit des scènes horribles qu'on lui faisait voir, elle partit, abannant ses organes à l'esprit d'une jeune fille. Voici ses premières paroles :

— Comme il fait clair ici ! Il y a si longtemps que je n'y vois rien ; je me trouve bien heureuse. Oh ! mais il fait si clair que cela me fait mal aux yeux. Qu'est-ce que l'on va donc faire que c'est si beau ?

— A qui faites-vous donc ces questions-là ? D'où venez-vous ? Je ne vous ai pas vue entrer. Vous ne savez donc pas où vous êtes ? Cette lumière que vous nous dites voir doit cependant vous faciliter pour distinguer les moindres objets qui sont ici.

— Oui, je vois une table, dessus une lampe. Est-ce que maman ne va pas venir ?

— Voulez-vous me dire votre nom ?

— Vous ne me connaissez pas ?

— Mais non.

— Je suis cependant déjà venue ici avec maman.

— Cela est possible, mais je ne m'en rappelle pas.

— Ah! Eh bien! je m'appelle Euphrasie Brenyer, j'ai huit ans; je vous connais bien, moi, je suis déjà venue à vos séances; il n'y a donc que vous ce soir, monsieur?

— Comment cela se fait-il que vous soyez seule ici ce soir, si jeune? Il vous est donc arrivé quelque chose?

— J'ai été malade, puis je me suis endormie, et un jour je me suis réveillée... je n'ose pas dire où.

— Dites toujonrs.

— Eh bien! On m'avait mise dans une boîte, alors je me suis réveillée, j'ai appelé maman et elle ne m'a pas répondu; on m'avait habillée bien belle, puis on m'avait mis une belle couronne; j'ai crié, j'ai remué, et c'est en me débattant que j'ai senti que j'étais dans une boîte. Alors quelqu'un, je ne sais pas qui, est venu me prendre et m'a amenée ici. Mais, je vous l'ai dit, je vous connais, car j'y suis venue un soir avec maman. Ce soir-là, il y avait beaucoup de monde; mais ce soir il n'y a personne, pourquoi donc?

— Ma chère petite, il ne faut pas vous effrayer, mais cette maladie vous a fait mourir; cette boîte dans laquelle on vous a enfermée, c'était votre cercueil; ceux qui vous ont enlevée, ce sont des esprits. Ils vous ont amenée au milieu de nous pour vous habituer petit à petit à connaître la vérité et vous préparer au bonheur qui vous attend, si vous voulez me croire et prier Dieu. Car, voyez-vous, mon enfant, il n'y a que notre corps qui meurt; mais le corps, ce n'est pas le nous. C'est l'âme qui anime le corps, quand nous sommes vivants, mais aussitôt que l'âme se retire de notre corps, c'est la mort qui a lieu, et l'on dit : une telle est morte, un tel est mort. Hélas! on ne comprend pas ce qu'on appelle la mort. C'est la vie, car l'âme qui est le nous, le moi, vient par une cause ou par une autre de recouvrer sa liberté par suite de son évasion des

organes. Je dis évasion, et c'est la vérité, car nous sommes en prison dans nos organes, nous souffrons de cette captivité, et notre évasion ou notre mise en liberté nous affranchit de cette pénible tâche, celle d'être constamment attachés à cette masse de chair et de supporter ses caprices, son influence sur nous, si nous n'avons pas la force de commander à cette matière et lorsque nous avons complétement brisé ses liens charnels, nous sommes libres, suivant notre degré d'avancement moral, et cette rupture de l'âme et du corps nous replace dans notre patrie, dans notre milieu, parmi nos parents et nos amis, si nous sommes dignes d'aller les rejoindre ou eux de revenir nous trouver, et alors, dans ce nouveau pays, dans cette situation nouvelle, nous sommes à l'état d'esprits. Ainsi, vous voyez, mon enfant, qu'il n'y a que le corps qui meurt, mais nous, nous ne mourons jamais, jamais !

— Ah ! monsieur, je suis bien contente de savoir que l'on ne meurt pas, car je ne veux pas mourir ; maman ne vient donc pas ?

— Ma jeune amie, je vous ai déjà dit que votre mère ne viendrait pas ce soir.

— Oh ! maman, j'ai peur.

— Vous n'avez pas compris ce que je viens de vous dire, ma petite, pour vous, comme pour tant d'autres, cette mort si redoutable a eu lieu, sans que vous le sachiez, si, vous êtes morte, Euphrasie, puisque vous êtes esprit.

— Je ne comprends pas bien ce que vous me dites, seulement, je ne veux pas mourir.

— Voulez-vous prier avec moi, enfant ?

— Je veux bien, monsieur, mais pourquoi ne pas attendre que tout le monde soit là. Je voudrais si bien voir maman.

— Prions toujours ! (L'enfant se met à genoux et fait le signe de la croix.)

Après la prière que nous fîmes ensemble, cette enfant

me dit : Monsieur, je n'ai jamais prié comme ça. Chez les sœurs, quand on prie, on ne dit que Notre père et Je vous salue, Marie. Tiens, j'entends de la musique ! Ah ! c'est singulier ! quand je suis venue ici il n'y avait pas cet autel. Il est simple, mais il est joli, il y a une belle dentelle blanche dessus, une belle étoile au milieu, des petits anges tout autour, devant, une belle corbeille de fleurs blanches. Oh ! comme c'est beau !

Euphrasie est toujours à genoux, des esprits lui parlent et lui disent : « Tu vas venir avec nous. » Voici la réponse qu'elle leur fit : « Oh ! non, oh ! non, je ne veux pas aller « là, je ne veux pas m'en aller sans maman, j'aime mieux « attendre maman. »

En criant bien haut, Euphrasie appela sa mère, comme quand un enfant appelle sa mère à son secours.

— Maman !... Maman !... (Elle pleure.)

— Calmez-vous, ma bonne chérie, et ne pleurez plus ; en l'absence de votre mère, une de vos amies, une amie que vous avez connue, va venir vous chercher. Elle vous aime bien ; alors vous la suivrez et en passant, vous irez avec elle chez vous, pour voir votre mère et l'embrasser. Tenez, régardez là, la voyez-vous ?

— Oui, mais je ne la connais pas.

— Comment, vous ne la connaissez pas ? Mais, c'est votre amie.

— Oh ! je n'ai pas d'amie qui soit si belle ; et puis, je ne puis voir sa figure, elle est voilée.

— Eh bien ! ne soyez pas surprise, regardez-la, je vais la prier d'ôter son voile.

Je savais par intuition que l'esprit de Mlle Marie Mélinant était là, et que c'était la dame voilée que voyait Euphrasie : Mlle Marie M..... avait connu cette enfant, et aussitôt qu'elle même fut assez forte pour s'occuper des autres, elle avait pensé à retrouver cette jeune fille, qui était morte quelque temps avant elle ; heureuse que les bons esprits lui aient accordé cette mission ; de suite elle s'est

mise à sa recherche et fut assez heureuse pour la retrouver. C'est elle, aidée de quelques amis, qui me l'avait amenée. Alors, après les explications et tous les détails que je venais de donner à Euphrasie, je l'ai crue assez forte pour se trouver en présence de Mlle Marie M....

Alors je la priai de vouloir bien lever son voile, pour qu'Euphrasie la reconnût. En effet, de suite l'enfant s'écria :

— Ah ! je la connais, je la connais, maman aussi la connaît bien. Elle se marie donc aujourd'hui ? Monsieur, dites, elle est toute en blanc, et elle a une jolie couronne. (Euphrasie écoute, Marie lui parle.) Oh ! je ne croirai jamais cela !

— De quoi ?

— Elle me dit qu'elle est morte ; elle ne serait pas si belle.

J'entendis entre elles ce colloque.

— Oh ! tu m'attrapes; les morts ne parlent pas; et puis, si tu étais morte, est-ce que tu serais si belle que ça ?

— Mlle Marie...

Euphrasie. — Non, j'aime mieux attendre maman ; non, je ne veux pas m'en aller sans elle.

— (Marie.)

Euphrasie. — Avec toi.

— (Marie.)

Euphrasie. — Aussi belle que toi.

— (Marie.)

Euphrasie. — Cela me fait de la peine de m'en aller sans elle.

— (Marie.)

Euphrasie. — Nous y entrerons en passant.

— (Marie.)

— Oh ! non, moi je ne suis pas un esprit, je suis trop jeune.

— (Marie.)

— Eh bien ! oui, mais tu me donneras ta couronne.

— (Marie.)

— Tu ne peux pas... Et tu dis que plus tard j'en aurai une aussi. Ah ! Voilà un monsieur que je n'avais pas encore vu, il est au-dessus de ce bel autel. C'est le bon Dieu, n'est-ce pas ? Il parle comme lui.

— Voulez-vous me répéter ce qu'il vous dit ?

— Il me dit : « Enfant, écoute bien cet ami, les explications qu'il t'a données sont vraies et justes. C'est la fin de tes épreuves. » Oh ! comme il a une belle figure ! On dirait vraiment le bon Dieu. Il est là, au-dessus de la belle étoile qui est au milieu des anges, il est tout enveloppé de nuages blancs.

— Eh bien ! Euphrasie, est-ce que vous êtes toujours seule avec moi, à part ce beau Monsieur, les anges et Mlle Marie ?

— Oui, monsieur, c'est bien beau, ici.

— Alors, avec la permission de Dieu et celle des bons esprits, qui nous assistent, je vous ouvre les yeux ! voyez.

— Qu'est-ce que tu me fais donc, Marie ? Ah ! je n'avais pas encore vu tout ce monde. Bonsoir, messieurs, bonsoir, mesdames, je ne vois pas maman, non elle n'y est pas.

— Non, elle n'y est pas, mais il y a bien quelqu'un que vous connaissez ici ? Regardez.

— Oui, Mlle Marie.

— Mlle Marie est à l'état d'esprit, elle ; mais je vous parle des personnes et non des esprits.

— Je ne l'avais pas vue.

— Qui ?

— Mlle Ida.

— Eh bien ! Vous ne lui dites rien ?

— Je n'ose pas lui parler.

— Allons, voyons, une grande fille comme vous.

— Il y a trop de monde.

— Vous la reconnaissez bien, cependant ?

— Oh ! oui, elle me donnait des cerises et puis des sous.

— Dites-lui bonsoir, toujours.

— Ah ! comme ça devant tout le monde.

— Si vous voulez lui dire bonsoir, je vous promets quelque chose.

— Quoi, monsieur ?

— Voilà, si vous voulez dire bonsoir à Mlle I....., puis être bien sage, bien nous écouter, plus tard vers la fin de l'année, Mlle Marie vous fera avoir aussi une belle couronne.

— Ah ! je veux bien, alors. Bonsoir, Mlle I.....

Mlle I..... — Bonsoir, ma chérie, écoute bien ce que dit M. Duneau.

— Oui, Mlle I....., je vous le promets, et puis Mlle Marie M..... me fera avoir une belle couronne.

— Écoutez, Euphrasie, ces dames et ces messieurs ont contribué à mes prières pour vous : j'espère que vous ne les quitterez pas avant de les remercier.

— Je vais les remercier tout de suite ; merci, mesdames, merci, messieurs.

— Très-bien, maintenant nous allons prier pour remercier Dieu et les bons esprits de vous avoir protégée.

— Je ne retournerai plus dans la boîte, n'est-ce pas ?

— Non, je vous le promets, maintenant je vous remets entre les mains de Mlle Marie.

— Merci, monsieur,

Elles se donnent la main et partent.

Deuxième tableau.

Cet esprit est très-énergique ; ses réflexions sont justes et sensées. Aussitôt qu'il est dans les organes de mon sujet, il se lève et dit à d'autres esprits qui l'engageaient à ne pas venir me voir : « Çà, ça ne vous regarde pas, d'a-« bord. S'il me mange, je le sentirai bien. »

— A qui donc, monsieur, dites-vous cela?

Cet esprit ne répondit pas à ma demande ; il ne m'avait pas entendu. Alors, je lui plaçai la main sur l'épaule en actionnant, désirant que l'effet de mes fluides lui fasse se plaindre ; il ne se plaignit pas, mais, voici ce qu'il dit aux esprits qu'il voyait : « Chut ! taisez-vous donc ! je crois « qu'il ne m'a pas encore vu. »

Commençant à sentir les effets de mes fluides, il leur dit : « Le voilà qu'il est en train de me démancher l'é- « paule ; » puis, se retournant de mon côté, il me dit : « Hé ! monsieur, faites attention, hein ! c'est moi qui « suis là. »

— A qui donc parliez-vous ?

— Tout à l'heure, quand je venais, l'on m'a dit : tu vas là ? ah ! tu en entendras de belles ; puis, il y en avait d'autres qui me disaient : Si, vas-y, là tu seras renseigné.

— Ces derniers ne vous ont point trompé. Je suis en attendant vos désirs, parlez.

— Voilà, je vous dirai que nous étions en partie de plaisir à Asnières, nous étions dans une barque, et nous avons fait tant de folies que la barque a chaviré, et nous sommes tous tombés à l'eau.

— Savez-vous ce que sont devenus les autres ?

— Non, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Quant à moi, j'ai beau aller, venir à droite, à gauche, je suis toujours dans l'eau, partout c'est l'eau. Ah ! expliquez-moi cela.

— Bon. Expliquez-moi bien ce qui vous est arrivé, et après, je vous expliquerai ce que vous désirez.

— Eh bien ! un jour que je m'embêtais, j'étais parvenu à m'approcher un peu de la rive. Étant là, voila-t-il pas que deux curés viennent à moi et veulent me confesser. Pourquoi faire, leur ai-je dit ? — Pourquoi faire, me disent-ils ? Mais vous êtes en danger de vous noyer. Alors je leur ai ri au nez. Puis, je leur ai proposé quelque chose. Bien, je leur dis, je veux bien me confesser, mais c'est à la condition que vous vous confesserez à moi d'a-

bord, et après je me confesserai à vous. Cela vous va-t-il? Ah! bien oui, va te faire f... Mes curés sont partis en me maudissant. Ah! cela m'est bien égal, ils peuvent bien me maudire, m'excommunier s'ils le veulent, je m'en f... un peu, j'ai de l'eau pour me bénir. Tiens! je crois bien que ce sont eux qui sont venus là tout à l'heure et voulaient m'empêcher d'entrer ici; mais là ils n'étaient pas en prêtres, ils étaient en bourgeois.

— Est-ce tout?

— Oui, maintenant j'attends vos explications, seulement je vous prie de m'excuser si je suis en caleçon : mais vous savez, je me baignais, et mes hardes ont fait comme moi la culbute. (Il fait le geste.)

— J'ai besoin de savoir qui vous êtes. Voulez-vous me dire votre nom?

— Ah! c'est juste. Ah bien! je m'appelle Ferdinand; j'ai 19 ans.

— Et votre nom de famille, vous ne me le dites pas?

— Non, non, pas si bête, pour aller inquiéter ma famille, n'est-ce pas? Avec çà, ce jour-là qui était un dimanche, mes parents m'avaient bien recommandé de ne pas aller me baigner, mais il faisait si chaud que je n'ai pu résister au désir de me mettre à l'eau, et vous voyez, c'est un vrai guignon, nous avons culbuté.

— Dans quel mois vous êtes donc pour qu'il fasse si chaud que cela?

— Dans quel mois je suis? Est-ce que vous plaisantez? Croyez-vous qu'on en ait fabriqué un tout exprès pour moi? mais nous sommes dans le mois de juin 1869. Vous n'avez donc pas chaud, vous?

— Monsieur Ferdinand, dans ce que vous appelez votre culbute, vous vous y êtes noyé; votre corps du moins s'y est noyé, et voilà cinq ans que vous en êtes séparé, c'est-à-dire que vous êtes mort depuis cinq ans.

L'esprit me regarde en se frisant les moustaches, se croise les bras et m'écoute. Je lui montre un calendrier

et je lui montre le millésime de 1874; mais, au lieu de répondre à mes questions, il me parla d'une gravure qui était sur le calendrier où était dessinée une jeune femme, puis il me dit en me la montrant :

— Elle est gentille, la petite dame qui est là-dessus; si j'en avais seulement une à côté de moi, je m'ennuierais moins.

— Monsieur, il est temps de devenir sérieux, et en présence de la vérité, il ne faut plus plaisanter.

L'esprit prend un air ennuyé et goguenard, et quand je lui parle de Dieu, il me dit ne l'avoir jamais vu.

— Comment êtes-vous venu ici, lui dis-je?

— Je ne sais pas. Tiens! c'est vrai tout de même, je me souviens que j'étais sur le bord de l'eau, j'avais pour oreiller une grosse pierre, puis tout à coup je me suis trouvé près d'une porte où l'on m'a dit d'entrer, et où ces autres ne voulaient pas, vous savez?

— Vous ne comprenez rien à cela : voici des explications qui vous feront comprendre; depuis cinq ans, vous êtes à l'état d'esprit, mais ne vous croyant pas mort, vous ne pouviez vous expliquer ce phénomène, ce changement; mais cependant vous avez bien remarqué que cela n'était pas normal; lorsque nous sommes vivants et que nous habitons dans un corps, nous formons des personnalités. D'abord le corps qui est matière et périssable comme tout ce qui est matière; puis nous, appelés, âme, oui, nous sommes l'âme de notre corps et lorsque, par suite d'une cause ou d'une autre, nous sommes forcés de quitter notre corps, (vous, c'est parce que, étant dans l'eau, l'air vous a manqué, les poumons se sont contractés et l'asphyxie a eu lieu en déterminant la séparation de l'âme et du corps), nous qui sommes l'âme, nous allons d'un côté et notre corps s'en va d'un autre côté. Ainsi, lorsque nous vivons, nous sommes doubles; quand la mort vient, nous nous séparons, l'un pour périr en se désagrégeant, l'autre pour vivre éternellement de la vie des esprits, et voilà com-

ment vous êtes actuellement; alors des esprits comme vous, mais d'un ordre beaucoup plus avancé, vous ont vu, vous ont ramassé, et vous ont amené près de moi pour que je vous donne les explications nécessaires, voilà.

— Je ne vous dirai pas que ce n'est pas vrai, mais je n'y comprends rien du tout.

— Eh bien! voulez-vous faire une petite prière avec moi, je suis sûr qu'après vous comprendrez mieux.

— Prier! Ah çà! vous êtes donc aussi un curé, vous?

— Non, regardez-moi.

— Ah! il faut que j'en aie le cœur net. Voyons donc si vous n'êtes pas tonsuré, (l'esprit me regarde sur la tête), et cependant je vous dirai que, si je n'aime pas les prêtres, je les laisse pour ce qu'ils sont. Mais vous, ce que vous m'avez dit me paraît fort. On est mort et l'on vit encore, cela ne me paraît pas sérieux.

— Si vous vouliez prier, vous verriez que ce que je vous dis est très-sérieux et fort logique. Tenez, je vais vous venir en aide, je vais prier, moi, et vous n'aurez qu'à répéter ce que je vais dire, cela vous va-t-il?

— Ah! je veux bien. (Après la prière.) Tiens, vous avez donc votre dame là? Je ne l'avais pas encore vue; elle dort, qu'est-ce qu'elle a donc autour d'elle?

Ici, je dois vous expliquer, cher lecteur, ce que voyait l'esprit de Ferdinand; j'avais sous le sommeil magnétique Mlle N... sujet élève depuis quelque temps. Pendant son sommeil, un mauvais esprit, jaloux de voir ses progrès grandir en cet état, s'était acharné après elle. Cet esprit lui faisait peur ou lui paralysait les membres et quelquefois même finissait par s'emparer de la place, et une fois là, j'avais beaucoup de peine à le déloger, quoique je fusse constamment en état de veille. Il est bien arrivé quelquefois que cet esprit s'emparait de mon élève, malgré ma surveillance. Alors là, je fus prévenu par l'esprit Ferdinand, et, de suite, je me mis en devoir de chasser ce mauvais esprit. Il était temps, car déjà il me résistait.

Enfin, je parvins à l'éloigner, ensuite je donnai à mon élève des instructions en conséquence, mais je laissai l'esprit dans l'idée qu'il s'était faite sur mon sujet élève. — Oui, lui dis-je, elle repose, puis elle est un peu souffrante. Je suis étonné que vous ne l'ayez pas remarqué plus tôt, car elle était là avant vous.

— Ah! ah! il ne faut pas que cela me surprenne de trop, car, depuis que je suis ici, je n'ai pas la tête trop forte. (L'esprit surpris regarde quelque chose qui l'étonne.) Vous m'aviez promis, monsieur, de ne pas me reconduire à l'eau, et cependant m'y voici encore. (Il nage.) Je reconnais bien ce petit bateau.

Ses mouvements deviennent plus précipités, la fatigue domine et paralyse ses membres, déjà il n'a plus la force de nager, il allait succomber et éprouver encore une fois les douleurs de la fin finale. Mais désirant lui épargner ces souffrances, en lui portant moi-même un secours magnétique, je le maintins sous cette force. Petit à petit il reprit connaissance, respira longuement à plusieurs reprises, puis il me dit :

— Décidément je perds la tête. (Il venait de reconnaître son cadavre entraîné par le courant.) Je me vois là-bas. (Il montre avec son doigt le fleuve et fait suivre à son index le courant.) Et puis, je suis ici tout en même temps. Comment cela se fait-il ? Oh ! je vous en prie, expliquez-moi cela, car toutes ces choses sont surnaturelles.

— Ne vous l'ai-je pas dit déjà, que vous étiez mort et à l'état d'esprit; ce que vous voyez là est la reproduction fluidique de la scène de votre mort. Nos amis nous font voir cela pour vous prouver la véracité de ce que je vous dis ; croyez et priez, si vous ne voulez plus y retourner ; si vous refusez de vous instruire et de croire, vos souffrances recommenceront et vous retournerez au milieu de la rivière ; si, au contraire, vous voulez me croire et prier, Dieu aura pitié de vous et nos amis vous aideront.

— Je vois que vous êtes sincère, prions. (Après la

prière.) Cette rivière est bien belle, je vois dessus voguant légèrement une petite chaloupe, elle est montée par un vieillard. Tiens, il rame vers le rivage et il me fait signe d'approcher; voici ce qu'il me dit: « Viens, puisque tu as « commencé à comprendre un peu, prie Dieu, je vais « avancer cette chaloupe au bord de l'eau et tu vas y « monter seul, tu seras tenté de faire encore quelques im-« prudences, même on te dira d'abandonner ton esquif « pour te livrer au plaisir de la natation, mais sois fort, « résiste, tu me retrouveras au bout, je t'y attends, et si « tu es précédé d'une belle étoile, suis-la, car ça sera ton « guide, aie confiance en Dieu, et en lui, et tu franchiras « tous les obstacles. »

J'écouterai ce vieillard, car j'aime beaucoup les vieillards, et j'espère que je comprendrai bientôt; je reviendrai vous rendre compte de ce que j'aurai compris, car je ne suis pas convaincu encore, mais j'espère.

Il monte dans le canot, rame et disparaît.

Il était onze heures, j'allais rappeler mon sujet, quand l'esprit Charles Desmarest vint me serrer la main, et me dire: « Monsieur, je n'ai pas voulu vous laisser partir, « sans vous témoigner ma reconnaissance, ainsi qu'à la « personne qui est ici. Mais elle ne répond pas toujours « quand je lui parle. Je travaille, et quand je serai plus « avancé, je reviendrai. Priez pour moi, et au revoir. »

SÉANCE DU 29 JUIN 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de mon sujet moniteur. — Mme G. ... m'aide à endormir mon sujet élève.

L'esprit Eugène Renard. — Celui de Laure Joly. — Retour de l'esprit Mme Burger. — Arrivée de l'esprit Antoinette. — Retour de mon sujet. — Fin de la séance.

Premier tableau.

L'esprit de M. Eugène Renard est le premier esprit qui vient s'emparer de mon sujet. Il est aveugle depuis longtemps. Cet esprit ne sait pas qu'il est mort, il ne veut même pas le croire. Il m'a dit avoir attrapé chaud et froid, et qu'il demeure faubourg Saint-Martin, nº 75, au premier en descendant du ciel. Cet esprit est très-affligé d'être aveugle. Je lui calme ses douleurs de poitrine par le magnétisme, je lui explique sa situation, il refuse d'y croire et ne veut pas prier; il veut voir clair; cependant je le décide à prier, et après la prière, il se trouve dans un autre lieu, sans avoir changé de place; cela l'intrigue beaucoup. Avec la permission de Dieu, je lui ouvris les yeux, alors il vit, et tapa sur sa cuisse, en disant: — Non, je ne suis pas mort, vous le voyez bien.

Il consent à prier de nouveau, et d'après ce qu'il vient de voir, et les explications que je lui ai données sur son état, il demande à réfléchir et me promet de revenir dans

huit jours. J'essayerai de prier, me dit-il, et je reviendrai vous tenir au courant de mes réflexions.

Il me serra la main, et partit.

Deuxième tableau.

Cet esprit a l'air bien triste; sa figure atterrée annonce une profonde douleur; son air modeste et candide inspire le respect, il examine quelque chose avec un soin très-minutieux. Puis, quand il fut convaincu de ce qu'il voulait savoir, il se laissa tomber sur sa chaise. Accablé, il regarda encore du côté où ce quelque chose l'attirait, puis, joignant les mains, il prononça ces paroles lentes et mesurées, et nous entendîmes ceci.

— Comment? Est-ce possible ?... Cependant je ne me trompe pas. Oui, c'est vrai. C'est bien mon nom qui est écrit sur cette tombe. Quelle horreur!... Enterrée vivante! Ah! mon Dieu ! Ce qui est le plus fort, c'est que je les vois tous là, ils ne me répondent pas, et plus je leur parle, moins ils m'écoutent. Quelle affreuse chose ! Pourquoi, ô mon Dieu, souffrez-vous cela?

A l'accent de sa voix, à ses manières pudiques, je reconnus que cet esprit était celui d'une demoiselle. Alors je lui pris la main et lui dis : — Calmez-vous, mademoiselle, et dites-moi si je puis vous être utile.

— Oh! oui, qui que vous soyez, car je ne vous connais pas, mais, de grâce, au nom de Dieu qui vous bénira, sauvez-moi, retirez-moi d'ici.

— Où désirez-vous être conduite ?

— Chez nous.

— Pour cela, il faut me donner votre adresse.

— Je demeure rue de la Santé, n° 28, à Plaisance, écoutez. Voici ma mère qui s'approche de moi, elle s'agenouille devant cette tombe, elle pleure, elle prie... mais pourquoi, puisque je suis là? Oh! comme je souffre !

— Eh bien, mademoiselle, puisque vous êtes toujours sur cette tombe, ayez donc la bonté de lire l'épitaphe.

— Oui, je le veux bien, voilà ce qu'il y a d'écrit : « Ici « repose le corps de Laure Joly, décédée le 18 octobre « 1869, dans sa 19e année. Priez pour elle. »

Mais non, je ne suis pas morte, je veux partir d'ici, je n'y puis rester, ce cimetière me fait horreur, tout ce monde m'effraye. Pourquoi donc enterrer tant de monde vivant? Oh! je vous en prie, enlevez-moi de suite de cet endroit affreux, je ne puis rester ici, emmenez-moi chez ma mère. Oh! monsieur, je vous en prie, prenez pitié de ma mère, ne la laissez pas avec de si tristes pensées.

— Il faut prier pour elle. (Elle joint les mains et prie seule.) Où êtes-vous maintenant ?

— Je suis toujours dans le cimetière. J'entends ma mère, elle me dit qu'elle me voit, qu'elle me parle et que je ne lui réponds pas. Comment? Est-ce que ma mère serait aussi enterrée vivante ?

— Mais, mademoiselle Laure, personne n'est enterré vivant. Toutes les personnes que vous voyez autour de vous sont à l'état d'esprits, on n'a enterré que leur corps, parce qu'il est mort; mais l'âme ne meurt pas et l'âme, c'est nous. Vous en avez la preuve sous les yeux. Vous-même actuellement êtes à l'état d'esprit, et tous ces malheureux que vous voyez, ce sont des esprits.

— Mais cependant, tenez, monsieur, là, je vois un soldat que l'on a enterré comme moi, vivant, je voudrais pouvoir lui parler, mais il ne m'entend pas. Ce soldat avait mal au bras. Oh! que c'est malheureux de ne pouvoir correspondre ensemble! Ainsi ce soldat panse constamment sa blessure. Quand il a fini d'enrouler sa bande, il la défait pour l'enrouler de nouveau, et vice versâ; depuis que je suis là, il est constamment occupé à cela. Je ne me serais jamais figuré qu'on pût enterrer ainsi des gens vivants. Dieu! que cela est affreux! Tous, ils appellent, tous, ils se lamentent, tous, ils attendent de

leurs parents, de leurs amis un secours qui n'arrive pas. J'en vois dont les parents sont là ; ces malheureux leur parlent, mais ils ne les entendent pas, car ces visiteurs, quoique sur la tombe, sont loin de leur mort ; leur pensée est à leurs affaires, et loin du lieu où ils sont ; cette visite est tellement machinale que c'est plutôt une promenade, une visite dont le cœur est vide de sentiments pour le défunt, ou plein d'ostentation sous cette apparente tristesse, et là, sur la tombe, après une courte prière, loin du cœur et encore plus éloigné du défunt, le veuf est étourdi par des projets d'avenir, la veuve rêve une nouvelle alliance, le fils, la fille se sentent heureux d'être affranchis d'une surveillance gênante, un fils, un neveu pensent sur cette même tombe, où l'on devrait prier son mort, à toucher, à jouir d'un héritage en litige, par suite de jalousie.

Je vois des jeunes filles, des enfants qui sont saisis d'une frayeur invincible, ils appellent à grands cris leurs parents ; puis, hélas ! ces malheureux voient leurs visiteurs s'en aller, sans avoir obtenu une réponse ; alors ils font de vains efforts pour les suivre. Mais, oh ! chose horrible, ils sont rivés à leurs tombes, et abattus, ils retombent dans de nouveaux délires... Oh ! ce cimetière, appelé champ du repos, quelle amère dérision ! oh ! non, ce n'est pas le champ du repos. Appelez plutôt ce lieu sinistre, enclos du désespoir. Mais pourquoi me fait-on voir toutes ces choses ? Je vois de ces malheureux à qui il est permis d'aller chez eux, voir ce qui se passe en leur absence ; puis quand ils se sont bien rendu compte, quand ils ont bien vu, ils sont de nouveau, par une force inconnue, ramenés près de leur corps, pour y être encore rivés. Voilà le sort de tant de malheureux. Voilà ce que je vois ! Oh ! si seulement Dieu me retirait d'ici. (Elle prie avec moi pour qu'on la retire de là.)

— Où êtes-vous maintenant, mademoiselle Laure ?

— Dieu merci, je ne suis plus dans ce cimetière, me

voici dans un beau jardin, c'est plus agréable d'être ici que dans ce lieu de gémissements.

— Est-ce que vous y êtes seule?

— Voyons, ah! Tiens, je vois au milieu un groupe de trois demoiselles, on dirait des anges. Mon Dieu! quelles sont donc ces jeunes filles? Je ne les connais pas.

— Ces jeunes filles sont trois esprits qui vous attendent.

— Elles m'attendent. Oh! je n'oserai jamais m'approcher d'elles. Elles sont toutes vêtues de blanc, et elles sont coiffées chacune d'une jolie couronne de roses blanches. L'une est plus petite que les deux autres.

— Allons, allez les rejoindre, vous serez bien accueillie.

— Oh! non, je n'ose pas.

— Eh bien! prions pour que Dieu nous donne assez de confiance et de courage pour vous approcher d'elles.

Nous priâmes ensemble; après la prière :

— Oh! je me souviens, oui, je commence à comprendre, je voudrais bien leur répondre, mais, je ne sais comment les appeler, oh! oui, maintenant je crois à tout ce que vous m'avez dit.

— Alors, vous comprenez votre situation?

— Oui, ça commence.

— Voulez-vous me raconter ce qui vous a fait mourir?

— Oui, j'ai fait une chute, et je me suis rompu un vaisseau qui a provoqué une hémorrhagie, vous savez le reste. Mais, monsieur, dites-moi donc, où pourrai-je bien savoir le nom de ces trois esprits?

— Attendez, je vais les prier de venir vous rejoindre, surtout soyez calme et forte.

Alors tout haut je priai ces esprits amis d'être assez bons pour venir près de Mlle Laure et de vouloir bien lui donner chacune leur nom pour aider Mlle Laure à s'entretenir avec elles. Après ma prière, ces beaux esprits s'avancèrent près de Mlle Laure. La première lui prit la

main droite, et lui dit : — « Je suis Berthe Boiste. » — L'autre lui prit la main gauche et lui dit : — « Je suis « Berthe Lussan. » — Il restait à savoir le nom de la troisième ; alors Mlle Laure, enhardie, leur demanda :

— Et la plus petite qui est devant moi, comment se nomme-t-elle ?

— Elle se nomme Annita Duneau.

Ces deux jeunes filles vont me conduire par ce sentier que je vois là-bas, et cette enfant m'accompagnera. Oh ! que je voudrais bien pouvoir revenir vous voir, vous qui m'avez délivrée, vous qui m'avez placée sur la route du bonheur ! oh ! Est-ce vrai ?

Laure m'examine attentivement et en face, puis elle me dit, après un instant de réflexion : — Oui, c'est vrai, c'est son portrait, ces demoiselles me disent, monsieur, que vous êtes le père de cette enfant.

— Oui, c'est la vérité, et je suis heureux qu'elle vous accompagne, je la remercie ainsi que ses compagnes.

— Elle me dit, cette enfant : « allons, viens, amie, « quand tu seras plus avancée, je te ramènerai près de « mon petit père, partons. »

Elles partirent, et ce fut la fin du deuxième tableau.

Troisième tableau.

Mlle Laure Joly, en partant, avait laissé mon sujet assis. L'esprit qui devait la remplacer avait hâte de venir, car à peine se fut-il emparé de mon sujet que vivement il se lève, tenant son tablier relevé en forme de sac, et il en déverse sur moi le contenu, en me disant : — Tenez, tenez, monsieur, voilà tout, je n'en veux plus, en voilà encore, prenez tout, non, je n'en veux plus, je ne savais pas que l'or pouvait rendre si malheureux. Oh ! non, je n'en veux plus, prenez tout, monsieur, prenez tout, non, je n'en veux plus, dites à ceux qui ont de la fortune, plus qu'il leur en

faut, de soulager les infortunés, car Dieu ne nous a rien donné sur la terre, il n'a fait que nous prêter. Nous n'emportons rien en mourant, nous sommes obligés de laisser à la terre tout ce qui appartient à la terre.

— Je vous reconnais, vous êtes Mme Burger, je suis heureux de votre retour à la vérité; vous comprenez maintenant les choses de la terre dans leur véritable sens, vous touchez à votre libération, je suis heureux de votre retour : déjà plusieurs fois vous m'avez refusé une poignée de mains; voulez-vous aujourd'hui m'en donner une?

— Excusez-moi, monsieur, mais je vous donnerai la main quand je me serai défaite de tout mon argent.

— En effet, vous avez raison, car dans le monde où vous êtes maintenant, vous n'avez plus besoin de ces choses qui font l'orgueil des humains. Voulez-vous prier aujourd'hui? La dernière fois que vous êtes venue, quand je vous proposais de prier, vous me répondîtes que vous ne priiez pas avec un voleur; si vous voulez, nous allons prier.

Après la prière, l'esprit me dit :

— Oui, je reconnais que j'ai été bien coupable, c'est en raison de cet attachement à ma fortune que j'ai été si longtemps à me reconnaître, j'ai été aveuglée par la vue de ce trésor; si vous en connaissez, comme moi, dites-leur ce que l'on souffre après la mort d'avoir été si riche sur la terre, quand on n'a pas su faire bon usage de sa fortune; dites-leur que, s'ils font comme moi, ils souffriront aussi. Je me repens, mais cela ne suffit pas; il faut que je répare ces devoirs non compris, mais il me faudra une grande force pour supporter mes nouvelles épreuves.

— Vous repentez-vous sincèrement, madame Burger?

— Ah! oui, je le jure, je me repens.

— Maintenant il faut prier pour que Dieu vous donne la force nécessaire d'économiser assez de force morale, pour recommencer une nouvelle existence sur la terre,

où vous aurez à lutter encore avec de nouvelles épreuves; alors, vous aurez à choisir soit la fortune, soit la pauvreté. Si vous acceptez la fortune, vous saurez ce que vous aurez à faire, n'est-ce pas? Si vous acceptez la pauvreté, vous aurez à lutter avec cette convoitise d'être riche. Vous désirerez ce que vous n'aurez pas, et cette épreuve est aussi bien cruelle, si vous alliez faiblir encore. Pour éviter cette chute, étant incarnée, il faut, étant à l'état d'esprit, prier, prier beaucoup, et économiser beaucoup de force morale pour votre nouvelle incarnation. Mais ces choses ne peuvent s'obtenir que par la prière. Alors, madame, il faut prier; Dieu aura pitié de vous, et vos amis vous viendront en aide.

— Eh bien ! oui, je serai riche, mais cette fois je saurai en faire un nouvel usage; oui, je veux être riche, pour pouvoir faire ce que j'ai manqué de faire dans cette dernière incarnation. (L'esprit réfléchit et me dit avec véhémence :) Oh ! non, non, je ne veux plus être riche; oui, je désire revenir sur la terre, mais je veux être pauvre, pour que je puisse souffrir les mêmes douleurs, les mêmes peines que ceux que j'aurais dû soulager ont souffertes.

Avant de vous quitter, monsieur, prions, et après vous aurez l'obligeance de prier pour moi.

Au revoir.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1874.

SOMMAIRE.

Après le départ de mon sujet moniteur, plusieurs esprits viennent se communiquer. — Le premier fut l'esprit de M. Gaucher. — Le deuxième, l'esprit Marie Alberti, et le troisième l'esprit Auguste Vallier. — Retour de mon sujet. — La séance est fermée à onze heures.

Premier tableau.

Mon sujet, en partant, avait laissé ses organes assis. Alors, l'esprit qui vint s'en emparer se lève vivement, se redresse, regarde et se frotte les mains l'une contre l'autre, écoute en silence quelque chose, puis il se frappe la poitrine, me regarde en face, puis il me dit :

— C'est la deuxième fois que je me trouve en face de vous, monsieur, pourquoi? Je suis surpris de me trouver encore ici.

— Ne craignez rien, je vous recevrai aussi bien aujourd'hui que la première fois. Voulez-vous me rappeler qui vous êtes.

— Si l'on m'avait demandé mon avis, je ne serais pas venu, car je me rappelle avoir entendu ici des choses invraisemblables, et depuis j'ai toujours été tourmenté dans tout ce qui se repassait à ma mémoire, et m'inquiète encore pendant que je vous parle. C'est la voix de ma femme, toujours elle me parle ; cela est un effet de mon imagination malade ; vraiment, c'est à devenir fou.

— Vous ne m'avez toujours pas dit votre nom.

— Vous ne me reconnaissez donc pas ? Je suis M. Gaucher, je reste rue Réaumur, au coin de la rue Palestro, je vous l'ai déjà dit. Je vous dirai même que vous m'avez déjà parlé de ma mort, tout cela n'a servi qu'à me faire souffrir davantage. (Il se croise les bras.) Il n'y a donc aucun remède à cette souffrance ?

— Si, monsieur, il y a des remèdes très-efficaces, mais vous n'avez pas confiance dans ces remèdes-là. Cependant je vais vous les indiquer encore une fois, ces remèdes : c'est la confiance en Dieu, croire à notre immortalité, et prier. Ainsi, vous voyez, monsieur, que je ne tiens pas un langage excentrique, ni même extravagant.

— Rien n'est changé à votre langage. Vous tenez toujours les mêmes propos. Tenez, dès ce moment-ci, j'entends ma femme me dire : « Crois ce monsieur, il te dit « la vérité. »

— Elle a raison, votre femme ; il faut la croire, il faut l'écouter, il faut lui obéir. Pourriez-vous seulement me dire à quelle époque de l'année nous sommes ?

— Vous le savez bien, je vous l'ai déjà dit, nous sommes en 1869.

— Eh bien ! vous êtes mort depuis cette époque.

— Mort ! moi ! Ma femme me dit de vous croire ; mais il y a du doute dans mes pensées, je n'y puis croire.

— Regardez le calendrier et voyez que nous sommes en 1874.

— Je l'ai déjà vu, votre calendrier, c'est toujours le même. Eh bien ! soit, que je sois mort, mais que ces souffrances finissent.

— Croyez-vous en Dieu maintenant ?

— Un peu.

— Quelle idée vous faites-vous sur la mort ?

— Je me figurais bien qu'il devait y avoir quelque chose, mais je dois vous dire que je ne m'en suis jamais occupé sérieusement. Quant à notre mort, je ne m'en

occupais pas, j'aimais mieux m'occuper de bien vivre.

— Cependant vous avez bien dû quelquefois réfléchir sur le travail immense de cet univers. Car, enfin, voyez, tout ce que les hommes n'ont pas fait a dû être fait par quelqu'un. Eh bien! ce quelqu'un, c'est Dieu. Croyez-moi, monsieur Gaucher, Dieu existe, et si vous le voulez, ensemble nous allons le prier, et après je vous assure qu'il se produira en vous un changement extraordinaire.

— Je veux bien, et après nous verrons. (Après la prière, l'esprit eut un mouvement d'étonnement, puis il me dit :) Ah! mon père, monsieur, je suis convaincu. Il ne m'en fallait pas davantage pour me convaincre.

— Eh bien! vous voyez que je ne vous avais pas trompé, en vous promettant un sérieux changement si vous vouliez croire en Dieu et prier.

— Oh! oui, monsieur, mais pourquoi ne pas m'avoir dit tout cela lorsque j'étais vivant? vous m'auriez évité ces cinq années de souffrance. Mais il faut le dire à tout le monde; si vous faites cela, vous épargnerez bien des douleurs.

— C'est ce que je m'applique à faire tous les jours, pour les morts comme pour les vivants.

— Quand vous étiez encore sur la terre, n'avez-vous jamais entendu parler du spiritisme?

— Si, mais vaguement. Je trouvais que cela était trop peu de chose pour moi. (Il s'entretient avec son père, puis j'entendis qu'il lui disait : Je vais croire.) Merci, monsieur, permettez maintenant que je m'éloigne, mon père va m'accompagner, et je vous promets de me souvenir de tout ce que vous m'avez dit.

Adieu! monsieur, je reviendrai.

Il partit, enmené par son père.

Deuxième tableau.

Cet esprit, en s'emparant de mon sujet, tousse et crache; je reconnus bientôt que c'était une jeune demoiselle ; je reconnus à divers autres symptômes que cette jeune fille avait dû mourir de la poitrine. En arrivant, elle s'assoit très-religieusement et attend. Puis, après un instant d'attente en vain, seule, elle me dit : « Ils sont « toujours en retard dans cette église. » Enfin, elle voit quelqu'un, elle fait le signe de la croix, puis j'entendis qu'elle disait : « Voici des jeunes filles qui arrivent pour « chanter. Ah ! je ne pourrai jamais les accompagner, je « voudrais cependant pouvoir chanter. »

Si cet esprit désirait chanter, je n'étais pas moins désireux que lui, moi, de l'entendre. Car, sachant que mon sujet à l'état usuel chante assez bien, sans être musicienne cependant, de suite je me suis dit : « L'esprit trouvant des « organes façonnés pour le chant, si nos amis veulent « bien le lui permettre, nous allons avoir pour la pre- « mière fois le bonheur d'entendre chanter un esprit. » Tous mes auditeurs n'en étaient pas moins désireux que moi; alors, connaissant le désir de chacun, je priai mes guides de vouloir bien satisfaire l'esprit dans son désir. Voici ce que l'on me dit : « Oui, ami, nous le voulons, « mais l'esprit étant très-faible, actionne sur les poumons « pour lui donner de l'haleine, et il va chanter. »

On lui apporta un livre, l'esprit l'ouvre, regarde et dit : « C'est un recueil de cantiques, allons, je vais essayer de « chanter aussi. » Aussitôt l'esprit, d'une voix douce et harmonieuse, quoique faible, entonna le chant suivant :

O Jésus, ô vierge Marie,
Je vous donne mon cœur ;
Je vous consacre pour la vie
Ma pensée et mon amour.

Je vous donne mon cœur.
Mon cœur et ma vie,
Devant Dieu...

La voix de l'esprit était devenue trop faible ; il ne put continuer. Il éprouva une faiblesse et s'affaissa. Je le ranimai magnétiquement. Revenu à lui, il s'essuya le front, car de grosses perles de sueur inondaient son visage [1], puis il me dit : « La voix m'a manqué, je n'ai pu continuer, je vais recommencer. »

Doux Jésus, ô vierge Marie,
Je vous donne mon cœur ;
Je vous consacre pour la vie
Ma pensée et mon amour.
Je vo...

Ce fut tout ce qu'elle put chanter, cette fois, sa voix étant si faible que je n'ai pu entendre le reste. Comme la première fois, je la ranimai, et elle put parler, et c'est avec effort qu'elle me dit :

— C'est peut-être la dernière fois que je chante.

— Je le regrette, mademoiselle, car je vous ai écoutée avec beaucoup d'intérêt. Vous ne m'aviez donc pas vu ?

— Non, monsieur, quand je suis à l'église, je ne retourne jamais la tête.

— En effet, vous étiez bien recueillie.

— Monsieur, il ne faut pas causer comme cela devant l'autel de la Vierge.

— Encore une question. Dites-moi donc, mademoiselle, dans quelle église sommes-nous ?

— C'est à Notre-Dame des Victoires.

— Ah ! ah ! Mais quelle cérémonie fête-t-on aujourd'hui.

— Mais, monsieur, nous sommes au mois de Marie,

1. Cet esprit était celui d'une demoiselle, je vais parler au féminin.

c'est le mien aussi, car je m'appelle Marie, comme la Vierge.

— Ah ! et votre nom de famille ?

— Mon nom de famille ? Alberti, rue du Mail, je crois que c'est au nº 30.

— Voulez-vous me dire dans quelle année nous sommes ?

— L'année ?

— Oui.

— Eh bien ! nous sommes en 1867.

— Quel âge avez-vous, mademoiselle ?

— J'ai dix-huit ans, et je ne voudrais pas mourir. Je quitte la terre avec regret, tous les jours je sens que je m'en vais.

— Mademoiselle Marie, ce que vous dites ressentir tous les jours n'est qu'un effet moral ; l'effet physique est arrivé en 1867. Votre réveil vient d'avoir lieu seulement. Depuis sept ans vous êtes morte, sans le savoir, sans le comprendre, votre expiation est finie, et vous, qui croyez en Dieu, j'espère que vous me croirez aussi, n'est-ce pas ?

— Ne m'effrayez pas, laissez-moi comme je suis.

— Je regrette que vous ne croyiez pas à la sincérité de mes paroles ; quand je vous dis que vous êtes morte depuis sept ans, c'est la vérité.

— Comment cela se fait-il, alors, moi qui souffre tant, l'on m'avait dit que quand je serais morte, je ne souffrirais plus, et cela doit être vrai, puisque M. le curé me l'a dit.

— M. le curé vous a tenu un langage dogmatique, il a leurré vos croyances, involontairement, car lui-même est loin de la vérité, voyez-vous, mademoiselle ; la mort n'a lieu que pour ce qui est matière ; mais nous qui sommes l'âme, et l'âme étant immortelle, une fois séparés de notre corps, nous vivons de la véritable vie, celle de l'esprit, car une fois morts, nous sommes rentrés dans notre véritable patrie.

— Ces paroles sont pour moi un mystère.

— Eh bien ! voulez-vous prier ?

— Oui, je le veux bien, prions. (Elle se met à genoux pour prier. Après la prière.) Je vois dans cette église de jeunes communiantes. Elles viennent, ces enfants, de faire leur première communion, elles chantent toujours les mêmes cantiques, chant de première communion, du reste. Oh ! qu'il y a des enfants ici, et des fleurs ! Oh ! des fleurs comme il y en a !

— Voyez-vous qui apporte toutes ces fleurs ?

— Chut ! laissez-moi les écouter... Ah ! que c'est beau ! Tiens, voilà quelque chose d'étrange... Que signifie cela ? Ce que je prenais pour des voiles blancs, ce sont de légers nuages qui les enveloppent.

— Toutes ces jeunes filles que vous voyez, sont autant d'esprits qui ont été comme vous autrefois. Mais étant délivrés de la matière par la mort, ils jouissent maintenant du bonheur que leur a procuré cette délivrance. Elles aussi, jadis, avaient peur de mourir, parce que, quand nous sommes sur la terre, nous ignorons ce que l'on devient après la mort. Voilà ce qui nous la fait appréhender. Pauvres humains, qui ignorez que la mort est la mise en liberté de nous-mêmes ; que la mort, c'est la vie ; que dans ce monde de l'erraticité, nous y retrouvons parents, amis, que nous avons la faculté de venir voir ceux que nous avons laissés sur la terre, pleurant encore notre départ ! Oh ! dépêchez-vous de vous éclairer, mademoiselle Marie, pour que vous puissiez aussi aller consoler les vôtres, et partager le bonheur de ces esprits, que vous preniez pour des communiantes !

— Je commence à vous croire, monsieur ; ô mon Dieu, et moi qui me figurais que quand on était mort, on ne pouvait plus parler, ni chanter ! Mais ce n'est pas une église ici ? Comment se fait-il donc ? Cependant, j'étais bien dans l'église. Expliquez-moi donc comment ce changement a pu se faire ; car, enfin, cette église a disparu. Vous m'avez dit, monsieur, que j'allais revoir les per-

sonnes que j'avais aimées. Ma dernière pensée a été pour Lucien.

Après ces paroles, l'esprit se cacha le visage avec les deux mains.

— Mademoiselle Marie, tout ce que l'on peut avoir sur la terre comme bonheur, n'est qu'une illusion bien éphémère. Le vrai bonheur n'est point ici-bas. Dieu vous a appelée à temps pour que vous ne connaissiez pas l'ingratitude des hommes, les jalousies de tous et la félonie des intrigants. Ici-bas, tout est relatif, rien n'est complet, ni parfait! et maintenant que vous n'appartenez plus à la terre, il faut vous en détacher le plus que vous pourrez, pour vous rapprocher de vos amies. C'est avec elles que vous trouverez le bonheur réel, et ce bonheur-là, on ne le rencontre que dans le monde des esprits. Là, toutes nos pensées sont connues, et tous nos sentiments sont à découvert.

— Oh! je n'ai pas de peine à vous croire; car, sur la terre, je n'ai jamais été heureuse.

— Pourriez-vous me dire quelles peuvent être les causes qui ont pu vous retenir dans cette église depuis si longtemps?

— J'ai été punie parce que j'ai été sotte et orgueilleuse. J'étais fière de bien chanter. Alors les sept années que j'ai passées dans cette église, à chanter, personne ne faisait attention à moi, j'ai été punie. Oh! je ne le serai plus, je le vois bien maintenant; voici deux jeunes filles qui me présentent un livre où sont écrites les lois de Dieu, je l'accepte, et je l'étudierai avec soin. Au revoir, monsieur, ces demoiselles m'attendent pour m'emmener.

— Voulez-vous me dire leurs noms?

— L'une s'appelle Marie et l'autre Henriette.

Elles partent toutes les trois.

Troisième tableau.

Cet esprit n'est pas un de ceux qui m'ait donné le moins de peine à ramener à la vérité, à la lumière. Aux premières questions que je lui fis, il ne me répondit point. Je crus que cet esprit s'obstinait à ne pas vouloir me répondre ; alors je lui envoyai quelques décharges fluidiques afin que, s'il ne m'entendait pas, il pût au moins sentir ma présence. Aussitôt l'esprit se livra à un jeu de pantomime on ne peut plus agile; puis il faisait le simulacre de jouer du violon, et battait la mesure avec son pied. J'ai bien vu de suite que j'avais affaire à un sourd et muet depuis sa naissance, mais il voyait bien clair.

Me trouvant en présence d'un esprit sourd-muet, pour la première fois, un instant je fus embarrassé, pas longtemps, mais je le fus. De suite je demandai à mes esprits protecteurs ce que j'avais à faire pour guérir cet esprit, et en même temps l'éclairer sur sa situation. Ce fut encore là un des cas où ma médiumnité auditive me vint en aide. Après m'être recueilli, j'entendis mes bons guides me dire : « Fais-lui sur chaque oreille une double insufflation chaude bien appliquée sur chaque pavillon pour « dégager le nerf auditif et la membrane du tympan, « avec lequel il doit être en communication et provoquer « la dissolution du cérumen [1], mettre en mouvement l'os « lenticulaire et l'étrier et provoquer leur fonctionnement sensitif sur le cerveau, et rendre à la trompe « d'Eustache le passage de l'air, puis dégager le larynx « et le glossopharyngien, rendre au nerf lingual sa souplesse et son élasticité et distendre le trijumeau ; après « ce travail, inoculer de fluide chaque organe, et prier « pour faire prier l'esprit. »

1. Liquide jaune et épais.

Après avoir reçu ces instructions, je me mis en devoir de traiter mon sourd-muet par le magnétisme, comme je fais pour tous mes malades à l'état d'incarnés; mais j'avais compté sans la résistance de cet esprit. Cependant il fut assez docile quand je lui fis les insufflations sur les pavillons; mais, lorsque je voulus continuer, il m'opposa une sérieuse résistance ; en me parlant avec ses doigts, il me dit : Allons, laissez-moi donc tranquille. Et lorsque je voulus lui dégager la gorge et la langue, il me fit un signe en me frappant sur les mains de ne pas le toucher.

Je ne me rebutai pas cependant, et mes efforts, ma persévérance, furent couronnés de succès heureux, car, par sa pantomime habituelle, il me dit qu'il m'entendait parler. Cette affirmation me combla de ravissement; car, du moment où il entendait, il pourrait parler bientôt. En effet, vous m'entendez, lui dis-je? — Il me fit signe que oui. Alors je continuai de lui parler, tout en le magnétisant.

— Puisque vous m'entendez bien maintenant, il faut parler avec votre bouche et non avec vos doigts. Ainsi, faites bien attention et dites comme moi : Papa. Gutturalement il répéta : Papa. Ce fut sa première parole; plusieurs fois il répéta : pa, pa, pa. Après je lui fis dire oui, et il répéta oui, oui; puis je lui fis prononcer des phrases. Alors je pensai à le faire prier. Vous allez, lui dis-je, répéter ce que je vais dire : c'est une petite prière d'actions de grâces pour remercier Dieu de vous avoir rendu l'ouïe et la parole ; mais il s'y refusa en me disant :

— Non, Dieu, connais pas; si Dieu est, lui méchant, lui fait moi... Il ne put dire sourd.

— Sourd, lui dis-je.

— Oui, fait moi sourd. (Il montre sa langue et veut dire le mot muet.)

— Muet, lui répétai-je.

— Oui, muet; non pas prier Dieu. Moi, remercier vous; vous m'avoir guéri, moi aimer vous.

— Dites seulement : mon Dieu.

— Non.

— Eh bien ! voulez-vous me dire votre nom?

— Auguste Vallier.

— Et votre âge ?

— Je n'en sais rien.

— Connaissez-vous votre pays ?

— Oui, je suis bourguignon.

Il était fatigué déjà de parler. Alors il prit un crayon et écrivit qu'il était né comme cela, qu'il avait apporté ces infirmités en naissant, que ce n'était par conséquent ni la faute de ses parents ni la sienne, et que, s'il y avait un Dieu, comme je venais de le lui dire, c'était un Dieu méchant.

Après avoir lu son crayonnage, je ne doutais pas de ses sentiments à l'égard de Dieu. Il me restait donc, après lui avoir rendu l'ouïe et la parole, à faire son éducation en spirotologie. Peut-être, me disais-je, vais-je avoir plus de peine à lui faire comprendre ces sublimes vérités que je n'en ai eu à lui guérir ses infirmités physiques. Alors, comme étant à la veille d'une entreprise onéreuse, je me recommandai à Dieu, puis je priai aussi mes bons esprits guides et protecteurs de me venir en aide, de m'inspirer des paroles persuasives pour lui ouvrir l'âme et lui faire voir la lumière et comprendre la vérité sur son châtiment, celui d'avoir été sourd et muet dans sa dernière existence.

— Monsieur Vallier, lui dis-je, je vous en prie, écoutez bien ma narration. Voyez, mon ami, vous me faites de la peine quand je vous entends accuser Dieu d'être cause de vos infirmités. Dieu, voyez-vous, n'a jamais fait le mal, car il est souverainement bon, il n'a jamais commis d'injustice, car lui-même il est toute justice. Mais ce sont les hommes qui sont coupables, ce sont eux qui ont fait le mal ; et le mal fait retombe toujours sur son auteur, quel qu'il soit. Très-souvent, si nous cherchions

dans notre passé, nous y retrouverions la cause des maux qui très-souvent viennent nous assaillir. Mais non, notre faiblesse, c'est toujours d'accuser Dieu d'être la cause des maux qui nous frappent. Peut-être allez-vous penser, en m'entendant de la sorte, que vous, qui êtes né sourd-muet, vous n'avez jamais pu commettre une action mauvaise pour qu'à votre naissance vous subissiez déjà, et cela pendant toute votre vie, une pareille infirmité; la chose est difficile à comprendre en effet, car, avec l'instruction que l'on nous donne, nous sommes tous en pareil cas enclins à accuser Dieu, lui si bon, lui si juste.

Quand vous allez, monsieur Vallier, connaître la vérité sur notre origine, vous n'accuserez plus Dieu, j'en suis sûr.

Je dois vous apprendre, monsieur, qu'actuellement vous êtes mort et vous faites partie du monde des esprits; c'est en vertu de cet état fluidique que vous avez pu ce soir venir vous entretenir avec moi.

Oui, vous avez vécu avec vos organes imparfaits pendant un nombre d'années que j'ignore, puisque vous-même l'ignorez aussi. Eh bien! quand la mort frappe notre corps, elle n'atteint que lui, pourquoi? parce que notre corps est matière et périssable, comme tout ce qui est matière. Délivrés de ce corps, nous retournons dans le monde des esprits, où vous êtes actuellement, je ne sais depuis combien d'années. Mais j'ai l'espoir que plus tard vous viendrez vous-même compléter ces renseignements. Alors, une fois dans le monde des esprits, débarrassés des liens charnels, nous voyons et pensons autrement; puis nous nous retrouvons avec des esprits, autrefois de notre ordre, et aujourd'hui bien supérieurs à nous. Alors nous nous occupons d'en savoir la cause et nous apprenons que ces esprits se sont réincarnés en même temps que nous et qu'étant sur la terre ils se sont bien conduits; que ces esprits à l'état d'incarnés n'ont été ni méchants, ni jaloux, ni cruels, ni despotes; que, s'ils ont été riches, ils ont su

soulager les pauvres ; que, s'ils ont été maîtres, ils ont été justes, bons, charitables envers leurs subordonnés, et qu'en un mot ils n'ont jamais fait aux autres ce qu'ils n'auraient pas voulu qu'on leur fît pour eux-mêmes, et comme la réincarnation est toujours une épreuve, ces gens alors, aujourd'hui esprits, n'ont jamais murmuré contre le destin, n'ont jamais accusé Dieu d'en être la cause. Au contraire, ces gens ont dit : « Mon Dieu, ayez pitié de nous, pardonnez-nous nos offenses, et donnez-nous le courage, la force de supporter patiemment les maux qui nous atteignent, car nous savons, ô mon Dieu, que vous êtes toute justice, et que si nous souffrons, c'est notre propre faute. Donnez-nous la force de nous épurer et de grandir moralement. Alors ces gens-là se sont appliqués à se corriger de leurs défauts et ont aimé leur prochain, et alors, à leur rentrée dans le monde des esprits, ils occupent une place en rapport avec leur avancement. Mais il n'en est pas de même pour celui qui a fait le mal, pour celui qui a fait souffrir les autres, pour celui qui a commis des crimes ou qui par ses ordres a fait commettre des horreurs, a vécu joyeusement, largement, ne pensant qu'à lui, qu'aux siens et à ses plaisirs. Alors celui-là, à sa rentrée dans le monde des esprits, s'il le veut, il s'aperçoit bien vite qu'il a fait fausse route, qu'il a mal employé son temps, et s'il s'amende, Dieu lui fait dire par les bons esprits : Ami, tu as mal compris ta tâche lorsque tu étais sur la terre; tu pouvais, par ta haute intelligence, par ton instruction, par ta position, par ton rang, tu pouvais, dis-je, apprendre la vérité à plus ignorant que toi ; toi, tu étais chef, tu étais le maître, tu étais docteur, toi, tu connaissais la vérité sur les choses et sur Dieu. Qu'as-tu fait de ton pouvoir? Qu'as-tu fait de ta science? Toi, qui pouvais enseigner la vérité, tu as prêché le mensonge et l'erreur. On te croyait parce que tu étais le maître ; tu as excité tes frères à la vengeance ; tu les as, par ton exemple, engagés aux crimes, aux meurtres, à la luxure ; toi qui

pouvais enseigner la vérité par tes paroles, par tes écrits, tu as trompé les hommes, tu as leurré tes amis ; c'est toi qui es coupable, c'est toi qui es cause de ceci, de cela, c'est toi qui dois être puni, car tu as failli à ta mission, à tes épreuves.

Écoute, nous disent les bons esprits, Dieu te pardonne et te laisse libre de recommencer ta tâche. Pour cela, que faut-il faire? Retourner sur la terre pour recommencer ce que tu as mal fait. Veux-tu? Et naturellement, si nous avons le désir d'avancer, nous ne demandons pas mieux. Attends, nous disent les bons esprits, mais en retournant sur la terre, tu seras obligé de souffrir ce que tu as fait souffrir aux autres, toutes tes fautes sont autant de dettes contractées par toi et ne pouvant être payées que par toi. Cela te va-t-il?

Alors le regret s'empare de nous et nous nous disons : Si j'avais su. Ensuite, envieux du bonheur de ceux qui ont réussi, nous acceptons cette nouvelle incarnation avec le désir de ne plus faillir, et nous revenons sur la terre guidés par de bons esprits, ce que vous appelez anges gardiens.

Voilà, monsieur Vallier, l'origine de nos infirmités, de nos maux sur la terre. Vous voyez qu'il ne faut pas accuser Dieu, c'est nous, nous seuls les coupables.

— Comme ça, vous prétendez que je suis mort?

— Mais oui, et je vous engage à prier avec moi ; je suis un homme comme vous, ne soyez pas scrupuleux.

— Mais vous êtes donc un curé pour me parler comme ça de prier et d'un bon Dieu que je ne connais pas.

— Non, je ne suis pas un prêtre, mais cela ne fait rien, prions toujours.

— Oui, je veux bien.

Pendant que je priais, il priait aussi, mais il ne faisait que répéter les dernières syllabes de mes paroles, et encore, malgré cela, il parlait tout de même à l'aide de ses doigts, tant il en avait l'habitude.

Après avoir prié, il me demanda à ce que je voulusse bien m'occuper des autres qui étaient comme lui, puisque lui il allait mieux, c'est-à-dire qu'il parlait bien. Il se lève pour aller chercher ces esprits, puis il leur dit, en me montrant :

— Tenez, voyez-le, c'est lui, le voilà, vous savez que je ne pouvais parler ; eh bien ! c'est lui qui m'a fait entendre, c'est lui qui m'a fait parler.

— Vous oubliez, monsieur Vallier, ce que je vous ai dit, vous vous croyez toujours vivant, tandis que vous êtes mort.

— Non, pas encore, cela viendra, car je sens que j'ai le crâne fracassé.

— Comment cela ? Vous avez le crâne fracassé ?

— Oui, je suis tombé et je me suis fendu la tête. Tiens, voici un jardin, puis un bois. On me donne le bout d'un ruban et je ne vois personne ; puis j'entends une voix qui me dit : « Roule ce ruban, il te servira de guide; aie du « courage, car, tu vois, il y a de quoi en faire une grosse « bobine, et pour être fort il faut prier. Prie donc. » (Il prie.)

Après avoir prié, il me prit la main, me la secoua amicalement et me dit :

— Je vais m'en aller, je suis content, mais je reviendrai pour vous donner de grands détails. On me dit de vous le dire, seulement je ne sais pas quand je reviendrai, car je vais aller loin, bien loin, en suivant toujours ce ruban. Tenez, là, il y a des anges. Oh ! non, on me dit comme vous, c'est eux qui me le disent.

— Quoi ! Qu'est-ce que l'on vous dit ?

— Eh bien ! qu'ils sont esprits et qu'ils finiront de m'expliquer ce que vous avez commencé ; mais j'ai une mauvaise tête, moi, elle a toujours été mauvaise. Il y en a un là qui se fera connaître quand il aura travaillé à mon avancement. Il vous connaît. Allons, merci et au revoir.

Il part en suivant le ruban.

SÉANCE DU 13 JUILLET 1874.

SOMMAIRE.

Deux sujets sont présents ce soir à notre séance. — Sommeil de Mme G..... mon sujet moniteur. — Mlle N..... — Mon sujet élève, traité magnétiquement, s'endort sous mes fluides. — Départ de Mme G..... Arrivée de l'esprit Hamelin, son départ, il est remplacé par l'esprit Mlle Eugénie Roland. — Arrivée de l'esprit Amédée, son fiancé. — Retour de l'esprit Marie Alberti. — Arrivée d'Annita. — Retour de mon sujet. — Fin de la séance à onze heures et demie.

Premier tableau.

Après le départ de mon sujet moniteur, un esprit se présenta bientôt. Il était là, attentif, les yeux fixés au ciel, sans rien dire ; je dus le premier interrompre ce silence, pour lui demander ce qu'elle faisait là, car c'était l'esprit d'une demoiselle. Cet esprit ne me répondit pas, je crus qu'il ne m'avait pas entendu. Alors je réitérai ma demande ; cette fois il m'entendit, car il se retourna de mon côté, et me regarda sans me parler ; cependant il paraissait réfléchir et beaucoup occupé. Enfin directement je lui dis :

— Mais, que faites-vous là, seule, quand la nuit approche ?

L'Esprit. — Rien.

— Qui vous a envoyée ici ?

— Personne.

— Vous attendez quelqu'un? Ce quelqu'un ne viendra pas.

— Mais non, je n'attends personne, mon esprit voyage.

— Qu'entendez-vous par ce mot : esprit?

— Je veux dire ma pensée. (Elle sourit.)

— Voulez-vous me permettre de rester avec vous?

— Non, monsieur, retirez-vous et laissez-moi seule.

— Mais où êtes-vous ici?

— Je suis en face de chez nous, sur le banc, assise au bord de la route.

— Quand je vous dis que la personne que vous attendez ne viendra pas.

— Je le sais bien, mais cela ne fait rien. Respectez ma solitude, je sais trop bien, hélas! que celui-là ne reviendra plus.

— Comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelait Amédée, il est mort il y a à peine six mois, ce mois de janvier 1867.

— Et aujourd'hui quelle date sommes-nous?

— Eh bien! nous sommes au mois de juin.

— Croyez-vous en Dieu, mademoiselle?

— Oui certainement, et j'irai bientôt le rejoindre.

— En effet, vous paraissez souffrante, comment appelez-vous cette maladie?

— C'est une maladie du cœur.

— Et vous dites que nous sommes au mois de juin 1867?

— Oui, le 24 juin 1867, il y aura sept mois le 8 juillet qu'il est mort.

— Voulez-vous me dire votre nom?

— Je m'appelle Eugénie Roland, je demeure à Bar-le-Duc.

— Eh bien! mademoiselle Eugénie, cette mort que vous semblez désirer a eu lieu sans que vous le sachiez, car vous l'êtes, morte, depuis le 8 juillet 1867.

— Oh ! non, je ne le suis pas ; mais j'ai un remords... quelque chose que je n'ose vous dire et que je n'aurais pas dû faire.

— Si vous avez mal fait, il faut vous amender ; il faut prier pour que Dieu vous pardonne.

— Oh ! oui, je le veux bien, prions. (Après la prière.) Ma vue s'obscurcit, ma tête s'égare. (Elle prie toujours.)

L'esprit pousse un cri et se cache la figure avec ses deux mains, puis elle me dit :

— Oh ! j'en étais presque sûre, qu'au lieu de m'approcher de lui, je m'en éloignais pour quelque temps. Oh ! tenez, monsieur, je vais vous le dire, mais ne le dites pas à ma famille. Eh bien ! j'ai avancé mes jours, en m'empoisonnant par petite dose avec une petite poudre blanche ; quand j'ai su que c'était mal, que j'avais eu tort, il était trop tard.

Elle se jette à genoux et prie ; puis des mauvais esprits viennent encore lui présenter du poison, et lui disent qu'elle n'est pas morte. Ils l'engagent à recommencer et lui affirment qu'elle n'est pas morte. Elle les repousse et refuse ce qu'ils lui offrent, mais elle refuse avec beaucoup d'énergie, puis elle entend les bons esprits qui lui disent : — « Tes épreuves vont durer encore six mois ; pen-
« dant ce temps, on te présentera toujours ce poison : si tu
« résistes, si tu es forte, peut-être abrégera-t-on ce temps ;
« prie et espère, Dieu n'abandonne jamais celui qui a
« confiance en lui. »

Elle répondit à cette voix : « Oui, je serai forte, je
« pars, priez pour moi. »

Deuxième tableau.

Les premières paroles de cet esprit furent pour me demander des nouvelles de Mlle Eugénie.

— Monsieur, me dit-il, connaissez-vous cette jeune fille qui sort d'ici?

— Oui, je la connais, pourquoi?

— Elle ne m'a pas vu. Comment cela se fait-il?

— Elle est malheureuse, elle souffre.

— Ah! elle souffre, et moi aussi je souffre. Mais qui l'avait amenée ici, et comment y est-elle venue?

— Comme vous. Le savez-vous, vous, comment vous êtes venu ici?

— Je n'ose pas le dire comment je suis venu. J'avais un grand mal de tête, tout à coup je me suis senti comme environné de nuages et transporté immédiatement ici. C'est là où je l'ai vue, j'en suis encore stupéfait.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il? Vous savez donc qui nous sommes et ce que nous faisons ici?

— J'ai entendu dire que c'était une réunion; mais je ne vois que deux personnes... vous et une dame qui est en train d'écrire.

— Vous êtes monsieur Amédée?

— Oui, vous me connaissez donc?

— Mlle Eugénie m'a parlé de vous; vous avez été malade, n'est-ce pas? Du moins vous étiez souffrant depuis longtemps?

— Souffrant, oui, mais je n'ai jamais fait de maladie.

— Réfléchissez bien.

— Non, jamais je n'ai été malade.

Je crus devoir provoquer la fin finale; aussitôt les mêmes douleurs, les mêmes symptômes que ceux qui ont amené la mort, se manifestèrent. L'esprit étreignit son cœur avec ses deux mains en poussant un cri. Il était mort, je le ranimai sous mon action magnétique, et bientôt il revint à lui. Ses premières paroles furent pour demander et appeler Mlle Eugénie.

— Ne vous fatiguez pas, monsieur Amédée, vous venez d'éprouver une crise terrible. Qu'est-ce que vous avez donc? Une maladie de cœur?

— Oui, j'en suis atteint depuis que je suis au monde.

— Ce que vous venez d'éprouver là n'est que la parodie de la réalité; car vous êtes mort depuis sept ans d'un anévrisme probablement; voulez-vous me dire en quelle année nous sommes?

— En quelle année? mais vous le savez aussi bien que moi; cependant, si cela peut vous être agréable, je vais vous le dire : nous sommes le 8 janvier 1867.

— Eh bien! ce 8 janvier 1867 est le jour où vous êtes mort, aujourd'hui nous sommes en 1874, par conséquent voici sept ans et six mois que vous êtes mort, car nous sommes le 13 juillet 1874.

— En effet, mes souvenirs me reviennent et je me rappelle que depuis longtemps j'étais occupé à griffonner sur du papier timbré, et je ne pouvais jamais en trouver la fin.

— Quelle était donc votre profession?

— J'étais employé chez un huissier, et c'est en écrivant que je fus pris d'un éblouissement, et depuis ce temps j'ai toujours été occupé à écrire.

A ce moment, des esprits lui parlent et lui rappellent des choses dont il est frappé; surpris de s'entendre dire ses défauts, il s'écrie : — Qui me dit cela? qui me parle? mais qui donc m'a parlé? C'est vrai ce que l'on vient de me dire. Lorsque j'étais dans mon emploi, je n'étais pas charitable pour mes semblables; et encore moins pour ceux qui se trouvaient sous mes ordres. Si à l'étude on me permettait d'être un peu sévère, pour me faire valoir, je l'étais doublement; j'étais beaucoup plus rigide que le patron, et je me souviens que par ma faute, j'ai fait beaucoup de tort à une honorable famille en ne lui accordant pas le temps voulu dans une affaire, et tout cela c'était par orgueil. Oh! comme je souffre d'être obligé de vous dire toutes ces choses; moi, qui étais si fier, moi, qui ne voulais m'abaisser devant personne, quelle humiliation! Ce que l'on me faisait écrire sur ce papier timbré était une

réconciliation avec cette famille que j'avais déshonorée, et comme je ne voulais pas, j'écrivais toujours le contraire. Voilà la raison par laquelle je ne pouvais jamais en venir à bout. Oh! comme j'ai souffert! Je me rappelle de tout maintenant. Oh! je vous en prie, monsieur, si vous connaissez quelques jeunes gens qui soient comme moi, dites-leur qu'ils ne soient pas orgueilleux, qu'ils soient justes et charitables, et qu'au lieu de dépasser les ordres du maître en sévérité, qu'ils se fassent aimer de leurs camarades par leur bonté, leur simplicité et leur charité. En faisant cela, ils acquerront l'amitié de tous et l'estime de leur maître, et, au lieu de souffrir comme moi, ils seront récompensés, et Dieu les bénira. Oh! c'est maintenant que je souffre!

— Monsieur Amédée, nous allons prier pour que Dieu vous pardonne et pour qu'il vous donne la facilité de réparer toutes choses.

— Oui, prions.

L'esprit se met à genoux et prie avec ferveur.

Après sa prière, on lui parle, il écoute, puis se relève, en me disant :

— Monsieur, j'ai tout compris.

— J'espère, lui dis-je, que vous allez travailler courageusement afin de venir en aide à Mlle Eugénie.

— Oui, monsieur, je comprends, et si Dieu m'a fait mourir à vingt-cinq ans, ce qu'il a fait est bien fait. Je me retire, priez pour Amédée.

Il me dit son nom de famille, mais je n'ai pu l'entendre. Il était parti.

Troisième tableau.

Il était déjà tard, je craignais que l'arrivée d'un esprit non éclairé ne me prît trop de temps. Alors je priai mes guides de vouloir bien profiter du temps qui nous restait,

les uns ou les autres, pour nous donner quelques conseils, quelques instructions.

Alors, après un instant d'attente, un esprit se présenta. A ses manières libres, je vis bien que cet esprit me connaissait; je ne m'étais pas trompé. En effet, cet esprit était celui de Mlle Marie Alberti, qui s'était communiqué huit jours auparavant ; cette demoiselle me dit :

« Monsieur, du milieu de ma route, j'ai prié pour qu'on « me laissât venir ce soir vous serrer la main, et vous « dire que je suis forte et résolue, et que bientôt il me « sera accordé d'accompagner ces demoiselles qui vous « assistent dans vos séances. Maintenant que je vous ai « serré la main, je suis satisfaite. Au revoir, monsieur, « et merci. »

L'esprit qui succéda à Mlle Marie A..... fut celui de ma fille Annita. Aussitôt dans les organes de son amie [1] elle me dit :

— Bonsoir, mon petit père.

— C'est toi, Annita?

— Oui, père, tu vas bien, n'est-ce pas ?

— Très-bien.

— Je le vois, tu ne m'attendais pas, je suis venue pour te dire que l'esprit que tu as appelé ce soir [2] te sera amené dans huit jours.

— Est-ce toi qui l'amèneras ?

— Ce sera par l'une de nous, mais je crois que ça sera Mlle Berthe Boiste.

Après avoir répondu aux questions de Mlle Miel, aux miennes et à quelques autres personnes, Annita me dit : « Père, je vais me retirer, car mon ami est fatiguée. « Embrasse pour moi ma petite mère, mes sœurs et mes « frères. » Elle me serra la main et partit.

1. Son amie, c'est mon sujet, Mme G..... elles se tutoient toutes les deux, et en effet ce sont deux grandes amies.

2. C'était l'esprit de Mme Didenhoven. (Prière de Mme Dolenne, membre du groupe.)

SÉANCE DU 20 JUILLET 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de mon sujet moniteur, son trouble, influence d'un esprit de la famille, mon sujet ne peut quitter ses organes. — Continuation de la séance par le verre d'eau.

Réfléchi et rêveur, ce soir du 20 juillet, sous le poids d'une chaleur de 37 degrés, je me dirigeai vers les Batignolles, le cœur serré de sombres pressentiments, je craignais, je redoutais cette séance. Pourquoi ? Je n'en savais rien. Cependant j'avais de tristes ôpinions sur cette soirée. On a de ces moments dans la vie, et ces mêmes pressentiments nous trompent rarement. Nous sommes sous l'empire d'une crainte vague, d'une grande inquiétude, et nous avons beau nous interroger, nos idées sont sous cet empire, sous cette influence inconnue, et nous y revenons toujours. C'est accompagné de ce vague inconnu que j'arrivai rue Gauthey. Les auditeurs n'étaient point nombreux. Cette chaleur torride avait retenu beaucoup de membres chez eux. Cependant mon sujet, avec son dévouement habituel, était présent. Sa physionomie, quoique rieuse et aimable, laissait, sous ses traits réguliers, une transparence assez diaphane émanant de son cœur, et contractait avec sa gaieté factice, le visage riait et le cœur saignait. Je ne fus pas le seul du reste à m'en apercevoir ; elle souffrait physiquement et moralement.

Le moment de l'endormir étant arrivé, elle y consentit

avec assez d'indifférence ; je m'en inquiétai peu, je continuai de l'endormir, bientôt je remarquai en elle une grande agitation, et, sans que je m'en doutasse, elle me glissa des mains en s'affaissant de dessus sa chaise, et tomba.

Je reconnus bientôt qu'il y avait là une influence mauvaise. En effet, mon sujet, en se tordant, prononça quelques paroles incohérentes ; je pus cependant en saisir quelques-unes, les voici : « Oh ! que vous me faites souffrir ! Ne « me serrez pas si fort. Alors faites-moi mourir de suite, « pourquoi me torturer ainsi ?... »

Ces paroles étaient prononcées avec de grands efforts, enfin mon sujet s'adressant à moi, me dit : « Je vous en « prie, réveillez-moi. »

Alors je me mis à la dégager vigoureusement ; j'étais en nage, je crois n'avoir jamais eu si chaud, et n'avoir jamais tant sué, j'étais aveuglé par l'eau qui sortait de tous mes pores ; baissé sur mon sujet, l'orbite de mes yeux était devenu de petites rivières. Enfin, nous pûmes, mon sujet et moi, sortir de ce petit incident. Dégagé des mauvais fluides qui l'étouffaient, mon sujet s'écria : « Oh ! je « vois maintenant qui m'a fait tant de mal, tenez, le voici, « cet esprit, il est là. »

— Le connaissez-vous ?

— Oui.

— Pouvez-vous me dire son nom ?

— Oui, et je vous autorise à le dire à tous ; c'est l'esprit de Mme ***. Elle m'avait cependant bien promis de ne jamais venir me troubler dans nos séances.

— Nous allons prier pour que nos amis éloignent cet esprit. Après la prière, mon sujet me dit : — On me dit de vous dire de me réveiller, et que nous allons continuer par la vue au verre d'eau, parce que ce soir je ne pourrai pas quitter mes organes.

Après avoir réveillé mon sujet, elle s'occupa de regarder dans le verre, voici les tableaux qu'elle y vit.

Premier tableau au verre d'eau.

Le médium voit apparaître dans son verre une chambre; dans cette chambre un lit sur lequel se débat une jeune demoiselle asphyxiée par les fleurs. Comme elle est pâle ! Elle doit bien souffrir. Cependant, non, elle ne souffre pas, car elle ne sent pas, elle se débat contre la mort, elle essaye de se lever, mais elle ne le peut, elle retombe, elle est morte. Je vois les fluides se dégager de son corps, ils vont se former en une masse noirâtre et informe, là. (Le médium montre avec son doigt.) Tiens, voici encore des fleurs, ce ne sont plus les mêmes. En effet, la chambre a disparu pour faire place à un cimetière. Je vois une tombe sur laquelle est écrite l'épitaphe que voici :

Ici repose le corps de Marthe Delaunay, décédée le 24 avril, à l'âge de dix-huit ans, victime de son amour pour les fleurs. Lyon.

Deuxième tableau.

Je vois, dit le médium, le portrait de cette jeune fille sur cette tombe. Oh! c'est bien elle qui était dans la chambre.

Sur la table des médiums, était le portrait de l'esprit Mme Dedenhoven, qu'Annita nous avait promis d'être amené par l'esprit Mlle Berthe Boiste.

— Je vois, dit le médium, l'esprit de cette dame. (Le médium montre le portrait qui était sur la table.) Elle est accompagnée par une autre personne.

— Quelle est la personne qui est avec elle?

— C'est Mlle Berthe Boiste. Elle vient pour accomplir sa promesse faite il y a huit jours. Elle est bien ressemblante avec son portrait, cette dame. L'on me dit de vous

dire de la faire évoquer, car cet appel l'a surprise. Elle l'a cependant déjà été une fois. Mais elle n'y a rien compris, elle a cru que c'était un effet de son imagination, elle n'est pas encore assez avancée pour venir s'emparer de votre sujet. Plus tard on la préparera.

Voici ce que l'on me dit de vous dire à propos de l'incident de ce soir : « Amis, il ne faut pas que cela cause « aucun trouble parmi vous. La cause est attribuée à vo- « tre sujet qui, n'étant pas dans les dispositions voulues, « aurait dû être franche et vous dire qu'elle ne pouvait « être endormie ce soir. Ce qui vous manque aujourd'hui « vous l'aurez doublement une autre fois.

« Ainsi, mes bons amis, soyez toujours persévérants et « que votre confiance en Dieu et en nous ne faiblisse ja- « mais. Courage, nous vous assistons, soyez mon inter- « prète près de mon cher père, pour lui témoigner toute « ma reconnaissance et ma vive sympathie. Je veille sur « lui et sur vous tous, mes amis, ainsi à bientôt. »

Voici comment j'ai lu ce que viens de vous dire. L'esprit Mlle Berthe B..... tenait de ses deux mains un rouleau, elle le déroulait, et au fur et à mesure je lisais. C'était tout tracé. C'est fini.

Troisième tableau.

Le médium s'approche pour regarder dans son verre. Soudain il fait un bond en arrière, et il s'essuie la figure, en nous disant :

— L'eau me saute à la figure, si je pouvais seulement les suivre, mais je ne puis voir ce qui se débat là, dans l'eau. Oh ! cette écume. Je ne puis voir, l'eau me saute aux yeux. (Le médium se baisse pour regarder.) Ah ! je vois deux jeunes gens, un garçon et une fille, attachés ensemble par la ceinture, ils se noient. Oh ! mon Dieu, cette jeune fille a tous ses cheveux épars sur son dos. Elle est toute

jeune, le courant de la rivière les entraîne; ils cherchent bien à se cramponner, mais tout leur échappe, tout fuit, tout cède sous leur effort. Le ciel même est contre eux, car il fait un orage épouvantable; oh! ce tonnerre, ce vent et ces éclairs. Oh! les éclairs vous brûlent la vue, la pluie tombe à torrent et le vent gonfle l'eau en grosses vagues, l'agite, la remue, la secoue en tous sens. Je revois ces jeunes gens, ils sont allés se butter contre une pierre, la tête du jeune homme est brisée et le sang a jailli. Voilà un gros oiseau que je ne connais pas, il s'abat sur ces jeunes gens; le voilà qui s'acharne après le jeune homme, il lui fouille les intestins. Oh! je ne veux plus voir cela.

Le médium se couvre les yeux avec ses mains. Le tableau a disparu. Deux esprits à évoquer, Henri et Gabrielle.

Quatrième tableau.

Le médium : — Quel est donc cet esprit? Il est là avec un paquet à côté de lui, il cherche, il n'a pas l'air content, il parle seul et tout bas. (Le Médium écoute et entend ces paroles) :

— C'est cependant bien ici que je l'ai rencontré. Comment cela se fait-il? Je l'ai vu, il y a un instant, et maintenant je ne le vois plus, puis je l'ai entendu aussi. Mais qu'est-il devenu?

Le médium : — Mais qui cherchez-vous donc?

— Je cherche un homme que j'ai vu l'autre jour; car cet homme m'a dit que j'étais mort, et cela n'est pas vrai. Eh bien! cet homme, je ne puis le retrouver. Voilà une drôle de chose.

L'esprit qui était là, était l'esprit Hamelin, le blanchisseur, qui s'était déjà communiqué à notre séance du 13 de ce mois. Alors, je lui dis : — C'est moi que vous cherchez, M. Hamelin?

Le médium entend qu'il dit : « Tiens, on dirait que je « l'entends ; » puis il s'asseoit sur son paquet, en disant : « Ah ! je vais l'attendre ici jusqu'à ce qu'il sorte, et alors « je l'accompagnerai. »

Le médium nous dit : — Tiens, voici l'eau qui est devenue blanche comme du lait.

Le tableau est fini.

Cinquième tableau.

L'heure de fermer ma séance étant arrivée, je me disposais à faire la prière. J'avais, je ne sais pourquoi, pris le verre d'eau de mon sujet, et je l'avais placé de l'autre côté de la table, mais il me dit : — Pourquoi m'enlevez-vous mon verre ? Laissez-moi donc voir cette bataille.

— Vous voyez donc une bataille ?

— Oui, je vois des soldats, ils sont sur un pont, et ils tirent de l'autre côté de la rivière.

— Sur qui tirent-ils ?

— Je ne vois personne de l'autre côté ; non je ne vois rien par là. Il y aussi deux pièces de canon de ce côté-ci. Oh ! voilà un chef qui crie : En avant, les voilà tous partis au pas gymnastique. Ils ont franchi le pont. Vous n'entendez pas le tambour et le clairon ? Tiens, c'est singulier. On ne veut pas que je voie. Quand les soldats arrivent de l'autre côté, ils disparaissent.

Le tableau est fini. — Tiens, dit le médium, voilà qu'on recouvre mon verre avec une étoffe noire, je ne vois plus rien.

(*Fin de la séance.*)

SÉANCE DU 27 JUILLET 1874.

SOMMAIRE.

Sommeil de mon sujet moniteur Mme G..... Elle m'aide à endormir mes deux autres sujets Mme H..... et Mlle N..... — Départ de mon sujet moniteur et de M. H..... — Mlle N..... reste endormie sous mes fluides pour cause de maladie. — Retour de l'esprit Hamelin. — Intervention de l'esprit Mlle Marie Mélinant. — Arrivée pour la première fois de l'esprit Martial. — L'esprit Mlle Eugénie Laroche. — Visite de l'esprit Mlle Berthe Boiste. — Retour de l'esprit de Mlle Marie Alberti. — L'esprit d'une religieuse. — Intervention d'un esprit prêtre. — Retour de mon sujet moniteur. — Réveil de Mme H..... et de Mlle N..... — Fin de la séance à onze heures.

Premier tableau.

Cette séance dernière avant les vacances, nous amena un auditoire assez nombreux d'incarnés. Parmi eux se trouvait notre honorable ami, M. Leymarie, administrateur et rédacteur de la Revue spirite avec plusieurs personnes habituées de la rue de Lille. Nous y remarquâmes aussi plusieurs étrangers de passage à Paris. Cette séance fut assez féconde en documents, et chaque auditeur, je crois, a dû s'en aller, si ce n'est convaincu, au moins satisfait.

Pendant que les médiums écrivains traçaient les communications qui leur étaient données par les esprits, moi, je m'occupais d'endormir mes sujets. Trois *étaient*

présents ce soir, mon sujet moniteur Mme G..., mon deuxième Mme H..., et un sujet élève Mlle N...

Après m'être assuré que nos bons esprits étaient présents, je leur recommandai mes sujets qui, profitant de cette mise en liberté, quittèrent immédiatement leurs organes. Je priai également mes guides spirituels de vouloir bien présider à l'arrivée des esprits dans les organes de mes sujets. Aussitôt un esprit s'empara de mon sujet moniteur et manifesta sa présence par ces paroles adressées à un autre esprit qui désirait aussi se communiquer ; voici ce qu'il lui dit :

— Non, pas vous, moi d'abord.

(1). . . . .

— J'en suis fâché, mais c'est moi qui passerai le premier.

. . . . .

— J'y parlerai, si cela me plaît.

J'intervins pour faire cesser ce *colloque*, et m'adressant à l'esprit, je lui demandai à qui il parlait. Alors il me répondit, que c'était à un individu qui voulait passer avant lui. Je lui demandai encore s'il le connaissait, et il me répondit que non. Je lui dis encore : Vous êtes M. Hamelin, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas si je dois vous répondre.

— Pourquoi ne me répondriez-vous pas?

— Pourquoi? mais vous êtes un si singulier homme. Vous m'avez dit des choses qui m'ont tant tourmenté, si inquiété, et puis, j'ai souffert horriblement. Vous m'avez mis dans un tourment extrême.

— Mais enfin, vous êtes bien monsieur Hamelin?

— Oui, c'est moi.

— Eh bien! Avez-vous réfléchi à tout ce que je vous ai dit?

— Vous parlez bien, mais vous n'agissez pas de même.

1. Les points de suspension remplacent les réponses du deuxième esprit.

— Comment cela ?

— Dame, vous me laissez-là.

— Si vous êtes resté là, c'est votre faute. Pourquoi aussi vous obstinez-vous à réfuter ce que je vous dis. Je vous explique la vérité, je veux vous prouver que vous êtes mort, je vous certifie que Dieu existe, et vous ne voulez pas me croire. Je vous prie, je vous supplie, je vous engage à prier avec moi pour vous sortir de ce trouble où vous êtes, où vous souffrez, et vous refusez. Pourquoi alors m'accuser de parler beaucoup et de faire peu? Tout ce que vous avez souffert depuis ma première entrevue avec vous, est un supplément de peine dû à votre obstination; où êtes vous maintenant?

— Je suis toujours ici.

— Toujours ici; où? Cela ne dit pas l'endroit où vous êtes. Est-ce ici avec nous, dans cette chambre?

— Non, je suis dans cette cour où j'attends qu'on me fasse monter, et cependant par où donc monterai-je? Je ne vois que ce petit escalier tortueux et étroit; mais il n'est pas possible de pouvoir monter par là. Tiens, tout est changé. Oh! quel singulier homme que vous faites! Où suis-je maintenant? J'ai froid, j'ai peur.

— Écoutez, M. Hamelin, Dieu est juste et bon, et vous, vous êtes mort, et alors à l'état d'esprit. Ainsi ce qui vous trompe et entretient votre erreur, c'est parce que vous croyez encore comme autrefois. Mais ce corps-là n'est que la double enveloppe de celui qui est mort. Nous mourons sans cesser de vivre. Mais ce mot si épouvantable pour beaucoup encore explique fort mal ce qu'est la chose elle-même. Car on pourrait croire que la mort est l'anéantissement de tout; beaucoup du moins le croient. Mais pas du tout, il n'y a que notre corps qui meurt, mais nous, nous ne mourons jamais. Voilà ce qui vous fait croire le contraire, c'est parce que vous avez vécu avec la conviction que, quand on était mort, tout était fini, et comme vous voyez, entendez, parlez, vous vous dites :

je ne suis pas mort, puisque je suis comme auparavant.

— Ah ! vous ne m'aviez pas dit tout ça.

— Ainsi les souffrances que vous ressentiez l'autre jour étaient toute morales; vous portiez un paquet, et ce paquet vous fatiguait beaucoup; car, je me rappelle que de temps en temps, vous faisiez des efforts pour le maintenir sur votre épaule; car il glissait, et puis, ennuyé d'attendre, vous avez déposé ce paquet par terre, et vous vous êtes assis dessus; vous rappelez-vous?

— Oui, mais je ne l'ai plus, ce paquet. Aujourd'hui, je me fatigue de souffrir. Car, enfin, cela ne peut durer; je deviens fou, ou vous me trompez. Écoutez, je veux guérir à tout prix, sortez-moi de là.

— Mon cher ami, je n'ai pas d'autre remède à vous offrir que la prière. Mais pour prier, il faut croire en Dieu, si vous ne croyez pas en Dieu, qui prierez-vous?

— La prière? Mais elle est inventée pour les enfants. Je parierais que vous ne priez pas, vous. Et puis, du reste, je ne sais pas prier. Ah! je ne sais si je dois me laisser aller à cette croyance.

— Comme vous voudrez. Mais alors ne vous plaignez pas de souffrir, puisque c'est par votre entêtement.

— Mon entêtement! croire que je suis mort, quand je vous vois, quand je vous parle, c'est impossible. Oh! tenez, si je pouvais vous donner une idée de ce que j'ai souffert depuis le jour où vous m'avez dit cela, c'est incroyable.

— Je vous crois bien. Mais pourquoi vous refusez-vous de prier?

— Prier! je ne sais pas, et puis, je n'ose pas. Prier comme cela dans le milieu d'une cour, c'est ridicule, c'est de la folie.

L'esprit qui avait voulu passer avant lui s'était, presque en même temps que lui, emparé des organes de mon deuxième sujet. Alors il était là présent; cet esprit lui dit : — Allons, voyons, vas-tu prier? qu'est-ce que tu es

venu faire ici alors, si tu ne veux pas faire ce que l'on te dit ?

J'ignorais qui était cet esprit. Alors je demandai à l'esprit Hamelin s'il le connaissait.

— C'est, me dit-il, celui qui voulait passer avant moi.

— Le connaissez-vous ?

— Non, je ne le connais pas.

— Eh bien, quel qu'il soit, il faut l'écouter, puisqu'il vous commande de prier Dieu. Mais pour prier Dieu il faut y croire ; si vous ne croyez pas en lui, c'est inutile de le prier maintenant, ou, si vous voulez, nous allons prier tout de même pour que nos bons esprits vous inspirent et me viennent en aide pour vous convaincre.

— Je ne demande pas mieux que de croire en Dieu, je veux bien prier aussi ; mais il n'est pas convenable de prier assis, laissez que je me mette à genoux.

(L'esprit à genoux prie avec moi ; après la prière, il est placé par les esprits dans un autre endroit, puis il dit :)

— Ah! à la bonne heure, voici de la place, voilà de l'air, mais j'étouffais ici. (L'esprit se lève et veut s'en aller.) Allons, je vais m'en aller. (On lui barre le chemin.) On ne passe pas ; on ne passe pas.

— Mais pourquoi donc ?

— Ce n'est pas par là qu'il faut aller.

L'esprit Hamelin se retourne de mon côté et me dit :

— On ne veut pas que j'aille de ce côté-là, c'est, me dit-on, le chemin des incrédules, prends celui-ci et marche sans crainte. Ta délivrance dépend de toi, courage, mets ta confiance en Dieu.

— Mais, monsieur, je ne pourrai jamais passer là ; ce chemin est impraticable, il est jonché d'obstacles, il y a des broussailles, des épines, des ronces et tout cela est rempli de bêtes... des serpents de toute taille grouillent dans ces buissons. Oh ! je n'oserai jamais passer.

— Ayez confiance, allez, engagez-vous résolument sur cette route, ne voyez que le but.

— J'entends qu'on me répète ce que vous avez dit. Cependant je suis chrétien, je suis baptisé. Si c'est le chemin du paradis, pourquoi n'irai-je pas? On me dit de prier encore. Alors je vais prier, et après je m'engagerai sur cette route-là. (Il prie.) L'esprit que j'ai vu là est allé m'attendre pour m'accompagner. Adieu! oh! je vois bien maintenant que j'appartiens à un autre monde. Oh! non, bien sûr, je ne suis plus sur la terre.

— Dites-moi donc dans quelle année nous sommes?

— Toujours en 1870.

— Monsieur Hamelin, nous sommes en 1874.

— Oh! cela n'est pas possible, je n'ai pas attendu quatre ans à cette porte.

— Vous doutez de mes paroles?

— Je n'ai jamais eu peur d'être trompé par vous, je m'en rapporte à vous.

— Je vais vous expliquer ces choses.

— Non, non, laissez-moi réfléchir, je suis trop bouleversé, aujourd'hui laissez-moi m'en aller.

— Profitons du moment, peut-être ne se présentera-t-il pas d'aussitôt?

Alors je lui expliquai toute la spiritologie.

Surpris de ces vérités, il me dit : — Pourquoi ne vous dit-on pas toutes ces choses, quand on est encore sur terre?

On lui parle.

— Qu'est-ce que l'on vous dit?

— L'on me dit de prier encore une fois avec vous, que l'on finira de m'instruire par-là.

Il nous dit adieu, et partit.

Deuxième tableau.

Après le départ de l'esprit Hamelin, tous mes sujets restèrent libres. Soudain un esprit s'empara de Mme H..... Il se lève, se retourne du côté de Mlle N..... et lui dit :

(Il venait de reconnaître un mauvais esprit qui s'occupait de vouloir mettre Mlle N..... en catalepsie.)

— Tiens, qu'est-ce que tu fais donc là, toi?

Immédiatement mon sujet moniteur se trouve animé par l'arrivée d'un esprit guide, de nos connaissances. Cet esprit était celui d'une jeune fille, ramenée à la lumière dans notre groupe même ; après m'avoir très-gracieusement souhaité le bon soir, cette jeune fille me dit : « Monsieur, je suis Mlle Marie Mélinant. J'étais là, présente, « quand je vis cet esprit s'emparer des organes de votre « deuxième sujet, après l'avoir influencé. Mais je veillais « à côté de vous, et me voici à votre aide, pour chasser ce « mauvais esprit de votre deuxième sujet. »

En effet, cet esprit se mit en devoir de dégager fortement Mme H....., mon sujet, et chassa cet intrus. Sa besogne achevée, elle vint s'asseoir près de moi, et gentiment elle me dit : « Monsieur Duneau, quand on a plusieurs « sujets sous sa main, il faut y veiller. Vous voyez là, sans « moi, vous auriez eu beaucoup de peine à renvoyer cet « esprit. Cependant, continua-t-elle, je ne viens pas vous « faire des reproches, nous vous connaissons, mais une « petite recommandation. Continuez, monsieur, tous vos « amis vous encouragent et vous assistent. »

Je profitais de sa présence pour lui demander si Mlle N..... mon élève ne souffrait pas aussi de quelque mauvaise influence. Voici sa réponse :

— Non, me dit-elle, pas de ce moment-ci, mais elle n'en est pas exempte. Veillez-y ; puis, l'examinant avec soin, elle m'encouragea à la soigner et de continuer à

l'endormir : que plus tard, elle me ferait un très bon sujet, car elle est très-dévouée pour la cause.

— Au revoir, monsieur, je me retire et je vous rends votre sujet moniteur. Continuez, nous sommes-là.

Troisième tableau.

L'esprit qui vient d'arriver, se lève, regarde à sa montre interroge l'espace et écoute ; impatienté d'attendre, il s'asseoit, fouille dans sa poche, prend son tabac, son papier et se met à faire une cigarette, après, retire une allumette de sa boîte, la frotte sous sa cuisse avec la dextérité d'un fumeur consommé, puis allume sa cigarette et fume avec satisfaction. Ceci fait, il regarde encore sa montre et dit : « Ils ne viendront donc pas ? » Il regarde encore sa montre. Alors, cette fois, je lui enlevai, non-seulement sa montre, mais aussi sa cigarette ; il faut croire qu'il ne m'avait pas encore vu. Alors voyant sa montre et sa cigarette disparues, il devint furieux, voulut me frapper. Déjà le geste était fait pour celà ; mais je l'arrêtai par ma volonté et par une décharge fluidique ; mon bras rencontra e sien et tous deux restèrent croisés l'un sur l'autre. Il ne put soutenir davantage la lutte, écrasé par les fluides, son bras retomba, lourd, inerte. Il refusa mon invitation, quand je l'engageai à s'asseoir. Debout, l'air fat et superbe, il frisait ses moustaches en dédaignant de m'écouter. Je n'hésitai cependant pas à lui parler de sa situation, et de l'erreur dans laquelle il était encore. Il rit beaucoup quand je dis qu'il était mort, et continuant ma narration, sans m'occuper de son hilarité, ni de ses épithètes, je lui affirmai que les personnes qu'il attendait ne viendraient point.

— Alors, me dit-il, vous, vous êtes un témoin. Si le personnage avec qui je dois me battre ne doit pas venir, vous, que venez-vous faire ici ? Est-ce pour me narguer,

pour me dire que je suis mort, avant qu'il ne m'ait tué ? Est-ce pour me rendre poltron ? Est-ce pour me donner le vertige dans le combat, que vous venez d'avance me tenir semblable langage ? Dites, homme de malheur, prenez garde, car, s'il ne vient pas, lui, c'est avec vous que je me battrai, et je vous ferai bien cesser vos sarcasmes, ne riez pas, ou sinon...

— Pauvre ami, lui dis-je, non, je ne ris pas, je vous plains, car vous devez bien souffrir ; écoutez, réfléchissez un peu, et ne désirez plus vous battre; car, cet antagoniste que vous attendez, ce duel dont vous êtes si impatient a eu lieu, et dans ce combat vous avez succombé ; et depuis, cette idée de vengeance vous a poursuivi sans cesse, et la preuve, c'est que vous voilà encore ici, ce soir, à ce rendez-vous, où vous avez été tué. Mais, ce soir, vous y êtes en esprit, et depuis ce jour fatal, combien de fois, hélas ! n'avez-vous pas recommencé ce combat ? Car, ne vous croyant pas mort, et poursuivi par cette idée, vous avez dû rester, depuis votre mort, dans les mêmes sentiments, avec les mêmes désirs, tels que le suicide. Car, voyez-vous, monsieur, le duel est un suicide amené par notre orgueil, et qualifié bien sottement par ce nom qui fait tant de mal appelé l'honneur. Croyez-moi, monsieur, et qui que vous soyez, si vous voulez être heureux, il faut pardonner à votre adversaire, car, si vous voulez que Dieu vous pardonne il faut savoir pardonner aux autres, et puis, monsieur, qui dit que ce n'est pas vous qui avez eu tort : car votre ami qui est devenu votre ennemi, n'a peut-être pas eu l'intention de vous offenser dans les choses qui ont amené ce duel, c'est peut-être votre trop grande susceptibilité, votre orgueil qui vous ont fait considérer ces choses dans un sens contraire aux sentiments qui les avaient dictées. Nous avons des personnes qui s'offensent de tout, peut-être êtes-vous du nombre de celles-là ? Alors, vous êtes malheureux; si vous ne voulez plus être malheureux il faut lui pardonner.

L'ESPRIT. — Oui, je souffre, mais c'est d'être vaincu, et puis, qui vous a si bien instruit, vous ? car je ne vous connais pas, je ne sais qui vous êtes. Êtes-vous un de ses témoins décidément ?

— Non, je ne suis pas un témoin, je suis votre ami, et l'ami de tous ceux qui souffrent. Je désire vous ouvrir les yeux et vous sortir du trouble où vous êtes. Je serais heureux, avant de nous quitter, de vous entendre prononcer des paroles de pardon à l'égard de votre adversaire, qui vous a frappé, peut-être malgré lui, car dans ce combat, vous y avez mis une violence extrême, un acharnement inouï ; aveuglé par la colère et la rage, vos coups devenaient terribles et dangereux, mais peu justes, et sans vouloir vous tuer, votre adversaire avait à éviter vos coups multiples, qui ne lui laissaient plus aucun doute sur vos intentions ; c'est vous, monsieur, qui l'avez contraint à se rendre homicide.

— Homicide, on n'est point homicide pour tuer dans un duel. L'honneur est engagé, il faut satisfaction et réparation.

— Soit : mais on est plus ou moins charitable ; il ne s'agit point, pour satisfaire ce que vous nommez honneur, de tuer. La charité, même dans le combat, doit toujours nous guider. Quelquefois même elle nous sauve, car la charité empêche la colère, ou l'atténue beaucoup et dans ces cas décisifs, savoir conserver son sang-froid est très-précieux, et ces vertus précieuses vous ont fait défaut, monsieur.

— Tout ce que vous me dites-là est brillant de vérité, c'est vrai, j'étais aveuglé par la colère, par la vengeance, et je vous l'avoue, je vais m'en aller pour le chercher, et recommencer ce combat.

— Eh bien ! auparavant, voulez-vous prier avec moi ? Ce n'est point humiliant; nos pères avaient cette habitude.

— Prier ! Oh ! je veux bien. (Après la prière.)

Dans cette prière, je sollicitai nos guides de frapper

cet esprit par un tableau fluidique, capable d'influencer son imagination. Cette prière ne resta pas sans effet, car je vis l'esprit se retourner et fixer quelque chose qui avait l'air de beaucoup l'étonner. Alors je lui demandai la cause de cet étonnement, voici ce qu'il me répondit :

— C'est surprenant ; l'on vient de me faire voir mon cadavre ! Cela n'est pas possible, ce cadavre n'est pas le mien. Il faut que je m'assure de cela. Au revoir, monsieur, je m'en vais.

— Une prière avant de partir, monsieur.

— Qu'est-ce que vous désirez ?

— Vous partez sans me donner votre nom.

— Je m'appelle Martial, je ne vous donne pas d'autre nom.

En prononçant ces dernières paroles il partit,

Quatrième tableau.

Le quatrième esprit qui se présente cette fois est tout surpris de se trouver près de moi. Il tousse et se plaint d'avoir froid. Il dit même que le froid lui fait mal. L'esprit tousse encore plus ; divers symptômes me font reconnaître que cet esprit est poitrinaire, c'est-à-dire, a dû mourir de la poitrine. Alors je lui demandai s'il désirait quelque soulagement. Voici sa réponse.

— Non, merci, j'ai bien trop peur de vous.

— Et pourquoi ?

— On dit de vous des choses si peu probables et si effrayantes, que si je consens à m'entretenir avec vous, c'est à la condition que vous ne me parlerez pas de la mort, car, j'ai si peur de mourir, que je ne veux que personne m'en parle.

— Je n'ose prendre cet engagement. Cependant, je vous promets de ne vous en parler que très peu. Voulez-vous me dire où vous êtes maintenant ?

— Je ne sais au juste où je suis, dans ma chambre probablement, cependant il y fait bien froid.

— Voulez-vous me permettre de vous soigner ?

— Non, je n'ose pas, et cependant on m'a dit que si je voulais vous croire, je guérirais. Je ne sais si cela est vrai, je tousse toujours tant. Je me rappelle que j'étais dans ma chambre à faire du crochet, quand j'eus une quinte affreuse, et à la suite de cette quinte je m'endormis. Puis j'ai entendu qu'on me disait : A ton réveil tu te trouveras dans un endroit où l'on te dira la vérité. Où suis-je ? Est-ce ici l'endroit qu'on a voulu me dire ?

— Oui.

— Et vous, vous êtes le monsieur qui fait parler les morts, et cette personne qui est là, la connaissez-vous ?

— Je ne la connais pas. Mais je sais que cette personne est celle qui vous a amenée parmi nous, c'est votre guide ou ange gardien.

— Ah ! Qu'elle est belle ! J'en suis saisie.

— Savez-vous dans quelle année nous sommes ?

— Nous sommes au mois de mai 1869.

— Mai 1869. C'est depuis ce jour où vous vous êtes endormie que vous êtes morte. Aujourd'hui nous sommes en 1874. Alors voilà plus de cinq ans que vous êtes désincarnée. (L'esprit avec une petite moue.)

— Oh ! vous m'aviez promis de ne pas m'en parler ! et puis je sais bien que cela n'est pas vrai, car, quand on est mort, on ne reste pas dans sa chambre, on s'en va ailleurs.

— Oui, on s'en va ailleurs, on porte le corps au cimetière, et nous, nous restons, suivant nos aptitudes et notre avancement, les uns, comme vous, dans leur chambre ; d'autres restent auprès de leur cadavre, c'est leur punition à ceux-là. Eh bien ! vous, la vôtre était de rester dans votre chambre à faire du crochet.

— Est-il possible que cela soit vrai ? Et cependant, je me rappelle qu'il se peut bien qu'il y ait aussi longtemps ;

car, il me semble qu'il y a longtemps que je dors ; je me rappelle avoir eu soif, j'ai appelé, et personne n'est venu ; lassée d'attendre, je me rendormis.

— Et tout à l'heure, quand on vous a réveillée pour venir ici, quelles ont été vos sensations ?

— D'abord ce malaise où j'étais disparut. Puis, j'ai éprouvé un grand soulagement, et je m'éveillai avant d'être arrivée ici ; puis l'on me disait :

— N'aie pas peur, et moi, je répétais toujours que je ne voulais pas mourir. L'on me disait encore : on va te demander ton nom, tu le diras. Oui, répondis-je à ceux qui me parlaient, je le veux bien, mais, je ne veux pas mourir.

— Eh bien ! puisque vous avez promis de dire votre nom, dites-le.

— Mlle Eugénie. J'ai dix-neuf ans.

— Étant malade, vous ne priiez donc jamais ?

— Si, je priais *continuellement* Dieu, pour qu'il ne me fasse pas mourir, pour qu'il me conserve la vie. Oh ! s'il fallait que je sois morte, j'aurais bien du chagrin !

— Ah ! et pourquoi ?

— Je n'ose pas vous le dire.

— Allons, dites, ne suis-je pas votre ami ?

— Eh bien ! c'est parce que je devais me marier au mois d'août. Vous dites que vous êtes mon ami, mais quand on est mort, on n'a plus besoin d'ami, n'est-ce pas ?

— Oh ! si, autant comme sur la terre, et même je crois qu'on en a plus grand besoin encore.

— Mais pourquoi faire, puisqu'on est mort ?

— Pour nous aider à réparer le mal que nous avons fait lorsque nous étions vivants.

— Comment réparerai-je le mal que j'ai fait? Je ne veux pas aller en enfer, cependant.

— Mademoiselle, l'enfer ? Il est sur la terre. Étant morte, vous vous en êtes affranchie. Quant à celui que vous redoutez, c'est un mythe, une fable vieille comme le

monde, dont les ministres de plusieurs religions ont perpétué l'épouvantail. Non, ne craignez rien pour cela, car, le véritable enfer, vous y avez vécu pendant dix-neuf ans.

— Il n'y a pas d'enfer ?

— Non, comme vous l'entendez, il n'y en a pas.

— Ni purgatoire, ni paradis ?

— Non plus.

— Expliquez-moi cela. Alors, s'il n'y a ni paradis, ni enfer, où allons-nous après notre mort ?

— Suivant comme nous avons vécu et suivant notre avancement moral, la mort nous débarrasse de notre corps. C'est là qu'a lieu la séparation de l'âme et du corps. Le corps retourne à la terre, se désagrège et chaque molécule va rejoindre son affinité ; et nous qui sommes l'âme étant devenus libres en sortant de ce corps qui était notre enfer, nous sommes revenus ce que nous étions avant d'y entrer, c'est-à-dire, esprits, habitant l'espace avec chacun nos défauts et nos attributs. Les uns restent encore attachés à leurs organes, à leurs titres, à leurs honneurs, à leurs biens. Ceux-là ne se croyant pas morts souffrent quelquefois longtemps encore ; d'autres aiment à rester auprès de leurs parents, de leurs amis, s'y trouvent attirés par des liens sympathiques et les incarnés prolongent leurs souffrances, et eux, esprits sans le savoir, entretiennent la douleur des parents et des amis. Mais il n'en est pas de même pour les esprits qui se reconnaissent, ceux-là comprenant leur situation travaillent à leur élévation spirituelle, voient et comprennent autrement que les autres, et n'ont d'autres désirs que ceux de réparer les fautes de leur dernière existence, pour parvenir aux degrés les plus élevés de la hiérarchie des esprits, et là, et même avant, quand étant devenus grands, forts, quand après s'être épurés de tous leurs défauts, de tous leurs vices, ils ont acquis une perfection morale assez suffisante pour ne plus faillir, les guides et les protecteurs des

nouveaux incarnés, ils s'attachent à eux, à leur naissance, et les protégent tout le temps qu'ils sont sur la terre. C'est ce que nous appelons nos guides, nos bons esprits protecteurs ou les anges gardiens. Tous sont occupés dans le monde des esprits, tous travaillent, tous ont chacun leur mission, personne ne reste inactif. Tous progressent, sauf ceux qui s'obstinent à rester dans l'ignorance, dans le mal. Voilà, mademoiselle, ce que nous devenons après ce qu'on appelle la mort.

— Et comment, monsieur, peut-on obtenir ces vertus?

— Par la prière, la confiance en Dieu et le désir de s'améliorer.

— Alors, prions tout de suite. (Après la prière.) Oh! qu'est-ce que c'est que cela? s'il n'y a pas de paradis, où suis-je alors? Car me voici dans un magnifique jardin couvert de fleurs. Oh! monsieur, voyez donc ces jolies fleurs. Tiens, je vois quelqu'un, une dame, mais je ne la vois pas très-bien.

Je fais prier encore une fois l'esprit pour que Dieu permette à nos amis de lui dégager les yeux et lui procurent e bonheur de voir et de reconnaître l'esprit qui se présente sous la forme d'une dame dans ce beau jardin; après cette prière, Mlle Eugénie s'écrie avec surprise et émotion :

— Oh! mon Dieu! ma mère, monsieur, elle souffre, ma mère, je vous en prie, soulagez-là, elle me parle. Ah! pauvre mère, voici ce qu'elle me dit, monsieur :

— « Ma fille, je n'ai pu survivre à ta douleur, je suis « morte de chagrin. »

Ah! elle a disparu. — Plus rien que ces fleurs.

— Voyez-vous, mademoiselle Eugénie, il faut vous dépêcher de progresser pour aider votre mère. Elle souffre, dites-vous... eh bien! vous plus que tout autre, pouvez lui être utile. Elle a dû mourir très-peu de temps après vous. Alors, maintenant que vous voilà éclairée, empressez-vous de venir en aide à votre mère.

— Oui, monsieur, mon nom de famille est Laroche. Je vais m'éloigner et me mettre à la recherche de ma mère. Quand je le pourrai, je vous l'amènerai ici. Je vois une route, elle est belle, et cependant je crains de m'y égarer.

— Eh bien ! nous allons prier votre guide de vous accompagner.

— (Après la prière.) Merci, monsieur, au revoir.

Cinquième tableau.

L'ESPRIT qui se présente est un esprit ami, c'est Mlle Berthe Boiste. Après s'être acquittée avec grâce des politesses d'usage, elle me dit :

« Monsieur, vous allez recevoir la visite de l'esprit Marie Alberti; cet esprit est au bout de son rouleau (1), et comme *le temps* de vos vacances *la retarderait* pour venir vous remercier, après sa visite de ce soir, nous l'emmènerons avec nous pour la faire progresser. Alors, ce soir, sachant la joie que vous avez eue, elle va revenir vous chanter le même morceau. Ceci n'entre pas dans ses épreuves. Ce n'est rien que pour vous qu'elle và revenir chanter.

« Soyez près de mon cher père l'interprète de mon amour. Au revoir, monsieur, comptez toujours sur nous. »

Elle partit et céda sa place à Mlle Marie Alberti. Mon sujet éprouva une crise et resta libre. Immédiatement Mlle Marie arriva. Elle me dit : — « Monsieur, je n'ai pas voulu partir sans vous témoigner toute ma reconnaissance et vous remercier pour le bonheur que vous m'avez procuré. Je vais chanter ce soir parmi vous pour la dernière

1. Voir la séance du 6 juillet, deuxième tableau.

fois. Plus tard, je reviendrai, mais ce sera pour vous aider dans vos travaux. »

O Jésus! ô vierge Marie,
Je vous donne mon cœur,
Je vous consacre pour la vie
Mes peines et mon bonheur!

Je vous donne mon cœur,
Mon cœur et ma vie toute entière!
Marie, oh! de vous je réclame
Un doux regard de paix.
Marie, oh! de vous je réclame
Un doux regard de paix.

O Jésus! ô vierge Marie,
Je vous donne mon cœur,
Je vous consacre pour la vie
Mes peines et mon bonheur.

« Voilà! monsieur, encore une fois je vous remercie; je m'éloigne de vous pour aller rejoindre les compagnes que vous connaissez et travailler à mon avancement.

« Au revoir, monsieur, ne m'oubliez pas. »

Sixième tableau.

C'est l'esprit d'une religieuse. Elle se croit dans l'église Saint-Sulpice. Cette religieuse est à genoux, récite son chapelet. Elle ne veut pas que je lui parle. A chaque question que je lui faisais, elle me répondait par : Chut! chut! taisez-vous, on ne parle pas dans l'église.

— Mais dans quelle église sommes-nous donc?

— Dans l'église Saint-Sulpice.

— Mais écoutez donc. (Je lui secouai le bras.)

— Chut! chut! taisez-vous, taisez-vous. Vous ne voyez donc pas, jeune homme, que vous parlez à une jeune novice?

— Mais j'ai besoin de quelque renseignement, je vous en prie, cessez de prier et causons ensemble.

— Comment! comment, jeune homme, mais on ne cause pas dans l'église.

— Quand je vous dis que j'ai besoin de vous parler.

— Chut! on va vous voir, allez-vous-en.

— Non, je ne m'en irai pas, je veux rester avec vous.

J'en étais là, quand un esprit (c'était un prêtre), vint s'emparer des organes de mon deuxième sujet et vint insolemment se placer entre la novice et moi en lui disant :

— Que je vous voie vous entretenir avec ce jeune libertin, priez et baissez les yeux.

Puis s'adressant à moi, il me dit :

— Ah! vous ne voulez plus la quitter ! ah ! vous voulez rester avec elle! C'est ce que nous allons voir.

Il était onze heures, le temps me manquait pour pouvoir m'occuper de cette religieuse. Je voulus cependant chasser ce prêtre, mais il me résista. Alors sachant que si la novice partait, il partirait aussi, je me penchai à son oreille, et tout bas je lui dis : — Allez-vous-en, ce prêtre nous gêne... une autre fois vous reviendrez : allez, amie.

Après mon observation, elle partit; et ce que j'avais prévu arriva. Le prêtre quitta mon deuxième sujet pour se mettre à sa piste. Je m'en débarrassai par ce moyen. Craignant quelque visite pareille, j'appelai mes sujets pour les rendre à eux-mêmes, et je fermai la séance.

CONCLUSION

Cet ouvrage étant le premier de cet ordre livré à la publicité, a pour but : d'éclairer l'humanité sur les craintes de la mort ; de faire sortir du cercle de l'erreur et des scrupules, nos théologiens et nos philosophes sceptiques ; ensuite, de donner plus de hardiesse à ceux qu'on appelle aujourd'hui les maîtres en philosophie.

En effet, ces savants, ces théologiens, ces casuistes, ces libres-penseurs, ces philosophes de l'ancienne et de la nouvelle école, notamment ceux de la nouvelle, connaissent la vérité, mais ils sont encore timides et n'osent ouvertement se prononcer.

J'ai remarqué, depuis quelques années, ces pionniers de la liberté et de la lumière ; ces orateurs, ces poëtes, puisent dans la philosophie du maître Allan Kardec, des mots, des phrases entières et en ornent leurs écrits, leurs ouvrages, et même leurs discours ; ils semblent tous, tourner autour d'un mot qu'ils n'osent prononcer, et ce mot quel est-il ?... — *Le Spiritisme.* — Ces messieurs craignent de trop s'avancer ; aussi, pour détruire leurs doutes, pour dissiper leurs craintes, pour les enhardir en un mot, j'ai pris la résolution de publier le résultat de mon travail, de mes recherches sur ce que l'on a toujours appelé l'inconnu !

Ce mot qu'ils redoutent ouvre les portes à tous les horizons ; c'est par lui que je détruis la mort ; non il n'y a plus d'*inconnu*, plus de *néant*, plus de *doute* ; le spiritisme a comblé tous ces abîmes en venant se poser simplement

au milieu de notre société où la pluralité des matérialistes et des déistes se disputent et croient posséder la vérité.

Oui, la doctrine d'Allan Kardec a jeté un pont qui unit notre terre au monde des esprits, et vous appelez ceux que vous pleurez, ceux que vous aimez ! Ils nous donnent l'espérance et surtout cette vertu divine, essentielle, qui est la première en ce monde et dépasse toute les autres ; c'est-à-dire : La Charité.

FIN.

au milieu de notre société où la pluralité des matérialistes et des déistes se disputent et croient posséder la vérité.

Oui, la doctrine d'Allan Kardec a jeté un pont qui unit notre terre au monde des esprits, et vous appelez ceux que vous pleurez, ceux que vous aimez ! Ils nous donnent l'espérance et surtout cette vertu divine, essentielle, qui est la première en ce monde et dépasse toutes les autres ; c'est-à-dire : La Charité.

Cet ouvrage étant le premier de cet ordre livré à la publicité, a pour but d'éclairer l'humanité sur les craintes de la mort, de faire sortir du cercle de l'erreur et des scrupules, nos théologiens et nos philosophes sceptiques ; ensuite, de donner plus de hardiesse à ceux qu'on appelle aujourd'hui les maîtres en philosophie.

En effet, nos savants, nos théologiens, nos écrivains, [illegible] de l'[illegible] [illegible] [illegible] la nouvelle [illegible] [illegible] [illegible].

Une partie [illegible] de la liberté et de la raison ; nos orateurs, nos poètes puisent dans la philosophie du maître Allan Kardec, des pensées, des phrases entières et en ornent leurs écrits, leurs ouvrages, et même leurs discours. Ils semblent tous tourner autour d'un mot qu'ils n'osent prononcer, et ce mot quel est-il ?... — Le Spiritisme... Ces messieurs craignent de trop s'avancer ; aussi, pour détruire leurs doutes, pour dissiper leurs craintes, pour les enhardir en un mot, j'ai pris la résolution de publier le résultat de mon travail, de mes recherches sur ce que l'on a toujours appelé l'inconnu !

Ce mot qu'ils redoutent ouvre les portes à tous les horizons ; c'est par lui que je détruis la mort ; non il n'y a plus d'inconnu, plus de néant, plus de doute ; le spiritisme a comblé tous ces abîmes en [illegible] se posant [illegible]

TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imp. Eugène Heutte et Cie, à Saint-Germain.

MOUR

C'est ren

LA MO

C'est la

Imp. Eugène HEUTTE et Cie, à



